

Chubb

OEUVRES
DE
LORD BYRON

TRADUCTION
DE M. AMÉDÉE PICHOT

PRÉCÉDÉE
D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE LORD BYRON
PAR LE TRADUCTEUR

ET D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Par M. Charles Nodier

ORNÉE
DU PORTRAIT DE L'AUTEUR ET DE DOUZE VIGNETTES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE

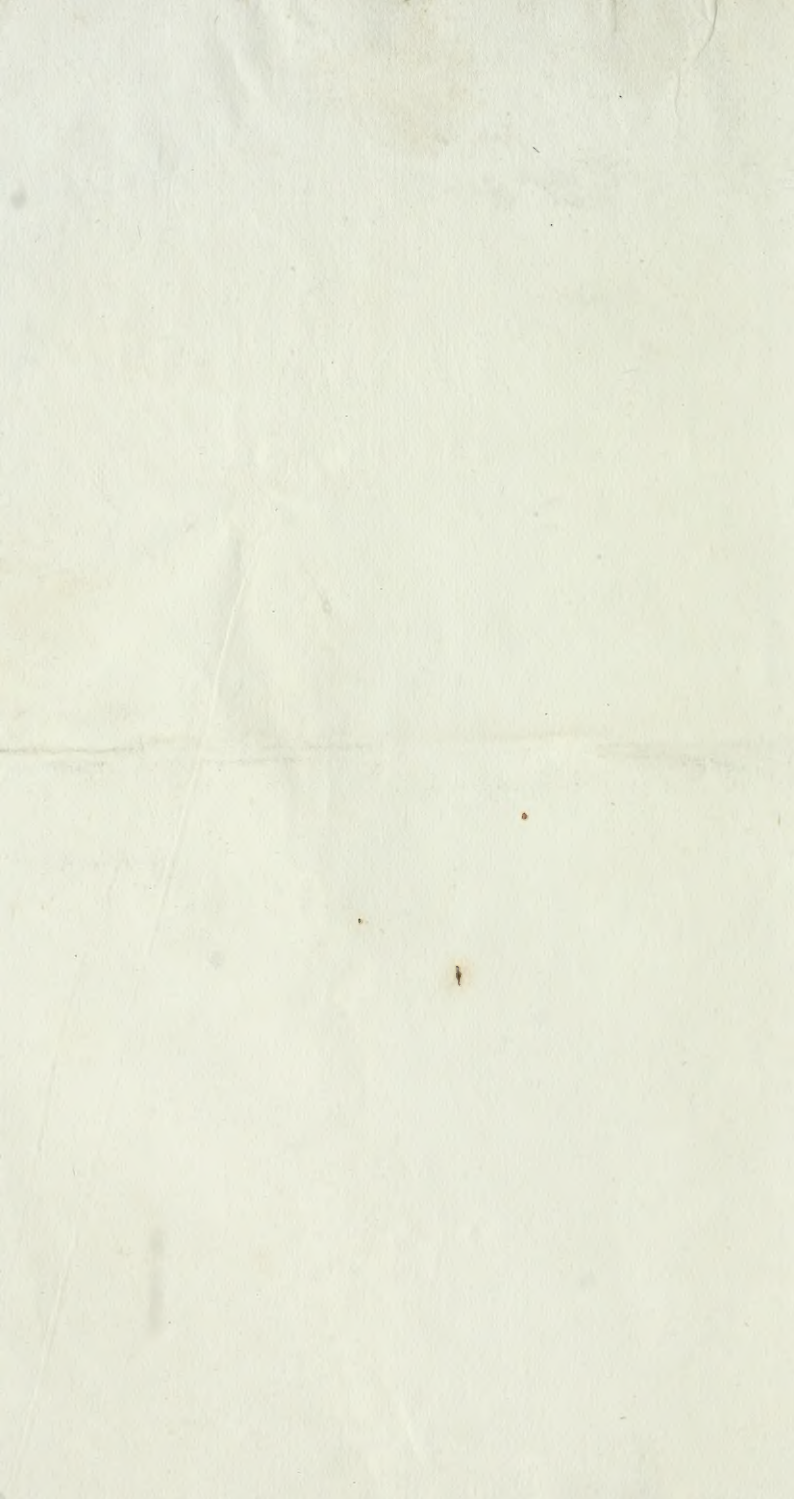
D'APRÈS LES TABLEAUX
DE MM. ALFRED ET TONY JOHANNOT.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N. 39.

1855.

83-84 LIVRAISON.



ŒUVRES
DE
LORD BYRON,

DE M. ANDRÉ PICOT.

ŒUVRES
DE
LORD BYRON.



PARIS,
LIBRAIRIE-ÉDITEUR.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, n° 30.

ŒUVRES
DE
LORD BYRON,

TRADUCTION
DE M. AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD
ET DU VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE;

PRÉCÉDÉES
D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE LORD BYRON,
PAR LE TRADUCTEUR,
ET D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE
DE M. CHARLES NODIER.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

M DCCC XXX.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

AVANT-PROPOS

DON JUAN.



Difficile est proprie communia dicere.

HORAT., *Epist. ad Piso.*

Il est difficile d'exprimer en termes choisis
les choses communes.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR *.

Nous avons fait notre profession de foi au sujet de cet ouvrage dans l'*Essai sur le caractère et le génie de lord Byron*; et nous ne craindrons pas, chaque fois que l'occasion s'en présentera, d'en parler, tour à tour, avec éloge et blâme : on nous accusera de contradiction; mais c'est qu'alors on comprendra mal le caractère complexe d'un poème où l'auteur, vrai Protée, prend tous les tons, plaide toutes les causes, et se moque de temps en temps de lui-même comme de ses lecteurs. Quant à la morale, sacrifiée quelquefois en apparence, il devient bien délicat de la défendre avec trop d'indignation : le siècle de Charles X et de Georges IV a ses dévots de place, et ses censeurs d'office, comme celui de Louis XIV et de Jacques II; il nous en coûte de porter, même un moment, la livrée de ces messieurs. C'est une triste consolation pour nous autres Français, de conclure du poème de *Don Juan* que l'Angleterre libre a ses Tartufes comme notre France censurée. C'est contre eux surtout que Byron aiguise ses traits; ce sont eux qui se sont chargés d'anathématiser *Don Juan*. Nous ne saurions qu'être fastidieux en voulant trop moraliser, après les belles déclamations de la société pour la suppression du vice, espèce de congrégation anglaise, qui, comme celle de Paris, eût voulu établir une caisse d'amortissement pour la liberté de la presse et même de la pensée.

Contentons-nous de regretter que dans son Odyssée sati-

* Une partie de cet avant-propos précédait la traduction des derniers chants dans les premières éditions qui paraissaient sous le régime de la censure.

rique lord Byron ait trop souvent imité la philosophie railleuse de Voltaire et de Sterne; mais, dans ses pages les plus condamnables, combien sa muse serait chaste encore, si on la comparait à tout ce qu'on voudrait retrancher de *Candide* et de *Tristram Shandy*! N'oublions pas surtout que le cagotisme s'empresse de crier au blasphème et d'appeler au secours des autels contre quiconque menace de lui arracher son masque*; et répétons que la grande plaie du caractère anglais, au dix-neuvième siècle, c'est ce *cant*, cette tartuferie morale, politique, religieuse et littéraire, dénoncée dans la lettre à Murray**.

Mais dans cette guerre à mort, déclarée au *cant* anglais, que de saillies spirituelles, que d'observations profondes et fines, que de philosophie, quelle pénétration et quelle connaissance des plus secrets ressorts du cœur de l'homme, quel inépuisable trésor de poésie enfin, qui demandent grâce pour des parenthèses un peu longues, ou de mauvais goût, et l'oubli de quelques bienséances! La variété des tons et des formes du style, qui soutient tant de transitions brusques et de digressions tour à tour sérieuses et bouffonnes, a quelque chose de merveilleux dans la langue anglaise. On a eu raison d'appeler plusieurs stances de véritables tours de force en fait de rythme; la difficulté signalée dans l'épigraphe des cinq premiers chants,

Difficile est proprie communia dicere;

est partout heureusement vaincue: il est fâcheux que la traduction soit forcée d'avouer l'impuissance d'exprimer la franchise et l'originalité du poète. Il nous a souvent semblé

* « On a laissé jouer, sans réclamation, l'indécente parade de Scaramouche ermite, disait Louis XIV, et l'on veut me faire défendre Tartufe! »

«— Sire, lui dit Condé, Scaramouche ne jouait que le ciel et la religion, dont les dévots se soucient moins que d'eux-mêmes. »

** « The truth is, that in these days the grand «*primum mobile*» of England is *cant*; cant political, cant poetical, cant religious, cant moral, cant, cant always, multiplied through all the varieties of life. »

préférable de faire connaître la pensée littérale de Byron, plutôt que d'essayer de reproduire, par des équivalens, les tours piquans de ses phrases, quand, pour obtenir une période élégante, il eût fallu sacrifier tel mot qui, au premier coup d'œil, pourrait paraître parasite, mais qui sert au complément d'une idée principale. Ailleurs, que de parenthèses ou de phrases incidentes qui, dans la prose, semblent n'être bonnes qu'à affaiblir la pensée première, et qui, dans le texte, forment une partie essentielle du rythme d'une stance ! Il est doux pour un auteur, quand il se relit lui-même, de pouvoir s'enivrer en quelque sorte de l'harmonie de ses mots symétriquement cadencés. Ce plaisir est plus rarement permis au traducteur modeste, qui craint avec raison de mutiler le sens de son auteur en supprimant une expression sans synonyme qui le gêne, ou de le dénaturer en arrondissant sa phrase par des additions de son propre fonds *. Au reste, l'éditeur et le traducteur abandonnent courageusement, comme par le passé, leur travail matériel à la critique, dont l'indulgence, il est vrai, ne leur a pas manqué jusqu'ici. En retour, ils doivent un petit avertissement à quelques uns de nos aristarques du second ou du troisième ordre.

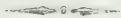
Les nouveaux chants de *Don Juan*, comme les premiers, méritent de n'être pas jugés légèrement pour ce qui regarde l'œuvre toute *nue* de lord Byron, indépendante de la forme que lui a prêtée la traduction. C'est le cas de répéter ici le vers de Phèdre :

Duplex libelli dos est, etc.

* Dans cette nouvelle édition, nous espérons nous être encore plus rapprochés du sens littéral du texte sans cesser d'être français : nous pouvons dire qu'en même temps que, plus familiarisés avec Byron, nous le comprenons mieux, le public est mieux préparé à l'accueillir, sinon dans sa nudité littérale, du moins avec un peu plus de son *étrangeté* native.

Il s'est trouvé des plagiaires intéressés à relever des fautes qui n'existent plus depuis la troisième édition. Nous les renvoyons à la note ajoutée au seizième chant de ce poème.

Maint passage pourrait bien être condamné comme romantique ou sérieusement extravagant, qui n'est que la parodie ou la caricature de l'exagération. Nous avons indiqué dans les notes quelques uns de ces traits d'ironie; mais les notes auraient triplé le volume, s'il avait fallu tout commenter. Nous y reviendrons ailleurs. N'en déplaie donc à ces petits aristarques, qui se croient classiques parce qu'ils ont fait peut-être leurs classes jusqu'en troisième, ils pourraient bien trouver ici des allusions au-dessus de leur portée, et les traiter étourdiment de romantiques, terme qui est pour eux le synonyme d'*extravagant*. Mais lord Byron a compris tout le tort que lui faisaient ceux qui croient marcher ses égaux parce qu'ils ont outré ses fautes. L'exagération peut devenir naturelle quand elle exprime les énergiques émotions d'une âme passionnée; mais l'enthousiasme ou le délire factice sont souverainement ridicules. Prenons garde, par conséquent, de proscrire tout ce qui s'écarte de nos habitudes littéraires. Il y a romantique et romantique, le goût est de toutes les écoles, et il n'y a de beau que ce qui est vrai.



DON JUAN.

CHANT PREMIER.

I.

J'ai besoin d'un héros : besoin bien extraordinaire quand chaque année et chaque mois nous en fournissent un nouveau, qui voit toutes les gazettes fatiguer leurs lecteurs de phrases à sa louange, jusqu'à ce qu'enfin le siècle découvre que ce héros n'est pas le véritable. Ce ne sont point les gens de cette sorte que je me soucie de chanter ; je veux choisir notre ancien ami Don Juan ; nous l'avons tous vu, sur le théâtre, envoyé au diable un peu avant son temps.

II.

Vernon, le boucher Cumberland *, Wolfe, Hawke, le prince Ferdinand, Granby, Burgoyne, Keppel, Howe, bons et méchants, tous ont eu leur part de louanges, et ont servi d'enseigne **, comme aujourd'hui Wellesley ; chacun d'eux a défilé à son tour comme les rois successeurs de Banquo, à la suite de la gloire, neuf marçassins issus de la même laie ***. La France a vu aussi Buonaparté et Dumouriez remplir les colonnes du *Moniteur* et du *Courrier*.

* Le prince de Cumberland fut ainsi surnommé à cause des cruautés qu'il exerça en Écosse dans l'insurrection de 1745, après la bataille de Culloden. Voy. notre Histoire de CHARLES ÉDOUARD. A. P.

** Les aubergistes anglais prennent volontiers pour enseigne la tête de quelque grand homme mort ou vivant, y compris le prince régnant. A. P.

*** C'est après avoir immolé une truie qui a dévoré ses neuf marçassins, que les sorcières de Macbeth évoquent la Tête armée, image de la gloire militaire, et les neuf rois, futurs héritiers du trône de Duncan. Le poète, en comparant les neuf héros mentionnés dans les premiers vers de cette strophe aux neuf rois

III.

Barnave, Brissot, Condorcet, Marat, Pétion, Clootz, Danton, Mirabeau, La Fayette, ont été, comme chacun sait, des Français et de fameux hommes. Il y en eut d'autres encore, et qui ne sont pas oubliés, tels que Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Desaix, Moreau, et maints autres militaires, très remarquables dans leur temps, mais dont les noms ne s'adaptent nullement à mes vers.

IV.

Nelson était naguère le dieu Mars de la Grande-Bretagne : il le serait encore, mais le cours des choses est changé : on ne parle plus de Trafalgar ; ce nom dort en silence dans l'urne de notre héros. Aujourd'hui c'est l'armée de terre qui est devenue plus populaire ; ce qui ne contente pas trop nos marins, d'autant plus que le monarque est tout porté pour les soldats de terre, oubliant Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

V.

Avant Agamemnon il exista sans doute de braves guerriers¹ ; depuis lui il s'est trouvé plus d'un vaillant capitaine et plus d'un sage digne d'admiration, assez semblable au roi de Mycènes, sans lui ressembler en tout ; mais ils n'ont point brillé dans les pages du poète, et ils sont oubliés. Je ne veux proscrire personne, mais je ne puis trouver dans notre siècle aucun héros qui soit propre à mon poème (c'est-à-dire à celui-ci). Ainsi, comme je l'ai dit, je choisis mon ami Don Juan.

du cortège de la gloire, leur applique les mots : « nine farrow of that sow : » neuf marcassins d'une même laie. Nous devons remarquer ici le style de moquerie qu'affectionnera lord Byron dans *Don Juan*, où nous le verrons continuellement mêler à dessein le noble au trivial, le burlesque au sublime, et interrompre à plaisir, par un mot commun, l'effet de la plus belle poésie, tantôt comme pour obéir à la rime, et tantôt comme pour la braver. A. P.

DON JUAN.

CHANT PREMIER.

I.

J'ai besoin d'un héros : besoin bien extraordinaire quand chaque année et chaque mois nous en fournissent un nouveau, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir vu les gazettes remplies de phrases à sa louange *, le siècle découvre que ce héros n'est pas le véritable. Ce ne sont point les gens de cette sorte que je me soucie de chanter ; je veux choisir notre ancien ami Don Juan ; nous l'avons tous vu , dans la pantomime , envoyé au diable un peu avant son temps.

II.

Vernon , le boucher Cumberland **, Wolfe , Hawke , le prince Ferdinand , Granby , Burgoyne , Keppel , Howe , bons et méchants , tous ont eu leur part de louanges , et ont servi d'enseigne ***, comme aujourd'hui Wellesley ; chacun d'eux a défilé à son tour comme les rois successeurs de Banquo , à la suite de la gloire , neuf marcassins issus de la même laie ****. La France a vu aussi Buonaparte et Dumouriez remplir les colonnes du *Moniteur* et du *Courrier*.

* *Cant*, est ici dans le sens de *langage emphatique* : *to Cloy*, remplir outre mesure. A. P.

** Le prince de Cumberland fut ainsi nommé à cause des cruautés qu'il exerça en Ecosse dans l'insurrection de 1745 , après la bataille de Culloden. Voy. notre Histoire de CHARLES-ÉDOUARD. A. P.

*** Les aubergistes anglais prennent volontiers pour enseigne la tête de quelque grand homme mort ou vivant , y compris le prince régnant. A. P.

**** C'est après avoir immolé une truie qui a dévorés *neuf marcassins*, que les sorcières de Macbeth évoquent la Tête armée, image de la gloire militaire , et les neuf rois , futurs héritiers du trône de Duncan. Le poète , en comparant

III.

Barnave, Brissot, Condorcet, Marat, Pétion, Clootz, Danton, Mirabeau, La Fayette, ont été, comme chacun sait, des Français, et des hommes fameux. Il y en eut d'autres encore, et qui ne sont pas oubliés, tels que Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Desaix, Moreau, et maints autres militaires, très remarquables dans leur temps, mais dont les noms ne s'adaptent nullement à mes vers.

IV.

Nelson était naguère le dieu Mars de la Grande-Bretagne : il le serait encore, mais le cours des choses est changé : on ne parle plus de Trafalgar ; ce nom dort en silence dans l'urne de notre héros. Aujourd'hui c'est l'armée de terre qui est devenue plus populaire ; ce qui ne contente pas trop nos marins, d'autant plus que le monarque est tout porté pour les soldats de terre, oubliant Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

V.

Avant Agamemnon il exista sans doute de braves guerriers¹ ; depuis lui il s'est trouvé plus d'un vaillant capitaine et plus d'un sage digne d'admiration, assez semblable au roi de Mycènes, sans lui ressembler en tout ; mais ils n'ont point brillé dans les pages du poète, et ils sont oubliés. Je ne veux proscrire personne, mais je ne puis trouver dans notre siècle aucun héros qui soit propre à mon poème (c'est-à-dire à celui-ci). Ainsi, comme je l'ai dit, je choisis mon ami Don Juan.

les neuf héros mentionnés dans les premiers vers de cette strophe aux neuf fois du cortège de la gloire, leur applique les mots : « nine farrow of that sow : » neuf marcassins d'une même laie. Nous devons remarquer ici le style de moquerie qu'affectionnera lord Byron dans *Don Juan*, où nous le verrons continuellement mêler à dessein le noble au trivial, le burlesque au sublime, et interrompre à plaisir, par un mot commun, l'effet de la plus belle poésie, tantôt comme pour obéir à la rime, et tantôt comme pour la braver. A. P.

VI.

La plupart des poètes épiques se jettent *in medias res* (c'est ce qu'Horace appelle la grande route des faiseurs d'épopées), ensuite le héros vous raconte, quand vous voulez, en forme d'épisode, tous les évènements qui ont précédé le début. Pour cela, il s'assied, à son aise, après son dîner, à côté de sa maîtresse, dans quelque séjour délicieux, palais, jardin, paradis, ou grotte, qui sert de taverne au couple fortuné*.

VII.

C'est la méthode vulgaire, mais non pas la mienne : j'aime mieux commencer par le commencement ; la régularité de mon plan me défend tout écart comme une faute impardonnable. J'entrerai donc tout de suite en matière par un vers** qui (devrait-il m'en coûter une heure pour le composer) dira quelque chose du père de Don Juan et de sa mère, si vous le voulez bien.

VIII.

Il était né à Séville, cité charmante, et célèbre par ses oranges et ses femmes. Bien à plaindre est celui qui ne l'a jamais vue, dit le proverbe, et je suis pleinement de cet avis. De toutes les villes d'Espagne, il n'en est point de plus jolie. Cadix peut-être... mais c'est ce que vous pourrez bientôt décider. Les parens de Don Juan habitaient sur les bords du fleuve, du noble fleuve appelé le Guadalquivir.

IX.

Son père se nommait Jose... *Don*, bien entendu***, véri-

* Allusion au deuxième chant de l'Énéide. A. P.

** With a *line*, avec un *vers* ; ce mot signifie aussi un *fil* ; il est possible que le poète ait voulu jouer sur le mot : mais *to spin a line*, *filer un vers*, est aussi employé par Dryden et Pope, dans le sens plus naturel de *faire un vers*. A. P.

*** *Of course* : comme cela va sans dire, parce que tous les Espagnols prennent le *Don*. A. P.

table Hidalgo... Le sang qui coulait dans ses veines n'était souillé d'aucune tache maure ou israélite ; il descendait des gentilshommes les plus goths de l'Espagne ; jamais plus noble cavalier n'était monté à cheval, ou une fois monté n'en était descendu ! Tel était Don Jose , qui engendra notre héros, qui engendra... Mais, patience, cela viendra plus tard... Ainsi donc je continue.

X.

Sa mère était une dame savante, renommée par ses connaissances dans chaque branche des sciences connues , et qui ont eu un nom n'importe en quelle langue chrétienne ; ses vertus n'étaient égalées que par son esprit ; ses talens rendaient tout honteux les gens les plus habiles ; et les bonnes âmes elles-mêmes ressentaient une secrète envie en se voyant tellement surpassées dans leur genre de mérite par tout ce qu'elle faisait.

XI.

Sa mémoire était une mine : elle savait par cœur tout Caldéron , et presque tout Lope de Vega , de sorte que si un acteur avait balbutié dans son rôle, elle aurait pu être pour lui le livre du souffleur. L'art de *Feinaigle* * était pour elle un art inutile ; et *Feinaigle* lui-même eût été obligé de fermer boutique, en avouant qu'il ne pourrait jamais former une mémoire comparable à celle qui logeait dans le cerveau de dona Inèz.

XII.

Les mathématiques étaient sa science favorite ; sa plus noble vertu , la magnanimité ; son esprit (elle visait parfois à l'esprit) était tout-à-fait attique ; ses paroles sérieuses étaient obscures jusqu'au sublime ; bref, elle était en tout ce que j'appelle un « prodige. » Sa robe du matin était de basin ,

* Gregor von Feinaigle , fameux professeur de *mnémotechnique*, ou mémoire artificielle , dont les cours firent surtout du bruit en Angleterre. A. P.

VI.

La plupart des poètes épiques se jettent *in medias res* (c'est ce qu'Horace appelle la grande route des faiseurs d'épopées) ; ensuite le héros vous raconte, quand vous voulez, en forme d'épisode, tous les évènements qui ont précédé le début. Pour cela, il s'assied à son aise, après son dîner, à côté de sa maîtresse, dans quelque séjour délicieux, palais, jardin, paradis, ou grotte, qui sert de taverne au couple fortuné*.

VII.

C'est la méthode vulgaire, mais non pas la mienne : j'aime mieux commencer par le commencement ; la régularité de mon plan me défend tout écart comme une faute impardonnable. J'entrerais donc tout de suite en matière par un vers** qui (devrait-il m'en coûter une heure pour le filer) dira quelque chose du père de Don Juan et de sa mère, si vous aimez mieux.

VIII.

Il était né à Séville, cité charmante, et célèbre par ses oranges et ses femmes. Bien à plaindre est celui qui ne l'a jamais vue, dit le proverbe, et je suis pleinement de cet avis. De toutes les villes d'Espagne, il n'en est point de plus jolie. Cadix peut-être... mais c'est ce que vous pourrez bientôt décider. Les parens de Don Juan habiraient sur les bords du fleuve, du noble fleuve appelé le Guadalquivir.

IX.

Son père se nommait Jose,... *Don*, bien entendu***, véri-

* Allusion au deuxième chant de l'Énéide. A. P.

** With a *line*, avec un *vers* ; mais ce mot signifie aussi un *fil*, et la parenthèse révèle que le poète a voulu jouer sur le mot. A. P.

*** *Of course* : comme cela va sans dire, parce que tous les Espagnols prennent le *Don*. A. P.

table Hidalgo... Le sang qui coulait dans ses veines n'était souillé d'aucune tache maure ou israélite ; il descendait des gentilshommes les plus goths de l'Espagne ; jamais plus noble cavalier n'était monté à cheval, ou une fois monté n'en était descendu ! Tel était Don Jose, qui engendra notre héros, qui engendra... Mais patience, cela viendra plus tard... Je continue :

X.

Sa mère était une dame savante, renommée par ses connaissances dans chaque branche des sciences connues, et qu'on ne citait jamais dans aucun langage chrétien sans dire que ses vertus n'étaient égalées que par son esprit ; ses talens rendaient tout honteux les gens les plus habiles ; et les bonnes âmes elles-mêmes ressentaient une secrète envie en se voyant tellement surpassées dans leur genre de mérite par tout ce qu'elle faisait.

XI.

Sa mémoire était une mine : elle savait par cœur tout Caldéron et presque tout Lope de Véga, de sorte que si un acteur avait balbutié dans son rôle, elle aurait pu être pour lui le livre du souffleur. L'art de *Feinaigle** était pour elle un art inutile ; et *Feinaigle* lui-même eût été obligé de fermer boutique, en avouant qu'il ne pourrait jamais former une mémoire comparable à celle qui logeait dans le cerveau de Dona Inez.

XII.

Les mathématiques étaient sa science favorite ; sa plus noble vertu, la magnanimité ; son esprit (elle visait parfois à l'esprit) était tout-à-fait attique ; ses paroles sérieuses étaient obscures jusqu'au sublime ; bref, elle était en tout ce que j'appelle un « prodige. » Sa robe du matin était de basin,

* Gregor von Feinaigle, fameux professeur de *mnémotechnique*, ou mémoire artificielle, dont les cours firent surtout du bruit en Angleterre. — A. P.

celle du soir était de soie , ou , dans l'été , de mousseline et autres étoffes que je ne veux pas m'arrêter à citer ici.

XIII.

Elle savait le latin , c'est-à-dire le *Pater Noster* , et du grec... l'alphabet , j'en suis bien sûr. Elle lisait de temps en temps quelques romans français ; mais elle ne parlait pas purement cette langue : quant à l'espagnol , sa langue nationale , elle le négligeait beaucoup ; du moins sa conversation était obscure , ses pensées étaient des théorèmes et ses paroles des problèmes , comme si elle eût cru que le mystère pouvait les ennoblir.

XIV.

Elle aimait l'anglais et l'hébreu , et prétendait trouver de l'analogie entre ces deux langues ; elle le prouvait par quelques passages des livres saints *. Je laisse ces preuves à ceux qui y croient ; mais je lui ai entendu dire (on en pensera tout ce qu'on voudra) , je lui ai entendu dire qu'il était bien singulier que le mot hébreu qui signifie *je suis* gouvernât toujours *damn* en anglais **.

XV ***.

.....

.....

XVI.

En un mot , par son savoir elle était une encyclopédie vivante , et par ses vertus elle était les Nouvelles de miss Edgeworth sortant tout-à-coup animées de leur reliure , ou les livres de miss Trimmer sur l'éducation , ou *l'épouse de Cœ-*

* Plaisanterie renouvelée de Swift. A. P.

** *Je suis* celui qui est , a dit le Seigneur : *God* , Dieu , dans ce sens du moins , signifierait *je suis* ; or , comme dit Figaro , *God damn* (Dieu me damne) est le fond de la langue anglaise. A. P.

*** Nous ignorons si ces lacunes doivent être attribuées à l'éditeur anglais ou à l'auteur lui-même. A. P.

*lebs**, courant à la recherche des amans. C'était la morale personnifiée ; l'envie n'eût pas découvert une paille dans ce diamant des femmes. Elle laissait aux autres toutes les erreurs du sexe. Ells n'avait aucun défaut... (ce qui est le pire de tous les défauts.)

XVII.

Oh! elle était parfaite, au-dessus de tout parallèle ; au-dessus de toute comparaison avec aucune sainte moderne : elle était si supérieure à toutes les tentations perfides de l'enfer, que son ange gardien avait abandonné son âme où il tenait inutilement garnison. Ses mouvemens les plus minutieux étaient réglés aussi juste que la meilleure montre marine fabriquée par Harrison. Rien ne pouvait sur la terre la surpasser en vertus, excepté toi, *huile* incomparable de *Macassar*!

XVIII.

Elle était donc parfaite ; mais la perfection est insipide dans notre monde corrompu, où nos premiers parens n'apprirent à se caresser qu'après s'être fait exiler de leur premier séjour... Là tout respirait la paix, l'innocence et le bonheur. (Comment passaient-ils donc les douze heures de la journée ?) Aussi Don Jose, descendant d'Ève en ligne directe, allait cueillir çà et là divers fruits sans la permission de sa femme.

XIX.

C'était un de ces hommes insoucians qui n'ont guère de goût pour la science ni pour les savans. Il ne se gênait pas pour aller partout où bon lui semblait, sans s'inquiéter de ce qu'en penserait sa dame. Le monde, qui, selon l'usage, trouve un malin plaisir à voir sens dessus dessous un royaume ou une famille, disait tout bas que Don Jose avait une maî-

* Allusion au roman de miss Anna More, *Carlebs in quest of a wife*. A. P.

tresse ; quelques uns lui en donnaient deux : mais une suffit pour allumer la guerre dans un ménage.

XX.

Or Dona Inèz, avec tout son mérite, avait une haute opinion de ses bonnes qualités ; il faut être une sainte pour se voir patiemment négligée de son mari : Dona Inèz en était bien une ; mais pourtant elle avait une diable de tête qui mêlait souvent les rêves aux réalités ; aussi elle laissait échapper peu d'occasions de faire tomber son cher époux dans un piège.

XXI.

C'était chose facile avec un homme qui était souvent dans son tort et jamais sur ses gardes. Les hommes les plus prudents eux-mêmes ont beau faire, ils ont des momens, des heures, des jours, où ils sont si mal préparés, qu'un coup d'éventail de leurs femmes suffirait pour les assommer ; et quelquefois les dames frappent assez fort. J'ai vu des éventails se changer en massue dans de jolies mains... Quand et pourquoi ? c'est ce qu'on ignore.

XXII.

C'est péché de marier de doctes vierges avec des gens sans éducation, ou avec des messieurs qui, quoique bien nés et bien élevés, s'ennuient des conversations savantes. Je ne veux pas en trop dire sur ce chapitre : je suis un homme simple, et je vis dans le célibat ; mais dites-nous vrai, messieurs les maris de dames intellectuelles, n'est-ce pas elles qui portent les culottes ?

XXIII.

Don Jose et sa femme se prirent de querelle. Pourquoi ? c'est ce que personne ne put deviner, et cependant mille gens officieux voulurent y mettre le nez ; ce n'était ni leur

affaire ni la mienne. Je hais le vice ignoble de la curiosité ; mais, s'il est une chose dans laquelle j'excelle , c'est à arranger les affaires de mes amis , n'ayant moi-même aucun soin domestique.

XXIV.

Je voulus donc me mêler des querelles de Don Jose et de sa femme. J'avais les meilleures intentions du monde ; mais je reçus un accueil peu aimable. Je crois que ces deux époux avaient le diable au corps ; car je ne pus jamais les trouver chez eux ; leur portier, il est vrai, m'avoua plus tard... Mais peu importe ; ce qu'il y eut de pire pour moi, c'est qu'un jour le petit Juan , sans crier gare, m'arrosa la tête avec le seau d'eau de la chambrière.

XXV.

Ce Juan était un petit drôle à cheveux frisés , franc vaurien , et malin comme un singe depuis sa naissance. Ses parens n'étaient d'accord que pour gâter en lui le plus turbulent de tous les petits diables. S'ils avaient eu leur bon sens , au lieu de se quereller, ils vous auraient envoyé à l'école ce mauvais garnement, ou ils lui eussent donné le fouet d'importance pour lui apprendre à vivre.

XXVI.

Don Jose et la Dona Inéz menèrent pendant quelque temps un genre de vie bien malheureux , désirant non le divorce , mais la mort l'un de l'autre ; cependant , en apparence , ils vivaient comme mari et femme, d'une manière très décente ; leur conduite était celle des gens comme il faut , et ne révélait rien des querelles domestiques ; mais enfin le feu , quelque temps étouffé , éclata , et il ne resta plus aucun doute sur la haine que se portaient les deux époux.

XXVII.

Inéz assemble un beau matin quelques apothicaires et

quelques docteurs de la faculté, et veut prouver que son pauvre mari a le cerveau fêlé* ; mais, comme il avait un peu trop souvent des momens lucides, elle se contenta plus tard de déclarer qu'il n'avait qu'un mauvais cœur. Cependant, quand on lui demanda ses preuves, on ne put en tirer aucune explication ; elle protestait seulement que son devoir envers Dieu et envers son prochain lui commandait cette conduite ; ce qui parut très bizarre.

XXVIII.

Elle tenait un journal où tous les torts de Don Jose étaient consignés ; elle ouvrit certains livres et certaines lettres qu'on pouvait citer au besoin ; d'ailleurs elle avait pour témoins toute la ville, et de plus sa vieille grand'mère (qui radotait). Ceux qui entendirent ses raisons les répétèrent, et s'en firent les avocats, puis les inquisiteurs et les juges, les uns pour s'amuser, les autres pour satisfaire d'anciennes rancunes.

XXIX.

Cette femme, modèle de douceur et de bonté, supporta les chagrins de son mari avec le flegme de ces dames spartiates qui, apprenant la mort de leurs époux, prirent la noble résolution de ne plus en parler désormais. Elle entendit avec tant de calme les rapports que la calomnie dirigeait contre Don Jose, elle vit son affliction avec un courage si sublime, que tout le monde s'écriait : « Quelle magnanimité ! »

XXX.

Ah ! sans doute, il n'est rien de philosophique comme cette patience de nos amis pendant que le monde nous accable de sa malédiction ! Il est doux aussi de passer pour ma-

* Lady Byron, en répondant à un passage de l'ouvrage de Thomas Moore sur son mari, avoue qu'elle avait pensé d'abord que lord Byron avait le cerveau dérangé. L'allusion à lady Byron est ici directe, et ce n'est pas la seule. A. P.

gnanime, surtout en arrivant à nos secrètes fins. Certes, une telle conduite ne nous rend pas coupables de ce que les légistes appellent *malus animus*. La vengeance qu'on prend soi-même n'est certes pas une vertu ; mais si d'autres vous blessent, est-ce ma faute ?

XXXI.

Et puis, si nos querelles ont fait revivre de vieux contes de commères, embellis d'un ou deux petits mensonges additionnels, pouvez-vous m'en blâmer ? pouvez-vous en blâmer qui que ce soit ? Ces histoires sont devenues une tradition ; d'ailleurs elles servent à relever nos vertus par un contraste heureux ; et c'est tout ce que nous pouvions désirer. La science enfin peut faire tourner cette résurrection * à son profit : les scandales exhumés sont d'excellens sujets de dissection.

XXXII.

Les amis des deux époux tentèrent de les réconcilier ; leurs parens voulurent ensuite s'en mêler : ils ne firent que gâter encore les affaires (il serait difficile de dire, dans une occasion semblable, à qui il vaut mieux avoir recours : pour moi je n'ai pas grand'chose à dire en faveur des amis et des parens.) Les hommes de loi firent tout ce qu'ils purent pour amener un divorce ; mais, malheureusement pour eux, Don Jose mourut lorsqu'ils n'avaient encore reçu qu'un léger à-compte sur les frais des premières poursuites.

XXXIII.

Il mourut, et malheureusement ai-je dit : car, d'après toutes les informations que j'ai pu recueillir de gens habiles

* Le mot de *résurrection* est évidemment employé ici dans le sens d'*exhumation* : on appelle en Angleterre *resurrectionmen* « les hommes de la résurrection, » ceux qui font métier de déterrer les cadavres pour les amphithéâtres d'anatomie.

dans les procès (quelque obscurs et circonspects qu'eussent été ces gens-là dans leur langage), sa mort priva le barreau d'une cause admirable. Il faut aussi bien plaindre la sensibilité du public, qui, dans cette circonstance, s'était manifestée avec éclat.

XXXIV.

Mais, hélas ! il mourut. Avec lui furent ensevelis les profits des avocats et la sensibilité du public. Sa maison fut vendue, ses domestiques congédiés : un juif prit une de ses deux maîtresses ; un prêtre se chargea de l'autre, à ce qu'on dit du moins.

Je demandai au médecin quelle était la maladie de Don Jose : il mourut de la fièvre lente tierce, et laissa sa veuve en proie à la haine qu'elle lui avait vouée.

XXXV.

C'était cependant un homme honorable que Don Jose, je puis le dire, moi qui le connaissais bien. Je ne lui chercherai donc plus de défauts ; je ne pourrais guère lui en trouver beaucoup d'autres. Si ses passions l'entraînaient parfois au-delà des bornes de la sagesse, et si elles n'étaient pas aussi calmes que celles de Numa (appelé aussi Pompilius), on peut dire, pour le justifier, que l'éducation de Don Jose avait été mal dirigée, et qu'il était né bilieux.

XXXVI.

Quels que fussent ses mérites ou ses défauts, le pauvre homme ! il avait eu aussi sa part de chagrins, avouons-le, puisque cela ne peut faire ni bien ni mal : ce fut un moment bien triste que celui où Jose se trouva solitaire et désolé auprès de son foyer et au milieu des débris de tous ses dieux domestiques. Une triste alternative restait à son orgueil et à sa sensibilité ; la mort ou les *doctors commons* * : il mourut !

* Cour ecclésiastique de Londres qui juge en matière de divorce. A. P.

XXXVII.

Comme il était décédé *intestat*, Juan fut l'unique héritier d'un procès pendant devant la cour du chancelier *, de ses maisons, et de ses terres, qui, grâce à une longue minorité et une excellente administration, promettaient de fructifier en bonnes mains. Inèz fut sa seule tutrice. Ce titre lui revenait de droit, et la nature le réclame justement pour une mère. Un fils unique élevé par une veuve est toujours plus sagement dirigé qu'un autre.

XXXVIII.

Inèz, la plus sage des femmes, et même des veuves, résolut de faire de Juan un cavalier accompli, et digne de la plus noble origine. (Son père était de Castille et sa mère d'Aragon.) Elle prétendit lui donner tous les talens d'un vrai chevalier, en cas que le roi *notre seigneur*** voulût faire la guerre. Il apprit donc l'équitation, l'escrime, et le tir des armes à feu; on lui enseigna comment on escalade une citadelle ou un couvent.

XXXIX.

Mais il était une chose à laquelle Dona Inèz tenait avant tout; elle y veillait tous les jours avant l'arrivée des savans professeurs qu'elle payait pour son fils. Dona Inèz voulait que son éducation fût strictement morale. Elle s'informait donc de tout ce qu'on lui faisait étudier; on lui soumettait chaque leçon au préalable; arts, science, tout était enseigné à Juan, tout, excepté l'histoire naturelle.

XL.

Il devint habile dans toutes les langues, surtout dans les

* *Chancery court*. C'est le grand-chancelier qui est le juge protecteur des mineurs et devant qui on plaide leurs causes, comme en général tout ce qu'on appelle *causes d'équité*. A. P.

** *El rey nuestro señor*, formule espagnole. A. P.

langues mortes ; dans les sciences les plus abstraites , dans les arts les plus éloignés de la portée du vulgaire ; mais de peur que Juan ne devînt vicieux , on ne mettait jamais entre ses mains aucun ouvrage trop libre , ou qui fît la moindre allusion à la propagation de l'espèce.

XLI.

Ses études classiques firent naître plus d'un embarras , à cause des indécentes amours de ces dieux et de ces déesses qui firent tant de bruit dans les premiers âges du monde , et qui jamais ne portèrent ni pantalons ni corsets. Ses vénérables pédagogues recevaient plus d'une remontrance , et se voyaient forcés de faire une étrange apologie de leurs *Énéides* , de leurs *Iliades* et de leurs *Odyssées*... Dona Inèz redoutait la mythologie.

XLII.

Ovide n'est qu'un libertin , comme le prouve la moitié de ses vers ; la morale d'Anacréon est encore pire ; à peine si Catulle a fait un poème décent ; je ne crois pas que l'ode de Sapho soit d'un bon exemple , quoique Longin prétende qu'il n'est point d'hymne où le sublime prenne un tel essor³ ; mais les chants de Virgile sont purs , excepté toutefois cette horrible églogue qui commence par : *Formosum pastor Corydon*.

XLIII.

L'irréligion de Lucrèce est trop forte pour que de jeunes estomacs en tirent une nourriture salubre ; quoique le but de Juvénal fût louable , je ne puis m'empêcher de croire qu'il avait tort de porter jusqu'à la rudesse la franchise qui règne dans ses vers : mais quel honnête homme pourrait aimer les dégoûtantes épigrammes de Martial ?

XLIV.

Juan les lut dans la meilleure édition , faite par des savans

qui ont écarté judicieusement tout ce qu'il y aurait d'obsène pour un écolier ; mais craignant de défigurer un peu trop leur modeste poète par ces omissions, ou ayant pitié de ses œuvres mutilées, ces messieurs ont eu le soin d'ajouter, en forme d'appendice, les épigrammes retranchées ; ce qui épargne la peine de faire un index ⁴.

XLV.

Par ce moyen, ces épigrammes obscènes sont réunies en masse, au lieu d'être éparpillées dans les pages du livre. Elles sont rangées en bataille, défiant la raison ingénue de l'adolescence, jusqu'à ce qu'un éditeur moins rigide les remette chacune à leur place séparée, et ne les laisse plus se regarder face à face, comme autant de dieux des jardins, et avec plus d'indécence encore.

XLVI.

Le Missel (c'était le Missel de la famille) était orné comme le sont tous les anciens livres de messe ; celui-ci renfermait toutes sortes de grotesques figures enluminées. Comment ceux qui voient ces images bizarres sur la marge de leurs livres peuvent-ils regarder le texte et penser à prier ? Je l'ignore ; mais la mère de Don Juan garda un jour ce Missel pour elle, et en donna un autre à son fils.

XLVII.

Il lisait des sermons, on en composait exprès pour lui. Il lisait des homélies et les vies de tous les saints. Accoutumé à méditer saint Jérôme et saint Chrysostome, il ne trouvait rien de pénible dans de pareilles études. Mais pour apprendre comment on acquiert la foi et comment on la conserve, aucun des saints que je viens de nommer n'est comparable à saint Augustin. Dans ses belles Confessions il fait envier ses erreurs à ceux qui les lisent.

XLVIII.

Or, ce livre était un de ceux qu'on tenait fermés pour le petit Juan. Je dois dire que sa maman avait raison, si cette éducation est la bonne. Elle ne perdait que rarement l'enfant de vue : ses servantes étaient vieilles ; et, si elle en prenait une nouvelle, vous étiez sûr que c'était un épouvantail. Elle avait déjà cette habitude du vivant de son mari. Je la recommande à toute femme sage.

XLIX.

Le petit Juan se perfectionnait dans la piété et la grâce. A six ans c'était un enfant charmant, et à onze il promettait d'avoir la plus jolie figure du monde. Il étudiait avec zèle, faisait des progrès, et paraissait du moins marcher dans les vrais sentiers du ciel : car il passait à l'église une moitié de sa journée, et l'autre avec ses pédagogues, son confesseur, et sa mère.

L.

A six ans, ai-je dit, c'était un aimable enfant ; à douze c'était un beau garçon, et un modèle de sagesse : il avait été un peu espiègle dans son enfance ; mais la sainte société dans laquelle vivait Juan tempérait sa vivacité. Ce ne fut pas en vain qu'on essaya de dompter son caractère naturellement mutin : on le crut du moins, et sa mère triomphait, en répétant partout combien son jeune philosophe était sage, tranquille et appliqué.

L.I.

Quant à moi, j'avais conçu certains doutes, que je n'ai peut-être pas abandonnés. Ce que je veux dire n'est pas si mal pensé : je connaissais son père, et je ne me trompe guère quand je forme un jugement... Pourtant ce ne serait pas bien de juger du fils par le père... sa femme et lui n'étaient pas trop bien assortis... je hais la médisance... Je pro-

teste contre toute maligne interprétation , quand même elle serait faite en riant.

LII.

Je ne dis donc rien... non , rien... mais , ma foi , avouez... j'ai mes raisons... oui ; si j'avais un fils unique à élever (et , Dieu soit loué ! je n'en ai pas) , ce n'est pas avec une Dona Inèz que je le laisserais pour apprendre son catéchisme... non... je l'enverrais au collège : c'est là que j'ai appris tout ce que je sais.

LIII.

C'est au collège qu'on apprend.. ce n'est pas à moi de dire ce que je sais... je n'en parlerai donc pas , ni même du grec , que j'ai oublié depuis. Je dis seulement que c'est au collège... mais *verbum sat*. Je crois bien que c'est là que j'appris aussi , comme tout le monde , certaines choses... peu importe... Je ne fus jamais marié... mais je pense et je sais que ce n'est pas ainsi qu'on doit faire élever son fils.

LIV.

Juan atteignit sa seizième année : il était grand , beau , un peu fluet , mais bien tourné ; il était vif , mais pas tout-à-fait aussi éveillé qu'un page ; tout le monde , excepté sa mère , le regardait presque comme un homme : mais si quelqu'un osait en faire la remarque , Dona Inèz se mettait en colère , et se mordait les lèvres de peur de s'emporter en violentes exclamations ; car être précocce , c'était à ses yeux la chose du monde la plus criminelle.

LV.

Parmi ses nombreuses connaissances , toutes choisies pour leur sagesse et leur dévotion , était la Dona Julia. Dire qu'elle était jolie , ce serait ne donner qu'une faible idée de mille charmes aussi naturels chez elle que le parfum dans les fleurs , le sel dans l'Océan , la ceinture de la beauté à

Vénus , l'arc d'amour à Cupidon (mais cette dernière comparaison est trop commune et triviale).

LVI.

La couleur d'ébène de son œil oriental était un reste de son origine maure. Je dirai en passant que son sang n'était pas du sang pur d'Espagne. Dans ce pays, comme on sait, c'est une tache... Lorsque la fière Grenade fut prise, et que, forcé de fuir, Boabdil * versa des larmes, plusieurs des ancêtres de Dona Julia se retirèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne : la bisaïeule de sa grand'maman fut de ce nombre.

LVII.

Elle avait épousé (j'ai un peu oublié sa généalogie), elle avait épousé un Hidalgo qui transmet à sa postérité un sang moins noble que celui qui coulait dans ses veines. Cette alliance fit enrager sa famille ; car on y était si sévère sur cet article, qu'on s'épousait *entre soi*, et qu'il y avait de ses aïeux qui avaient épousé leurs cousines, leurs tantes, et même leurs nièces : mauvaise habitude qui fait dégénérer l'espèce.

LVIII.

Ce mariage païen renouvela cette race d'hidalgos. S'il fit tort à sa noblesse, il embellit du moins la chair ; si bien que de la tige la plus affreuse de la Vieille-Espagne sortit une branche aussi belle que fraîche. Les garçons cessèrent d'être rabougris, les filles d'être plates ; mais un bruit courait, que je voudrais bien faire taire : la grand'maman de Julia donna, dit-on, à son mari plus d'héritiers bâtards que d'enfans légitimes.

LIX.

Quoi qu'il en soit, cette race continua de se reproduire.

* Le dernier roi maure de Grenade. A. P.

se perfectionnant de génération en génération , jusqu'à ce qu'elle fut réduite à un seul fils , qui ne laissa qu'une seule fille : mon histoire doit avoir déjà suggéré que cette dernière ne peut être que Julia. J'aurai à en parler beaucoup. Elle était charmante , mariée , chaste , et âgée de vingt-trois ans.

LX.

Son œil (j'aime à la folie les jolis yeux) , son œil était bien fendu et noir , ne laissant échapper qu'une partie de son feu , jusqu'à ce qu'elle parlât. Alors , malgré sa douce retenue , on voyait briller dans ses regards une expression de fierté plutôt que de colère ; mais l'amour y régnait plus que tout le reste : on y entrevoyait quelque chose qui n'était pas le désir , mais qui l'eût été peut-être , si son âme ne lui eût pas imposé silence.

LXI.

Ses cheveux noirs se bouclaient sur un front dont rien n'égalait la douceur , et qu'animait une noble intelligence. Ses sourcils dessinaient un arc gracieux comme celui d'Iris ; ses joues étaient colorées de l'incarnat de la jeunesse , qui devenait parfois une auréole transparente , comme si un feu subit eût circulé dans ses veines ; en un mot , Julia était douée d'une physionomie et d'une grâce au-dessus de toute expression. Sa taille était élancée... Je n'aime pas les femmes trop petites.

LXII.

Elle était mariée depuis quelques années à un homme de cinquante ans. Les maris de cette espèce sont en majorité. Je crois pourtant qu'au lieu d'un homme de cet âge , il vaudrait mieux en avoir deux de vingt-cinq ans , surtout dans les contrées où le soleil est plus voisin de la terre ; et maintenant que j'y pense (*mi vien in mente*) , les dames de

la plus farouche vertu préfèrent un époux qui soit au-dessous de la trentaine.

LXIII.

C'est une triste chose, il faut l'avouer; et toute la faute en est à ce soleil libertin, qui ne peut laisser tranquille notre misérable *machine*, mais qui nous échauffe, nous grille et nous rôtit tellement, que, nous avons beau suer et jeûner... la chair est faible et l'âme s'égare. Ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux adultère, est beaucoup plus commun dans les climats du midi.

LXIV.

Heureuses les nations du climat moral du septentrion ! Là règne la vertu, et la saison d'hiver chasse le péché, qui se sauve tout transi pour se couvrir d'un haillon. (Ce fut la neige qui réduisit saint Antoine à la sagesse.) Heureuses ces nations où des jurys décident ce que vaut une femme, en fixant l'amende qu'ils veulent contre le galant, qui en est quitte pour son argent ! C'est là que la concupiscence est un vice qui se vend au marché.

LXV.

Le mari de Julia se nommait Alfonso. C'était un homme qui avait bonne mine pour son âge. Si sa femme ne l'aimait guère, elle ne le haïssait pas non plus ; ils vivaient ensemble comme la plupart des époux, supportant, par un mutuel accord, leurs faiblesses réciproques, et n'étant précisément ni *un* ni *deux*. Alfonso était jaloux néanmoins, mais il n'en laissait rien paraître, car la jalousie n'aime pas à mettre le public dans sa confidence.

LXVI.

Je n'ai jamais pu deviner pourquoi Julia était si bien avec Dona Inez. Il y avait bien peu de sympathie entre leurs

goûts : Julia n'avait jamais touché une plume de sa vie. Quelques gens disent tout bas... mais ils mentent , à coup sûr, et les mauvaises langues voient partout de criminels motifs; quelques gens disent qu'avant qu'Alfonso fût marié, Inèz avait oublié avec lui sa haute sagesse.

LXVII.

Cultivant toujours, dit-on , cette ancienne amitié, que le temps avait enfin rendue plus chaste, elle avait pris aussi Dona Julia en affection : c'était ce qu'elle avait de mieux à faire; elle lui accordait le titre flatteur de sa protégée, et félicitait Don Alfonso sur son bon goût. Par ce moyen, si elle ne put pas imposer complètement silence aux médians, elle leur donna moins de matière à exercer leur méchanceté.

LXVIII.

Je ne puis dire si Julia vit la chose avec les yeux de tout le monde; si elle fit quelque découverte, elle n'en témoigna rien, et chacun l'ignore : peut-être ne savait-elle rien en effet, ou se souciait-elle fort peu de ce qui se passait, soit par indifférence, soit par habitude. Je suis vraiment dans l'embarras pour me décider dans mon opinion, tant elle sut bien dissimuler ses pensées!

LXIX.

Julia vit Juan; elle le caressait volontiers comme un enfant aimable et joli. Certainement il n'y avait là aucun mal; rien de plus innocent lorsqu'elle n'avait que vingt ans et Juan treize; mais, ma foi! je n'aurais guère pu m'empêcher d'en sourire, lorsque Juan fut parvenu à sa seizième année, et Julia à sa vingt-troisième. Quelques années suffisent pour amener de grands changemens, surtout chez les peuples du midi.

LXX.

Quoi qu'il en fût, Juan et Julia étaient devenus tout autres : la dame se montra plus réservée, le jeune homme plus timide ; tous deux tenaient leurs yeux baissés ; leurs rencontres étaient presque muettes, et leurs regards exprimaient un grand embarras. Je suis bien sûr que quelques uns ne douteront pas que Dona Julia ne sût la raison de tout ceci ; mais pour Juan il n'y connaissait rien, pas plus que celui qui n'a jamais vu l'Océan ne peut s'en former une idée.

LXXI.

Cependant il y avait encore de la bonté dans la froideur de Dona Julia ; sa main s'éloignait en tremblant de celle de son jeune ami, mais elle l'avait pressée d'abord doucement. Cette étreinte était à la fois si tendre et si légère, qu'elle laissait l'âme de Juan dans le doute. Jamais la baguette d'Armide n'opéra un changement semblable à celui que ce doux serrement de main fit naître dans le cœur de Juan.

LXXII.

Venait-elle à le rencontrer, elle ne lui souriait plus ; mais son regard mélancolique avait plus de charme que son sourire, comme si son cœur brûlant renfermait en lui-même des pensées secrètes qu'elle ne devait pas révéler, mais que cette contrainte ne lui rendait que plus chères. L'innocence elle-même a ses petites ruses ; elle n'ose pas toujours se livrer à la franchise : en naissant, l'amour apprend déjà à être hypocrite.

LXXIII.

Mais c'est en vain que la passion dissimule, l'obscurité dont elle s'entoure la trahit elle-même ; comme le ciel le plus noir annonce le plus terrible orage, de même elle se trahit par ses yeux qui s'observent en vain. De quelque mas-

que qu'elle veuille se couvrir, c'est toujours la même hypocrisie. Indifférence, colère, haine ou mépris, c'est toujours trop tard qu'elle a recours à une dissimulation maladroite.

LXXIV.

Vinrent ensuite les soupirs, qu'on cachait mal en les voulant étouffer, et puis les regards à la dérobée, que le mystère rendait plus doux; on rougissait en se voyant, toutes fois sans se sentir coupable; on tremblait quand on se trouvait tête à tête; on était triste quand il fallait se dire adieu. Tels sont les petits préludes qui annoncent que la passion conduira bientôt à des faveurs plus tendres; hélas! ils ne servent qu'à prouver combien l'amour est embarrassé et craintif quand il s'attache au cœur d'un novice.

LXXV.

Le cœur de la pauvre Julia était dans une étrange situation; elle le sentait s'échapper, et se promettait bien de faire les plus nobles efforts pour elle-même et pour son époux; elle appelait à son secours l'honneur, l'orgueil, la religion, la vertu: ses résolutions étaient certainement très magnanimes, et elles auraient fait hésiter un Tarquin; elle implora la protection de la Vierge Marie, comme le meilleur juge de ses peines.

LXXVI.

Un soir elle fit le vœu de ne plus voir Juan, et le lendemain elle alla rendre visite à sa mère; on ouvre la porte, Julia de tourner la tête avec inquiétude: Louée soit la Vierge! ce n'est pas lui! elle remercie la sainte, et se sent triste cependant; on ouvre encore; ce ne peut être que lui... c'est Juan cette fois! non... Je crois bien que ce soir-là Julia ne pria plus la Vierge.

LXXVII.

Elle se dit enfin qu'une femme vertueuse devait braver

et surmonter la tentation; la fuite était une lâcheté indigne d'elle : aucun homme ne ferait plus naître la moindre émotion dans son cœur, c'est-à-dire qu'il ne pourrait lui inspirer d'autre pensée que cette préférence d'usage que tout le monde éprouve dans l'occasion pour des gens plus agréables que d'autres; mais ce n'est qu'une bienveillance purement fraternelle.

LXXVIII.

Et si par hasard... car qui peut dire?... le diable est un si rusé compère! si par hasard elle allait découvrir que tout n'est pas dans l'ordre, et que, libre encore toutefois, tel ou tel amant pourrait lui plaire peut-être... Eh bien! une femme vertueuse bannit bien vite de telles pensées, et sort avec gloire de cette courte lutte contre son propre cœur... Mais si cet homme demande... on refuse... je conseille aux jeunes dames d'essayer.

LXXIX.

« Et puis, n'existe-t-il pas un sentiment semblable à l'amour divin, brillant d'une flamme pure et innocente, tel que celui des anges du ciel et de ces pieuses matrones qui n'en sont pas moins en sûreté; n'existe-t-il pas un amour platonique et parfait... un amour tel que le mien, enfin?... » Ainsi raisonnait Julia, et elle le croyait sans aucun doute : pour moi, c'est ainsi que j'aurais voulu qu'elle pensât, si j'avais été l'heureux mortel qui lui inspirait ces rêveries célestes.

LXXX.

Un amour de cette espèce est très innocent, et peut exister sans danger entre de jeunes personnes : on peut baiser une main d'abord, et ensuite une joue. Cela m'est tout-à-fait étranger; mais on prétend que ces petites libertés sont tout ce que se permettent ceux qu'un semblable amour tient sous sa loi; si on va au-delà, c'est un crime... je vous en avertis; ainsi ce ne sera pas ma faute si vous l'oubliez.

LXXXI.

L'amour, mais l'amour contenu dans des limites convenables, fut donc le sentiment auquel Julia résolut de se livrer pour le jeune Don Juan. Cet amour, pensait-elle, pourra même lui être utile dans l'occasion; guidé par ce flambeau allumé sur un autel trop chaste pour que sa flamme céleste soit obscurcie, quelles douces leçons recevra Don Juan de son amie!... J'ignore toutes celles qu'il pouvait recevoir, Julia n'en savait pas davantage.

LXXXII.

Armée de ces pieuses intentions, et défendue par la pureté de son âme, Julia ne douta plus de sa force; et, convaincue que son honneur était un rocher ou une citadelle inexpugnables, elle cessa de s'imposer une importune contrainte: mais Julia n'avait-elle pas trop de confiance en sa vertu?... c'est ce que prouvera le reste de l'histoire.

LXXXIII.

Elle croyait son plan praticable et innocent. Un cavalier de seize ans ne pouvait donner prise aux caquets de la médiosance... et, d'ailleurs satisfaite de ne viser qu'à un but louable, son cœur était sans inquiétude... une bonne conscience nous rend si tranquilles! Les chrétiens ont été jusqu'à se brûler les uns les autres, persuadés qu'ils étaient que tous, les apôtres auraient agi comme eux.

LXXXIV.

Et si, dans l'intervalle, son mari venait à mourir... Dieu préserve que cette pensée vînt troubler, même en songe, l'âme de Julia! Elle ne pourrait jamais survivre à une telle perte; et à cette idée un soupir s'échappait de son sein oppressé.—Mais supposons seulement qu'une telle chose arrivât; je dis supposons *inter nos*. (C'est *entre nous* que je veux

dire, car Julia ne pensait pas en latin, et j'ai été l'esclave de ma rime.)

LXXXV.

Je dis donc : permettons-nous un moment cette supposition ; Juan, devenu alors un homme mûr, serait un parti sortable pour une veuve de condition ! au bout de sept ans... ce ne serait pas encore trop tard ; dans cet intervalle (pour suivre l'idée de notre belle rêveuse), il n'y aurait pas grand mal à ce que Juan apprît de sa bouche les principes de l'amour... je veux parler de cet amour séraphique qu'on peut avouer dans le ciel.

LXXXVI.

En voilà assez pour Julia ; parlons un peu de Don Juan. Le pauvre garçon ! il n'avait aucune idée de ce qui se passait en lui, et ne pouvait deviner la cause de son inquiétude. Aussi prompt dans ses sentimens que miss Médée d'Ovide, il cherchait à définir une chose qui lui semblait nouvelle et étrange, sans se douter que cette chose était toute naturelle, nullement alarmante, et qu'avec un peu de patience elle deviendrait une source de délices.

LXXXVII.

Silencieux et pensif, rêveur et agité, il s'éloignait souvent de la maison pour aller s'égayer à pas lents dans un bois solitaire. Le mal inconnu qui le tourmentait aimait la solitude comme l'aiment tous les chagrins profonds... Et moi aussi, j'aime la solitude... Mais doucement, expliquons-nous : par solitude j'entends celle du sultan ; ce n'est pas une grotte d'ermite que j'aimerais, ce serait le séjour d'un harem.

LXXXVIII.

« O dieu d'amour ! c'est dans une telle solitude que le
« transport et la sécurité s'entrelacent ; c'est là que l'on

« trouve l'empire de tes plaisirs parfaits; c'est là que tu es
« vraiment un dieu divin⁵. » Le poète que je viens de ci-
ter* fait de jolis vers. J'en excepte cependant le second de
ceux-ci; car cet entrelacement du *transport* et de la *sécurité*
me semble une pensée tant soit peu équivoque.

LXXXIX.

Le poète voulait dire, sans doute, et je ne vois que ce
commentaire qui puisse le réconcilier avec le bon sens et les
sens des lecteurs; il voulait dire que personne ne se soucie
d'être dérangé à table ou dans ses amours. C'est ce que tout
le monde éprouve, c'est ce que tous ont éprouvé ou éprou-
veront dans l'occasion... Allons, je n'en dirai pas davantage
sur cet *entrelacement* ou ce *transport*; nous savons tous ce
qu'il en est, et je demande que la *Sécurité* ferme la porte.

XC.

Le jeune Juan errait sur les rives des ruisseaux transpa-
rens, occupé de mille pensées indicibles. Il s'étendait dans
ces asiles des bois où croissent les sauvages rameaux du
liège. C'est là que les poètes trouvent des sujets pour leurs
vers; c'est là que nous allons parfois les lire et comprendre
leur plan et leur poésie, à moins qu'ils ne soient inintelli-
gibles comme Wordsworth.

XCI.

Il continua (Juan, veux-je dire, et non Wordsworth), il
continua à méditer jusqu'à ce qu'à force de tourner et de
retourner toutes ses pensées il parvint à adoucir une partie
de son mal, sinon la totalité, et fît enfin de son mieux pour
se rendre maître de ses idées, si difficiles à gouverner. Sans
s'en douter, il devint peu à peu métaphysicien comme Co-
leridge.

* Thomas Campbell. A. P.

XCII.

Il méditait sur lui-même et sur l'univers; il admirait l'homme, création merveilleuse, et puis les étoiles, en se demandant qui les avait placées dans le firmament. Il pensait aux tremblemens de terre, au fléau des batailles, à la dimension que pouvait avoir l'orbe de la lune, aux aérostats, et aux difficultés qui s'opposent à la connaissance parfaite de l'immensité des cieux; il pensait enfin aux yeux de Dona Julia.

XCIII.

Au milieu de ce chaos de pensées, la sagesse peut distinguer des désirs sublimes, des inspirations généreuses, dont quelques hommes reçoivent le germe en naissant, mais pour lesquelles la plupart se tourmentent bien gratuitement, et sans savoir pourquoi. Il est singulier qu'un homme, si jeune encore, pût s'inquiéter ainsi de ce qui se passe dans les astres. Si vous ne voyez là que de la philosophie, pour moi, je crois que l'époque critique de la puberté y était pour quelque chose.

XCIV.

Juan méditait sur les feuilles et sur les fleurs; il entendait une voix dans tous les vents; il rêvait aux nymphes des bois et aux immortels bocages où les déesses apparaissaient aux hommes d'autrefois. Il perdait sa route; il oubliait l'heure; puis, quand il regardait sa montre, il s'apercevait combien d'heures avait gagnées le vieux dieu du Temps, et il trouvait aussi qu'il avait manqué le dîner.

XCV.

Quelquefois il interrompait ses rêveries pour lire Boscan ou Garcilasso... De même que le souffle de l'air vient soudain soulever la page frémissante du livre, il y avait dans son âme un souffle poétique et mystérieux qui soudain l'a-

gitait, comme s'il eût été un de ces êtres sur lesquels les magiciens jettent leurs charmes en les confiant à l'haleine des vents, selon un conte de bonne vieille femme.

XCVI.

C'est ainsi que s'écoulaient les heures solitaires de Juan. Il sentait qu'il lui manquait quelque chose, mais il ignorait ce qui lui manquait. Ses rêveries mystérieuses, les vers des poètes, rien ne pouvait donner à son esprit ce qu'il désirait. Que lui fallait-il donc ? Un sein sur lequel il pût appuyer sa tête... un cœur dont il entendît les battemens, gage d'un tendre retour. Il lui fallait... plusieurs choses encore que j'oublie, ou que du moins je n'ai pas besoin de mentionner ici.

XCVII.

Ces promenades solitaires, ces rêveries si prolongées, n'échappèrent pas à la tendre Julia... Elle vit que Juan n'était pas à son aise ; mais ce qui doit surtout causer quelque surprise, c'est que Dona Inèz n'importunât nullement son fils par ses questions, ou par une méfiance soupçonneuse. Ne vit-elle rien, ne voulut-elle rien voir, ou, comme tant de gens habiles, ne put-elle rien découvrir ?

XCVIII.

Cela me semble étrange ; cependant rien n'est plus commun. Par exemple, ces bons messieurs dont les femmes se permettent d'outre-passer les droits écrits de la femme, et de violer le... quel est le commandement qu'elles violent ? (j'ai oublié lequel, et il ne faut jamais citer à l'aventure, de peur de commettre une méprise) ; ces messieurs donc, lorsqu'ils sont jaloux, font toujours quelque bévue que leurs dames ont soin de nous apprendre.

XCIX.

Un véritable mari est toujours soupçonneux ; mais ses

soupçons n'en sont pas moins maladroits. De qui est-il jaloux ? c'est souvent de celui qui ne pense pas à sa femme. Quelquefois il est tellement aveuglé qu'il prépare lui-même sa disgrâce en hébergeant quelque cher ami extrêmement vicieux : c'est même généralement ce qui arrive ; et puis, quand la femme et l'ami se sont enlevés, le crédule époux s'étonne de leur perversité plutôt que de sa sottise.

C.

De même les parens ont quelquefois la vue très courte, ils ont beau épier leurs enfans avec des yeux de lynx, ils ne peuvent découvrir ce que tout le monde voit en s'amusant,... et quelle est la maîtresse du jeune Hopefull, ou l'amant de miss Fanny, jusqu'à ce que quelque maudite escapade vienne détruire le plan de vingt années, que tout soit perdu ! Alors la mère pleure, et le père jure en se demandant pourquoi diable il a eu des enfans.

CI.

Mais Inèz était si soupçonneuse et si clairvoyante que je suis tenté de croire qu'en cette circonstance elle avait quelque motif secret pour abandonner Juan à cette tentation nouvelle. Quel était ce motif ? c'est ce que je ne puis dire ici : peut-être voulait-elle finir par là l'éducation de son fils ; qui sait si elle ne voulait point aussi ouvrir les yeux de Don Alfonso, en cas qu'il fût persuadé que sa femme était un trop rare trésor ?

CII.

Un jour, c'était un jour d'été : c'est une dangereuse saison que l'été, et le printemps aussi, vers la fin du mois de Mai ; la faute en est certainement au soleil. Quoi qu'il en soit, on peut dire, sans crainte d'être accusé de mauvaise foi, qu'il est des mois où la nature est plus portée à de

joyeux caprices : Mars a ses lièvres , Mai doit avoir son héroïne *.

CIII.

On était donc dans l'été... le six de juin... J'aime les dates exactes , non seulement celles du siècle et de l'année , mais encore les dates du mois courant. Ce sont des espèces de maisons de poste où les destins changent de chevaux , forçant l'histoire de changer de ton , piquant des deux à travers les royaumes et les empires , et ne laissant guère sur leurs traces que la chronologie , excepté les *post-obits* de la théologie **.

CIV.

C'était le six de juin , à peu près sur les six heures et demie : il était peut-être sept heures ; Julia était assise sous un berceau de verdure aussi charmant que ceux qui abritent les houris dans le paradis païen décrit par Mahomet et par Anacréon Moore ; Moore , à qui les Muses ont prêté leur lyre , et qu'elles ont couronné des lauriers du Pinde. Il a bien mérité tous les trophées de la poésie ; puisse-t-il en jouir long-temps !

CV.

Julia était assise , mais elle n'était pas seule ; je ne sais pas bien comment ce tête-à-tête avait eu lieu , et , si je le savais , je ne le dirais pas ; on doit toujours être discret : n'importe comment cela était arrivé , Julia et Juan se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre. Quand deux visages comme les leurs sont ainsi en présence , il serait sage , mais bien difficile , que tous les deux fermassent les yeux.

* « *March has its hares , and May must have its heroine.* » On dit proverbialement : Fou comme un lièvre de Mars. A. P.

** C'est-à-dire du clergé : terme de la langue *ecclesiastique*. On appelle *obits* les prières ou les services que l'église dit pour les morts : il y avait autrefois dans les paroisses et il y a probablement encore le registre des obits. A. P.

CVI.

Qu'elle était belle ! l'agitation brûlante de son cœur était exprimée par les vives couleurs de ses joues , et cependant elle ne se croyait pas coupable. O amour ! combien ton art mystique est parfait ! tu donnes la force au faible , tu foules aux pieds celui qui se croyait fort. Combien ils aiment à se tromper eux-mêmes , ces sages mortels que tu as fait tomber dans tes pièges séducteurs ! Julia se trouvait sur les bords d'un précipice immense ; sa confiance dans sa vertu était plus grande encore.

CVII.

Elle pensait à sa force et à la jeunesse de Juan , aux folles craintes de la pruderie , à la vertu triomphante , à la foi conjugale , et enfin... aux cinquante ans de Don Alfonso. J'aurais voulu que cette dernière pensée ne lui fût pas venue ; car , en vérité , ce nombre-là inspire rarement de l'affection. Dans tous les climats que brûle le soleil ou que couvrent les neiges , ce nombre sonne mal en amour , quoiqu'il n'en soit pas de même en finances.

CVIII.

Lorsqu'une personne vous dit : « Je vous l'ai répété cinquante fois , » elle a l'intention de vous faire un reproche , et c'en est un. Lorsque les poètes vous disent : « J'ai fait cinquante vers , » ils vous menacent de vous les réciter. Les voleurs se mettent volontiers en bande de cinquante pour commettre leurs crimes. A cinquante ans *amour pour amour* est une chose rare ; mais alors il est vrai qu'on obtient beaucoup avec cinquante louis.

CIX.

Julia avait de l'honneur , de la vertu , de l'amour et de la fidélité pour Don Alfonso ; elle faisait tout bas le serment

de ne jamais profaner l'anneau conjugal qu'elle portait au doigt ; de ne pas se permettre même un désir que la sagesse pût réprouver ; et , tout en prononçant ce serment et d'autres encore , elle laissait négligemment une main sur celle de Don Juan... c'était une méprise... elle croyait ne toucher que son autre main.

CX.

Sans plus de réflexion , elle s'appuya sur cette autre main qui jouait avec les boucles de ses cheveux ; par son air distrait elle semblait lutter contre une idée qu'elle ne pouvait étouffer en elle. C'était vraiment très mal de la part de la mère de Juan de laisser ce couple imprudent en tête à tête , elle qui pendant tant d'années avait surveillé son fils de si près... Je suis bien sûr que ma mère n'en eût pas agi de même.

CXI.

La main de Julia avertit peu à peu celle de Don Juan de son voisinage par une pression à peine sensible , qui semblait lui dire : « Retenez-moi , si vous voulez. » Cependant je ne doute pas qu'elle n'eût l'intention de serrer les doigts de son jeune ami avec une étreinte purement platonique ; elle eût reculé avec effroi comme à l'approche d'un crapaud ou d'une guêpe , si elle se fût imaginé qu'elle risquait d'exciter un sentiment capable de troubler la paix d'une sage épouse.

CXII.

Je ne sais trop ce qu'en pensa Juan ; mais ce qu'il fit , vous l'auriez fait comme lui. Ses lèvres vermeilles remercièrent cette jolie main par un tendre baiser ; et soudain , confondu de son bonheur , il recula , avec une sorte de désespoir , craignant de s'être rendu coupable. L'amour est si timide dans un cœur novice ! Julia rougit et ne parut pas fâchée : elle essaya de parler ; mais elle se tut soudain en remarquant l'affaiblissement de sa voix.

CXIII.

Le soleil s'éclipsa, et la lune montra son orbe couleur d'or pâle... Le diable est dans la lune pour notre malheur. Ceux qui l'ont appelée *chaste* s'y sont pris de trop bonne heure pour la qualifier ainsi. Il n'est pas de jour (pas même le plus long de l'année, le vingt-un de juin) qui soit témoin d'un aussi grand nombre de péchés que trois heures d'une nuit éclairée par la lune... et pourtant elle a un air si modeste dans les cieux !

CXIV.

Il règne un dangereux silence pendant le clair de lune ; cette heure laisse à l'âme tout le loisir de s'ouvrir toute entière, mais sans pouvoir rappeler la force qui la rendait auparavant maîtresse d'elle-même. Cette lumière qui donne un charme si doux aux arbres des forêts et à la tourelle solitaire, qui embellit toute la nature par ses reflets argentés, cette lumière pénètre aussi jusqu'au cœur, et y répand une langueur amoureuse qui n'est pas le calme du repos.

CXV.

Julia était donc assise auprès de Don Juan ; bientôt, en résistant à demi, elle se trouva serrée par un bras qui tremblait comme le sein sur lequel il s'était posé... Oui, elle dut croire que ce geste était encore innocent, sinon il lui eût été facile de s'échapper. Mais cette situation avait son charme... Bientôt... Dieu sait ce qui arriva... Je ne puis continuer, et j'ai presque regret d'avoir commencé.

CXVI.

O Platon, Platon ! tes maudites rêveries, et cet empire prétendu que ton système semble donner au cœur sur lui-même, ont ouvert plus de routes à l'immoralité que toutes les productions de la nombreuse troupe des poètes et des

romanciers... Tu es un sot, un charlatan, un fat... et tu n'as été tout au plus qu'un entremetteur.

CXVII.

Julia perdit la voix ou ne put que soupirer jusqu'à ce qu'il eût été trop tard pour le plus sage discours. Les larmes coulaient de ses yeux charmans; je désirerais de tout mon cœur qu'elle n'eût aucun motif d'en répandre : mais hélas ! qui peut aimer et rester sage ? Ce n'est pas que le remords oubliât de s'élever contre la tentation... elle résista un moment encore, gémit de son imprudence, et ce fut en disant tout bas : Je ne consentirai *jamais* ! qu'elle consentit.

CXVIII.

On dit que Xercès offrit une récompense à qui pourrait lui inventer un nouveau plaisir. Ma foi, Sa Majesté demandait une chose assez difficile, et qui lui eût coûté un immense trésor. Pour moi, je suis un poète modéré dans mes désirs ; je ne veux qu'un peu d'amour que j'appelle passe-temps. Je me soucie fort peu de plaisirs nouveaux... les anciens me suffisent... puissent-ils durer !

CXIX.

O plaisir ! tu es vraiment une chose bien douce, quoique nous devions un jour être damnés sans rémission par rapport à toi. Chaque printemps je fais un beau projet de réforme que j'oublie dès le premier mois. Quoique j'aie violé souvent ce chaste vœu, je le répète toujours avec la confiance que je l'observerai religieusement : je suis désolé, je rougis de moi-même, et je me promets bien de me réformer enfin au prochain hiver.

CXX.

Ici ma muse scrupuleuse va prendre une petite liberté. Ne tremble pas, lecteur plus scrupuleux qu'elle, ma muse

promet de ne jamais oublier la décence. Cette petite liberté n'est qu'une licence poétique qui va occasionner quelque irrégularité dans mon plan ; et, comme je respecte infiniment Aristote et ses règles, il est juste que je demande pardon au moment où je vais les violer.

CXXI.

Quelle est cette licence ? la voici... J'espère que le lecteur voudra bien supposer que depuis le six de juin (ce jour fatal sans l'époque précise duquel toute ma science poétique serait mise en déroute, faute de faits), que depuis le six de juin, dis-je, jour du tête-à-tête de Julia et de Don Juan, il s'est écoulé plusieurs mois. Nous serons maintenant en novembre. Je ne puis fixer le jour : cette date est un peu plus obscure que les autres.

CXXII.

Mais j'y vais revenir tout à l'heure...

Il est doux, à l'heure de minuit, sur la plaine azurée des flots éclairés par la lune, d'entendre les mouvemens cadencés de la rame, et les chants lointains du gondolier de l'Adriatique. Il est doux de voir paraître l'étoile du soir, d'écouter la bise de la nuit glissant sur les feuilles frémissantes du bocage ; il est doux d'admirer Iris traçant dans l'horizon son arc céleste suspendu sur l'Océan.

CXXIII.

Il est doux d'entendre les aboiemens du fidèle gardien de nos dieux pénates, qui salue de loin notre retour au logis. Il est doux de penser qu'à notre arrivée le sourire y va épauler tous les visages ; il est doux d'être réveillé par l'alouette, ou endormi par le murmure d'un ruisseau. Il est doux d'écouter le bourdonnement des abeilles, la voix des jeunes filles, le chant des oiseaux, le bégaiement des enfans et leurs premières paroles.

CXXIV.

Il est doux de voir les grappes de la vendange répandre sur la terre des ruisseaux de pourpre. Il est doux de s'échapper des villes tumultueuses pour aller partager la gaieté des campagnes. Il est doux pour l'avare de compter son or. Il est doux pour un père d'apprendre la naissance de son premier fils. Il est doux de se venger... surtout pour les femmes. Le pillage est doux pour les soldats, et une prise pour les pirates.

CXXV.

Il est doux de recevoir un héritage, et c'est un bonheur suprême d'apprendre la mort inattendue de quelque vieille douairière, ou d'un vieux parent de soixante-dix ans accomplis, qui nous ont trop long-temps fait attendre, à nous autres jeunes, un domaine, un coffre-fort ou un château. Les vieillards sont toujours sur le point de mourir, et ne meurent jamais ; aussi sont-ils cause que tous les Israélites sont toujours prêts à insulter leurs héritiers pour leurs maudits billets après décès.

CXXVI.

Il est doux de gagner, n'importe comment, un beau laurier avec la plume ou avec l'épée. Il est doux de terminer une querelle ; il est doux quelquefois de chercher noise et de se brouiller, surtout avec un ennuyeux ami. Il est doux d'avoir du vin vieux en bouteilles, de la bière en tonneaux. Il est doux de voir l'infortuné que nous avons défendu contre un monde persécuteur. Doux est pour nous le souvenir du collège où nous passâmes nos jeunes années, quoiqu'on nous y oublie.

CXXVII.

Mais plus doux, cent fois plus doux est notre premier amour ; il est pour nous, dans le passé, comme le souvenir

qu'Adam gardait de sa chute. L'arbre de la science a été dépouillé, tout est connu, et la vie ne nous offre plus rien qui soit digne de ce péché doux comme l'ambroisie. C'est à lui que fait sans doute allusion la fable de ce feu divin que Prométhée alla dérober aux cieux, qui ne lui pardonnèrent jamais.

CXXVIII.

L'homme est un animal bizarre, et fait un singulier usage de sa nature et des arts qu'il invente. Il aime toujours à chercher quelque nouvelle expérience pour prouver son génie. Notre âge laisse une libre carrière à toutes les singularités; chaque talent trouve son application. Il vaudrait mieux commencer par chercher la vérité; et, lorsqu'on aurait perdu sa peine, il resterait toujours le commerce assuré des impostures.

CXXIX.

Combien n'avons-nous pas vu de découvertes contradictoires (indices véritables du génie et du besoin d'argent) ! L'un fabrique des nez artificiels, un autre invente la guillotine; celui-ci vous casse les os, celui-là les remet en place. Mais la vaccine a certainement été un excellent antidote des fusées à la Congrève.

CXXX.

On a pétri un pain assez mauvais avec des pommes de terre, et le galvanisme a fait grimacer quelques cadavres; mais il n'a pas répondu à l'attente générale comme l'appareil de la société philanthropique par le moyen duquel les hommes sont *désasphyxiés* gratis. Combien de nouvelles et merveilleuses machines depuis peu de temps!

CXXXI.

.....*

CXXXII.

C'est le siècle des inventions pour tuer les corps et sauver les âmes, secrets propagés tous avec les meilleures intentions du monde. La lanterne de sir Humphry Davy, par laquelle, selon la méthode qu'il prescrit, on peut tirer en sûreté le charbon des mines; les voyages de Tembouctou, l'expédition aux pôles, etc., sont pour les hommes des bienfaits aussi sûrs et aussi utiles que les fusillades de Waterloo.

CXXXIII.

L'homme est un phénomène difficile à expliquer, une œuvre digne d'admiration et d'une curieuse étude! C'est dommage pourtant que, dans ce monde sublunaire, le plaisir soit un péché, et quelquefois le péché un plaisir. Peu de mortels savent ce qu'ils veulent; mais s'ils poursuivent la gloire, le pouvoir, l'amour, ou la richesse, ils ne marchent que dans des sentiers embarrassans; et, quand le but est atteint, on meurt, comme on sait... et ensuite...

CXXXIV.

Eh bien! ensuite, qu'arrive-t-il? Je n'en sais rien, ni vous non plus... ainsi, bonsoir.

Revenons à notre histoire: c'était au mois de novembre, alors que les beaux jours sont rares, et que les montagnes blanchissent dans le lointain, comme si elles couvraient d'un manteau blanc leurs vêtemens bleuâtres: la mer pousse ses flots écumeux contre les rochers, et le soleil devenu sage va se coucher à cinq heures du soir.

* Ces lacunes existent dans le texte. A. P.

CXXXV.

C'était une nuit nuageuse , comme disent les Watchmen*. Point de lune, point d'étoiles; le vent était muet ou ne soufflait que par intervalles; plus d'un foyer était échauffé par la flamme d'un bois pétillant autour de laquelle se groupait la famille. Il y a quelque chose de gai dans cette clarté du foyer, quelque chose d'aussi gai que le ciel azuré d'un beau jour. J'aime à la folie le coin du feu et les crieris... une salade de homards , une bouteille de champagne et la causette.

CXXXVI.

Il était minuit... Dona Julia était dans son lit, et dormait probablement... lorsqu'il s'éleva à sa porte un bruit capable d'interrompre le sommeil des morts, s'ils n'avaient été déjà réveillés; nous avons tous lu comment ils le furent, et comment ils le seront encore, au moins une autre fois... La porte était fermée, une main la heurtait avec violence, une voix s'écriait: « Madame!... madame!... répondez-moi donc!

CXXXVII.

» Au nom du ciel! madame! madame! voici mon maître qui accourt avec la moitié de la ville à sa suite! a-t-on jamais entendu parler d'un tel malheur? ce n'est pas ma faute au moins... je faisais bonne garde... bon dieu! bon dieu! tirez le verrou un peu plus vite... les voici au bas de l'escalier, en un saut ils sont ici; peut-être qu'il peut fuir encore... Dieu merci, les fenêtres ne sont pas hautes! »

CXXXVIII.

Don Alfonso était déjà arrivé avec des amis, des domes-

* *Veilleurs de nuit* : c'était aux watchmen qu'était confiée la police de Londres. Armés d'un bâton et d'une crécelle, ils parcouraient les rues en annonçant les heures et l'état du ciel à haute voix. Ils ont été supprimés en 1829, et remplacés par les agens d'une police à la française. A. P.

tiques portant des flambeaux : la plupart de ces gens-là avaient courbé la tête sous le joug de l'hymen , et ne se faisaient pas prier pour venir troubler le sommeil d'une méchante femme qui osait fertiliser en secret le front respectable d'un mari. Les exemples de ce genre ne sont que trop contagieux : si on ne punissait pas de temps en temps une délinquante , toutes les femmes y prendraient goût.

CXXXIX.

Je ne puis dire ni pourquoi ni comment le soupçon était entré dans la tête de Don Alfonso ; mais , pour un cavalier de sa condition , c'était sûrement être très mal élevé que de venir , sans aucun avis préalable , assiéger ainsi le lit de sa dame , et convoquer des laquais armés de torches et d'épées , pour prouver qu'il était *la chose* qu'il avait tant en horreur.

CXL.

Pauvre Dona Julia ! comme réveillée en sursaut (remarquez que je ne dis pas qu'elle ne fût pas endormie) , elle commence tout-à-coup à pousser des cris , à gémir et à verser des larmes ! Sa suivante Antonia , qui était dans sa confiance , se hâta de jeter les couvertures du lit en monceau , comme pour faire croire qu'elle venait d'en sortir à l'instant ; je ne saurais dire pourquoi elle se donnait ainsi la peine de prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule.

CXLI.

Mais Julia et la dame Antonia la camariste parurent comme deux pauvres innocentes qui , ayant peur des revenans , et encore plus des hommes , avaient pensé qu'un audacieux serait plus aisément repoussé par deux femmes. Voilà pourquoi elles s'étaient couchées doucement côte à côte , pendant l'absence du maître , et jusqu'au moment où le mari déserteur de ses foyers rentrerait en disant : Ma chère , c'est moi qui ai quitté la partie le premier.

CXLII.

Julia retrouve enfin sa voix , et s'écrie tout-à-coup : « Au nom du ciel , Don Alfonso , qu'est-ce que tout cela signifie ? êtes - vous fou?... que ne suis-je morte avant de me voir la victime d'un tel monstre !... que veut donc dire cette violence nocturne ? est-ce un effet de l'ivrognerie ou d'une jalousie furieuse ? oseriez-vous soupçonner une fidèle épouse ? cette pensée seule est capable de me tuer... Allons , voyons , cherchez partout. »

« C'est ce que je veux faire , » répondit Don Alfonso.

CXLIII.

Les voilà occupés de chercher , lui et les siens ; ils furetent dans tous les coins , dans les cabinets , les garde-robes , les armoires , les embrasures de fenêtres ; ils y trouvent beaucoup de linge , des dentelles , des bas , des pantoufles , des brosses , des peignes , et tous les meubles qu'on trouve chez une dame à la mode , qui aime à se parer et à se tenir propre. Ils enfoncent la pointe de leurs épées dans les tapisseries et les rideaux , brisant plus d'un volet et plus d'une table.

CXLIV.

Ils cherchent sous le lit , et ils y trouvent... peu importe quoi... certainement ce n'était pas ce qu'ils y cherchaient ; ils ouvrent les fenêtres , observent si le sol ne porte aucune trace des pieds d'un homme ; il n'y en avait aucune : alors ils se regardent tous d'un air ébahi. Il est singulier qu'aucun de ces *chercheurs* ne songeât à regarder dans le lit , comme ils avaient regardé en dessous... cela me semble une espèce de bévue.

CXLV.

Pendant cette inquisition , la langue de Dona Julia n'était pas engourdie : « Oui , oui , criait-elle , cherchez , cherchez »

bien, accumulez outrage sur outrage, affront sur affront : voilà donc pourquoi je me suis donné un époux ; voilà donc pourquoi j'ai souffert si long-temps à mon côté un homme tel que Don Alfonso ! mais je ne puis l'endurer ni rester davantage dans cette maison : j'en sortirai, s'il y a des lois et des avocats en Espagne.

CXLVI.

» Oui, Don Alfonso ! dès ce moment vous cessez d'être mon époux : et avez-vous jamais mérité ce titre ? ce que vous faites est-il digne de votre âge ? Vous avez la soixantaine... cinquante ou soixante... cela n'y fait rien... est-il sage, est-il décent de chercher ainsi, sans nul motif, à outrager la vertu d'une femme estimable ? Ingrat, perfide, barbare Don Alfonso ! comment osez-vous penser que votre femme s'oublie ainsi ?

CXLVII.

» Est-ce pour cela que j'ai dédaigné d'user des privilèges de mon sexe ? que j'ai choisi un confesseur si vieux et si sourd, qu'il eût été insupportable à toute autre femme ? Hélas ! a-t-il jamais eu des reproches à me faire ? mon innocence l'embarrassait tellement, qu'il doutait presque que je fusse mariée... Vous seriez désolé sans doute que j'eusse fait un faux pas !

CXLVIII.

» Est-ce pour cela que je n'ai encore choisi aucun *Cortejo* * parmi tous les jeunes gens de Séville ? Est-ce pour cela que je ne vais nulle part, excepté quelquefois aux combats de taureaux, à la messe, à la comédie, et en soirée ? Est-ce pour cela que, quels qu'aient été mes adorateurs, je n'en ai favorisé aucun et que j'ai été presque impolie avec eux ? Est-

* Les femmes espagnoles appellent *Cortejo* ce que les Italiennes appellent *Sigisbè*, cavalier servant. A. P.

ce pour cela que le général comte O'Reilly, qui prit Alger, répète partout que je l'ai cruellement maltraité⁶?

CXLIX.

» Le *musico* italien Cazzani ne m'a-t-il pas vainement chanté son amour pendant six mois? Son compatriote, le comte Corniani, ne m'a-t-il pas proclamée la seule femme vertueuse de toutes les Espagnes? Combien de Russes et d'Anglais n'ai-je pas rebutés! J'ai désespéré le comte de Strongstroganoff, et le lord Mount-Coffeehouse, ce pair d'Irlande qui, l'année dernière, s'est tué pour l'amour de moi (à force de boire).

CL.

« N'ai-je pas eu deux évêques à mes genoux, le duc d'Ichard et don Fernand Nunèz? Est-ce ainsi que vous traitez une femme fidèle? Dans quel quartier de la lune sommes-nous donc? Je vous trouve encore bien modéré de ne pas me battre, puisque l'occasion vous sourit. O vaillant héros! avec tous vos pistolets armés, et vos épées dégainées, vous jouez un rôle admirable!

CLI.

» Voilà donc pourquoi vous avez fait subitement ce voyage, sous le prétexte d'une affaire indispensable, avec votre coquin de procureur, que je vois là planté comme un nigaud qui se mord les lèvres de sa sottise. Je vous méprise tous les deux, mais lui encore davantage : sa conduite n'a pas d'excuse; car, n'en doutez pas, c'est l'appât d'un sordide gain qui le fait agir, plutôt que l'intérêt qu'il nous porte à vous ou à moi.

CLII.

» Si c'est pour faire un acte qu'il vient ici, allons, voyons, que ce monsieur fasse son affaire... l'appartement est bien

propre, et cela grâce à vous... voilà l'encre et les plumes : procédez, verbalisez, monsieur... consignez tout avec exactitude; je ne voudrais pas que vous fussiez payé pour rien... mais, comme mademoiselle est presque toute nue, faites sortir vos alguazils, je vous prie. » — « Oh! dit Antonia en sanglotant, je me sens le cœur de leur arracher les yeux. »

CLIII.

« Voilà le cabinet, voilà ma toilette, voilà l'antichambre; cherchez du haut en bas; voilà le sofa, voilà le grand fauteuil et la cheminée... qui pourrait en effet servir à recéler un galant. Mais je veux dormir, dépêchez-vous, et ne faites pas tant de bruit jusqu'à ce que vous ayez déniché cet amant secret... Lorsque vous l'aurez trouvé, je vous prie de me le montrer aussi à moi; je suis curieuse de le voir.

CLIV.

» Et maintenant, hidalgo, maintenant que vous avez outragé votre femme par vos soupçons, et que vos amis sont là tout confus de votre algarade, je vous prie d'avoir l'extrême bonté de me faire connaître l'homme que vous cherchez. Comment l'appellez-vous? quel est son rang?... qu'on me le montre... j'espère qu'il est jeune et bien fait... est-il de belle taille? Voyons, parlez... et soyez sûr que, puisque vous osez faire un tel affront à mon honneur, ce ne sera pas en vain.

CLV.

» Ce n'est pas au moins un homme de soixante ans; à cet âge, il serait un peu trop vieux pour valoir la peine d'être tué, ou pour donner de la jalousie à un époux jeune comme vous... (Antonia, apportez-moi un verre d'eau...) J'ai honte de répandre ces larmes, elles sont indignes de la fille de mon père. Ma pauvre mère ne se doutait pas, en me mettant au monde, que je serais un jour au pouvoir d'un monstre.

CLVI.

» C'est peut-être d'Antonia que vous êtes jaloux ; vous l'avez trouvée dormant à mon côté lorsque vous êtes venu me surprendre avec vos gens. Regardez partout, monsieur, nous n'avons rien à cacher. Seulement, une autre fois, j'espère que vous nous avertirez, ou que vous resterez un moment à la porte, afin que nous fassions un peu de toilette, pour recevoir si bonne compagnie.

CLVII.

» J'ai fini, monsieur, et je ne parle plus ; le peu que j'ai dit pourra servir à vous prouver qu'un cœur innocent sait dévorer en silence les affronts dont il lui répugne de se plaindre... Je vous livre à votre conscience comme auparavant ; elle vous demandera un jour pourquoi vous m'avez ainsi traitée... Dieu veuille qu'alors vous ne ressentiez pas les traits poignans d'un plus amer chagrin ! Antonia, où est mon mouchoir ? »

CLVIII.

A ces mots elle se jette sur son oreiller. Ses yeux noirs, qui brillent à travers le cristal de ses larmes, sont semblables à un ciel qui nous envoie en même temps la pluie et les éclairs. Les ondes de sa noire chevelure ombragent comme un voile ses joues humides et pâles ; mais ses boucles nombreuses ne peuvent cependant cacher tout-à-fait les contours gracieux de ses épaules, blanches comme la neige ; ses douces lèvres frémissent d'émotion, son sein est haletant, son cœur bat avec violence.

CLIX.

Le senor Don Alfonso était confus ; Antonia allait çà et là dans la chambre, où tout était sens dessus dessous. Elle relevait le nez avec un air de défi, et jetait des regards im-

pertinens à son maître et à ses mirmidons qui étaient tous mal à leur aise, excepté le procureur. Lui seul, comme Achate, fidèle jusqu'au tombeau, s'inquiétait peu des causes pourvu qu'une dispute eût lieu, sachant bien qu'on s'adresse toujours aux lois pour se mettre d'accord.

CLX.

Immobile, et comme flairant avec son nez camard, il suivait avec ses petits yeux les divers mouvemens d'Antonia. Toute son attitude exprimait le soupçon : il se souciait fort peu des réputations et du scandale; pourvu qu'on lui donnât l'occasion d'un procès ou d'une action judiciaire, il n'avait guère pitié de la jeunesse et de la beauté; et ne croyait jamais aux réponses négatives, qu'après qu'on les lui avait prouvées par deux bons faux témoins.

CLXI.

Quant à Don Alfonso, il restait les yeux baissés, et il faut avouer qu'il faisait une sotte figure. Qu'avait-il gagné après avoir cherché dans tous les coins et recoins, après avoir traité une jeune femme avec tant de rigueur? Rien, excepté les reproches qu'il s'adressait à lui-même, ajoutés à ceux que sa dame lui avait prodigués si libéralement pendant une demi-heure, et qui étaient tombés sur lui comme la grêle d'un jour d'orage.

CLXII.

Il essaya d'abord de balbutier une excuse : on ne lui répondit que par des larmes, des sanglots, et par des symptômes de défaillance, dont les préludes sont toujours certains gémissemens, certaines palpitations, certains soupirs, et tout ce qui plaît à la personne indisposée... Alfonso voyait sa femme, et pensait à celle de Job. Il voyait aussi tous ses parens rangés en bataille autour de lui : il fit tous ses efforts pour recueillir toute sa patience.

CLXIII.

Il se préparait à parler , ou plutôt à bégayer ; mais la sage Antonia lui coupa la parole. « Monsieur , lui dit-elle , sortez d'ici , et n'ajoutez pas un mot , ou madame se meurt. »

« Que le diable l'emporte ! » marmotta Don Alfonso entre ses dents ; mais rien de plus : ce n'était pas l'heure de faire de longues phrases. Il jeta un ou deux regards menaçans , et obéit , sans trop savoir ce qu'il faisait.

CLXIV.

Son escorte * se retira avec lui ; le procureur quitta la place le dernier , s'éloignant à pas lents et s'arrêtant à la porte , jusqu'à ce qu'Antonia l'eût poussé dehors. Désolé de ce contre-temps imprévu , il cherchait à se rendre raison de l'étrange et inexplicable inconséquence de Don Alfonso , qui avait bien l'air le plus hébété du monde... Mais , comme il y rêvait , on ferma la porte sur sa face à chicane.

CLXV.

A peine le verrou est-il tiré , que soudain !... O honte ! ô crime ! ô douleur ! ô sexe féminin ! comment pouvez-vous commettre de tels forfaits et conserver votre bonne réputation ? A moins que l'autre monde et celui-ci ne soient également aveugles , est-il rien de plus précieux qu'une bonne renommée ? Mais je continue , car j'ai encore beaucoup à dire , et c'est avec une vive répugnance que je vous apprendrai que Juan à demi étouffé sauta tout-à-coup hors du lit.

CLXVI.

Il avait été caché... Je ne prétends pas expliquer comment , ni le décrire. Jeune , mince , et se pelotonnant aisément , il ne tenait sans doute qu'une petite place ronde ou

* *Posse comitatus*, le pouvoir du comté. C'est ainsi qu'on appelle en Angleterre les personnes que le shériff du comté peut appeler au secours de la justice. A. P.

carrée. Mais s'il avait été suffoqué par ce joli couple féminin, serait-il à plaindre ? Je ne puis ni ne dois en avoir grand'pitié. D'abord il valait mieux mourir ainsi que d'être noyé, comme l'ivrogne Clarence, dans un tonneau de Malvoisie *.

CLXVII.

Secondement, avait-il besoin de commettre un péché que le ciel nous défend, et que les lois humaines taxent d'une amende ? C'était du moins commencer de trop bonne heure ; mais à seize ans il est rare que la conscience nous gourmande aussi fort que lorsque, parvenus à la soixantaine, nous récapitulons nos vieilles erreurs, et qu'après en avoir fait le compte, nous trouvons que le diable réclame, à bon droit, la plus grande partie de nos actions.

CLXVIII.

Je n'ai pas besoin de vous peindre la position de Juan : elle est décrite dans la Chronique des Hébreux, qui nous apprend comment les médecins, renonçant aux potions et aux pilules, prescrivirent au vieux roi David, dont le sang était devenu trop lent, de s'appliquer une jeune fille en guise de topique ! Admirable recette qui eut un plein succès. Peut-être y eut-il quelque différence dans la manière de l'administrer, car elle conserva la vie à David et faillit la faire perdre à Juan.

CLXIX.

Que faire ? Alfonso va revenir aussitôt qu'il aura congédié son cortège de sots ; on prie Antonia de chercher, dans sa malicieuse cervelle, quelque ruse qui puisse tirer d'affaire les amans. Elle a beau se frapper le front, elle n'en imagine aucune. Comment soutiendra-t-on la nouvelle attaque qui

* Le duc de Clarence, frère d'Édouard IV, condamné à mort, termina ses jours dans la tour de Londres en 1478. D'après une *tradition populaire*, il fut noyé dans un tonneau de Malvoisie : voyez le *Richard II* de Shakespeare. A. P.

va être livrée? D'ailleurs, encore quelques heures, et le jour va poindre; Antonia ne sait que proposer; Julia se tait; mais elle approche ses lèvres décolorées des joues de Juan.

CLXX.

Les lèvres de Juan vont au-devant des siennes: la main de Julia rejette derrière sa tête les boucles de ses cheveux qui flottaient en désordre sur un front d'albâtre. Aucun des deux amans ne peut commander tout-à-fait à son amour: ils oublient à demi leur danger et leur douleur. La patience échappe à Antonia. « Allons, allons! dit-elle avec colère, c'est bien le moment de batifoler! Il faut que j'enferme ce joli monsieur dans le cabinet.

CLXXI.

» Réservez, je vous prie, toutes vos balivernes pour une nuit plus heureuse... Qui diable a pu inspirer ces soupçons à mon maître? Qu'en résultera-t-il... Je suis d'une frayeur!... Ce marmot a un diable au corps. Est-ce le temps de faire ces minauderies? Y pensez-vous? Ne savez-vous pas que tout ceci peut finir par du sang répandu? vous perdrez la vie, moi je perdrai ma place; et ma maîtresse perdra tout pour ce visage de demoiselle.

CLXXII.

» Si c'eût été du moins pour un beau cavalier de vingt-cinq ou trente ans (allons, monsieur, dépêchez-vous!); mais pour un enfant, bon dieu! est-il possible! je suis vraiment étonnée du goût de madame (allons, monsieur, entrez donc!)... mon maître ne doit pas être loin... Bien! voilà le galant sous la clef, et si nous pouvons avoir jusqu'au matin pour tenir conseil... (Juan, n'allez point dormir au moins!) »

CLXXIII.

L'arrivée de Don Alfonso, qui cette fois revenait seul.

interrompit la harangue de la fidèle camariste. La voilà qui fait mine de vouloir rester ; monsieur lui donne l'ordre de sortir : elle obéit de mauvaise grâce. Hélas ! il n'y avait aucun remède pour le moment ! qu'eût-elle fait de plus si elle fût restée ? Après avoir regardé tour à tour monsieur et madame , elle moucha la chandelle , fit une révérence et partit.

CLXXIV.

Alfonso garda le silence pendant une minute... il se hasarda ensuite à faire quelques excuses bizarres pour l'esclandre de cette nuit. Il ne chercha point positivement à se justifier : tout ce qu'il pouvait dire de mieux , c'est que , s'il s'était conduit comme un cavalier bien mal élevé , il avait eu de fortes raisons ; il n'en spécifia aucune dans son plaidoyer. Son discours fut un beau modèle , et cette espèce de figure de rhétorique que les savans appellent *rigmarole**.

CLXXV.

Julia ne disait rien ; toutefois à chaque période du discours d'Alfonso , son esprit lui suggérait une de ces réponses toujours prêtes , qui viennent au secours d'une dame qui connaît le faible de son mari. Quelques mots lancés à propos suffisent pour faire tourner le vent de la colère ; si on n'impose pas silence , on gagne toujours du temps , et on détourne la question , quand même ce ne serait que par des mensonges. Tout l'art consiste à répliquer avec vivacité ; un mari reproche un amant à sa femme... Eh bien , que madame reproche trois maîtresses à son mari.

CLXXVI.

Dans le fait , Julia aurait bien su où puiser des preuves :

* *Rigmarole* signifie en anglais répétition de mots inutiles ou vides de sens : ce terme est employé par Goldsmith qui en fait un nom propre pour désigner un ignorant bavard. A. P.

les amours d'Alfonso et d'Inèz étaient un bruit public : peut-être le sentiment de sa faute la confondait-elle ; mais non , ne venons-nous pas de prouver qu'une dame a toujours une provision d'apologies ? Je croirais plutôt que son silence sur cet article avait un motif de délicatesse , ne voulant pas offenser l'oreille de Don Juan , à qui elle savait que la réputation de sa mère était précieuse.

CLXXVII.

Peut-être aussi y avait-il un motif de plus ; Alfonso n'avait rien dit qui eût trait à Don Juan : il avait parlé de sa jalousie ; mais il n'avait point nommé l'heureux amant qui avait excité ses soupçons. Cela signifiait , à la vérité , que son esprit ne renonçait pas à dévoiler ce mystère. Parler d'Inèz dans ce moment c'eût été , on peut le dire , jeter Juan à la tête d'Alfonso.

CLXXVIII.

Dans les affaires délicates , un mot suffit pour réveiller les soupçons ; le silence est bien plus adroit : d'ailleurs (qu'on me permette cette expression qui n'est pas trop anglaise , mais qui me fournit une rime) il y a un certain *tact* chez la femme qu'un mari ou un amant importune de sa méfiance. Elle sait fort bien se tenir éloignée de la question : ces charmantes créatures mentent avec tant de grâce , que rien ne leur sied mieux que le mensonge.

CLXXIX.

Elles rougissent , et nous les croyons ; c'est ainsi du moins que j'ai toujours fait pour ma part. Il est bien inutile dans tous les cas d'essayer une vaine réplique ; c'est donner à leur éloquence l'occasion de devenir encore plus verbeuse ; sont-elles essoufflées , elles soupirent , baissent leurs yeux languissans , laissent tomber une ou deux larmes , et nous voilà rendus ; ensuite... et ensuite... et ensuite... eh bien ! on s'assied à table et l'on soupe !

CLXXX.

Alfonso termina sa péroration , et implora de Julia un pardon à demi refusé et à demi accordé : madame y mit des conditions qu'il trouva très dures ; il ne put rien obtenir de certaines petites choses qu'il demandait. Alfonso était , comme Adam coupable , à la porte du paradis terrestre : il exprimait son repentir et implorait en vain une clémence qu'il promettait de mériter ; tout-à-coup ses yeux étonnés s'arrêtèrent sur une paire de souliers.

CLXXXI.

Une paire de souliers ! Eh bien , qu'est-ce donc ?... Pas grand'chose , si c'e  t été la chaussure du pied mignon d'une dame ; mais en vérité , je suis désolé de vous le dire ! c'étaient les souliers d'un homme. Les voir et s'en emparer ce fut pour Don Alfonso l'affaire d'un moment... Ah ! grand dieu ! grand dieu ! je commence à frémir , mon sang se glace !... Alfonso les examine d'abord , et puis il entre dans une fureur épouvantable.

CLXXXII.

Il sort pour aller chercher son épée , Julia vole aussitôt vers le cabinet : « Fuyez , Juan , fuyez ; pour l'amour du ciel , fuyez ! point de vaines paroles ; la porte est ouverte... vous pouvez vous glisser dans un passage que vous avez si souvent parcouru... voilà la clef du jardin.... fuyez... adieu ! dépêchez-vous !... j'entends accourir Alfonso... le jour n'a pas encore lui... il n'y a personne dans la rue. »

CLXXXIII.

Qui pourrait me dire que ce ne fût pas là un très bon avis ?... il était seulement dommage qu'il fût donné trop tard. C'est le prix ordinaire de toute expérience , c'est une sorte de taxe imposée sur nous par la destinée. En un saut Juan avait atteint la porte de l'appartement ; il e  t pu se sau-

ver par le jardin , mais il rencontre Don Alfonso en robe de chambre , et qui menace de le tuer... Il n'hésite pas à le renverser par terre.

CLXXXIV.

Le combat fut terrible ; la lumière s'éteignit. Antonia de crier : « Au rapt ! » et Julia : « Au feu ! » mais aucun valet ne bougea pour venir se mêler aux combattans. Alfonso , battu autant qu'il pouvait le désirer , jurait , en enrageant , qu'il serait vengé avant le matin ; Juan blasphémait une octave plus haut. Il avait le sang bouillant. Tout jeune qu'il était , c'était un démon , et il ne se sentait pas disposé à devenir martyr.

CLXXXV.

L'épée d'Alfonso avait échappé à sa main avant qu'il eût pu latirer du fourreau ; heureusement que Juan ne l'aperçut pas ; car si , pendant qu'ils jouaient ainsi des poings tous les deux , il eût vu ce fer homicide , Alfonso n'eût pas vécu longtemps... O épouses criminelles , songez à la vie de vos maris et de vos amans ! vous êtes sans cesse menacées d'un double veuvage.

CLXXXVI.

Alfonso ne voulait pas lâcher prise , Juan étouffait Alfonso pour pouvoir s'échapper. Le sang commençait à couler , mais ce n'était que du nez. Enfin leurs forces sont épuisées , et la lutte n'est plus si violente. Juan se prépare à donner un dernier coup à son adversaire , mais le seul vêtement qu'il eût se déchire... Il fuit comme Joseph en l'abandonnant... Je doute que l'on pût pousser plus loin le parallèle entre ces deux héros.

CLXXXVII.

Les lumières arrivent enfin. Les servantes , les laquais , sont surpris du singulier spectacle qu'ils ont sous les yeux. Antonia est dans l'accès d'une attaque de nerfs ; Julia est

évanouie ; Alfonso est étendu sans respiration auprès de la porte ; des lambeaux de vêtemens sont épars sur le parquet souillé de gouttes de sang , et les traces de pas d'homme y sont imprimées çà et là.

Juan a gagné le jardin ; il met une clef dans la serrure et ferme la porte sur lui.

CLXXXVIII.

Ici se termine mon premier chant... Ai-je besoin de chanter ou de dire comment Juan se sauva dans une nudité presque complète , favorisé par la nuit , qui favorise souvent les mauvais sujets , et comment il parvint à sa maison dans le plus bizarre accoutrement ?

Le scandale qui circula le lendemain , tous les caquetages qui suivirent cet évènement , la demande en divorce que fit Don Alfonso , tout cela fut inséré dans les gazettes anglaises sans aucune omission.

CLXXXIX.

Si vous êtes curieux de connaître toute l'affaire , les dépositions de tous les témoins et leurs noms , les plaidoyers des avocats , les consultations des jurisconsultes pour et contre , il en existe plusieurs éditions ; les détails en sont très variés , et tous très piquans. Je vous recommande surtout l'édition de GURNEY *, qui fit exprès le voyage de Madrid pour recueillir toutes les pièces du procès par le moyen de la tachygraphie.

CXC.

Mais Dona Inèz , pour distraire le public de l'évènement le plus scandaleux qui , pendant plusieurs siècles , ou du moins depuis la retraite des Vandales , eût excité les caquets de la médisance espagnole , Dona Inèz fit vœu de brûler plusieurs livres de cierges à la chapelle de la Vierge Marie

* Avocat anglais. A. P.

(elle ne faisait jamais de vœux sans les observer scrupuleusement); et, d'après l'avis de quelques vieilles dames, elle se décida à envoyer son fils à Cadix, pour s'y embarquer.

CXCI.

Elle voulait que Juan voyageât par terre et par mer dans toutes les contrées de l'Europe pour se corriger de ses défauts, pour faire des progrès dans la pratique de la vertu, et se fortifier dans les principes de morale, surtout aux écoles de France et d'Italie. C'est là du moins que vont étudier la plupart des jeunes gens.

Julia fut enfermée dans un couvent; elle y entra avec douleur : la lettre suivante fera peut-être mieux connaître ses sentimens secrets.

CXCII.

« On me dit qu'il est décidé que vous allez partir, écrivait-elle à Juan. Vous faites sagement... vous faites bien ; mais » ce n'en est pas moins un chagrin pour moi. Je n'ai plus de » droit désormais sur votre jeune cœur, le mien est seul vic- » time et consentirait à l'être encore. J'ai trop aimé... voilà » l'unique artifice dont j'aie fait usage... Je vous écris à la » hâte. Si une tache souille ce papier, ce n'est pas ce qu'elle » paraît être; mes yeux sont brûlans, mais ils n'ont point » de larmes.

CXCIII.

» J'aimais; j'aime encore. J'ai sacrifié à cet amour mon » rang, le bonheur, le ciel, l'estime du monde et la mienne... » cependant je ne regrette rien de ce qu'il m'a coûté, tant » est doux pour moi le souvenir de ce rêve de mon cœur!... » Si je parle ici de mes fautes, ce n'est point pour m'en glo- » rifier. Nul ne peut penser plus défavorablement de moi que » moi-même. Je trace ces lignes parce que le repos me fuit... » Je n'ai aucun reproche... aucune demande à vous faire.

CXCIV.

» L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme ; il
» est toute l'existence de la femme. Les dignités de la cour et
» de l'église, les lauriers de la guerre, les dons de la fortune,
» sont le partage de l'homme ; l'orgueil, la gloire,
» l'ambition, lui offrent de quoi remplir le vide de son cœur.
» Ils sont en bien petit nombre ceux qui ne s'y laissent pas
» séduire. Telles sont les ressources de l'homme : notre sexe
» n'en a qu'une : aimer... aimer toujours... et se perdre
» encore.

CXCV.

» Vous parcourrez la carrière des honneurs et des plaisirs : vous serez aimé et vous aimerez : tout est fini pour moi sur la terre, sauf quelques années, pendant lesquelles je vais cacher au fond de mon cœur ma honte et mes chagrins. Je pourrais tout supporter ; mais je ne puis bannir cette fatale passion qui me consume comme auparavant. Adieu donc... pardonnez-moi, aimez-moi... non ; ce mot est inutile aujourd'hui... mais je ne l'effacerai pas.

CXCVI.

» Mon cœur a été tout faiblesse... il l'est encore ; mais je crois pouvoir retrouver la force de mon âme ; mon sang se précipite encore là où toutes mes pensées sont fixées, comme les vagues suivent la direction du souffle régulier des vents. Mon cœur est celui d'une femme, et ne peut oublier... il est aveugle pour tout, excepté pour une seule image : tel que l'aiguille qui s'agite sans cesse vers le pôle toujours immobile, mon cœur tendre et fidèle s'élance continuellement vers l'idée fixe qui m'occupe tout entière.

CXCVII.

» Je n'ai plus rien à dire, et je ne puis quitter la plume ; je n'ose poser mon cachet sur ce papier. Qu'ai-je donc à

« craindre ou à espérer de plus ? mon malheur ne peut guère s'accroître : je ne vivrais déjà plus, si le chagrin terminait nos jours ! La mort fuit le malheureux qui courrait volontiers au-devant de ses coups. Je suis réduite à survivre à ce dernier adieu, et à supporter la vie pour vous aimer » et prier pour vous. »

CXCIII.

Cette lettre fut écrite sur du papier doré sur tranche, avec une jolie petite plume neuve. La blanche main de Julia pouvait à peine s'approcher du flambeau pour amollir la cire, et tremblait comme une aiguille aimantée. Cependant Julia ne laissa pas tomber une larme ; son cachet portait un tournesol, gravé sur une cornaline blanche avec cette devise : ELLE VOUS SUIT PARTOUT. La cire était superfine et du plus joli vermillon.

CXCIX.

Telle fut la première intrigue de Don Juan. Continuerai-je le récit de ses aventures ? C'est ce qui dépendra du public. Nous verrons ce qu'il dira de cet échantillon. Sa faveur est comme un plumet qu'un auteur attache à son chapeau, et son caprice ne fait jamais grand mal. S'il daigne donc m'accorder son approbation, peut-être dans un an pourrai-je le régaler du second chant de mon poème.

CC.

Sachez au moins que c'est une épopée que je compose. Je la diviserai en douze livres. Chacun d'eux contiendra des prouesses d'amour et de guerre ; nous aurons des voyages sur mer, une liste de vaisseaux, de capitaines et de monarques ; mes caractères seront nouveaux, il n'y aura que trois épisodes ; je donnerai un panorama de l'enfer dans le style de Virgile et d'Homère... Vous voyez bien que je n'ai pas tort de prétendre aux honneurs du poème épique.

CCI.

Toutes ces choses seront bien amenées ; je suivrai scrupuleusement les règles d'Aristote ; ce *vade mecum* du vrai sublime , qui produit tant de poètes et quelques fous. Les poètes prosaïques aiment les *vers blancs* ; pour moi, j'ai un faible pour les *rimes*. Un bon ouvrier ne cherche jamais querelle à ses outils ; j'emploierai une nouvelle mythologie, un merveilleux d'un nouveau genre, et des coups de théâtre extraordinaires.

CCII.

Il n'y aura qu'une légère différence entre les poètes mes prédécesseurs et moi , et je crois qu'ici tout l'avantage sera de mon côté (non que je n'aie d'autres mérites encore , mais celui-ci sera plus tôt en évidence). Ces messieurs brodent et embellissent tellement leur sujet, qu'il devient impossible de trouver un fil pour sortir du labyrinthe de leurs fables, tandis que mon récit est véritable et bien constaté.

CCIII.

Si quelqu'un en doute , j'en appellerai à l'histoire , à la tradition et aux faits , aux journaux dont la véracité est connue et appréciée , aux comédies en cinq actes , et aux opéras en trois. En voilà bien assez pour confirmer mon assertion ; mais ce qui m'attirera plus de confiance , c'est que moi-même et plusieurs témoins vivant encore à Séville, nous avons vu le dernier enlèvement de Don Juan par le diable.

CCIV.

Si jamais je descends jusqu'à la vile prose, j'écirai des *commandemens* poétiques, qui, je n'en doute pas, laisseront bien loin tous ceux qu'on a composés avant moi. Je saurai enrichir mon texte de mille choses que personne ne connaît, et je donnerai les préceptes les plus sublimes. J'intituleraï

mon ouvrage : *Longin sur une bouteille, ou l'Art d'être soi-même son Aristote.*

CCV.

Tu croiras en Milton, en Pope, et en Dryden *mêmement*; tu ne vanteras ni Wordsworth, ni Coleridge, ni Southey, parce que le premier radote, le second est ivre, et le troisième n'a que du pathos et de l'affectation; il serait difficile d'égaler Crabbe; l'hippocrène de Campbell est quelquefois une eau dormante; tu ne voleras rien à Samuel Rogers; tu ne commettras aucun.... péché avec la muse de Moore.

CCVI.

Tu n'envieras point l'Apollon de Sotheby *, ni son Pégase, ni rien de ce qui lui appartient. Tu ne porteras aucun faux témoignage comme la coterie des *bleus* (j'en connais qui ne se le font pas dire deux fois). Bref, tu n'écritas que ce que je prescrirai. Voilà l'échantillon d'une critique bien frappée, et vous pouvez saluer respectueusement le sceptre du bel esprit, ou vous en moquer, *ad libitum*; mais, dans ce dernier cas, prenez garde à vous, morbleu! prenez garde!

CCVII.

Si quelqu'un avait l'audace de prétendre que cette histoire n'est pas morale, je le prierais d'abord de ne pas crier avant de se sentir blessé. Qu'il me lise une seconde fois, et qu'il essaie de dire encore que mon poème n'est pas moral parce qu'il est gai; mais qui serait assez impertinent pour cela? D'ailleurs je veux montrer, dans mon douzième livre, le lieu où vont tous les méchants.

* Crabbe est le doyen des poètes anglais; Samuel Rogers, l'auteur des *Plaisirs de la Mémoire*; Sotheby a traduit très heureusement en vers anglais l'*Oberon* de Wieland et les *Géorgiques* de Virgile. Voyez sur ces poètes le *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse*, et l'ouvrage intitulé *the living Poets of England*.

CCVIII.

Si, après tout, il est encore quelques personnes assez aveugles sur leurs propres intérêts pour mépriser cet aveu-
tissement, et qui, égarées par un esprit mal fait, ne veulent en croire ni mes vers ni leurs yeux, en s'écriant
« qu'elles ne trouvent point cette moralité prétendue, » je leur dirai, si elles portent la robe, qu'elles en ont menti, et, si ce sont des gens à épaulettes ou des critiques, je leur ferai observer que c'est une erreur *.

CCIX.

J'attends les applaudissemens du public, et je le prie de compter sur la morale de mon livre. Je saurai la mêler avec son amusement (comme on donne un joujou de corail à un enfant qui fait ses dents); mais qu'on n'oublie pas mes prétentions au laurier épique!

Du reste, de peur que quelques lecteurs scrupuleux ne prissent de l'ombrage, j'ai gagné à prix d'argent le journal de ma grand'mère, la *Revue britannique*.

CCX.

J'ai envoyé mon petit cadeau dans une lettre à l'éditeur, qui m'a remercié poliment par le retour du courrier. Il me doit un article flatteur. Mais s'il lui plaisait de dauber sur ma muse docile et de rompre la promesse qu'il lui a faite, et que, niant d'avoir reçu le prix convenu, il vînt à répandre sur sa feuille des flots de bile au lieu de flots de miel. tout ce que je pourrais dire ce serait que j'ai payé.

* Il y a ici un calembourg anglais intraduisible. Le verbe *to lie* veut dire également *mentir*, et *rester*, *être*, dans le sens du verbe latin *jacere*. Voici les deux vers de lord Byron, pour les amateurs

Should captains the remark or critics make
They also lie too — under a mistake. »

CCXI.

Soutenu par cette nouvelle Sainte-Alliance , je pense être sûr du public, et pouvoir défier tous les autres *magasins* d'arts et de sciences , soit quotidiens , soit mensuels , ou qui ne paraissent qu'au bout du trimestre. Je n'ai pas voulu me faire aussi leur client , parce qu'on m'a dit qu'il serait inutile de le tenter, et que l'*Edinburgh Review* * et le *Quarterly Review* martyrisent impitoyablement un auteur qui commet quelque faute.

CCXII.

Non ego ferrem calidâ juventâ,
Consule Planco.

disait Horace , et je le dis comme lui : le sens de cette citation est que , il y a six ou sept bonnes années , long-temps avant que je songeasse à dater mes lettres des bords de la Brenta , j'étais assez prompt à riposter. Non , je n'aurais pas supporté si facilement toutes les invectives des *Revue*s dans ma bouillante jeunesse.... alors que Georges III régnait.

CCXIII.

Mais aujourd'hui , à trente ans , mes cheveux grisonnent... (je ne sais trop ce qu'ils seront à quarante , je pensais déjà à commander une perruque). Mon cœur a vieilli , et en un mot , ayant dissipé toutes les forces de mon été avant la fin de mon printemps , je ne me sens plus le courage de repousser les attaques. J'ai dépensé ma vie , intérêt et principal ; j'ai cessé de croire , comme jadis , que mon âme était invincible **.

CCXIV.

C'en est fait ! jamais mon cœur ne sentira plus descendre

* *La Revue d'Édimbourg* , la *Revue trimestrielle* , l'une dans l'opinion des uns, l'autre dans l'autre. A. P.

** Allusion à la guerre de Byron avec la *Revue d'Édimbourg*. A. P.

sur lui cette fraîche rosée qui retire de tout ce que nous voyons d'aimable, des émotions nobles et nouvelles ; trésor semblable à celui que l'abeille porte dans son sein ! Croyez-vous que le miel croît avec ces objets ? Non, sans doute ; mais il était en votre pouvoir de doubler même la suavité d'une fleur.

CCXV.

C'en est fait, ... c'en est fait, ... ô mon cœur, tu as cessé d'être pour moi tout l'univers ; tu fus jadis mon unique bien ; tout s'absorbait en toi ; ... désormais tu ne peux plus être ni ma félicité, ni la source de mes douleurs. L'illusion s'est évanouie pour toujours ; tu es devenu insensible, ... mais tu n'en es pas plus mauvais ; et, à la place de tes inspirations, j'ai acquis quelques grains de jugement. ... Dieu sait comment le jugement a pu se loger dans ma cervelle !

CCXVI.

Les jours de l'amour sont finis pour moi : adieu les charmes des jeunes beautés, de l'hymen, et à plus forte raison ceux d'une veuve ! ils ne pourront plus m'abuser comme jadis. En un mot, je ne dois plus vivre comme j'ai vécu. J'ai perdu l'espoir d'une tendresse mutuelle ! le vin de Bordeaux m'est aussi défendu : jetons-nous sur quelques uns des défauts des vieillards : je crois que je ferai bien de choisir l'avarice.

CCXVII.

L'ambition fut mon idole ; elle a été brisée sur les autels de la douleur et du plaisir : ces deux déités m'ont laissé plus d'un gage sur lesquels la réflexion peut s'exercer à loisir. Aujourd'hui j'ai dit, comme la tête de bronze du moine Bacon : LE TEMPS EST, LE TEMPS FUT, LE TEMPS N'EST PLUS.

La jeunesse est un trésor que j'ai prodigué de trop bonne heure. ... mon cœur s'est épuisé à force d'aimer, et ma tête à force de rimer.

CCXVIII.

A quoi aboutit la gloire ? à remplir peut-être une certaine partie d'un papier incertain ; quelques uns la comparent à l'action de gravir une colline dont le sommet se perd dans les nuages comme celui de tous les mouts. Pourquoi les hommes écrivent-ils , parlent-ils , prêchent-ils ? pourquoi les héros égorgent-ils leurs semblables ? pourquoi les poètes consomment-ils ce qu'ils appellent « leur lampe de minuit ? » Pour obtenir, quand l'original ne sera plus que poussière , un mauvais portrait, un buste encore pire, et un nom.

CCXIX.

Quelles sont les espérances de l'homme ? Un roi de la vieille Égypte, nommé Chéops, fit élever la première et la plus grande des pyramides, croyant qu'il lui fallait un tel monument pour conserver sa mémoire tout entière et sa momie : un jour un voyageur, fouillant dans la pyramide, s'amusa, vrai profane, à briser le cercueil du monarque. Quel monument pourrait nous faire fonder quelque espoir sur l'avenir, quand il ne reste pas une pincée des cendres de Chéops ?

CCXX.

Quant à moi, aimant par goût la vraie philosophie , je me dis très souvent : « Hélas ! tout ce qui a été créé doit finir ! l'homme , que la mort fauche comme l'herbe des prés , se convertit en gazon. Tu as passé ta jeunesse assez agréablement, et si c'était à recommencer... tu ferais de même. Remercie donc ton étoile de n'être pas plus malheureux ; lis la Bible, mon ami, et prends soin de ta bourse. »

CCXXI.

Pour le présent, aimable lecteur, et toi, cher acheteur, plus aimable encore, le poète (c'est moi) veut, avec votre permission, vous secouer cordialement la main, se dire votre

très humble serviteur, et vous souhaiter le bonjour. Nous nous reverrons si nous nous entendons, ... et, dans le cas contraire, je ne laisserai pas plus long-temps votre patience; cet échantillon suffira.... Que nous serions heureux, si tous les auteurs suivaient cet exemple!

CCXXII.

Va, petit livre, quitte ma solitude, je te confie aux ondes, fais ton chemin; et si, comme je le crois, tu es une œuvre admirable, tu seras encore vanté après de longues années.

Lorsque Southey se fait lire, et que Wordsworth se fait comprendre, je ne puis m'empêcher de prétendre aussi à la gloire.... Les quatre premiers vers sont de Southey; pour l'amour de Dieu, cher lecteur, n'allez pas me les attribuer.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

• Vivère fortes ante Agamemnona, etc. (HORACE.)

• Voyez la description des *vertus incomparables* de l'huile de Macassar, dans l'avertissement qui accompagne chaque fiole de cette liqueur répandue dans toute l'Europe.

³ Voyez Longin, section 10, ἡ δὲ ψὴ ἐν τῇ περὶ αὐτῶν, etc.

⁴ Une édition telle que je l'ai décrite a réellement existé. On peut encore trouver de ces exemplaires où les épigrammes obscènes de Martial sont réunies à la fin du volume.

⁵ Coup de patte donné à Campbell. Voici les quatre vers qui sont tirés du poème de Gertrude de Wyoming.

O love in such a wilderness as this,
Where transport and security entwine,
Here is the empire of thy perfect bliss,
And here thou art a good divine.

⁶ Dona Julia commettait ici une bevue. Le comte O'Reilly ne prit pas Alger, mais il manqua de s'y laisser prendre. Son armée, la flotte et lui, se sauvèrent avec une grande perte, et sans beaucoup de gloire, en l'année 1774 *.

7 Me nec femina nec puer
Jam, nec spes animi credula mutui,
Nec certare juvat mero;
Nec vincere novis tempora floribus.

Le comte Alexandre O'Reilly, général au service d'Espagne, était un de ces Irlandais qui partagèrent l'exil des Stuarts. Après avoir combattu avec gloire sur le continent et dans les colonies, il fut nommé, en 1774, au commandement de l'expédition que Charles III envoya contre Alger. Il partit avec une flotte de quarante vaisseaux de ligne et trois cent cinquante bâtimens de transport qui portaient une armée de trente mille hommes. Cet immense convoi n'arriva pas en même temps. Le comte O'Reilly ne put débarquer, après quinze jours d'attente, que dix mille hommes sous les ordres du marquis de la Romana. Ils furent battus par les Algériens, et toute l'armée fut obligée de revenir en Espagne, etc. A. P.

CHANT DEUXIÈME.

CHANT DEUXIÈME.

1.

O vous qui élevez la jeunesse des nations, pédagogues de la Hollande, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, ou de l'Espagne, je vous recommande de donner en toute occasion les étivieres à vos écoliers ! Cela corrige leurs mœurs ; ne vous inquiétez pas de leurs cris de douleur. La meilleure des mères et la meilleure des éducations n'ont-elles pas échoué pour Don Juan, puisque nous l'avons vu perdre d'une manière étrange sa modestie et sa pudeur naturelle ?

2.

S'il eût été placé dans une école publique, et qu'on l'eût occupé à faire sa troisième ou sa quatrième, une tâche journalière aurait empêché son imagination de s'exalter. Si du moins il eût été élevé dans un climat du Nord ! L'Espagne est peut-être une exception à la règle ; mais ce sont les exceptions qui prouvent l'excellence des règles... Un enfant de seize ans occasioner un divorce !... Ce ne put être qu'une chose bien embarrassante pour ses maîtres.

III.

Quant à moi, je ne vois là rien de bien extraordinaire, si l'on veut tout considérer : d'abord il y avait madame la mère de Juan, mathématicienne avant tout, et... je n'en dirai pas davantage ; puis un précepteur qui n'était qu'un âne ; une jolie femme (jolie certainement, car sans cela il eût été difficile qu'un tel événement eût lieu) ; enfin un mari un peu trop âgé et pas trop d'accord avec sa jeune femme... en fin le temps et l'occasion.

IV.

Eh bien ! qu'y voulez-vous faire ? il faut que la boule du monde tourne sur son axe, et que tout le genre humain fasse la culbute avec elle. Il nous faut vivre et mourir, faire l'amour et payer nos impôts, et diriger nos voiles suivant le caprice du vent. Le roi nous gouverne, le médecin fait avec nous le charlatan, le prêtre nous endoctrine, et notre vie file tout doucement. Qu'est-ce que la vie ? un souffle, un peu d'amour et de vin, un peu d'ambition, de gloire, de dévotion, enfin de la poussière... et peut-être un nom.

V.

J'ai dit que Juan avait été envoyé à Cadix... ville charmante, je m'en souviens... c'est le marché de tout le commerce des colonies (ce l'était du moins avant que le Pérou s'avisât de s'insurger) ; et il y a des filles si douces, je veux dire des dames si gracieuses, que leur démarche seule ferait palpiter votre cœur. Je ne puis décrire cela, quelque impression qu'elles aient pu faire sur moi. A quoi les comparer ? je n'ai rien vu de pareil !

VI.

Un cheval arabe, un cerf agile, un cheval barbe nouvellement dressé, un caméléopard, une gazelle... non, ce n'est pas encore cela... et leur costume ! leur voile... leur robe... hélas ! il me faudrait consacrer tout un chant pour vous en faire la peinture... et leurs pieds, et leurs chevilles... Ma foi ! remerciez le ciel que je n'aie point ici de métaphores toutes prêtes. (Allons, ma sage muse, allons, marchons d'un pas ferme.)

VII.

Chaste muse !... allons s'il le faut, il le faut : que de charme dans ce geste élégant d'une main qui écarte un moment le voile, tandis qu'un coup d'œil irrésistible qui vous fait pâ-

lir pénétre jusqu'au fond de votre cœur ! O pays cher au soleil , pays d'amour ! si je vous oublie jamais , puisse-je oublier de... dire mes prières... Mais jamais costume ne fut plus favorable aux ceillades , excepté pourtant les fazzioli de Venise *.

VIII.

Revenons à notre histoire. La Dona Inèz n'envoya son fils à Cadix que pour l'y faire embarquer. Il n'entraît point dans ses projets que Juan y séjournât. Mais pourquoi ? car nous laissons le lecteur dans l'embarras. C'était un voyage sur mer que Dona Inèz voulait faire faire au jeune homme : comme si un navire espagnol était une autre arche de Noé, dans laquelle il serait sevré de la méchanceté de la terre , et d'où il sortirait un jour comme une colombe d'espérance.

IX.

Don Juan donna ses instructions à son valet, afin qu'il disposât son bagage pour ce départ ; il reçut ensuite un sermon et de l'argent : il devait être absent pendant quatre années. Inèz fut affligée en le voyant partir : il n'est point d'adieu qui n'ait son moment douloureux ; mais elle espérait , elle croyait même qu'il se ferait meilleur. Elle lui remit une lettre remplie de bons conseils (il ne la lut jamais), et deux ou trois lettres de crédit.

X.

Cependant , afin d'amuser ses loisirs , la sage Inèz institua une école de dimanche pour de petits polissons qui auraient mieux aimé jouer et faire les fous ou le diable (en vrais écoliers paresseux). C'étaient des enfans de trois ans , qui ce jour-là recevaient des leçons ; ceux qui n'apprenaient pas étaient fouettés , ou mis sur une sellette : le grand succès de l'éducation de Juan encourageait sa mère à élever une autre génération.

* Le fazzolo : mouchoir, fichu. — A. P.

XI.

Juan s'embarqua. Le vaisseau s'éloigna du port ; le vent était bon , la mer très rude : c'est une mer du diable que celle de cette baie ; moi qui l'ai traversée plus d'une fois , je le sais de reste : quand vous vous tenez sur le tillac , l'écume bondissante vous saute au visage et vous rend la peau comme tannée. Ce fut sur ce tillac que se tint Juan pour dire et redire adieu... son premier adieu... son dernier peut-être à l'Espagne.

XII.

Je dois avouer que c'est une singulière sensation que vous cause la vue de la terre natale qui s'éloigne pendant que les flots grandissent sans cesse ; cette vue énerve tout-à-fait , surtout quand on est novice dans la vie. Je me rappelle que la côte de la Grande-Bretagne paraît blanche ; mais presque toutes les autres contrées nous paraissent bleues lorsque nous les contemplons , abusés par la distance , en entrant dans notre carrière nautique.

XIII.

Pendant que Juan restait étourdi sur le tillac , les vents sifflaient , les cordages montaient et descendaient , les matelots juraient , le vaisseau craquait , et la ville ne parut bientôt plus qu'un point dans l'horizon , tant la proue fendait rapidement l'onde amère ! Le meilleur de tous les remèdes contre le mal de mer , c'est un beef-steak... Vous en riez , monsieur ? Essayez - en d'abord ; je vous assure que je dis vrai , car je m'en suis toujours bien trouvé , et vous pourriez vous en trouver bien comme moi.

XIV.

Don Juan se tenait donc sur le tillac , et regardait de là sa terre natale s'éloigner de plus en plus : un premier départ est une leçon amère ; c'est un sentiment qu'éprouvent

même des peuples entiers en allant aux combats. On est agité par une émotion indéfinissable ; le cœur est brisé par une espèce de choc inattendu. Quelque désagréables qu'aient été les gens et les lieux que l'on quitte , on ne peut détourner ses regards du clocher.

XV.

Mais Juan quittait plus d'un objet chéri ; c'était une mère, une amante, et point d'épouse. Aussi avait-il, pour être ému, plus de raisons que n'en ont maintes personnes plus avancées en âge. Si un soupir nous échappe quelquefois lorsque nous nous éloignons de ceux mêmes avec qui nous sommes en brouille, à plus forte raison devons-nous pleurer pour ceux que nous aimons, c'est-à-dire jusqu'à ce que de plus profonds chagrins viennent glacer nos larmes dans leur source.

XVI.

Juan pleurait donc, comme les Hébreux, captifs sur les bords du fleuve de Babylone, pleuraient au souvenir de Sion. Je pleurerais bien aussi ; mais ma muse n'est point une muse larmoyante, et des chagrins si légers ne valent pas la peine qu'on en meure. Les jeunes gens doivent voyager, ne serait-ce que pour s'amuser ; et la prochaine fois que leurs valets attacheront derrière la voiture leur nouveau portemanteau, peut-être sera-t-il garni avec ce chant de mon poème.

XVII.

Et Juan pleurait ; et il soupirait, et il rêvait, pendant que l'eau salée de ses larmes tombait dans l'eau salée de la mer : « Doux sur doux » (j'aime tant à citer, que vous me pardonnerez cette citation de Shakspeare ; c'est lorsque la reine de Danemarck apporte des fleurs au tombeau d'Ophélie*) ;

* Le poète parodie ici le mot de la reine de Danemarck, qui, en déposant des fleurs sur le tombeau d'Ophélie, compare dans sa pensée l'amante d'Hamlet à

Juan, au milieu de ses sanglots continuels, réfléchit sur sa situation présente, et résolut sérieusement de se réformer.

XVIII.

« Adieu ! s'écria-t-il, ô mon Espagne, un long adieu ! Peut-être ne te reverrai-je plus ; peut-être, comme tant d'autres exilés, suis-je destiné à mourir du désir même de te revoir. Adieu, rivages que baigne l'onde du Guadalquivir ! adieu, ma mère ! et, puisque tout est fini pour nous, adieu, trop chère Julia ! » (Ici Juan tira sa lettre de son sein et la relut tout entière.)

XIX.

« Ah ! si jamais, continua-t-il, je pouvais t'oublier, je jure... T'oublier ! non, non, jamais. C'est supposer l'impossible... O ma bien-aimée ! les flots d'azur de l'Océan se convertiront en air, la terre elle-même se fondra en vagues écumeuses, avant que ton image soit effacée de mon cœur, avant que je cesse un moment de penser à toi. Est-il un remède capable de guérir un cœur malade d'amour ? » (Ici le vaisseau fit un plongeon entre deux vagues, et Juan sentit le mal de mer.)

XX.

« Le ciel s'écroulera sur la terre avant... (Le mal de mer augmente.) O Julia, quelle douleur peut être comparée à celle d'un amant éloigné de toi !... (Pour l'amour du ciel, donnez-moi un verre de liqueur !... Pedro ! Batista ! aidez-

une fleur, et dit *doux sur doux*, c'est-à-dire *douces fleurs sur douce fleur*, ou de *doux parfums à celle qui fut si douce*.

« Sweets to the sweet : farewell !

.

I thought thy bride-bed to have decked, sweet maid,
And not have strewed thy grave. »

De douces fleurs à cette douce fleur : adieu ! Je pensais, douce beauté, semer un jour des fleurs sur ton lit nuptial, et non en semer sur ta tombe. A. P.

moi à descendre.) Julia, objet de la plus vive ardeur ! (Coquin de Pedro, veux-tu bien te hâter ?) O Julia !... (Ce maudit vaisseau s'enfonce et puis remonte tellement !) Bien-aimée Julia, écoute les prières de mon cœur ! » (Ici le vomissement l'empêcha d'articuler ses paroles.)

XXI.

Juan éprouvait ce froid malaise du cœur, ou plutôt de l'estomac, qui, hélas ! au-dessus de l'art du meilleur apothicaire, est produit par la perte de celle qu'on aime, par la perfidie d'un ami, ou par la mort de ceux qui nous furent chers, et qui ont emporté dans la tombe une partie de nos espérances et de nous-mêmes. Sans doute que Juan aurait été de plus en plus pathétique ; mais la mer opéra sur lui comme un émétique violent.

XXII.

L'amour est un dieu bien capricieux ; je l'ai vu résister à un accès de fièvre qu'il avait lui-même déterminé, mais je l'ai vu bien embarrassé dans un rhume avec toux, et bien davantage encore dans une esquinancie. L'amour est fort dans les maladies nobles, mais il ne se soucie nullement d'avoir à lutter contre les indispositions vulgaires. Il ne peut souffrir qu'un éternuement vienne interrompre ses soupirs, ni qu'une inflammation borde ses yeux aveugles d'un ruban cramoisi.

XXIII.

Ce qu'il trouve encore pire c'est la nausée, ou une douleur dans les basses régions des entrailles. L'amour, qui voit couler le sang avec un courage héroïque, a peur de l'application d'une serviette chaude sur le ventre. Les purgatifs sont dangereux pour son règne, et le mal de mer est mortel pour lui.

L'amour de Don Juan était des plus parfaits : autrement,

au milieu du mugissement des vagues eût-il résisté à son estomac qui en était à son premier voyage sur mer?

XXIV.

Le vaisseau, qu'on nommait *la Très Sainte Trinité*, faisait voile pour le port de Livourne : c'était là que la famille espagnole de Moncada s'était établie long-temps avant que le père de Juan fût né. Des liens de parenté existaient entre les deux familles, et Juan avait pour les Moncada une lettre de recommandation. Le matin de son départ, il avait reçu cette lettre de ses amis d'Espagne qui l'adressaient à leurs amis d'Italie.

XXV.

La suite de Don Juan était composée de trois domestiques et d'un précepteur, le licencié Pedrillo, qui savait plusieurs langues ; mais, dans ce moment, le mal de mer le tourmentait tellement, qu'il en avait perdu la parole, et qu'étendu sur son hamac il regrettait la terre, et maudissait entre ses dents chaque nouvelle vague qui redoublait son malaise. L'eau salée qui entraient par les sabords venait mouiller sa couche, et accroître sa peur.

XXVI.

Ce n'était pas sans quelque motif ; car le vent augmenta sur le soir, et devint presque un ouragan. C'était peu de chose pour des marins ; mais plus d'un homme étranger à la mer aurait pâli : il est vrai que les marins sont d'un autre caractère. Lorsque le soleil fut couché, on commença d'amener les voiles : le ciel menaçait les matelots d'un vent assez fort pour emporter un mât ou deux.

XXVII.

A une heure après minuit, le vent, avec une violence soudaine, précipita le vaisseau dans une grosse vague entr'ouverte, qui le heurta de la poupe à la proue, lui fit une

crevasse en travers , arracha l'étambot , et endommagea la proue tout entière ; avant qu'on pût parer à ce pressant danger , le gouvernail fut arraché : c'était le moment de recourir aux pompes ; déjà le vaisseau avait fait quatre pieds d'eau.

XXVIII.

Alors , sans plus tarder , une bande de matelots fut employée aux pompes , et les autres à déranger une partie de la cargaison , et je ne sais quoi encore , mais sans pouvoir découvrir la voie d'eau : enfin ils la trouvèrent ; mais leur salut était loin d'être assuré : l'eau entraît avec une abondance effrayante , malgré les draps , les chemises , les vestes , et les ballots de mousseline qu'on jetait —

XXIX.

dans l'ouverture. Mais toutes ces choses eussent été inutiles , et le vaisseau eût coulé à fond , malgré tous les efforts et les expédiens , sans le secours des pompes. Je suis bien aise de les faire connaître à tous les marins qui seraient dans le cas d'en avoir besoin. Elles tirèrent cinquante barils d'eau par heure : tout l'équipage eût été perdu sans cette invention de M. Mann de Londres.

XXX.

A l'approche du jour , le mauvais temps sembla se calmer , et l'on parvint à se rendre complètement maître de la voie d'eau. Le navire fut remis à flot , quoique encore trois pieds d'eau occupassent une pompe à deux mains et une pompe à chaîne. La brise recommença de nouveau à fraîchir ; une rafale survint ; et , pendant que quelques canons se détachaient , une bourrasque qu'on ne saurait décrire tourna tout-à-coup le vaisseau sur sa proue.

XXXI.

Le vaisseau resta immobile dans cette position. L'eau

abandonna le fond de la cale, et vint laver les ponts. Ce fut un de ces spectacles terribles que les hommes n'oublient jamais. Il est rare, en effet, qu'on perde le souvenir de tous les évènements qui sont une source de regrets, tels que les combats, les incendies, et les naufrages, c'est-à-dire de tout ce qui met en danger les jambes et le cou, et de tout ce qui détruit nos espérances. Voyez combien aiment à parler des noyés les nageurs et les plongeurs qui ont survécu aux périls de l'eau.

XXXII.

Dans le même moment les mâts furent brisés et emportés, celui de misaine d'abord, et ensuite le grand mât. Le vaisseau n'en restait pas moins planté comme une simple poutre, malgré tout ce qu'on pouvait faire; le mât de beau-pré fut coupé : nous n'en vîmes à cette extrémité que lorsque tout autre espoir fut perdu; et alors le vieux navire fut violemment remis sur sa quille.

XXXIII.

Il est facile de supposer que, pendant que tout ceci se passait, il y avait plus d'une personne dans l'inquiétude. Ce n'était pas une chose fort agréable pour les passagers de se voir menacés de perdre la vie, ou tout au moins la ration journalière. Les marins les plus déterminés sont disposés à s'étourdir par l'ivresse lorsqu'ils voient approcher le fatal moment. Dans de semblables occasions le matelot demande à grands cris le grog*, et va quelquefois lui-même boire le rum au tonneau.

XXXIV.

Sans doute rien n'est propre à calmer les esprits comme le rum et la véritable religion; aussi les uns se mirent à prier, les autres à boire: ceux-ci chantaient des chansons de

* Mélange d'eau-de-vie et d'eau. A. P.

table, ceux-là entonnaient des psaumes ; le vent, par ses sifflemens, faisait le fausset dans ce concert, et, comme une basse, les vagues mugissantes marquaient la mesure avec un ton rauque. La frayeur mit tout-à coup un terme aux transees de ceux qui étaient pris du mal de mer. Les gémissemens, les blasphèmes, les pieuses exclamations, retentissaient au milieu de l'océan rugissant.

XXXV.

De plus grands malheurs seraient arrivés, sans doute, si notre héros n'eût montré un sang-froid au-dessus de son âge. Il courut à la chambre où l'on tenait les liqueurs, et se posta devant la porte avec une paire de pistolets. Épouvantés, comme si la mort était plus terrible par le feu que par l'eau, les matelots s'arrêtèrent ; ils eurent beau le menacer en jurant, ou le supplier par leurs larmes, Don Juan fut inflexible. Ces gens-là croyaient qu'avant de couler à fond il était convenable de tomber ivres morts.

XXXVI.

« Qu'on nous donne encore du rum ! criaient-ils. Dans une heure d'ici en aurez-vous davantage ? — Non, répondit Juan, non... Je sais que la mort m'attend comme vous ; mais mourons en hommes, et non comme des brutes ; » et il se tint courageusement dans ce poste périlleux. Aucun n'osa courir le risque d'une mort anticipée ; Pedrillo lui-même, son vénérable pédagogue, implora vainement un verre de rum.

XXXVII.

Le vieux bon-homme était tout effaré, poussant des cris et de pieuses lamentations ; il se repentait de tous ses péchés, et faisait le vœu irrévocable d'une réforme exemplaire. Rien ne devait plus le décider (une fois ce péril passé) à quitter ses occupations académiques et les cloîtres classi-

ques de Salamanque, pour suivre Don Juan dans ses voyages maritimes, comme un autre Sancho Pança.

XXXVIII.

Une dernière lueur d'espérance vint briller pour l'équipage. Le jour parut et le vent se calma. On n'avait plus de mâture, la voie d'eau augmentait ; on était environné de bas-fonds, et aucun rivage ne s'offrait à la vue ; mais enfin le navire surnageait encore. On employa de nouveau les pompes ; et, quoiqu'un moment auparavant tout leur semblât perdu, séduits par un faible rayon d'espoir, les uns se mirent à pomper, et les plus faibles à ployer une voile.

XXXIX.

On passa cette voile sous la quille du vaisseau, et pour l'instant ce ne fut pas sans effet. Mais que pouvait-on attendre ? L'eau entraît à force, et l'on n'avait plus ni mâts ni voiles. Cependant il vaut encore mieux ne rien négliger : il n'est jamais trop tard pour être noyé complètement. Et, s'il est vrai que l'homme ne doit mourir qu'une fois, ce n'est pas une chose fort agréable que de finir sa vie dans le Golfe de Lyon.

XL.

C'était en effet dans ces parages que les vents et les vagues avaient poussé Juan et ses compagnons ; ils furent entraînés beaucoup plus loin, sans savoir où ils allaient, car il fallait renoncer à consulter la boussole. Ils n'avaient pas un seul moment pour prendre du repos ou pour essayer de fabriquer un gouvernail et un mât de ressource. A peine s'ils eussent osé espérer que le vaisseau surnagerait encore une heure. Il nageait pourtant... quoique pas tout-à-fait aussi bien qu'un canard.

XLI.

Cependant le vent avait bien baissé ; mais le navire était

si maltraité qu'il n'était guère possible de naviguer beaucoup plus long-temps. La détresse était déjà fort grande. On n'avait plus d'eau potable ; les provisions solides commençaient à diminuer ; c'était en vain que tous consultaient le télescope, ils ne découvraient ni vaisseau, ni rivage, rien au loin que la mer toujours grosse et l'approche de la nuit.

XLII.

La tempête menaça de nouveau, la bise souffla avec plus de violence, et l'eau entra dans la cale par l'avant et par l'arrière. Quoique l'équipage ne l'ignorât pas, la plupart des marins souffraient avec patience ; quelques uns conservèrent encore tout leur courage, jusqu'à ce qu'enfin les chaînes et les cuirs des pompes furent usés. On était au moment d'un naufrage complet ; et l'on resta à la merci des vagues, qui sont aussi susceptibles de compassion que les hommes dans le temps des guerres civiles.

XLIII.

Ce fut alors que l'on vit le charpentier, les larmes aux yeux, venir dire au capitaine que tout était perdu. C'était un vieillard qui avait long-temps navigué et vu bien des tempêtes ; s'il pleurait aujourd'hui, disait-il, ce n'était point ses propres craintes qui lui arrachaient des larmes ; mais le pauvre homme avait une femme et des enfans, deux choses qui font le désespoir de ceux qui se voient à leur dernière heure.

XLIV.

Le désordre est complet dans le vaisseau. Plus de distinction de grades, de rangs. Les uns recommencent leurs prières et promettent à leurs saints patrons des cierges pour leurs chapelles ; hélas ! ces vœux ne furent pas exaucés. D'autres se tiennent sur l'avant du vaisseau pour porter au loin leurs regards. Plusieurs s'occupent à hisser les chaloupes,

tandis qu'un passager vient demander l'absolution à Pedrillo qui, dans son trouble, l'envoie au diable.

XLV.

Ceux-ci se balancent dans leurs hamacs, ceux-là mettent leurs plus beaux habits comme s'ils allaient à une foire. L'un maudit le jour où il vint au monde, grince des dents et s'arrache les cheveux en hurlant; un autre va se joindre à ceux qui continuaient de préparer les chaloupes, convaincu qu'une chaloupe bien armée peut résister dans une mer orageuse... à moins qu'elle n'ait contre elle les brisans et le vent de la côte.

XLVI.

Ce qu'il y avait de pire dans leur position c'était que la détresse durait depuis plusieurs jours. Il leur eût été difficile d'avoir conservé assez de provisions pour alléger les longues souffrances qui les attendaient encore. Les hommes, même lorsqu'ils vont mourir, n'aiment pas l'inanition; le mauvais temps avait gâté leurs vivres. Deux tonneaux de biscuit et un baril de beurre fut tout ce qu'ils purent jeter dans le cutter.

XLVII.

Mais ils mirent dans la grande chaloupe quelques livres de pain, tout moisi qu'il était; environ une vingtaine de gallons d'eau, six bouteilles de vin, une partie de leur bœuf salé, et un jambon qui ne pouvait leur faire un goûter*. Ajoutez à cela huit gallons de rum contenus dans un baril.

XLVIII.

Les autres bateaux (la petite chaloupe et la pinasse) avaient été coulés à fond dès que le vent avait commencé à souffler. La grande chaloupe n'était pas dans un très bon état. Deux couvertures lui servaient de voiles, le mât était

* *A luncheon*, le repas entre le déjeuner et le dîner. A. P.

une rame qu'un mousse avait jetée par hasard. Elle ne pouvait contenir la moitié de l'équipage qui était à bord, comment aurait-elle pu être suffisamment approvisionnée.

XLIX.

On était à l'heure du crépuscule, car le jour sans soleil s'abaissait sur le désert des flots. Semblables à un voile qui nous cache le visage irrité d'un ennemi, les ténèbres dérobaient la vue du ciel à ces malheureux naufragés; le front pâle et le désespoir dans les yeux, ils fixaient des regards effrayans et douloureux sur l'abîme des vagues. Depuis douze jours ils s'étaient familiarisés avec la terreur;... aujourd'hui c'est la mort elle-même qui vient s'offrir à eux.

L.

Ils avaient essayé de faire un radeau, entreprise folle au milieu d'une mer orageuse; ils auraient ri eux-mêmes de concevoir l'espérance d'échapper au trépas par un tel moyen, si dans des malheurs pareils il pouvait exister un autre rire que celui des hommes qui ayant trop bu conservent une sorte de joie sauvage et affreuse, à demi hystérique et à demi épileptique.

Un miracle pouvait seul les sauver.

LI.

A huit heures et demie, les boute-hors, les cages à poules, les matereaux, enfin tout ce qui pouvait servir à soutenir les pauvres naufragés sur les vagues, leur avait été livré : malgré l'inutilité de leurs efforts, ils cherchaient encore à lutter contre une destinée inévitable. Quelques étoiles brillaient au firmament, mais ne répandaient qu'une faible clarté. Les bateaux s'étaient éloignés, surchargés de monde. Le vaisseau s'inclina, fit comme un faux bond, et s'engloutit en un instant la proue la première.

LII.

Alors s'éleva jusqu'aux cieux la voix d'un horrible adieu. Les timides firent entendre un cri; les plus courageux gardaient un morne silence. Quelques uns s'étaient déjà précipités dans les flots, avec un hurlement épouvantable, comme empressés d'aller au-devant de leur tombe; la mer s'ouvrit comme la bouche béante d'un enfer, et engloutit avec le navire la vague tourbillonnante, comme un ennemi acharné qui lutte encore et s'efforce d'étouffer son vainqueur avant de mourir.

LIII.

Un cri général s'éleva alors plus bruyant que le bruyant océan, et semblable à un coup de tonnerre; puis soudain succéda le silence; on n'entendit plus que le sifflement de l'orage et le choc des vagues impitoyables; par intervalle, un tourbillon se montrait sur la surface de la mer; un cri solitaire l'avait précédé, c'était la dernière agonie d'un nageur épuisé.

LIV.

Nous avons déjà dit que les bateaux avaient pris le large avant cette fatale catastrophe. Une partie de l'équipage y avait cherché son salut; mais il lui restait bien peu d'espoir, car le vent soufflait avec une telle violence, qu'il était peu probable qu'on pût aborder à quelque rivage. Le petit nombre de ceux qui avaient échappé au naufrage était encore trop considérable. Quand on se reconnut, on compta neuf personnes dans le canot, et trente dans la chaloupe.

LV.

Tout le reste avait péri, près de deux cents âmes avaient déserté leurs corps; et ce qu'il y a de pire, hélas! quand la mer roule sur des catholiques, c'est qu'ils sont obligés d'attendre plusieurs semaines qu'une messe leur ôte un bois-

seau des charbons ardents du purgatoire ; car tant qu'on ignore ce qu'ils sont devenus , les gens ne veulent pas risquer leur argent pour les âmes des morts : il en coûte trois francs pour faire dire une messe !

LVI.

Juan entra dans la chaloupe , et fit tout ce qu'il put pour y placer aussi Pedrillo. Il semblait qu'ils avaient tous deux changé de rôle ; Juan avait cet air de maître que donne le courage , tandis que les yeux de Pedrillo pleuraient le malheur du pauvre magister. Batista (nom que les Espagnols remplacent par le diminutif Tista) s'était perdu en trouvant de l'eau-de-vie.

LVII.

Quant à Pedro, l'autre valet, la liqueur lui fut également funeste. Son maître voulut l'entraîner pour le sauver ; mais il était tellement ivre, qu'en mettant le pied sur le bord de la chaloupe, il fit la culbute dans la mer, et trouva ainsi un trépas moitié eau moitié vin. On ne put le retirer de la mer, qui devenait de plus en plus grosse : et quant à la chaloupe... l'équipage y était déjà serré.

LVIII.

Juan avait un vieil épagneul qui avait appartenu à Don Jose : on peut bien penser qu'il lui était très attaché ; car la mémoire de son père le lui rendait cher. Le pauvre petit animal hurlait sur le pont du vaisseau, connaissant (l'instinct des chiens est admirable !) qu'on allait faire naufrage. Juan le prit et le jeta dans la chaloupe avant d'y sauter lui-même.

LIX.

Il garnit aussi ses poches et celles de Pedrillo de tout l'argent qu'il put emporter. Le pédagogue lui laissait faire tout ce qu'il voulait, ne sachant lui-même que faire et que dire, et ne songeant qu'à la peur que lui causait chaque nouvelle

vague ; mais Juan , ne désespérant pas d'échapper à ce naufrage , et croyant qu'il n'y avait pas de maux sans remède , réembarqua ainsi son précepteur et son épagueul.

LX.

Ce fut une cruelle nuit , et le vent souffla avec une telle opiniâtreté , que la voile fut disposée de manière à mettre le navire en panne , tantôt entre deux vagues , tantôt sur le sommet d'une haute lame. Chaque vague se déroulait sur le tillac , trempait d'eau continuellement les naufragés et les forçait de balayer* sans un moment de relâche ; de sorte qu'ils étaient eux-mêmes dans l'eau , comme leurs espérances , et que le pauvre petit cutter fut bientôt submergé.

LXI.

Neuf hommes disparurent avec lui. La chaloupe flottait encore ; une rame lui servait de mât , et deux couvertures cousues ensemble y furent attachées , pour faire , tant bien que mal , les fonctions de voile. Quoique chaque nouvelle vague menaçât de la submerger aussi , et que le danger présent surpassât de beaucoup tous ceux que naguère ils avaient courus , ils donnèrent des regrets à leurs compagnons qu'ils virent périr avec le canot ; ils en donnèrent aussi aux tonneaux de biscuit et de beurre.

LXII.

Le soleil se leva , rouge et couleur de feu , présage certain de la continuation du vent. Se laisser aller au gré de la mer jusqu'à ce que le temps changeât , c'était tout ce qu'on pouvait faire. Quelques cuillerées de rum et de vin furent distribuées à chacun de ces malheureux qui commençaient à devenir bien faibles. Ils étaient réduits à leur pain moisi , et la plupart d'entre eux n'étaient couverts que de haillons.

* *To bale* , balayer l'eau , terme de marine. A. P.

LXIII.

Ils étaient trente, resserrés dans un espace qui leur permettait à peine de faire quelque mouvement. Ils essayèrent tout ce qui leur fut possible pour adoucir leur position. Une moitié s'étendit sur les bancs de la chaloupe, et les autres, quoique engourdis par l'eau salée, se tinrent debout, en se partageant les soins de la garde. C'est ainsi que, tremblans comme dans l'accès d'une fièvre tierce, ils étaient entassés dans leur nacelle, sans autre abri que le grand manteau des cieux.

LXIV.

Il est très sûr que le désir de la vie la prolonge ; c'est une chose évidente pour les médecins qui voient des malades que ne tourmentent ni amis ni femme survivre à des crises désespérées, parce qu'ils espèrent encore et qu'ils n'aperçoivent dans leurs visions ni le couteau ni les ciseaux d'Atropos : désespérer de la guérison est funeste à la longévité, et rend les misères humaines d'une brièveté alarmante.

LXV.

On dit que les personnes qui vivent de rentes viagères vivent plus long-temps que d'autres. — Dieu sait pourquoi, si ce n'est pour le tourment de ceux qui les paient... Mais c'est si vrai, qu'il est, je crois, réellement certaines gens qui ne meurent jamais. Les juifs qui sont, sans contredit, les pires de tous les créanciers, aiment beaucoup à prêter à ces conditions. Dans ma jeunesse ils me prêtèrent une somme de cette manière, et je trouvais très embarrassant de la payer.

LXVI.

Il en est de même des gens qui sont sur une chaloupe, en pleine mer ; ils vivent de l'amour de la vie, et sont capables de supporter plus de privations qu'on ne peut croire.

Aussi durs que des rochers, ils sont en vain assaillis par les tempêtes les plus furieuses; ils peuvent résister à tout ce que les marins ont éprouvé de pire depuis l'arche vagabonde du patriarche Noé. C'était une chose curieuse que l'équipage et la cargaison de l'arche, comme aussi l'ancien *Argo*, le premier vaisseau corsaire grec.

LXVII.

Mais l'homme est un être carnivore; il faut qu'il mange, et cela au moins une fois par jour. Il ne peut guère vivre par la succion comme les bécasses; une proie lui est aussi nécessaire qu'au requin et au tigre. On a beau dire que sa construction anatomique le rend propre à brouter les végétaux; des gens qui travaillent décideront sans hésiter que le bœuf, le veau et le mouton sont d'une digestion meilleure.

LXVIII.

C'est ce que pensait notre malheureux équipage. Un calme survint le troisième jour, qui renouvela d'abord leurs forces, et versa sur leurs membres fatigués un baume réparateur, en les endormant comme des tortues bercées sur l'azur des ondes; mais, lorsqu'ils se réveillèrent, ils se sentirent un accès de voracité; et, au lieu de ménager leurs vivres avec précaution, ils dévorèrent aussitôt tout ce qui leur restait.

LXIX.

On devinera sans peine quelle en fut la conséquence. Lorsqu'ils auront achevé tous leurs mets solides et avalé tout leur vin, malgré les conseils de quelques uns d'entre eux plus prudents que les autres, comment pourront-ils dîner le lendemain? Les insensés! n'espéraient-ils pas que le vent docile allait se lever et les transporter près de quelque rivage? Espérance très agréable; mais aussi, n'ayant qu'une rame fragile, ils eussent bien mieux fait de ménager leurs provisions.

LXX.

Le quatrième jour parut; mais pas un souffle, et l'océan resta assoupi comme un enfant non sevré; le cinquième jour trouva encore leur chaloupe flottant sur les ondes; le temps était doux et serein, et l'azur de la mer se confondait au loin avec celui du ciel : que faire avec une rame? (Si du moins ils en avaient eu deux!) La rage de la faim commençait à gronder : aussi Juan eut-il beau supplier, son épagneul fut tué et distribué par rations à l'équipage.

LXXI.

Le sixième jour ils en mangèrent la peau, et Juan, qui avait jusque là refusé de prendre part au festin, parce que la pauvre bête avait été le chien de son père, sentant alors dans son estomac le vautour de la faim, accepta enfin avec quelque remords, comme une grande faveur, ce qu'il avait d'abord refusé, une des pattes de devant, qu'il partagea avec Pedrillo; celui-ci la dévora avidement, regrettant de n'en recevoir que la moitié.

LXXII.

Vint le septième jour, et pas encore le vent. Les rayons brûlans du soleil dardaient sur ces hommes décharnés, immobiles au milieu des flots comme dans une eau stagnante. Plus d'espoir que dans ce vent inflexible, qui ne soufflait pas; ils se regardent avec un air de férocité... Plus d'eau, plus de vin, plus de provisions... Vous auriez reconnu l'avidité du cannibale dans leurs yeux de loups(quoiqu'ils gardassent le silence).

LXXIII.

Enfin un d'eux ose dire ce qu'il pense à l'oreille de son compagnon; celui-ci le répète à un autre, et l'affreuse proposition est bientôt connue de tous. Un murmure ef-

frayant se fait entendre, comme la voix sinistre du désespoir; chacun reconnaît sa propre pensée dans celle de son camarade; et l'on commence à s'entretenir de chair et de sang, en se demandant qui d'entre eux servira de nourriture aux autres.

LXXIV.

Mais avant d'en venir à cette extrémité, ils se partagèrent, ce jour-là, quelques vêtemens de peau et le cuir de leurs chaussures; et puis, promenant ses regards autour de soi, chacun vit avec désespoir qu'il n'y avait personne qui fût prêt à se sacrifier. Que faire? On propose de tirer au sort, on prépare les billets qui désigneront la victime... Ma muse frémit de raconter que, faute de papier, on arracha à don Juan la lettre de Julia.

LXXV.

Les lots sont faits, marqués, mêlés et distribués dans une silencieuse horreur; cette distribution apaisa même un moment cette faim féroce qui, comme le vautour de Prométhée, réclamait cette abomination; aucun d'eux n'avait médité ou comploté le premier cette résolution affreuse, c'était la nature qui les y avait poussés tous sans permettre à aucun de rester neutre, et le sort tomba sur le précepteur de Juan.

LXXVI.

L'infortuné demanda comme une grâce qu'on voulût bien le saigner. Le chirurgien du vaisseau avait ses instrumens; il ouvrit l'artère de Pedrillo, qui expira si tranquillement, qu'on aurait eu de la peine à déterminer quand il cessa de vivre. Il mourut comme il avait vécu, dans sa croyance, la religion catholique. C'est ainsi que fait, en général, le commun des hommes. Il baisa d'abord, avec un pieux recueillement, un petit crucifix, et puis tendit sa veine jugulaire et son poignet.

LXXVII.

Le chirurgien, à défaut d'autre salaire, réclama pour ses peines le choix des morceaux; mais, pressé par une soif brûlante, il préféra s'abreuver du sang qui jaillissait des veines entr'ouvertes. On ne garda qu'une partie du cadavre, l'autre fut jetée à la mer avec les entrailles et la cervelle. Deux requins qui suivaient la chaloupe en firent leur régal. Les matelots apaisèrent leur faim avec ce qui resta du pauvre Pedrillo.

LXXVIII.

Tous les matelots en mangèrent; tous, excepté trois ou quatre auxquels il faut joindre Don Juan, qui, ayant la veille refusé de se nourrir de la chair de son épagneul, n'écouta pas davantage sa faim cette fois. Comment aurait-il pu consentir, quelle que fût l'extrémité où il se trouvait, à porter une dent sacrilège sur le cadavre de l'homme qui avait été son précepteur et son pasteur spirituel!

LXXIX.

Il fut heureux de s'en être abstenu; car les conséquences de ce repas furent épouvantables à l'extrême: tous ceux qui avaient été les plus voraces tombèrent dans un délire furieux. Mon Dieu! les voilà qui blasphèment, écument, se roulent dans les convulsions les plus cruelles! les voilà qui avalent à grands traits l'eau salée de la mer, comme si c'eût été l'eau d'un torrent; et, grinçant des dents, hurlant, portant sur eux-mêmes leurs ongles déchirans, ils meurent dans le désespoir, avec un rire d'hyène.

LXXX.

Le nombre de nos gens fut bien réduit par cette punition du ciel. Ceux qui survécurent étaient d'une maigreur extrême; quelques uns perdirent tout-à-coup la mémoire, plus heureux que ceux qui avaient encore le sentiment de

leurs maux. Mais il s'en trouva qui complotèrent un second assassinat, n'étant pas suffisamment avertis par le spectacle affreux de l'agonie de leurs camarades.

LXXXI.

Ils jetèrent les yeux sur le contre-maître, comme le plus gras de la troupe ; mais, outre sa répugnance pour une telle destinée, certaines raisons particulières contribuèrent à le sauver. On se rappela, entre autres, qu'il avait été malade dernièrement, et il dut surtout son salut à un petit cadeau que lui avaient fait avant son départ les dames de Cadix, par une souscription générale.

LXXXII.

Il restait encore quelque chose du pauvre Pedrillo ; on s'en nourrit avec épargne. Quelques uns avaient peur, et les autres, imposant silence à leur appétit, se contentaient de prendre de temps en temps un léger morceau de chair ; le seul Juan s'abstint toujours d'y toucher, et trompa sa faim en mâchant un morceau de bambou et un peu de plomb. Ayant enfin attrapé deux nigauds et un noddy *, ils cessèrent de se nourrir du cadavre.

LXXXIII.

Si le sort de Pedrillo vous révolte, rappelez-vous ce comte Ugolin, qui se remet à dévorer la tête de son ennemi, après avoir poliment conté son histoire **. Si un ennemi peut servir de nourriture en enfer, on peut fort bien, sans être beaucoup plus horrible que le Dante, manger de

* *Boobie*, *noddy* : le *boobic* (nigaud) est une espèce de cormoran, et le *noddy* (mot anglais conservé par Buffon et signifiant aussi nigaud) est une espèce d'hirondelle de mer, ou sterne, *sterna stolidus*. Le nom de ces oiseaux leur vient de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre en venant s'abattre sur les navires.

A. P.

** « Quand il eut fini de parler, il reprit le misérable crâne avec ses dents, qui pénétrèrent jusqu'à l'os, comme celles d'un chien. » *L'Enfer*, ch. xxxvi.

ses amis, quand les rations réduites des naufragés sont devenues trop rares.

LXXXIV.

Cette même nuit il tomba une ondée attendue par ces bouches béantes comme est attendue une pluie d'été par les crevasses de la terre poudreuse. Il faut que la soif apprenne aux hommes la valeur de la bonne eau. Si vous aviez habité l'Espagne et la Turquie, si vous vous étiez trouvés au milieu d'un équipage échappé à la mer, ou si vous aviez entendu jamais le son de la clochette des chameaux dans les sables de la Syrie, vous auriez plus d'une fois désiré d'être dans l'endroit où se cache, dit-on, la vérité... au fond d'un puits.

LXXXV.

La pluie tombait par torrent, mais nos pauvres naufragés n'en étaient pas plus riches; enfin ils trouvèrent une vieille toile en lambeaux qui fut pour eux une espèce de vase spongieux, et lorsqu'ils la crurent complètement imbibée, ils la tordirent et se désaltérèrent. Un misérable fossoyeur au gosier sec eût préféré un pot de *porter*; mais les compagnons de Juan prétendirent n'avoir jamais connu jusqu'à ce moment le plaisir de boire.

LXXXVI.

Cette eau semblait des flots de nectar à leurs lèvres arides et sillonnées par des gerçures saignantes. Leurs gosiers étaient comme des fours brûlans, et leurs langues enflées étaient noires comme celle du mauvais riche qui, du fond des enfers, demandait en vain au mendiant bienheureux une goutte d'eau, alors que chaque goutte eût été pour lui une joie du paradis... Si cela est vrai, ma foi! il y a quelques chrétiens qui ont une croyance consolante.

LXXXVII.

Dans cet équipage, horrible à voir, étaient deux pères

qui avaient chacun leur fils avec eux. Le fils de l'un était plus robuste et en apparence plus capable de supporter la fatigue, mais il mourut bientôt : lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, son plus proche camarade le dit à son père, qui le regarda en disant : Que la volonté du ciel soit faite ! je n'y puis rien ; et il vit jeter le cadavre à la mer, sans une larme et sans un sanglot.

LXXXVIII.

L'autre père avait un fils plus faible, d'un teint plus doux, et de formes plus délicates ; mais ce jeune homme résista long-temps et supporta son sort avec patience et résignation, parlant peu, et souriant quelquefois, comme pour alléger le poids qu'il voyait s'amasser sur le cœur de son père, accablé par la pensée mortelle de leur prochaine séparation.

LXXXIX.

Son père s'inclina sur lui, et ne détacha plus ses yeux de son visage : de la main il essuyait l'écume qui souillait ses lèvres décolorées. Lorsque enfin la pluie tant désirée vint à tomber, les yeux du jeune homme déjà ternes et vitreux brillèrent un moment et semblèrent rouler dans leurs orbites : le père exprima quelques gouttes d'eau dans la bouche de son fils mourant ;.... mais en vain !

XC.

Le jeune homme expira : le père tint long-temps encore son cadavre dans ses bras, sans cesser de le regarder ; et, lorsque enfin la mort ne lui laissa plus aucun doute, qu'il sentit le cadavre glacé peser sur son cœur, qu'il n'y eut plus ni espérance ni pulsation, il le veillait encore avec anxiété, jusqu'à ce qu'enfin on le jeta à la mer, et qu'il disparut, emporté par la vague impitoyable : alors il tomba lui-même muet et glacé, ne donnant d'autre signe de vie que le frémissement de ses membres.

XCI.

Un arc-en-ciel, perçant les nuages épars, apparut soudain sur la sombre étendue de l'océan, en posant sa base lumineuse sur l'onde tremblante; tout ce qu'il embrassait dans son cercle radieux contrastait par sa couleur éclairée avec tout ce qui était au dehors; puis il s'étendit et flotta comme une bannière; ensuite il se changea en arc tendu, et disparut enfin aux yeux de nos malheureux naufragés.

XCII.

Ces changemens de couleur étaient naturels : un arc-en-ciel est un véritable caméléon céleste, enfant aérien des vapeurs et du soleil, né dans la pourpre, bercé dans le vermillon, baptisé dans l'or liquide, et emmaillotté dans des langes noirs, brillant et semblable à ces croissans placés sur les pavillons des Turcs, puis soudain fondant toutes ses couleurs en une seule, comme un œil poché dans une dispute (car quelquefois on est obligé de boxer sans masque).

XCIII.

Nos marins naufragés le prirent pour un heureux présage;.... on n'a pas tort de le croire comme eux quelquefois. C'était une vieille habitude chez les Grecs et chez les Romains, et qui peut être utile quand a affaire à des gens découragés. Certainement les noyés avaient besoin plus que personne de motifs d'encouragement : ce signe céleste leur sembla l'Espérance elle-même,.... un véritable kaléidoscope céleste.

XCIV.

A peu près au même instant un bel oiseau blanc, dont les pattes étaient garnies de duvet, et assez semblable à une colombe par la forme et le plumage, vint voltiger au-dessus de leurs têtes. Cet oiseau s'était probablement égaré dans son vol; il essaya de se percher sur la chaloupe, quoiqu'il y

aperçût des hommes qui le regardaient; il vint et revint sans cesse en battant des ailes jusqu'à ce que la nuit parût. Ce présage fut regardé comme plus heureux que le premier.

XCV.

Mais je dois remarquer que cet oiseau de bon augure fut très bien avisé de ne pas se reposer sur les cordages de la chaloupe; il ne s'y fût pas arrêté aussi sûrement que sur la flèche d'un clocher, et c'eût été la colombe de l'arche de Noé revenant de son heureux message, qu'elle eût été dévorée sans pitié, et sa branche d'olivier avec elle.

XCVI.

A l'entrée de la nuit le vent commença à souffler, mais faiblement; la voûte céleste était parsemée d'étoiles; mais l'équipage était dans un tel état de détresse qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Les uns croyaient voir la terre, les autres s'écriaient douloureusement : « Non !... » C'étaient les vapeurs de l'atmosphère qui les trompaient : ceux-ci juraient qu'ils entendaient des brisans, ceux-là prétendaient qu'on avait tiré des coups de canon, et il y eut un moment où tous crurent que ces derniers avaient raison.

XCVII.

Au point du jour, le vent tomba : tout-à-coup le matelot qui était de quart s'écria qu'il voyait la terre, et jura que pour cette fois c'était bien la terre : « Que je ne la revoie jamais si je me trompe ! » disait-il. Ses compagnons se frotèrent les yeux et reconnurent une baie vers laquelle ils dirigèrent la chaloupe. C'était bien un rivage, en effet, qui s'élevait et devenait de plus en plus distinct à mesure qu'ils en approchaient.

XCVIII.

A cette vue, l'un fondit en larmes, l'autre laissa lire dans

son regard stupéfait que la crainte se mêlait encore à l'espérance : il semblait être devenu insensible à tout ; un troisième priait (pour la première fois peut-être depuis bien des années). Au fond de la chaloupe , trois hommes restaient endormis ; on voulut les tirer par la main et leur secouer la tête pour les réveiller... ils étaient morts.

XCIX.

Le jour précédent, les naufragés avaient surpris une tortue , de l'espèce de celles qu'on appelle *bec-à-faucon* *, qui était endormie sur l'eau , et ils furent assez heureux pour glisser doucement jusqu'à elle et s'en emparer. Ce fut pour eux une nourriture qui prolongea leur vie d'un jour , et pour leur courage un aliment encore plus utile , par l'espérance qu'elle leur inspira ; ils s'imaginèrent que , dans leur infortune , ce n'était pas au seul hasard qu'ils étaient redevables d'un semblable secours.

C.

La terre, qu'ils voyaient enfin , leur parut une côte rocailleuse : entraînés avec rapidité par un courant , ils reconnurent bientôt de hautes montagnes qui se dessinaient à l'horizon. Les voilà qui se perdent en conjectures , ignorant tous dans quelle partie du globe ils se trouvaient : tant les vents avaient changé de direction ! Celui-ci voulait que ce fût le mont Etna , celui-là prétendait reconnaître Candie , Chypre , Rhodes ou d'autres îles.

CI.

Cependant le courant , aidé d'une brise qui se leva , les poussait toujours vers ce rivage consolateur ; en voyant ces

* C'est cette chelonée (tortue de mer) nommée caret , *chelonina imbricata* , dont les mâchoires sont saillantes et l'inférieure recourbée par en-haut , d'où les marins l'appellent *bec-à-faucon*. Sa chair est désagréable , mais sa dépouille est précieuse comme ornement. A. P.

spectres pâles et décharnés, on eût pris la chaloupe pour la barque de Caron. Elle ne contenait plus que quatre hommes encore vivans, et les trois derniers morts, qu'ils n'avaient plus la force de jeter dans la mer avec ceux qui y avaient déjà trouvé leur tombeau. Les deux requins ne cessaient point de les suivre, et faisaient parfois jaillir l'écume des flots sur leurs visages.

CII.

La soif, la famine, le désespoir, le froid et la chaleur les avaient tellement exténués et rendus méconnaissables, qu'une mère n'eût pu distinguer son fils parmi ces squelettes vivans. L'humide froidure des nuits, les rayons brûlans du soleil, avaient réduit peu à peu l'équipage à quelques hommes ; mais ce fut surtout l'espèce de suicide qu'ils commirent en mangeant Pedrillo et en buvant de l'eau salée qui hâta leur mort.

CIII.

En s'approchant de la terre, dont ils remarquaient l'aspect inégal, ils sentirent la douce fraîcheur du feuillage qui, en se balançant dans la forêt, purifiait l'air d'alentour. Avec quel ravissement ils reposèrent sur le vert rideau des arbres leurs yeux vitrés, que fatiguaient depuis si long-temps la surface polie des vagues et un ciel nu et brûlant !... ils trouvaient charmant tout objet qui pouvait les distraire de l'éternelle et effrayante immensité de l'eau salée.

CIV.

Le rivage leur paraissait sauvage et inhabité ; l'océan l'environnait du terrible rempart de ses flots ; mais ils étaient affamés de la terre, et ils continuèrent à s'abandonner aux vagues, quoique le courant les poussât droit vers un récif, qui commença bientôt à leur montrer au milieu de l'onde sa tête couronnée d'une écume bouillonnante : n'apercevant

aucun lieu pour aborder plus sûrement, ils ne détournèrent point la chaloupe, et la firent submerger.

CV.

Heureusement pour Juan qu'il avait l'habitude de se baigner dans le Guadalquivir, et qu'ayant appris à nager dans ce noble fleuve il avait eu plusieurs fois l'occasion de s'en applaudir. On eût difficilement trouvé un nageur plus habile; il eût peut-être traversé l'Hellespont comme Léandre : M. Ekenhead et moi nous l'avons fait (exploit dont nous n'avons pas été peu fiers ¹).

CVI.

Aussi, tout maigre et tout épuisé qu'il était, il osa confier ses membres aux vagues, et essaya de gagner, avant la nuit, la plage qu'il avait devant lui. Le plus grand danger qu'il eut à courir, ce fut la voracité d'un requin qui emporta un de ses compagnons par la jambe; les deux autres se noyèrent, et il n'y eut que Juan qui put atteindre le rivage.

CVII.

Il ne serait peut-être jamais arrivé sans la rame que la Providence lui envoya au moment où ses faibles bras ne pouvaient plus fendre les vagues. Il allait être englouti lorsqu'elle vint flotter devant lui; il la saisit, et s'y tint cramponné malgré le choc répété des lames. Enfin, à force de nager, de plonger et revenir sur l'eau, il roula sur la grève, presque sans mouvement.

CVIII.

Là, respirant à peine, il creusa avec ses ongles dans le sable pour s'y attacher, de peur que la vague, qui semblait mugir de colère en le laissant échapper, ne revînt le reprendre, et le plonger dans le gouffre insatiable. Il resta étendu devant l'entrée d'une grotte taillée dans le rocher; il conser-

vait assez de vie pour sentir ses maux , et penser que ce serait peut-être en vain qu'il aurait échappé à ce dernier naufrage.

CIX.

Il essaya de se relever avec un long et pénible effort ; mais il retombait aussitôt sur ses genoux ensanglantés et sur sa main tremblante. Il chercha ensuite des yeux ses compagnons d'infortune : aucun n'arrivait pour partager sa destinée. Il reconnut seulement le cadavre de l'un des trois hommes morts de faim trois jours auparavant , et qui venait de trouver une sépulture sur une plage inconnue.

CX.

Tout-à-coup les yeux de Juan se troublèrent ; un vertige s'empara de son cerveau , et il tomba en croyant voir tourner le sable autour de lui. Tous ses sens l'abandonnèrent , il resta couché sur le côté , retenant encore , dans ses mains humides , la rame qui avait été son salut après avoir servi de mât à la chaloupe. Semblable à un lis flétri , il était étendu , le visage pâle et les membres exténués , mais beau encore autant que peut l'être une créature d'argile.

CXI.

Juan ne put jamais se rappeler combien avait duré cet évanouissement ; car toute idée de la terre était éteinte en lui , et le temps n'avait plus ni nuit ni jour pour son sang glacé et ses sens engourdis. Il ignora aussi comment se terminèrent cette angoisse et cette faiblesse , lorsqu'il se réveilla avec la sensation douloureuse de ses membres brisés et des battemens convulsifs de son cœur ; car la mort , quoique vaincue , ne lâchait qu'à regret sa proie.

CXII.

Il ouvrait les yeux , les fermait pour les ouvrir encore ; tout ce qu'il éprouvait lui paraissait douteux et confus. Il

crovait être dans la chaloupe et sortir d'un songe pénible pour lutter encore contre son désespoir et regretter que son sommeil n'eût pas été celui de la mort. Peu à peu le sentiment lui revint, ses idées s'éclaircirent, et ses yeux, encore troubles, aperçurent la jolie figure d'une fille de dix-sept ans.

CXIII.

Elle était penchée sur lui, et sa petite bouche semblait chercher s'il respirait encore. La douce chaleur de sa main acheva de le rappeler à la vie. Elle mouillait ses tempes glacées, cherchait à ranimer le sang dans ses veines, jusqu'à ce que répondant à ce toucher délicat et à cette sollicitude touchante, un soupir lui apprit que ses efforts bienveillans avaient enfin réussi.

CXIV.

Alors elle fit avaler à Juan quelques gouttes d'une liqueur cordiale, et jeta un manteau sur ses membres à demi nus. Son bras gracieux releva sa tête penchée; elle appuya sur son front couvert de la pâleur de la mort, une joue brillante de la fraîcheur et du coloris de la rose. Elle exprima aussi l'onde amère des touffes humides de ses longs cheveux, en épiait avec inquiétude chaque nouveau mouvement qui arrachait un soupir du sein oppressé de Juan, et du sien en même temps.

CXV.

Cette fille bienfaisante était accompagnée d'une autre, jeune aussi, quoique plus âgée qu'elle, et dont les traits avaient quelque chose de moins grave et de moins délicat. Toutes deux portèrent Juan avec précaution dans la grotte et commencèrent à allumer du feu. Au moment où les flammes répandirent une brillante clarté sous ces voûtes ignorées des rayons du soleil, la jeune fille, ou n'importe qui elle était, se montra avec sa taille élégante et sa rare beauté.

CXVI.

Son front était orné de bijoux d'or qui brillaient sur sa chevelure brune, dont les flots étaient roulés en tresses; et quoique sa taille fût des plus hautes que puisse avoir une femme, ils descendaient presque jusqu'à ses talons; on voyait dans sa physionomie un air d'autorité qui indiquait qu'elle tenait un rang dans cette contrée.

CXVII.

Ses cheveux, ai-je dit, étaient bruns, mais ses yeux étaient noirs comme la nuit*, et les longs cils de ses paupières de la même couleur: c'est sous ces paupières qu'est cachée l'attraction la plus puissante: car lorsque le regard jaillit tout-à-coup de ces franges soyeuses, il a plus de force que la flèche la plus rapide; tel un serpent replié sur lui-même se déroule de toute la longueur de ses anneaux, et vous révèle à la fois son venin et sa vigueur.

CXVIII.

Son front était blanc et petit, les couleurs pures de ses joues ressemblaient à celles de ces nuages du soir que le soleil couchant teint en rose. Ses lèvres dont la supérieure était un peu relevée... (lèvres ravissantes qui font tant rêver une fois qu'on les a vues...) en un mot, elle eût pu servir de modèle à un statuaire. (Ces gens-là font un métier d'imposteurs! J'ai connu des femmes réelles et plus belles cent fois que leur absurde idéal de marbre.)

CXIX.

Que je vous dise pourquoi je parle ainsi, car il est juste

* Black as death : *noirs comme la mort* ; mais ici la traduction littérale devient une espèce de contre-sens en français, où nous avons la locution de *pâle* comme la mort. Le substantif *death* participe d'ailleurs ici du sens de l'adjectif *dead*, qui exprime ce qu'il y a de plus sombre : Dryden a dit : *in dead of night*, dans la nuit la plus noire. A. P.

de ne pas blâmer sans motif raisonnable. J'ai connu une lady irlandaise, dont jamais on n'a pu bien faire le buste, quoiqu'elle eût souvent servi de modèle, et si jamais elle doit céder aux rides inexorables de la nature et du temps, elles détruiront un visage qui n'a jamais pu être conçu par la pensée mortelle, ni copié par le ciseau.

CXX.

Et telle était la *Dame de la grotte*. Ses vêtemens différaient de ceux des Espagnoles ; ils étaient plus simples, mais d'une couleur moins sombre ; car l'on sait que les femmes espagnoles bannissent de leur parure toute couleur brillante. Ah ! pourtant (mode, qui j'espère ne passera jamais), lorsqu'elles drapent autour d'elles la basquine et la mantille, il y a tout à la fois en elles quelque chose de folâtre et de mystique.

CXXI.

Ce n'était pas là le costume de notre belle. Sa robe était de toute couleur, et d'un tissu très fin. Ses cheveux erraient négligemment autour de son front ; mais l'or et les pierres précieuses y brillaient avec profusion. Sa ceinture avait un nœud de diamans, et son voile était de la plus riche dentelle. Des bagues du plus grand prix ornaient ses jolis doigts ; mais ce qu'il y avait de choquant, ses petits pieds, blancs comme la neige, avaient des souliers et pas de bas.

CXXII.

Les vêtemens de l'autre jeune fille ressemblaient assez à ceux de la première ; mais ils étaient d'une étoffe inférieure. Elle portait moins de bijoux et d'ornemens. Ce n'était point de l'or, mais de l'argent qui brillait sur sa tête. Son voile était d'une gaze plus grossière. Il y avait autant d'assurance dans ses regards, mais moins de supériorité. Sa chevelure était plus épaisse et moins longue. Ses yeux étaient aussi noirs, mais plus vifs et plus petits.

CXXIII.

Ces deux personnes prodiguaient leurs soins à Don Juan : elles lui donnèrent des vêtemens et de la nourriture ; il en reçut aussi ces petites attentions qui, je dois l'avouer, ne sont connues que des femmes, toujours ingénieuses dans les inventions délicates. Elles firent un excellent bouillon : c'est un plat que la poésie se permet rarement de nommer ; mais, depuis le repas que l'Achille d'Homère commanda pour ses nouveaux hôtes *, jamais on n'avait préparé un mets plus exquis.

CXXIV.

Je veux vous apprendre quel était ce couple féminin, de peur que vous n'alliez croire que c'étaient des princesses déguisées. Je hais les contes mystérieux et les coups de théâtre, qui sont si fort du goût de nos poètes modernes. Je vais donc, sans plus tarder, faire paraître devant vos yeux ces deux beautés telles qu'elles étaient réellement. L'une était la maîtresse, et l'autre la suivante. La première était la fille unique d'un vieillard qui vivait sur la mer.

CXXV.

Il avait été pêcheur dans sa jeunesse, et c'était bien encore une espèce de pêcheur ; mais d'autres spéculations l'attiraient sur la mer, spéculations moins honorables, il est vrai, que la pêche. Un peu de contrebande et un peu de piraterie l'avaient, au bout du compte, rendu seul propriétaire d'un million de piastres qui avaient eu maint autre maître avant lui.

CXXVI.

C'était donc un pêcheur ; mais un pêcheur d'hommes, comme l'apôtre saint Pierre... et il allait à la pêche des vais-

* Le poète veut parler des trois échines de porc, de mouton et de chèvre que Patrocle fait cuire, dans *l'Iliade*, liv. IX A. P.

seaux marchands, qui parfois tombaient en assez grand nombre dans ses filets. Il confisquait les cargaisons, cherchait aussi des profits dans le marché des esclaves, et fournissait plus d'un morceau friand pour cette branche du commerce ture, où l'on trouve beaucoup à gagner.

CXXVII.

Il était Grec et il avait bâti dans son île (qui était une des Cyclades) une très jolie maison du fruit de son coupable trafic ; là il vivait dans une heureuse aisance. Dieu sait tout l'or qu'il avait volé, et tout le sang qu'il avait répandu ! c'était un vieillard, et... s'il vous plaît, d'une humeur assez triste. Ce que je sais, c'est que sa maison était un bâtiment spacieux, rempli de sculptures, de tableaux et de dorures dans le goût barbaresque.

CXXVIII.

Il avait une fille unique appelée Haïdée, la plus riche héritière des Cyclades, et si belle que sa dot n'était rien en comparaison de son sourire. N'ayant pas encore vingt ans *, elle croissait telle qu'un joli arbre, et, en devenant femme, rejetait de temps en temps quelques amans, pour apprendre comment elle ferait pour accepter un jour celui qui saurait lui plaire.

CXXIX.

Elle se promenait sur le rivage, au coucher du soleil, lorsqu'elle rencontra près de la grotte le pauvre Don Juan sans mouvement, exténué, et presque mort de faim. Il était nu ; elle recula d'abord avec dégoût, comme on pense bien. Cependant elle crut que l'humanité lui faisait une loi de recueillir un étranger qui se mourait, et qui avait la peau si blanche.

* *Still in her teens*, encore dans l'âge où le nombre des années se termine par *een* : *thirteen*, *fourteen*, *fifteen*, *sixteen*, *seventeen*, *eighteen*, *nineteen*, 13, 14, 15, etc., jusqu'à vingt. A. P.

CXXX.

Mais le conduire dans la maison de son père, ce n'était guère le moyen de le sauver, pas plus qu'on ne sauverait une souris, en la livrant au chat, ou un homme en léthargie, en l'enterrant. Le vieux pirate avait tant de νοῦς* que, bien différent de ces honnêtes voleurs arabes, il eût guéri d'abord son hôte, et l'eût ensuite vendu, dès qu'il aurait été hors de danger.

CXXXI.

Aidée des conseils de sa suivante (une jeune fille se confie toujours à sa suivante), elle résolut, pour le moment, de déposer Juan dans la grotte; et, lorsqu'il ouvrit enfin ses yeux noirs, leur charité s'intéressa davantage à l'étranger, et leur compassion s'accrut à un tel degré, qu'elle aurait pu leur faire ouvrir la barrière** du ciel. Saint Paul nous apprend que c'est là le droit de péage qu'on exige là-haut.

CXXXII.

Elles allumèrent du feu comme elles purent, avec les combustibles qu'elles recueillirent dans les alentours de la baie, tels que des planches et des débris de vaisseaux, qui étaient si secs et si vermoulus, qu'un mât était réduit à la grosseur d'une béquille. Dieu merci! les naufrages étaient si fréquens dans ces parages, qu'elles auraient trouvé de quoi allumer vingt feux au lieu d'un.

CXXXIII.

Juan fut déposé sur un lit de fourrures, et couvert d'une pelisse, car Haïdée se dépouilla de ses vêtemens pour faire sa couche: afin qu'il fût plus à l'aise et plus chaudement en

* Le mot grec qui vient ici à propos pour rimer avec *mouse*, signifie *intelligence, esprit, prévoyance*. A. P.

** *Turnpikes*, les portes des barrières sur les grands chemins d'Angleterre, où l'on paie un droit de péage. A. P.

cas qu'il vînt à se réveiller pendant leur absence, Haïdée et sa suivante lui laissèrent chacune un jupon ; elles se promirent de lui rendre visite au lever de l'aurore , et de lui porter pour son déjeuner des œufs , du café , du poisson et du pain.

CXXXIV.

Elles le laissèrent donc seul dans cet appartement d'un nouveau genre , où il dormit comme une toupie , ou comme les morts qui dorment plus profondément peut-être (car Dieu seul le sait) en attendant le grand jour du réveil. Aucun songe ne vint troubler son paisible repos ni lui retracer ses infortunes passées : visions maudites qui nous offrent un tableau si vrai de nos douleurs , que l'œil abusé s'ouvre tout-à-coup humide de larmes !

CXXXV.

Don Juan dormit donc sans rêves ; mais Haïdée , qui avait arrangé son coussin , tourna la tête pour le regarder encore une fois avant de sortir de la grotte , et elle s'arrêta , croyant qu'il l'appelait... Juan était assoupi déjà , mais elle avait cru entendre son nom ; elle le dit du moins , oubliant que le jeune étranger l'ignorait encore. (Hélas ! notre cœur nous échappe aussi vite que la plume ou la langue * !)

CXXXVI.

Elle s'en retourna toute pensive à la maison de son père , recommandant le plus grand secret à Zoé , qui au fond connaissait mieux qu'elle ce qui se passait dans son âme. Zoé était d'un an ou deux plus savante que sa maîtresse : deux ans valent un siècle lorsqu'ils sont bien employés ; or Zoé avait profité de son temps , comme la plupart des femmes , pour acquérir cette utile science que l'on puise à la bonne école de la nature.

* *Lapsus plumæ , lapsus lingue.* A. P.

CXXXVII.

Le matin parut et trouva Juan dormant encore dans sa grotte, où rien n'avait troublé son profond sommeil. Le murmure d'un ruisseau voisin, les premiers rayons du jour, rien ne put l'interrompre; il se reposa tranquillement de ses longues fatigues : le sommeil, comme on pense bien, lui était nécessaire. Qui avait jamais souffert comme lui ! On ne peut rien trouver de comparable à ses infortunes, si ce n'est dans les relations de mon grand-père*.

CXXXVIII.

Il n'en avait pas été de même pour Haïdée : elle se tournait de tous côtés dans son lit; elle se réveillait en sursaut, et, s'endormant de nouveau, elle rêvait de mille naufrages dont elle rencontrait les débris, et voyait de beaux cadavres étendus sur le sable.

Elle réveilla sa suivante de si bonne heure que celle-ci en fut de mauvaise humeur : elle appelait, les uns après les autres, tous les esclaves de son père, Arméniens, Turcs, et Grecs, qui juraient, chacun dans leur langue, qu'ils ne savaient que penser d'une telle lubie.

CXXXIX.

Mais Haïdée voulut se lever et fit lever tout le monde, sous le vain prétexte d'admirer le soleil dont les premiers et les derniers feux embellissent toujours un paysage. Ma foi, j'en conviens, rien n'est beau à voir comme le lever du blond Phébus, lorsque les montagnes sont encore humides des vapeurs du matin, lorsque les oiseaux se réveillent en gazouillant, et que le voile de la nuit est jeté de côté, comme un vêtement de deuil porté pour la mort d'un mari ou d'un autre animal de cette espèce.

* Le commodore Byron, dont le poète s'est souvent appliqué à traduire en vers dans ce chant les expressions nautiques. A. P.

CXL.

Oui, c'est un beau spectacle que celui du soleil levant ; j'y ai souvent assisté : dernièrement encore j'ai passé tout exprès la nuit à l'attendre. Les médecins disent pourtant que rien n'est plus funeste à la santé. O vous qui voulez ménager votre vie et votre bourse, commencez la journée aux premiers rayons de l'aube matinale, et lorsqu'à l'âge de quatre-vingts ans vous descendrez dans la tombe, faites-y graver que vous vous êtes levés tous les jours à quatre heures.

CXLI.

Haïdée vit donc l'aurore face à face : la sienne était la plus fraîche des deux, quoique l'agitation de ses sens l'eût colorée de ce vermillon que le sang d'un cœur tendrement ému fait naître sur les joues de la beauté. Tel un torrent alpin est borné dans sa course par une montagne, et forme un lac aux vagues onduleuses..... telle est encore la mer Rouge;... mais c'est dommage qu'il n'y ait pas de mer rouge.

CXLII.

La vierge insulaire descendit à la plage et dirigea ses pas légers vers la grotte ; le soleil l'éclairait des feux de son premier regard, et la jeune aurore, la prenant pour une sœur, déposait sur ses lèvres son baiser humide de rosée. Vous auriez commis la même méprise en la voyant, avec cette différence pourtant, que la vierge mortelle, aussi belle et aussi fraîche, avait sur l'autre l'avantage de n'être pas de l'air.

CXLIII.

Lorsque Haïdée fut entrée dans la grotte, timide et empressée à la fois, elle vit que Juan dormait aussi paisiblement qu'un enfant, et s'arrêta comme frappée de respect (le sommeil a quelque chose de solennel !). Puis elle s'a-

vança sur la pointe du pied, et enveloppa soigneusement son jeune inconnu, de peur que l'air trop froid ne gelât ses membres. Muette et immobile comme la mort, elle se tenait penchée sur son visage, et le contemplait en aspirant le léger souffle qui s'échappait de ses lèvres.

CXLIV.

Semblable à un ange incliné sur un mortel vertueux qui s'endort du dernier sommeil des justes, Haïdée admire le pauvre naufragé, pendant que Zoé prépare et fait frire quelques œufs, comptant que le jeune couple demandera sans doute à déjeuner. Pour prévenir ce désir, elle tire ses provisions de la corbeille où elles étaient renfermées.

CXLV.

Elle savait que les meilleurs sentimens ne nous dispensent pas d'alimens, et qu'un jeune homme échappé au naufrage doit être pressé par la faim. D'ailleurs, moins amoureuse que sa maîtresse, Zoé s'ennuyait un peu, et se sentait gelée par l'air humide de la mer. Elle se dépêcha donc de faire cuire le déjeuner. Je ne puis vous dire si elle fit du thé; mais il y avait des œufs, du fruit, du café, du pain, du poisson, du miel, et du vin de Scio... Le tout pour l'amour, et non pour de l'argent.

CXLVI.

Lorsque les œufs furent prêts, ainsi que le café, Zoé aurait bien voulu réveiller Juan, mais Haïdée l'arrêta par le geste impatient de sa petite main; et, sans dire un mot, elle fit un signe avec son doigt, posé sur ses lèvres. Zoé la comprit; et, le premier déjeuner étant perdu, elle se mit à en préparer un second, puisque sa maîtresse lui défendait d'interrompre un sommeil qui lui semblait éternel.

CXLVII.

Juan restait endormi; ses joues, un peu amaigries, étaient

colorées d'une légère teinte de pourpre, semblable à celle dont brillent de loin les neiges des montagnes aux dernières clartés du jour. Les traces de ses longues souffrances restaient empreintes sur son front, où ses veines bleuâtres se dessinaient à peine; sa noire chevelure était humide de l'écume salée des flots, mêlée aux vapeurs des voûtes de la grotte.

CXLVIII.

Haïdée restait penchée sur lui, et Juan semblait endormi comme un jeune enfant sur le sein de sa mère : affaissé comme le saule, lorsque aucun vent ne souffle ; à peine assoupi comme l'océan un jour de calme ; beau comme la rose qui termine une guirlande ; doux comme le cygne nouveau-né dans son nid ; en un mot, c'était un très joli garçon , quoique ses souffrances l'eussent rendu un peu jaune.

CXLIX.

Il se réveille enfin et regarde ; il se serait bien rendormi, mais le charmant visage que rencontrèrent ses yeux les empêcha de se refermer, quoique après tant de fatigues un somme de plus eût été un plaisir de plus ; car ce n'était jamais en vain que visage de femme avait été créé pour Juan ; et même lorsqu'il priait il détournait les yeux des saints hideux et des martyrs velus pour regarder les doux portraits de la vierge Marie.

CL.

Juan se releva donc sur son coude, et regarda la jeune insulaire, sur les joues de laquelle le vermillon de la rose semblait le disputer à la pâleur des lis. Lorsqu'elle fit un effort pour parler, ses yeux furent éloquens, et ses paroles charmèrent le jeune homme. Elle s'exprima en bon grec moderne avec l'accent ionien, lent et doux, pour lui dire qu'il était bien faible, et qu'il devait prendre quelque nourriture, mais ne point parler.

CLI.

Or, Juan ne pouvait comprendre un mot de son discours, n'étant point né Grec ; mais il avait de l'oreille, et la voix d'Haïdée était comme le gazouillement d'un oiseau, si tendre, si délicat, si simple, qu'il n'avait jamais entendu de musique plus touchante. C'était cette espèce de sons qui appellent nos larmes sans que nous sachions pourquoi... un de ces accens irrésistibles qui semblent la voix de la Mélodie elle-même descendant de son trône.

CLII.

Juan ouvrait les yeux, comme celui qu'a réveillé le son lointain d'un orgue, et qui doute dans son extase s'il rêve encore, jusqu'à ce que le charme soit interrompu par la voix glapissante du watchman *, ou par la main maudite d'un valet matinal qui frappe à la porte. C'est du moins un bruit fort ennuyeux pour moi qui aime le sommeil du matin, car la nuit prête aux femmes et aux étoiles des charmes plus brillans.

CLIII.

Juan fut tiré de son rêve, de son sommeil, ou n'importe ce que c'était, par la sensation d'un prodigieux appétit. La fumée de la cuisine faite par Zoé agit probablement sur ses sens ; et la vue de la flamme, qu'entretenait la suivante agenouillée devant le feu pour avoir soin de ses plats, contribua aussi à le réveiller complètement, et à lui faire désirer de quoi se sustenter : un beef-steak aurait surtout été fort de son goût.

CLIV.

Mais le bœuf est rare dans ces îles ; on y trouve abondamment des boucs, des chevreaux et des moutons, et lorsque l'on célèbre une fête, on sait fort bien mettre un gi-

* Le watchman ou garde de nuit qui annonce les heures. A. P.

got à la broche. Mais quelques unes de ces îles sont d'arides rochers, où l'on rencontre à peine une hutte; les autres sont riantes et fertiles... Celle où se trouvait notre héros n'était pas très étendue, mais elle était des plus riches.

CLV.

Le bœuf est rare, ai-je dit, et je ne puis m'empêcher de songer que la vieille fable du Minotaure... (dans nos mœurs modernes, on condamne avec juste raison le goût choquant de cette royale dame qui se masqua en vache *...); je pense, dis-je, que cette fable (en écartant l'allégorie) n'était qu'une manière emblématique de nous apprendre que Pasiphaé favorisa la propagation des bestiaux, pour rendre les Crétois plus braves à la guerre.

CLVI.

Nous savons tous que le peuple anglais se nourrit surtout de bœuf... Je ne parle pas de la bière, ce n'est qu'une liqueur, et elle n'a rien de commun avec mon sujet... Or le peuple anglais est grand amateur de la guerre... C'est un plaisir comme un autre... mais un peu cher. Tels furent les Crétois... J'en conclus que le bœuf et les combats furent introduits en Crète par Pasiphaé.

CLVII.

Mais reprenons notre récit. Juan releva sa tête languissante, l'appuya sur son coude, et vit trois ou quatre mets qui depuis long-temps n'avaient réjoui sa vue; tout ce qu'il avait mangé dernièrement avait été entièrement cru, et il loua le Seigneur de ce changement; le vautour de la faim le déchirait encore; aussi se jeta-t-il sur tout ce qu'on lui offrait, avec la gloutonnerie d'un prêtre, d'un requin, d'un alderman ou d'un brochet.

* Q uæ torvum ligno decepit adultera torum. (OVIDE.)

CLVIII.

Il mangeait, et il était servi à plaisir. Haïdée, qui l'admirait avec la complaisance d'une mère, l'eût laissé se remplir l'estomac au-delà de toutes les bornes, souriant de voir un appétit si vif à celui qu'elle avait cru mort; mais Zoé, plus âgée qu'Haïdée, savait (par tradition, car elle n'avait jamais lu) qu'un homme affamé doit se nourrir avec modération et manger par cuillerées, s'il ne veut s'exposer à crever infailliblement.

CLIX.

Elle prit donc la liberté de faire entendre à sa maîtresse que ce jeune étranger, qui était cause qu'elle avait quitté son lit de si bon matin, devait s'abstenir de manger davantage, de peur de rester sur la place; ce qu'elle exprima plutôt par ses gestes que par ses paroles, vu l'urgence du cas: elle arracha le morceau que Juan allait porter à sa bouche, et refusa de lui en donner un autre, disant qu'il avait déjà mangé plus qu'il n'en faudrait pour rendre un cheval malade.

CLX.

Autre soin: ... Juan n'avait pour tout vêtement qu'un large pantalon à peine décent; nos deux Grecques s'occupèrent donc de l'équiper: elles jetèrent ses haillons dans le feu, et le vêtirent provisoirement comme un Turc ou comme un Grec; c'est-à-dire, ce qui fait seulement une légère différence, qu'elles ne lui donnèrent ni turban, ni pantoufles, ni pistolets, ni dagues; du reste il eut, à quelques points d'aiguille près, un costume complet, une chemise blanche et de vastes culottes.

CLXI.

Haïdée se mit alors en devoir de jaser: Juan ne comprenait pas un mot de son langage; mais il écoutait si attenti-

vement que, dans son empressement, elle continuait de parler, sans prendre haleine, à son protégé, qui se gardait bien de l'interrompre, jusqu'à ce qu'enfin, s'arrêtant tout essoufflée, elle s'aperçut qu'il ne comprenait pas la langue romaine.

CLXII.

Elle s'avisa d'avoir recours aux gestes et aux signes, aux sourires et aux œillades expressives, en lisant (seule lecture qu'elle était en état de faire), dans les yeux de Juan, la réponse qu'elle demandait; cette réponse la sympathie la lui faisait trouver éloquente : l'âme se peint rapidement dans un regard; et Haïdée devina dans ceux de Juan un million de choses qu'elle n'eut pas de peine à interpréter.

CLXIII.

Alors, par le mouvement de ses doigts et le jeu de ses yeux, par le moyen de mots qu'il répétait après elle, Juan reçut sa première leçon dans la langue d'Haïdée; sans doute qu'il faisait bien plus d'attention à ses regards qu'à ses paroles, comme celui qui étudie les astres tourne plus souvent les yeux vers la voûte étoilée que vers son livre. Juan apprit plus vite son alpha-bêta par les œillades de sa maîtresse, qu'il ne l'eût fait avec des lettres imprimées.

CLXIV.

Il est charmant d'être initié dans une langue étrangère par les yeux et les lèvres d'une femme... c'est-à-dire bien entendu lorsque la maîtresse et l'écolier sont jeunes l'un et l'autre; c'est du moins ainsi que j'ai été enseigné jadis : une femme vous sourit si tendrement lorsqu'on dit bien ! elle sourit encore lorsqu'on dit mal ; et puis vient un doux serrement de mains, et peut-être même un chaste baiser... La preuve que je sais, je le dois à cette méthode.

CLXV.

C'est ainsi que j'appris quelques mots de ture, de grec et d'espagnol; pour l'italien, je n'en sais guère, n'ayant point eu de maîtres. Je n'ose me vanter d'être très habile pour parler anglais, ayant principalement appris cette langue dans les livres des prédicateurs, Barrow, South, Tillotson et Blair, que j'étudie chaque semaine, comme les auteurs les plus éloquentes par leur piété et leur prose... Quant à vos poètes, je les déteste et ne les lis jamais.

CLXVI.

Quant à vos dames, je n'ai rien à dire. Déserteur de vos cercles à la mode, où *, comme d'autres jeunes fats, j'ai eu mes beaux jours, comme les autres aussi j'ai eu peut-être ma passion... mais comme tant d'autres choses, c'est une chose passée et oubliée. Tous ces fous de la Grande-Bretagne, à qui je pourrais bien sangler quelques fêrûles, ennemis, amis, hommes, femmes, ils sont pour moi comme le rêve du passé qui ne reviendra plus.

CLXVII.

Retournons auprès de Don Juan : il commençait à entendre des mots nouveaux pour lui, et à les répéter; mais il éprouvait en même temps un sentiment aussi universel que le soleil, et qui ne pouvait pas plus être tenu caché dans son cœur que dans celui d'une nonne **. Il était amoureux... allons, lecteurs, avouez que vous l'auriez été comme lui d'une jeune bienfaitrice... L'amour vint à Juan comme il vient à tout le monde.

*

* Where I, like other dogs, have had my day.

où, comme d'autres chiens, j'ai eu mon temps. Le mot de *chien*, qui est ici, comme toute la phrase, une citation, est pris dans un sens ironiquement familier : nous avons traduit l'idée, sinon le mot. A. P.

** Desir de nonne est un feu qui devoit. GRESSET. A. P.

CLXVIII.

Chaque jour, au lever de l'aurore (c'était un peu matin pour Don Juan qui aimait assez à dormir), Haïdée se rendait à la grotte, mais c'était tout simplement pour contempler son ami dans son sommeil. Elle soulevait les boucles de sa chevelure d'une main si délicate qu'elle ne le réveillait pas, et sa tête restait penchée en silence sur le visage de Don Juan, semblable au vent du sud qui s'arrête sur un lit de roses.

CLXIX.

Chaque jour cependant la fraîcheur revenait sur les joues de Juan, chaque jour sa santé se rétablissait; heureusement, car la santé est le premier besoin de l'homme et l'essence du véritable amour. La santé et l'oisiveté sont pour une passion ce que l'huile et la poudre sont pour le feu. On doit aussi beaucoup à Cérès et à Bacchus; et, sans ces deux auxiliaires, Vénus cesse bientôt de nous attaquer.

CLXX.

Tandis que Vénus occupe notre cœur (sans le cœur l'amour est bon encore sans doute, mais beaucoup moins), Cérès nous présente une excellente soupe; car un amant de chair et d'os a besoin d'être restauré, et Bacchus verse du vin, ou présente une gelée. Des œufs, des huitres aussi, sont des alimens très bons pour l'amour; mais à qui devons-nous là-haut ces mets précieux? le ciel le sait... peut-être c'est à Neptune, à Pan ou à Jupiter.

CLXXI.

Lorsque Juan se réveillait, il trouvait toujours de bonnes choses toutes prêtes. Il prenait un bain, déjeunait, et admirait les plus beaux yeux qui eussent jamais ému le cœur d'un jeune homme; sans compter les yeux fripons de la

suivante, qui étaient fort jolis, malgré leur petitesse; mais j'en ai déjà parlé. Rien n'est maussade comme les répétitions... Je dis donc, en deux mots, que Juan, après s'être baigné dans la mer, revenait toujours au café et à Haïdée.

CLXXII.

Ils étaient si jeunes tous deux, Haïdée était si innocente, que le bain n'avait rien qui lui fit peur. Juan était, aux yeux de la jeune Grecque, cet être que ses vœux appelaient depuis deux ans, et qui lui avait souvent apparu dans ses songes; c'était le mortel qu'elle devait rendre heureux, destiné à être aimé par elle, et à faire son bonheur. Qui veut connaître les vrais plaisirs doit les partager. Le bonheur naquit avec un frère jumeau.

CLXXIII.

C'était un plaisir si doux pour Haïdée de regarder Juan! C'était une telle extension de vie que de partager avec lui toute la nature, de frémir sous son toucher, de veiller sur son sommeil, de le voir se réveiller! Vivre avec lui pour toujours, c'eût été trop sans doute, et cependant l'idée d'une séparation la faisait trembler. Juan était son bien, son trésor sauvé de l'océan, et jeté sur la grève comme le riche débris d'un naufrage... C'était son premier, son dernier amour.

CLXXIV.

Un mois s'écoula ainsi. La belle Haïdée rendait tous les jours visite à son ami, et prenait tant de précautions qu'il resta inconnu dans l'asile de la grotte. Enfin son père fit un voyage sur mer. On l'avait averti du passage de certains vaisseaux marchands. Ce n'était pas ici une expédition qui eût pour but d'enlever une Io, comme autrefois; il s'agissait de trois navires de Raguse allant à Scio.

CLXXV.

Haïdée demeura entièrement libre : elle n'avait point de

nière ; et , lorsque son père était absent , elle pouvait disposer d'elle , comme une femme mariée , ou toute autre femme qui peut faire tout ce qui lui plaît. N'ayant pas même l'embarras d'un frère , elle était la plus libre de toutes celles qui se sont jamais mirées dans une glace. Je pense , en faisant cette comparaison , aux dames des pays chrétiens , où , comme on sait , les épouses sont rarement mises en surveillance.

CLXXVI.

Elle prolongea donc ses visites et ses entretiens (car il fallait bien causer) ; et Juan avait appris assez le grec pour lui proposer une promenade... Il ne s'était guère promené depuis le jour où , tel qu'une jeune fleur arrachée à sa tige , il avait été trouvé étendu languissant et humide sur la plage. Ils allaient donc se promener dans la soirée , au moment où la lune se levait vis-à-vis le soleil couchant.

CLXXVII.

La côte de l'île était battue par de continuels brisans ; des monts escarpés dominaient le rivage sablonneux , gardé par les récifs et les rochers comme par une armée. Çà et là on voyait quelques anses , dont l'aspect moins terrible offrait un asile à la barque poursuivie par la tempête. La voix menaçante des vagues cessait rarement de se faire entendre , excepté dans les longs jours d'été , où la surface de l'océan brille au loin comme un lac immobile.

CLXXVIII.

L'écume éparpillée que les flots en se retirant laissaient sur le sable ressemblait à la mousse qui couronne un verre de champagne rempli jusqu'au bord : rosée inspiratrice de l'esprit ! douce pluie du cœur ! Il est peu de choses au-dessus du vieux vin... Qu'on prêche tant qu'on voudra , d'autant plus qu'on prêche vainement... Commençons par avoir du vin et une maîtresse ; aujourd'hui plaisir et gaieté , les sermons et l'eau de soude demain.

CLXXIX.

L'homme, étant une créature raisonnable, doit s'enivrer : ce qu'il y a de meilleur dans la vie n'est qu'une ivresse. La gloire, le vin, l'amour et l'argent, voilà où aboutissent les espérances de tous les hommes et de tous les peuples ; voilà la sève de l'arbre de la vie ! sans elle ses branches, si fertiles parfois, seraient flétries et desséchées. Mais, je le répète, buvez jusqu'à l'ivresse, et, si vous vous réveillez avec le mal de tête, vous verrez ce que vous aurez à faire.

CLXXX.

Sonnez ; dites à votre valet d'aller chercher du vin du Rhin et de l'eau de soude. Vous goûterez un plaisir digne de Xercès le grand roi. Ni le sorbet exquis, le délicieux sorbet à la neige, ni le premier jet d'une source dans le désert, ni le bourgogne dans toute la richesse de ses couleurs, après les fatigues d'un voyage, de l'ennui, de l'amour, ou d'une bataille, ne pourraient le disputer au vin du Rhin avec l'eau de soude*.

CLXXXI.

La côte... je crois du moins que c'est là que j'en étais... oui... la côte était alors aussi tranquille que le ciel ; le sable n'était pas bouleversé par l'ouragan ; les vagues n'étaient pas en courroux ; un profond silence régnait au loin, interrompu seulement par le cri de l'oiseau de mer, le bond du dauphin, ou le bruit d'une petite vague qui, retenue dans le creux d'un rocher ou d'un écueil, s'impatientait contre le bord qu'elle mouillait à peine.

CLXXXII.

Juan et Haïdée allaient s'égarer sur la plage ; le père était

* *Hock and soda water*, le vin du Rhin et l'eau de soude ; c'est une boisson favorite des Anglais. Il est des *bouchons* où l'on ne vous sert que de l'eau de Seltz dans l'été. A. P.

parti, ai-je dit, pour une expédition ; et sa fille n'avait ni mère, ni frère, ni gardien, excepté Zoé qui était exacte, il est vrai, à se trouver auprès de sa maîtresse au lever du soleil ; mais qui pensait que son service consistait uniquement à lui apporter de l'eau chaude, à tresser ses longs cheveux, et à lui demander de temps en temps les robes qu'elle ne portait plus.

CLXXXIII.

C'était l'heure de la fraîcheur, alors que le disque rouge du soleil descend derrière une colline azurée, qui semble borner toute la nature, silencieuse et voilée par les ombres du soir, dans la circonférence d'un cercle que tracent d'un côté les montagnes en amphithéâtre, et, de l'autre, l'horizon de la vaste et froide plaine des flots : le ciel était couleur de rose, avec une seule étoile comme un œil étincelant.

CLXXXIV.

Ils erraient donc tous les deux ensemble, en se tenant par la main, sur les cailloux brillans et les coquillages semés sur le sable rendu solide et poli ; ils pénétraient dans les grottes creusées par les tempêtes dans la pierre des rochers ; on croyait y reconnaître le plan exécuté d'une suite d'appartemens, avec des voûtes et des cellules de stalactites. C'est là que Juan et Haïdée se reposaient, les bras entrelacés, cédant au doux charme du crépuscule.

CLXXXV.

Ils admiraient le ciel suspendu sur leurs têtes comme un autre vaste océan aux flots couleur de rose ; ils portaient ensuite leurs regards sur la mer, où déjà se dessinait le large disque de la lune ; ils écoutaient le murmure des vagues et les soupirs de la brise du soir, et puis, surprenant leurs yeux qui se cherchaient avec amour, leurs lèvres se rapprochaient et se réunissaient par un baiser.

CLXXXVI.

C'était un long baiser, un long baiser de jeunesse, de beauté et d'amour, dans lequel tous les sentimens du cœur se concentraient en un seul foyer allumé par un feu céleste; baiser qui n'appartient qu'aux jours de nos premières émotions, alors que le cœur, l'âme et les sens sont émus de concert, alors que le sang est une lave brûlante, le poulx une menace d'explosion, et chaque baiser un tremblement de cœur *; car l'énergie et la vertu d'un baiser doivent, je pense, se juger par sa longueur.

CLXXXVII.

Par sa longueur j'entends sa durée. Dieu sait combien ceux de Juan et d'Haïdée étaient longs; sans doute qu'ils ne s'amusaient pas à le calculer; s'ils l'avaient essayé, auraient-ils pu analyser leurs sensations pendant une seconde? Ils ne s'étaient rien dit; mais leurs lèvres et leurs âmes se sentaient réciproquement attirées, et restaient ainsi réunies, comme un essaim d'abeilles groupées sur une fleur; leurs cœurs étaient les fleurs d'où provenait le miel..

CLXXXVIII.

Ils étaient seuls; mais non pas seuls comme ceux qui se renferment dans leur chambre, et se croient dans la solitude. L'océan silencieux, et la voûte étoilée réfléchie dans les flots, les lueurs mourantes du crépuscule, les sphères muettes et les grottes humides d'alentour, les rapprochaient l'un de l'autre; ils s'embrassaient comme s'il n'y avait sous le ciel d'autres vies que la leur, et comme si cette vie ne devait jamais finir.

CLXXXIX. /

Ils ne craignaient sur cette plage solitaire ni les yeux

* Par analogie avec un tremblement de terre. A. P.

ni les oreilles d'indiscrêts témoins. La nuit ne les épouvantait pas de ses ténèbres. Ils étaient tout l'un pour l'autre; leur entretien consistait en phrases interrompues; ils croyaient parler un langage intelligible : toutes les phrases brûlantes qu'enseignent les passions étaient exprimées pour eux dans un soupir, interprète le plus sûr de l'oracle de la nature, le premier amour..., seule félicité qu'Ève ait laissée à ses filles après sa chute.

CXC.

Haïdée ne parlait point de scrupules; elle ne faisait aucun serment et n'en demandait aucun : elle n'avait jamais entendu parler de promesses trahies, ni des périls que court une amante crédule; elle ignorait la perfidie des hommes : dans sa simplicité, elle se jetait dans les bras de son ami, comme une colombe innocente; et, n'ayant jamais pensé à l'infidélité, elle ne prononçait même pas le mot de constance.

CXCI.

Elle aimait, elle était aimée; elle adorait, et était adorée. Suivant la loi de la nature, les âmes des deux amans, en passant l'une dans l'autre, auraient cessé d'exister dans cette enivrante passion, si les âmes pouvaient mourir; mais par degrés leurs sens se ranimaient pour être encore anéantis et se réveiller encore. Haïdée sentant battre le cœur de Juan contre le sien, rêvait qu'ils ne pourraient plus battre l'un loin de l'autre.

CXCII.

Hélas! ils étaient si jeunes, si beaux, si tendres, si seuls! Ils arrivent ces momens où le cœur trop plein d'un sentiment indéfinissable ne peut plus se commander à lui-même, et nous excite à ces actions dont l'éternité ne pourra détruire le souvenir, mais qu'elle punira, dit-on, par une éternelle pluie des feux de l'enfer, pour quelques momens...

Supplice destiné à tous ceux qui, dans leur vie, se font les uns aux autres plaisir ou peine.

CXIII.

Hélas ! pour Juan ; hélas ! pour Haïdée ; ils étaient si aimans et si aimables ! depuis nos premiers parens , jamais plus joli couple n'avait couru le risque de se damner ! Haïdée , dévote autant que belle , avait sans doute entendu parler des eaux du Styx , de l'enfer et du purgatoire... mais elle oublia ce qu'on lui en avait dit au moment critique où elle aurait dû se le rappeler.

CXIV.

Ils se regardent , et leurs yeux étincellent au clair de lune ; le bras blanc d'Haïdée entoure la tête de Juan , celui de Juan se perd dans les boucles nombreuses des cheveux de celle dont il presse la taille : elle s'assied sur son genou assuré , aspire ses soupirs , comme lui les siens , et , dans cette attitude tendre et naturelle , ils formaient un groupe vraiment antique , un groupe grec , à demi nu.

CXCV.

Lorsque ces momens de délire furent passés , et que Juan s'endormit dans les bras de la jeune Grecque , elle ne s'endormit pas , mais soutint son front sur son sein et dans ses bras caressans ; elle portait tour à tour ses regards vers le ciel et les ramenait sur le visage de celui qu'elle réchauffait sur son cœur ; elle palpitait en songeant à ce qu'elle avait donné , à tout ce qu'elle accordait encore.

CXCVI.

Un enfant qui admire la lumière , un nourrisson lorsqu'il prend le sein de sa mère , un fanatique à l'aspect de l'armée des impies , un Arabe donnant l'hospitalité à un étranger , un matelot lorsqu'il a fait une riche prise , un avare qui

remplit son coffre-fort, éprouvent un ravissement; mais il n'en est point de comparable au bonheur de ceux qui contemplent le sommeil de l'objet qu'ils aiment.

CXCVII.

Car il est là si tranquille, si tendrement aimé! et tout ce qu'il y a de vie en lui vit en nous; il est si doux, si calme, si immobile, si peu ému, et ne sentant pas tout le bonheur qu'il cause; tout ce qu'il a éprouvé ou fait éprouver, tout ce qu'il ignore, tout ce qu'il connaît, est alors impénétrable à la pensée de celui qui le veille : là, sous nos yeux, est la créature que nous aimons avec tous ses défauts et tous ses charmes, et semblable à la mort dépouillée de ses terreurs.

CXCVIII.

Haïdée veillait ainsi son amant, et cette solitude de l'amour, de la nuit et de l'océan, remplissait l'âme d'Haïdée de leur influence réunie. Au milieu de cette plage sablonneuse et de ces rochers arides, la jeune Grecque et son cher naufragé avaient établi leur asile où rien ne pouvait venir troubler leur tendresse; les astres qui scintillaient, innombrables dans le bleu firmament, ne voyaient rien sur la terre qui annonçât plus de bonheur que le visage animé d'Haïdée.

CXCIX.

Hélas! l'amour des femmes est pour elles une chose tout à la fois délicieuse et redoutable, car elles mettent tout ce qu'elles ont sur ce dé; s'il tourne contre elles, la vie n'a plus à leur offrir que la triste ombre du passé. Leur vengeance est comme celle du tigre, prompte, mortelle et inexorable; mais elles n'en ressentent pas moins une torture réelle et partagent la douleur des coups qu'elles portent.

CC.

Ont-elles tort? non; l'homme, si souvent injuste pour

l'homme, l'est toujours pour la femme; la même destinée les attend toutes; on ne les paie que de trahisons.

Habiles à dissimuler, leurs cœurs désolés regrettent leur idole dans un vrai désespoir, jusqu'à ce qu'un riche voluptueux les achète en mariage... Qu'en résulte-t-il? un mari ingrat, un autre amant infidèle, les distractions de la toilette, de la maternité, de la dévotion, et tout est fini.

CCI.

L'une prend un amant, l'autre préfère la bouteille ou la dévotion; celle-ci se tient dans son ménage, celle-là court après les dissipations du beau monde. Il en est qui s'enlèvent avec un séducteur et qui ne font que changer de souci en perdant de plus les avantages de la vertu. Il est peu de vicissitudes qui puissent améliorer leur sort. Leur position n'est jamais naturelle dans l'ennuyeux palais comme dans la sale chaumière; quelques unes font le diable, et ensuite écrivent un roman.

CCII.

Haïdée était la fiancée de la nature! et ignorait cela. Haïdée était l'enfant de l'amour, née dans ces climats où le soleil darde une triple lumière, et rend brûlant jusqu'au baiser des jeunes filles aux yeux de gazelle. Haïdée n'était née que pour aimer et sentir qu'elle était tout entière à l'objet de son choix: tout ce qui pouvait se dire ou se faire ailleurs n'était rien pour elle: Haïdée n'avait rien à craindre, rien à espérer ni à aimer au-delà de son île: son cœur ne battait qu'*ici*. Elle ignorait les vaines craintes d'une méfiance fatale au repos de ceux qui aiment.

CCIII.

Hélas! cette accélération des mouvemens d'un cœur qui bat, combien elle nous coûte! cependant chacun de ses battemens a tant de douceur dans sa cause comme dans ses ef-

fets, que la sagesse, toujours aux aguets pour enlever au bonheur ses secrets et ses charmes, ou pour rappeler de belles vérités, et la conscience elle-même, ont beaucoup à faire pour nous faire comprendre leurs vieilles maximes, maximes si excellentes... que je m'étonne que Castlereagh ne les soumette pas à une taxe.

CCIV.

Mais c'en était fait... les cœurs des deux amans s'étaient donnés l'un à l'autre sur le rivage solitaire. Flambeaux de leur hymen, les astres embellissaient de leurs brillantes clartés ce couple déjà si charmant; leur témoin fut l'océan; une grotte leur lit nuptial; le dieu de la solitude consacra leurs nœuds, et ils furent époux : heureux sans doute, puisque chacun était un ange pour l'autre, et ce lieu leur paradis !

CCV.

Amour ! toi dont le grand César fut le favori, Titus le maître, Antoine l'esclave, Horace et Catulle les écoliers, Ovide le précepteur, et Sapho... la sage Bas-Bleu *, puissent s'engloutir dans sa tombe humide tous ceux qui voudraient rester neutres (le rocher de Leucate domine encore les vagues) ! Amour ! tu es le dieu du mal, car, après tout, nous ne pouvons t'appeler un diable.

CCVI.

Tu te plais à rendre précaire le chaste lien du mariage, et tu outrages en riant le front des plus illustres mortels. César et Pompée, Bélisaire et Mahomet, ont donné du travail à la muse de l'histoire; leur vie et leurs aventures ne se ressemblent guère; jamais de pareils noms ne seront offerts à l'admiration de la postérité ! mais ces quatre grands

* Blue-stocking, *bas bleu*. La femme auteur, la *femme savante de l'amour*.

hommes eurent cela de commun, que tous les quatre furent héros, conquérans et cocus.

CCVII.

Tu fais des philosophes de vrais matérialistes, tels qu'Épicure et Aristippe, qui voudraient nous entraîner à une vie immorale par les théories d'une pratique facile; ah! s'ils pouvaient seulement nous *assurer* contre le feu de l'enfer, que cette maxime qui, du reste, n'est pas nouvelle, serait douce à suivre : « Mange, bois et fais l'amour, qu'importe « tout le reste ! » C'était ce que disait souvent le sage roi Sardanapale.

CCVIII.

Mais Juan a-t-il donc oublié Julia? aurait-il dû l'oublier si vite? La question m'embarrasse, je l'avoue. Sans doute c'est la lune qu'il faut accuser de toutes ces infidélités humaines : c'est à elle qu'il faut s'en prendre de chaque palpitation nouvelle dont notre cœur est agité. Comment, diable, autrement serions-nous si sensibles aux appas de tous les nouveaux visages qui viennent nous tenter, pauvres hommes que nous sommes?

CCIX.

Je hais l'inconstance... je hais, je déteste, j'abhorre, je condamne, je maudis le mortel dans la composition duquel il est entré tant de vif-argent, qu'on ne peut compter nullement sur la stabilité de son cœur. L'amour, l'amour constant a toujours été mon compagnon chéri, et cependant la nuit dernière, me trouvant à un bal masqué, j'ai rencontré la plus jolie créature du monde, arrivée fraîchement de Milan, et qui m'a causé quelques sensations, pécheur que je suis*.

* *As a villain.* A. V.

CCX.

Mais bientôt la philosophie est venue à mon secours, et m'a dit à l'oreille : « Pense au saint nœud de l'hyménée ! » — J'y penserai, ma chère philosophie, ai-je répondu ; mais » pourtant vois quel est l'émail de ses dents, et l'expression » céleste de ses yeux ; je ne veux que lui demander si elle » est femme ou fille : elle n'est peut-être ni l'une ni l'autre... » ce n'est qu'une simple curiosité. — Arrête, » s'est écriée la philosophie avec un ton tout-à-fait grec, quoiqu'elle fût masquée alors comme une jolie Vénitienne *.

CCXI.

« Arrête ! » et je me suis arrêté. Mais pour continuer ce que je disais, ce que les hommes appellent inconstance n'est autre chose qu'une admiration pour un objet favori, que la riche nature a libéralement doté de tous les appas ; et, comme nous adorons presque une belle statue dans sa niche, cette espèce de culte rendu à la réalité n'est qu'un hommage de plus au *beau idéal*.

CCXII.

C'est la perception du beau, une noble extension de nos facultés, sentiment platonique, universel, admirable, exprimé des étoiles et filtré à travers les cieux, sans lequel la vie serait très ennuyeuse. Bref, c'est l'exercice de nos yeux, avec un ou deux petits sens de plus, tout juste suffisans pour nous avertir que la chair fut faite d'une argile brûlante.

CCXIII.

Cependant c'est un sentiment pénible et involontaire ; oui, certainement, si nous pouvions toujours apercevoir dans le même objet la grâce irrésistible qui nous charma lorsqu'il nous apparut pour la première fois comme une autre Ève.

* Ce chant fut composé à Venise. — A. C.

cela nous épargnerait plusieurs maux de cœur et maint *shilling* : car il faut que nous possédions celles qui nous séduisent, ou que nous soyons au désespoir, tandis que si une seule et unique femme nous captivait à jamais, ce serait une chose charmante pour le cœur et pour le foie.

CCXIV.

Le cœur est comme le firmament, une partie des cieux, mais, comme lui, il change nuit et jour. Tantôt ce sont des nuages et des tonnerres qui le parcourent, la destruction et les ténèbres s'en emparent; mais lorsque les orages l'ont sillonné et bouleversé, ils se perdent en pluies. C'est ainsi que les yeux répandent le sang du cœur changé en larmes; ce qui fait le climat anglais de notre vie.

CCXV.

Le foie est le lazaret de la bile, mais il exécute rarement ses fonctions; car la première passion s'y arrête si longtemps, que toutes les autres y coulent lentement et y croupissent comme des nœuds de vipères sur un fumier. La rage, la crainte, la haine, la jalousie, la vengeance, le remords, y sont entrelacés; de sorte que tous les maux s'échappent de ce cratère, comme les tremblemens de terre viennent du feu caché appelé feu central.

CCXVI.

Cependant sans m'étendre davantage sur cette anatomie, je viens de finir, sans qu'il y paraisse, deux cents et quelques stances, comme dans le chant précédent. C'est le nombre que je ne dépasserai guère dans chacun des douze ou vingt-quatre chants de ce poème. Je dépose ma plume, je tire ma révérence au lecteur, et je laisse à Don Juan et à Haïdée le soin de plaider pour eux et pour moi auprès de tous ceux qui daigneront me lire.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

1 Le 3 mai 1810, pendant que la frégate *The Salsette* (capitaine Bathurst) était dans le détroit des Dardanelles, le lieutenant Ekenhead et moi nous traversâmes à la nage le bras de mer qui sépare Abydos de Sestos, c'est-à-dire, selon le calcul des marins de la frégate, un espace de quatre milles anglais, y compris le détour que le courant nous força de faire. L'étendue actuelle du détroit n'est guère que d'un mille. La rapidité du courant est telle, qu'aucun bâtiment ne peut le traverser directement; mais il sera plus facile de l'estimer en sachant que l'un de nous fit le trajet en une heure et cinq minutes, et l'autre en une heure et dix. La fonte des neiges avait excessivement refroidi l'eau: trois semaines auparavant nous avions tenté une première fois cette partie; mais l'eau était réellement à la glace, et nous fûmes obligés de remettre notre tentative, d'autant plus que nous étions venus à cheval de la Troade.

Le Chevalier raconte qu'un jeune Israélite allait voir sa maîtresse à la nage, d'Abydos à Sestos; un troisième Léandre est ce Napolitain dont Olivier fait mention. Notre consul, ne se fiant à aucune de ces histoires, voulait nous dissuader de notre résolution; mais plus d'un marin de *la Salsette* avait à ma connaissance parcouru en nageant une plus grande étendue d'eau; et la seule chose qui me surprend, c'est qu'aucun voyageur n'ait cherché à vérifier par sa propre expérience cette histoire de Léandre, sur laquelle tant de doutes se sont élevés.

CHANT TROISIÈME.

[illegible]

VII.

— ment honteux d'être si épris; quelque-
 l'ayant (mais ceci est le), et les voilà dé-
 mes objets ne peuvent être admirés sans
 il est bien convenu, au termes du contrat,
 et femme sont liés jusqu'à ce que le mari ou
 — Douleoureuse pensée de perdre l'épouse
 ment de notre vie et de lire porter le deuil

VIII.

— que, dans les habitudes domestiques, quel-
 est l'antithèse du véritable amour. Les romans
 — nd la tendresse de deux amoureux, et ne
 le mariage qu'en buste; car personne ne se
 — seulement matrimoniaux il n'y a pas de pé-
 — rousse conjugale. Pensez-vous que si Laure
 — mme de Pétrarque, il aura passé sa vie à ri-
 — arts ?

IX.

— tragedies finissent par une tort, toutes les co-
 — en mariage; l'avenir des uns et des autres est
 — la foi du spectateur, les autres craignant que
 — ne fasse mépriser leur mode futur, ou ne
 — tous du sujet, ce qui les exposerait à la malveil-
 — et de l'autre monde; laissât donc à chacun
 — son livre de messe, ils ne sent plus rien de
 — de la Dame.

X.

— auteurs, s'il m'en souvient, ai aient chanté le
 — ou le mariage, sont le Dante et Milton; tous
 — malheureux dans leur tendresse conjugale, grâce
 — tort de conduite ou de caractère; et il n'en faut

homme d'abord peut toucher son cœur ; elle préfère ensuite l'homme au pluriel, ne trouvant pas que les additions la gênent beaucoup.

IV.

Je ne sais pas si la faute en est aux hommes ou à elles : mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une femme qui a une fois goûté les plaisirs de l'amour, à moins qu'elle ne se jette dans la dévotion pour la vie, doit nécessairement être courtisée après l'intervalle qu'exige la décence. Sans aucun doute, sa première affaire en amour a occupé exclusivement son cœur ; il en est cependant, dit-on, qui n'ont pas même aimé cette première fois, mais celles qui ont aimé ne s'en tiendront pas à ce premier amour.

V.

C'est une chose triste, c'est un signe terrible de la fragilité, de la folie et de la méchanceté des hommes, que l'amour et le mariage ne puissent que bien rarement s'allier entre eux, quoique l'un et l'autre soient nés dans le même climat. Le mariage est né de l'amour comme le vinaigre du vin ; c'est un breuvage de tempérance, mais peu agréable et âpre ; il s'aigrit avec le temps, et son bouquet céleste dégénère, dans le ménage, en une insipide saveur.

VI.

Il y a, en quelque sorte, de l'antipathie entre le présent et l'avenir de ces deux choses : on fait usage d'une flatterie peu franche jusqu'à ce que la vérité arrive... trop tard. Et que peut-on faire pourtant, excepté de se désespérer ? Autre bizarrerie ! La passion était une gloire dans un amant, et, dans un mari, elle n'est plus qu'une ridicule complaisance pour sa femme *.

* *Uxorious* : c'est l'épithète qu'Horace donne au Tibre. *Uxorius amnis* ; ce mot n'a pas été francisé, et méritait de l'être. A. P.

VII.

Les hommes deviennent honteux d'être si épris; quelquefois aussi ils s'en lassent (mais ceci est rare), et les voilà découragés. Les mêmes objets ne peuvent être admirés sans cesse : pourtant il est bien convenu , aux termes du contrat , que le mari et la femme sont liés jusqu'à ce que le mari ou la femme meure. Douloureuse pensée de perdre l'épouse qui était l'ornement de notre vie et de faire porter le deuil à notre livrée!!!

VIII.

Il est sans doute , dans les habitudes domestiques , quelque chose qui est l'antithèse du véritable amour. Les romans peignent en grand la tendresse de deux amoureux , et ne nous donnent le mariage qu'en buste ; car personne ne se soucie des roucoulemens matrimoniaux : il n'y a pas de péché dans une caresse conjugale. Pensez-vous que si Laure avait été la femme de Pétrarque , il aurait passé sa vie à rimer des sonnets ?

IX.

Toutes les tragédies finissent par une mort , toutes les comédies par un mariage ; l'avenir des unes et des autres est abandonné à la foi du spectateur , les auteurs craignant que la description ne fasse mépriser leur monde futur , ou ne reste au-dessous du sujet , ce qui les exposerait à la malveillance de l'un et de l'autre monde ; laissant donc à chacun son prêtre et son livre de messe , ils ne disent plus rien de la Mort ou de la Dame.

X.

Les seuls auteurs , s'il m'en souvient , qui aient chanté le ciel , l'enfer ou le mariage , sont le Dante et Milton ; tous deux furent malheureux dans leur tendresse conjugale , grâce à quelque tort de conduite ou de caractère ; et il n'en faut

pas beaucoup pour rompre le charme ! Mais la Béatrix du Dante et l'Ève de Milton ne furent point peintes d'après leurs femmes, comme vous le pensez bien.

XI.

Quelques uns disent que le Dante voulut personnifier dans Béatrix la Théologie, et non sa maîtresse. Pour moi, quoique mon opinion puisse avoir besoin d'apologie, je croirai que ce n'est là qu'une imagination de commentateur, usqu'à ce que ceux qui prétendent le contraire me donnent de bonnes raisons pour me convertir à leur avis. Selon moi, en attendant, le Dante, dans ses rêveries abstraites, voulait personnifier les Mathématiques.

XII.

Juan et Haïdée ne furent pas mariés ; mais ce fut leur faute, et non la mienne. Il n'est donc pas bien, chaste lecteur, vous qui voudriez qu'ils l'eussent été, il n'est pas bien de m'en attribuer le blâme. Si vous les voulez mari et femme, fermez le livre qui parle de ce couple en état de péché, avant que les conséquences deviennent trop effrayantes : il est dangereux de lire l'histoire d'un amour illégitime.

XIII.

Cependant ils étaient heureux, heureux dans la satisfaction illicite de leurs innocens désirs. Mais, devenue de plus en plus imprudente à chaque visite, Haïdée oublia que l'île appartenait à son père. Quand nous avons ce que nous aimons, il est dur de s'en passer, du moins dans le commencement. Elle allait donc souvent voir Juan, et ne le quittait guère pendant que son papa le pirate * était en croisière.

XIV.

Que son moyen de ramasser de l'argent ne vous paraisse

* *Her Piratical Papa.* A. P.

pas étrange, quoiqu'il arborât les pavillons de tous les peuples; changez son titre en celui de premier ministre, ses pirateries ne sont plus que des taxes. Mais notre Grec, plus modeste, prit un état plus humble; et, suivant une vocation plus honnête, il parcourait les routes humides des mers, et se contentait d'être un procureur maritime.

XV.

Le retour du bon vieux monsieur* avait été retardé par les vents, les flots, et quelques prises importantes. L'espérance d'un meilleur butin encore le retenait sur mer: quoiqu'une rafale ou deux eussent diminué ses transports en faisant submerger une de ses captures, il enchaîna ses prisonniers, et les divisa, en les numérotant comme les chapitres d'un livre. Ils avaient tous des manchettes et des colliers, et valaient depuis dix jusqu'à cent dollars pièce.

XVI.

Il en plaça une partie au-delà du cap Matapan**, chez ses amis les Mainottes; il en vendit d'autres à ses correspondans de Tunis, excepté un qui, trop vieux pour être vendu, fut jeté dans la mer. Quelques uns des plus riches furent réservés à fond de cale, pour être mis à la rançon un peu plus tard, et le reste fut enchaîné indistinctement, le dey de Tripoli ayant donné à notre pirate une commission importante d'esclaves de la classe moyenne.

XVII.

Les marchandises furent de même envoyées dans différens marchés du Levant, excepté une partie de celles qui sont des articles indispensables et classiques pour une femme,

* *Gentleman*: le poète affecte ici de parler du pirate grec comme il parlerait d'un Anglais: *the gentleman*, le monsieur. Ce mot ne signifie *gentilhomme* que dans un sens déterminé. A. P.

** Cap de Ténare des anciens. A. P.

comme des étoffes de France , des dentelles , des pincettes , des cure-dents , une cuillère à thé , des guitares et des castagnettes d'Alicante ; le pirate mit à part tous ces objets volés par le meilleur des pères pour une fille chérie.

XVIII.

Parmi plusieurs animaux , il choisit un singe , un mâtin hollandais , deux perroquets , une chatte de Perse avec tous ses petits , et un chien basset qui avait autrefois appartenu à un Anglais ; celui-ci étant mort sur la côte d'Ithaque , des paysans nourrirent la pauvre bête. Pour conserver ces animaux dans la tourmente , le pirate les enferma tous ensemble dans un grand panier d'osier.

XIX.

Ayant ainsi arrangé ses affaires maritimes , il s'aperçut que son navire avait besoin d'être radoubé ; il dépêcha de divers côtés des croisières , et fit voile pour l'île où sa fille persévérait dans ses soins hospitaliers ; mais la partie de la côte où s'élevait son habitation était pleine de bas-fonds et de récifs à plus d'un mille à l'entour , et le havre était à la côte opposée.

XX.

Il y débarqua sans retard , n'ayant point de douanes à payer , ni de quarantaine à faire ; point d'importun qui le questionnât sur les lieux qu'il avait visités , et sur le séjour qu'il y avait fait ! Il laissa ses ordres pour que le lendemain son navire fût abattu en carène : de sorte que tous ses gens étaient occupés à décharger la cargaison , le lest , les canons et l'argent.

XXI.

Pour lui , arrivé au sommet d'une colline qui dominait les blanches murailles de sa maison , il s'arrêta. Que de singulières émotions remplissent le cœur de ceux qui ont été errer

loin de chez eux ! que de doutes s'y succèdent tour à tour sur ce qu'il peut être advenu de bien ou de mal en leur absence ! que d'amour chez les uns , que de craintes chez les autres ! Tous ces sentimens franchissent les années écoulées depuis long-temps , et ramènent nos cœurs au jour du départ.

XXII.

Après de longs voyages sur terre ou sur mer , l'approche du logis inspire naturellement quelques petits soupçons aux époux et aux pères. Une famille de femmes est une chose sérieuse. (Personne n'estime et n'admire le beau sexe plus que moi ; mais il hait la flatterie , aussi jamais je ne le flatte.) En l'absence de leurs maris , les femmes se font plus fines ; en l'absence de leur père , les filles s'enlèvent quelquefois avec le sommelier.

XXIII.

Un honnête homme , à son retour , peut fort bien n'avoir pas le bonheur d'Ulysse ; toutes les femmes solitaires ne gémissent pas sur leurs époux , et ne montrent pas le même dégoût que Pénélope pour les caresses des préterdans. Le cher homme risque de trouver une urne élégante , consacrée à sa mémoire , et deux ou trois jeunes demoiselles engendrées par un ami possesseur de sa veuve et de sa fortune ; peut-être même son Argus lui mordra-t-il les jambes.

XXIV.

S'il est garçon , sa fiancée a probablement épousé en son absence quelque riche avare ; mais c'est encore le plus heureux ; car ce couple fortuné peut se brouiller , la dame devenir plus sage , et lui pourra reprendre auprès d'elle ses tendres soins comme cavalier servant ; ou , pour ne point rester muet dans son chagrin , il écrira des odes sur l'inconstance des femmes.

XXV.

Et vous, messieurs, qui avez déjà quelque chaste liaison de cette sorte, je veux dire une honnête amitié avec une femme mariée, la seule liaison qui fut jamais durable, la plus solide de toutes, et le seul hymen digne de ce nom (le premier n'étant qu'un paravent pour abriter l'autre), eh bien, messieurs, n'allez pourtant pas trop rester dehors ; j'ai connu des absens qui avaient tort quatre fois par jour.

XXVI.

Lambro, notre procureur de mer*, qui avait moins d'expérience de la terre que de l'océan, se sentit joyeux en voyant la fumée de son toit ; mais, ignorant la métaphysique, il n'eut aucune idée de la véritable raison de sa joie, comme il n'en eut jamais de toute autre émotion ; il aimait sa fille, et il aurait pleuré sa perte : mais savait-il pourquoi ? Non, pas plus qu'un... philosophe.

XXVII.

Il vit le soleil resplendir sur sa blanche maison, et les ombrages verts de son jardin ; il entendit le léger murmure du ruisseau, et les aboiemens lointains du chien ; il aperçut aussi, à travers les arbres du riant bosquet, des figures mouvantes, l'éclat étincelant des armes (chacun est armé dans l'Orient) et des habits de toutes couleurs, aussi brillans que des ailes de papillons.

XXVIII.

A mesure qu'il approchait, surpris de ces indices de fête, qui lui semblaient extraordinaires, il entendit, hélas ! ce ne fut point la musique des sphères célestes, mais les accords

* *Solicitor* : procureur auprès de la cour de chancellerie : c'est en général un procureur de première classe. L'auteur s'est déjà servi plus haut du mot *attorney*. A. P.

terrestres et profanes d'un violon ! mélodie qui lui fit douter de ses oreilles : tant la chose lui parut incompréhensible ! il distingua bientôt aussi le son d'une flûte, d'un tambour, et puis soudain un éclat de rire très peu oriental.

XXIX.

S'avancant toujours, et descendant en doublant le pas, il écarte les branches, en regardant sur la pelouse, et découvre, entre autres marques de fête, une troupe de ses domestiques en train de danser la danse des derviches, et tournant comme un pivot ; il reconnaît la danse pyrrhique, exercice martial fort à la mode au Levant.

XXX.

Plus loin, un groupe de jeunes Grecques se tenant par la main, ressemblait à un collier de perles ; la première et la plus grande faisait flotter son voile blanc sur la tête des autres ; chacune d'elles avait une chevelure noire, dont les boucles descendaient sur l'albâtre de ses épaules ; une seule de ces boucles eût suffi pour faire délirer dix poètes. Celle qui conduisait le chœur chantait, et ses compagnes lui répondaient en dansant.

XXXI.

D'un autre côté, les jambes croisées autour de leur assiette, d'autres groupes commençaient à dîner. Lambro vit des pilaux et des mets de toutes sortes, des flacons de vin de Samos, de Chio, et des sorbets tenus frais dans leurs vases poreux ; au-dessus de la tête des convives, le dessert était encore sur la tige ; l'oranger et le grenadier, inclinant leurs rameaux, laissaient tomber presque d'eux-mêmes le trésor de leurs fruits dorés.

XXXII.

A quelque distance, une bande d'enfans entourait un bé-

lier aussi blanc que la neige, et couronnait de fleurs son front redoutable. Doux comme un agneau non sevré, le patriarche du troupeau baisse la tête avec une complaisance pleine de majesté : tantôt il prend la nourriture que la main lui offre ; tantôt il se fait un jeu de baisser ses cornes comme s'il allait déclarer la guerre, et puis, cédant à de faibles bras, il reprend son attitude paisible.

XXXIII.

Le profil classique de ces enfans, leur élégant costume, leurs grands yeux noirs, la douceur céleste de leurs joues rouges comme la grenade entr'ouverte, leurs longues boucles de cheveux, leurs gestes enchanteurs, leurs yeux expressifs, l'innocence de leur âge, tout faisait de ces petits Grecs un véritable tableau ; et un spectateur philosophe eût soupiré à cette vue, en pensant que ces enfans pouvaient un jour devenir hommes.

XXXIV.

Un cercle de vieux fumeurs écoutait attentivement les histoires d'un bouffon : c'était un nain, qui les entretenait de trésors trouvés dans d'obscures vallées, et des saillies piquantes des plaisans de l'Arabie. Il leur parlait d'un charme pour faire de l'or et guérir les malades ; d'un rocher enchanté qui s'ouvrait par le contact d'une baguette, et de ces dames magiciennes qui, d'un seul coup, transformaient leurs maris en bêtes. Mais ceci n'est plus un conte.

XXXV.

Il ne manquait donc aucune des récréations innocentes qui séduisent l'imagination ou les sens : musique, chant, danse, vin, contes persans, enfin tous les passe-temps qu'on peut se permettre sans crime ; mais Lambro vit tout cela avec déplaisir, fâché qu'on fit tant de frais pendant son ab

sence; car il redoutait par-dessus tout, le pire des maux de ce monde, les mémoires de dépense trop enflés.

XXXVI.

Ah! qu'est-ce que l'homme! que de périls entourent les plus heureux pêcheurs, même après leur dîner! — Un jour d'or après un siècle de fer, voilà tout ce que la vie accorde aux plus favorisés; le plaisir (quand il chante du moins) est une sirène qui séduit le novice pour l'écorcher tout vivant. La réception du pirate au banquet de ses gens fut celle que fait à la flamme une couverture humide.

XXXVII.

Lambro (c'était un homme qui disait rarement un mot de trop) désirait surprendre agréablement sa fille (lui qui, en général, surprenait les hommes avec le glaive); il n'avait donc point envoyé d'exprès pour annoncer son arrivée; de sorte que personne ne bougea: il s'arrêta long-temps pour s'assurer de ses yeux, étant dans le fait plus étonné que content de trouver si nombreuse compagnie.

XXXVIII.

Il ne savait pas (hélas! que les hommes sont menteurs , et surtout les Grecs!), il ne savait pas qu'une fausse nouvelle l'avait fait passer pour mort (c'est une recette pour ne jamais mourir). Après quelques semaines de deuil, les yeux et le gosier de ses gens étaient secs; le vermillon avait coloré de nouveau les joues d'Haïdée, les larmes étaient retournées à leur source, et elle tenait la maison pour son compte.

XXXIX.

De là cette joie, ce festin, ces danses, ce vin, ce violon, qui métamorphosaient l'île en un séjour de plaisir; tous les domestiques jouaient ou s'enivraient: genre de vie qui les

rendait heureux outre mesure. L'hospitalité du père n'était plus que mesquinerie, comparée à l'usage qu'Haïdée faisait de ses trésors; c'était une chose admirable de voir comme tout allait de mieux en mieux, depuis qu'elle n'avait pas une heure qui ne fût consacrée par elle à l'amour.

XL.

Peut-être pensez-vous que Lambro, survenant dans cette fête, se mit en colère, et, il faut en convenir, il n'avait pas trop de motifs d'être content; peut-être vous prédisiez quelque exécution soudaine, le fouet, la torture, ou du moins la prison, pour apprendre l'exactitude à ses gens; peut-être vous attendez-vous à le voir agir sévèrement et montrer les inclinations royales d'un pirate.

XLI.

Vous vous trompez. — C'était l'homme le plus doux qui eût jamais équipé un vaisseau ou égorgé un ennemi. Il avait des manières si conformes au bon ton du jour, que vous ne pouviez jamais deviner sa véritable pensée. Jamais courtisan... jamais femme peut-être ne cacha plus de ruse sous un jupon. C'était dommage qu'il aimât si fort la variété d'une vie aventureuse; c'était une grande perte pour la bonne société.

XLII.

Il s'approche du premier groupe, frappe sur l'épaule du premier convive qui s'offre à lui, et, avec un sourire qui, soit dit en passant, ne présageait rien de bon, quelque chose qu'il exprimât, il lui demande pourquoi cette fête : le buveur à qui il s'adresse était trop gai pour deviner le questionneur; il remplit un verre,

XLIII.

— et, sans tourner la tête, le lui présente de l'air facétieux

d'un homme pris de vin, en lui disant : « Le parler altère, « je n'ai pas de temps de reste. »

Un second ajoute, avec le hoquet : « Notre vieux maître est mort ; allez demander plutôt à notre maîtresse, qui est son héritière. — Notre maîtresse ! dit un troisième, bah ! c'est notre maître que tu veux dire. — Non pas l'ancien, mais le nouveau. »

XLIV.

Ces coquins étaient de nouveau-venus, et ne connaissaient pas celui à qui ils répondaient ainsi. — Le visage de Lambro se rembrunit un moment, et son regard lançait déjà la menace ; mais il prit sur lui d'affecter un air plus courtois, et de sourire pour demander encore le nom et la qualité du nouveau patron, qui semblait avoir fait une femme d'Haidée.

XLV.

« Je ne sais, lui dit-on, qui il est, ni d'où il vient, et je ne m'en soucie guère* ; tout ce que je sais, c'est que ce chapon est exquis et que le bon vin n'arrosa jamais un meilleur dîner. Si cela ne vous contente pas, adressez-vous à mon camarade, ici tout près ; il vous répondra tout au long, bien ou mal, car jamais personne n'aima davantage à s'écouter parler¹.

XLVI.

J'ai dit que Lambro était un homme patient, et certes il donna ici la preuve d'une éducation comme on en trouverait à peine deux en France, la première des nations pour la politesse. Il supporta avec calme ces railleries contre ses plus proches parens, contre sa propre inquiétude et son cœur cruellement blessé ; il supporta de même les insultes de ces gloutons serviles qui se régalaient aux dépens de ses moutons.

Imitation du *Morgante Maggiore* de Pulci. Voy. les notes de l'auteur. A. r.

XLVII.

Or, il peut paraître étrange de trouver des manières douces dans un homme habitué à donner des ordres; à dire à ses gens d'aller, de venir et de retourner; — habitué, dis-je, à être obéi en un clin d'œil, qu'il condamnât un homme à mort ou seulement aux fers. — Mais c'est la vérité, que je ne puis expliquer, quoique, sans doute, celui qui peut se maîtriser lui-même soit propre à gouverner... aussi bien qu'un Guelfe*.

XLVIII.

Ce n'est pas qu'il ne fût quelquefois emporté ou à peu près, mais jamais quand il était sérieusement en colère; alors il restait calme, concentré et lent à agir, comme le boa replié sur lui-même : il ne s'agissait jamais avec lui d'un mot et d'un coup; une fois sa menace lâchée, il ne répandait pas le sang; mais il y avait quelque chose de fatal dans son silence, et un seul de ses coups ne laissait pas beaucoup à faire à un second.

XLIX.

Il ne fit plus de questions et continua de s'avancer par un sentier détourné, de sorte que le petit nombre de ceux qui le rencontrèrent ne fit guère attention à lui, tant on s'attendait peu à le voir ce jour-là! Je ne saurais dire si l'amour paternel plaidait pour Haïdée dans son cœur; mais certes, à quelqu'un qui passait pour mort, cette fête devait sembler une singulière façon de deuil.

L.

Si tous les morts pouvaient aujourd'hui revenir dans le monde (Dieu nous en préserve!); s'il en revenait quelques uns ou plusieurs, par exemple un mari et une femme (les exemples matrimoniaux sont tout aussi bons que d'autres),

* La maison régnante d'Angleterre est alliée aux Guelfes d'Italie. A. P.

sans doute, quelles que fussent leurs précédentes querelles, le temps serait encore plus à l'orage : y aurait-il eu des torrens de larmes versées avant la mort, la résurrection n'en ferait pas verser moins.

LI.

Lambro entra dans la maison, qui n'était plus la sienne ; épreuve la plus dure pour le cœur de l'homme,... épreuve plus cruelle peut-être que les angoisses du trépas : trouver la pierre de notre foyer changée en pierre funéraire, et toutes nos espérances éteintes, c'est un chagrin que ne peut concevoir un célibataire.

LII.

Il entra dans la maison, qui n'était plus la sienne ; car sans le cœur il n'est plus de maison, et il sentit la douleur de franchir le seuil de sa porte sans recevoir l'accueil qu'attend un père. C'était ce toit qu'il avait long-temps habité ; c'était là que s'était écoulé le petit nombre de ses jours paisibles ; c'était là que son cœur déchiré aimait jadis à s'attendrir sur l'innocence de cette tendre fille, qui seule était pour lui l'objet d'un culte pur.

LIII.

Lambro était un homme d'un caractère étrange, de mœurs douces, quoique d'une humeur farouche ; modéré dans tous ses goûts, tempérant dans le plaisir comme dans ses repas ; ferme dans l'adversité, destiné enfin à être meilleur, sinon tout-à-fait bon ; les outrages faits à sa patrie, et le désespoir de ne pouvoir la délivrer, lui avaient fait préférer de priver les autres de leur liberté au sort d'être lui-même esclave.

LIV.

La soif du pouvoir et un accroissement rapide de fortune, la dureté que produit une longue habitude du genre

de vie dans lequel il avait vieilli ; sa clémence souvent abusée, les spectacles dont il était tant de fois témoin, les mers impitoyables, et les hommes avec lesquels il était en croisière, avaient fait connaître un long repentir à ses ennemis. C'était un bon ami, et une mauvaise connaissance à faire.

LV.

Mais un reste de l'esprit de l'ancienne Grèce avait imprégné son âme de quelques rayons d'héroïsme, tels que ceux qui guidèrent à la conquête de la toison d'or ses ancêtres les Argonautes de la Colchide : il est vrai qu'il n'aimait guère la paix ; hélas ! sa patrie n'ouvrait aucun sentier à la gloire : il prit le monde entier en haine, et déclara la guerre à tous les peuples, en vengeance de sa dégradation.

LVI.

Néanmoins l'influence du climat avait communiqué à son âme le caractère de la grâce ionienne, qu'il trahissait malgré lui maintes fois. Le goût avec lequel il avait choisi le lieu de son habitation, sa passion pour la musique et pour les perspectives sublimes, le charme qu'avaient pour lui le murmure et le cristal d'un ruisseau qui arrosait ses jardins, et son enthousiasme pour les fleurs, charmaient ses loisirs dans ses heures d'humeur calme.

LVII.

Mais tout ce qu'il avait d'amour reposait sur sa fille chérie : c'était le seul objet qui avait empêché son cœur de se fermer au milieu des sanglans exploits dont il avait été le héros ou le témoin. Son amour était pur, jusqu'alors sans partage, et n'ayant pas été contrarié. Il ne lui manquait plus que la perte de ce sentiment pour le sevrer du lait de toute affection humaine, et le rendre comme le Cyclope, furieux par la privation du seul œil que la nature lui avait donné.

LVIII.

La tigresse à qui le chasseur a dérobé ses petits est terrible dans sa rage pour le berger et le troupeau ; l'océan écumeux, quand il déclare la guerre aux élémens, menace le navire trop près du rocher : mais la violence du tigre et de l'océan se calmera plus tôt parce que leur fureur s'épuise elle-même, et sera moins à craindre que ce courroux inflexible, silencieux et concentré dans un cœur outragé, surtout dans le cœur d'un père.

LIX.

Il est cruel, quoique ce ne soit pas rare, de trouver belles ces mêmes enfans ; ceux en qui nous voudrions retrouver les sensations de nos jours les plus délicieux, et admirer d'autres nous-mêmes formés d'une matière plus pure... Eh bien ! quand l'âge arrive à grands pas, et que les nuages obscurcissent le soir de notre vie, ces enfans nous délaissent tendrement, mais rarement seuls, c'est-à-dire dans la bonne compagnie de la goutte et de la gravelle.

LX.

Cependant une jolie petite famille est une jolie chose (pourvu qu'elle ne vienne pas après dîner) ; on aime à voir une mère nourrir ses enfans (si ce soin maternel ne la maigrit pas). Ils se groupent auprès du foyer, semblables à de petits chérubins autour d'un autel ; ce spectacle est capable de toucher un pécheur. Une dame avec ses filles ou ses nièces brille à mes yeux comme une guinée accompagnée de sept shillings*.

LXI.

Le vieux Lambro passa, inaperçu, par une porte dérobée,

* Une guinée bien brillante et des shillings qui en sont la monnaie en argent. La guinée et le shilling ont la même forme, et ne diffèrent que de métal et de couleur. Sept shillings forment le tiers de la guinée. A. P.

et se trouva chez lui sur le soir. Cependant Haïdée et son amant présidaient au festin dans tout l'orgueil de la jeunesse et de la beauté : devant eux était une table d'ivoire richement servie , et des esclaves dociles les entouraient ; de tous côtés resplendissaient les pierreries , l'or , l'argent , la nacre de perle et le corail.

LXII.

Le dîner était composé de près de cent plats : agneau aux pistaches , soupes au safran , sucreries , bonbons , poissons frais et superbes s'il en fut jamais , dignes de la cuisine d'un Sybarite : on trouvait de tout dans ce festin ; la boisson consistait en divers sorbets de raisin , d'oranges et de grenades , dont le jus avait été exprimé à travers l'écorce , ce qui le rend plus délicat.

LXIII.

Tous ces breuvages étaient rangés avec ordre dans des carafes de cristal ; des fruits de toutes sortes et des gâteaux de dattes parurent au dessert , qui fut terminé par l'extrait de la fève de Moka , servi dans des tasses de porcelaine de la Chine ; des soucoupes en filigrane d'or servaient à préserver la main du contact brûlant de la liqueur d'Arabie ; mais des clous de girofle , de la cannelle et du safran qu'on faisait bouillir aussi avec le café , ne sont bons , selon moi , qu'à le gâter.

LXIV.

Les tentures de la salle étaient une tapisserie de velours , dont chaque bande était d'une couleur différente des autres , avec un dessin en soie damassée représentant des fleurs , et une bordure jaune tout autour : la bordure d'en-haut déployait , dans une riche et délicate broderie bleue , et en lettres lilas , des sentences persanes extraites des poètes ou des meilleurs moralistes.

LXV.

Ces sentences orientales qu'on lit sur les murs sont très communes dans ces contrées : ce sont des espèces de moniteurs , comme les crânes des banquets de Memphis ; elles rappellent les paroles mystérieuses qui firent trembler Balthasar dans son palais et lui ravirent son royaume : en vain les philosophes vous prodiguent les trésors de leur sagesse , il n'est pas de moraliste plus sévère que le plaisir.

LXVI.

Une belle devenue étique à la fin de la *saison* *, un grand génie qui meurt ivre , un libertin qui se fait méthodiste ou éclectique (car c'est le nom sous lequel ils aiment à faire leur salut), mais surtout un alderman frappé d'apoplexie , voilà des exemples qui vous coupent la respiration et prouvent que les excès de la nuit , le vin et l'amour , font autant de ravages que la bonne chère.

LXVII.

Haïdée et Juan reposaient leurs pieds sur un tapis de satin cramoisi bordé d'azur. Leur sofa occupait trois parties complètes de l'appartement , il paraissait neuf ; leurs coussins de velours (dignes des degrés d'un trône) étaient écarlate ; dans leur centre éblouissant , un soleil d'or déployait ses rayons comme ceux du midi , et semblait jeter de véritables éclats de lumière.

LXVIII.

Le cristal , le marbre , l'argenterie et la porcelaine , contribuaient à la splendeur de la fête : des nattes de l'Inde et des tapis de Perse , que le pied effleurait à peine , de peur de les profaner , couvraient tous les planchers ; des gazelles , des chats , des nains , des nègres , et tout ce qui gagne son

* C'est-à-dire à la fin de l'été : la *saison* par excellence ; l'époque des bals et des soirées , qui commence à Londres en janvier , et finit au mois d'août. A. P.

pain en qualité de ministre ou de favori (c'est-à-dire en se dégradant), étaient réunis là en aussi grand nombre que dans une cour ou dans une foire.

LXIX.

On n'avait épargné ni les belles glaces ni les tables, dont la plupart étaient d'ébène incrusté de nacre ou d'ivoire, d'autres en écaille de tortue et en bois rares, garnis d'or et d'argent; des ordres avaient été donnés pour que presque toutes fussent couvertes de viandes, de sorbets glacés, et de vins, qu'on offrait à tous ceux qui arrivaient à toute heure pour dîner.

LXX.

De tous les costumes je ne parlerai que de celui d'Haidée; sous sa chemise, où se confondaient les nuances de l'azur, du blanc et du cramoisi, son sein se soulevait comme une petite vague : elle portait deux jellicks; le premier était d'un jaune pâle; le second, de couleur d'or et de pourpre, avait pour boutons des perles grosses comme des pois; et la gaze blanche qui terminait sa ceinture flottait autour d'elle comme les nuages blancs qui accompagnent la lune.

LXXI.

Un large bracelet d'or pressait chacun de ses jolis bras; le métal en était si pur et si flexible, que la main l'ouvrait et le fixait sans effort; il était si artistement travaillé, que la forme seule suffisait pour charmer la vue; il s'adaptait si bien au bras qui lui servait de moule, qu'il semblait l'entourer de lui-même avec plaisir; jamais or plus pur ne servit d'ornement à une peau plus blanche².

LXXII.

Comme héritière souveraine des domaines de son père, Haidée portait aussi au bas de la jambe un autre anneau d'or, indice de son rang³. Douze bagues ornaient ses mains;

ses cheveux étaient garnis de pierres précieuses ; un nœud de perles d'une valeur inappréciable fixait les plis de son voile au-dessous de son sein , et ses pantalons tures, en soie orange, se terminaient autour de la plus gracieuse cheville du monde.

LXXIII.

Les ondes de sa longue et brune chevelure descendaient jusqu'à ses talons , comme un torrent des Alpes que le soleil colore de sa lumière matinale... Elles auraient caché toute sa personne ⁴ si elles avaient pu s'étendre en liberté ; elles semblaient s'indigner du réseau de soie qui les attachait, et cherchaient à lui échapper chaque fois qu'un zéphyr captif sous leurs boucles offrait à Haïdée son aile légère pour éventail.

LXXIV.

Elle répandait autour d'elle une atmosphère de vie ; ses regards semblaient communiquer à l'air plus de suavité, tant ses yeux étaient doux , célestes et purs ! comme ceux de Psyché avant qu'elle cessât d'être vierge ;... trop purs même pour le plus saint de tous les liens terrestres ; le charme irrésistible de sa présence vous eût persuadé que ce n'était point une idolâtrie que de fléchir le genou devant elle.

LXXV.

Ses sourcils, quoique noirs comme la nuit, étaient teints suivant la mode du pays, mais vainement, car ils étaient d'un noir si prononcé, qu'ils se refusaient à briller d'une couleur factice et l'éclipsaient par leur teinte naturelle. L'extrémité de ses doigts était colorée par le henna ; mais l'art ici était encore inutile, car il ne pouvait parvenir à les rendre d'un incarnat plus doux.

LXXVI.

L'art aurait dû donner au henna des vertus nouvelles

pour le rendre propre à relever un teint déjà si beau. Haidée n'avait nullement besoin de ce secours : le jour n'éclaira jamais de neige plus blanche qu'elle. En la contemplant, l'œil doutait de lui-même, tant elle ressemblait à une apparition céleste ; je m'égarerais, si Shakspeare ne nous avertissait que c'est folie de vouloir dorer l'or ou blanchir le lis.

LXXVII.

Juan portait un shawl noir et or, mais par-dessus un tissu de bouracan blanc, si léger et si transparent, qu'on apercevait à travers le vêtement les diamans étinceler comme des étoiles au milieu de la voie lactée ; son turban était roulé en plis gracieux, et une aigrette d'émeraude avec des cheveux d'Haidée surmontait un croissant radieux qui jetait un rayon toujours tremblant, mais qui ne cessait pas de briller.

LXXVIII.

Dans ce moment ils étaient divertis par leur suite, composée de nains, de danseuses, d'eunuques noirs, et d'un poète qui complétait leur nouvel établissement. Ce dernier était d'une grande renommée, et il aimait à le faire voir. Ses vers avaient généralement le nombre convenable de pieds ; quant à ses sujets, il restait rarement au-dessous, étant payé pour flatter ou faire des satires, et, comme dit le psaume, « faisant toujours une bonne affaire. »

LXXIX.

Il louait le présent et censurait le passé, contre la bonne coutume des anciens temps ; il était enfin devenu un anti-jacobin oriental, préférant du pouding au refus de louanges *... Pendant quelques années son sort avait été peu for-

* C'est-à-dire avoir de quoi dîner : l'expression est ici tout anglaise comme l'allusion ; la phrase prête aussi à ce double sens, que le poète préférerait avoir de quoi dîner plutôt que d'être négligé, ou plutôt que de ne pas louer. • *Pre ferring pudding to no praise.* » A. P.

rimé : il était alors poète indépendant ; mais aujourd'hui il chantait le sultan et le pacha, aussi sincère que Southey, et versifiant comme Crashaw *.

LXXX.

C'était un homme qui avait vu de grands changemens politiques, et qui changeait toujours, fidèle comme l'aiguille aimantée ; son étoile polaire n'était pas fixe, mais variable... il lui avait donc fallu apprendre à tourner. Trop vil pour recevoir le châtiment qui tombe souvent sur ceux de son espèce, il était si fécond (excepté quand on le payait mal), il mentait avec tant de ferveur, qu'il gagnait bien sa pension de poète lauréat.

LXXXI.

Cependant il avait du génie. — Quand un apostat ** en a, le *Fates irritabilis* a soin de ne pas laisser passer de lune sans le montrer,... même les honnêtes gens qui aiment à exciter l'admiration du public... Mais revenons à mon sujet... Voyons,... qu'était-ce ? Ah ! le troisième chant... Notre joli couple,... leur amour, leur festin, leur costume, et la manière de vivre de ces amans dans leur île.

LXXXII.

Leur poète, triste nageur entre deux eaux *** , mais très aimable en compagnie, avait été jadis le favori de plus d'une société, où il faisait ses harangues quand on était en train de boire ; et, quoiqu'on devinât rarement sa pensée, on daignait encore lui adresser au milieu des hoquets le prix glo-

* Ce n'est pas sans dessein que le poète rapproche ici Crashaw de Southey. Crashaw, poète du 17^e siècle, très négligé aujourd'hui, fut aimé de Cowley et raillé par Pope ; il se fit catholique, et l'on soupçonna la bonne foi de son *apostasie*. A. P.

** *A turncoat* : un apostat, un *habit retourné*. A. P.

*** *A sad trimmer* : ce mot est synonyme de *turncoat*. A. P.

rieux des applaudissemens populaires , dont jamais la cause première ne connaît la seconde *.

LXXXIII.

Maintenant élevé dans la haute société , ayant glané çà et là dans ses voyages quelques pensées de liberté , il crut , pour varier , qu'étant dans une île solitaire , parmi des amis , sans aucun danger de sédition , il pouvait se dédommager de ses longs mensonges , et , en chantant comme il chantait dans sa jeunesse , conclure un court armistice avec la vérité.

LXXXIV.

Il avait voyagé chez les Arabes , les Turcs et les Francs : il connaissait la vanité de chaque peuple ; et , ayant vécu avec des gens de toutes les classes , il avait toujours quelque chose de prêt pour toutes les occasions , ce qui lui valait quelques cadeaux et des remerciemens ; il variait avec assez d'adresse ses adulations : vivre à Rome comme les Romains était le plan de conduite qu'il avait adopté en Grèce.

LXXXV.

Aussi , habituellement , quand on le priait de chanter , il offrait à chaque nation quelque chose de national ; c'était tout un pour lui que *God save the king* , ou *Ça ira* , selon la mode et l'à-propos. Sa muse trouvait partout des sujets , depuis le sublime lyrique jusqu'aux argumens rationnels. Si Pindare chanta des chevaux de courses , pourquoi ne pouvait-il pas être aussi souple que Pindare ?

LXXXVI.

En France , par exemple , il eût composé une chanson :

* C'est-à-dire dont jamais celui qui en est la cause première ne connaît la seconde :

en Angleterre, un poème en six chants, in-4° *; en Espagne, il aurait fait une ballade ou une romance sur la dernière guerre, et de même en Portugal : en Allemagne, son Pégase eût été celui de Goëthe (voyez ce qu'en dit M^m de Stael); en Italie, il eût singé les *Trescentisti* **; en Grèce, il eût chanté un hymne comme celui-ci :

1.

Îles de la Grèce ! îles de la Grèce ! où la brûlante Sapho
aima et chanta ! patrie de tous les arts, où s'éleva Délos, où
naquit Phébus ! un éternel été vous embellit encore ; mais
tout est éclipsé, excepté votre soleil.

2.

La muse de Scio, la muse de Téos, la harpe du héros,
le luth de l'amant, ont trouvé la gloire que leur refusent
vos rivages ; leur terre natale seule est muette pour des
chants que l'écho répète au-delà des *îles Fortunées* de vos
ancêtres.

3.

Du haut des montagnes on aperçoit Marathon ; de Ma-
rathon on aperçoit la mer : c'est là que, rêvant seul pen-
dant une heure, je pensai que la Grèce pourrait encore
être libre ; car, en me voyant sur la tombe des Perses, je
ne pouvais me croire esclave.

4.

Un monarque s'assit sur le rocher qui domine Salamine,
fille de la mer ; ses yeux s'arrêtèrent sur des milliers de vais-
seaux et sur des nations entières qui attendaient ses ordres
souverains... Il les compta au lever de l'aurore... Où
étaient-ils au coucher du soleil ?

* Beaucoup de poèmes, ceux de Southey surtout, sont d'abord publiés in-4°.

A. P.

** Poètes composant des tercets. Voyez la prophétie du Dante. A. F.

5.

Où sont-ils aujourd'hui ? et où es-tu toi-même, ô ma patrie ? tes rivages silencieux ne répètent plus l'hymne des héros... Le cœur des héros a cessé de battre... Faut-il que ta lyre, si long-temps digne des dieux, s'avilisse dans des mains comme les miennes ?

6.

C'est quelque chose encore dans cette disette de gloire, quoique je partage les fers d'une nation enchaînée ; c'est quelque chose de sentir du moins, en chantant, une rougeur patriotique colorer mon visage... Hélas ! que reste-t-il ici au poète ?... Un sentiment de honte pour la Grèce, ... une larme sur elle.

7.

Nous contenterons-nous de pleurer sur des jours heureux ? Nous contenterons-nous de rougir ?... Nos pères répandirent leur sang. Terre, entr'ouvre ton sein et rends-nous quelques anciens Spartiates. Ne nous en rends que trois des *trois cents*, pour renouveler l'exploit des Thermopyles.

8.

Quoi ! tu ne réponds pas ? Morts, vous gardez le silence ? Oh non !... La voix des morts retentit comme un torrent lointain, et me crie : « Qu'un seul vivant lève la tête, un seul..., nous accourons, nous accourons !!! »... Les vivans seuls sont muets.

9.

« C'est en vain, c'est en vain : préludez à d'autres accords ; remplissez la coupe du vin de Samos ; laissez les combats aux hordes tartares ; exprimez la grappe des vignes de Scio : » — Écoutez..., à cet appel honteux répondent les bacchantes des Grecs !

10.

Vous avez encore la danse pyrrhique; ou est la phalange qui portait ce même nom? De ces deux exercices, pourquoi avez-vous oublié le plus noble et le plus glorieux? Vous avez les lettres de Cadmus; croyez-vous qu'il les inventa pour un peuple esclave?»

11.

— Vous ne voulons pas recueillir de semblables souvenirs. Remplissez la coupe du vin de Samos, qui divinisa les chants d'Anacréon; Anacréon servit Polycrate. — Oui, il servit Polycrate, il servit un tyran; mais nos maîtres alors étaient du moins nos concitoyens.

12.

Le tyran de la Chersonèse fut l'ami le plus généreux de la liberté; ce tyran c'était Miltiade! Ah! que ne voyons-nous reparaître en ce jour un autre despote tel que lui! des fers comme les siens étaient sûrs d'enchaîner!

13.

Remplissez la coupe du vin de Samos! sur les rochers de Suli, sur le rivage de Parga, existe le reste d'une race digne de nos mères d'Orient, et peut-être y trouverions-nous quelque rejeton que pourrait avouer le sang des Héraclides.

14.

Ne comptez pas sur les Francs pour votre délivrance: ils n'ont que des rois dont l'âme est vénale. C'est dans l'épée du citoyen que vous reste la dernière espérance du courage; mais la force des Musulmans aidée de la ruse des Latins briserait votre bouclier le plus épais.

15.

Remplissez la coupe du vin de Samos — nos vœux

dansent sous l'ombrage;... j'admire l'éclat de leurs yeux noirs. Mais quand je contemple leurs traits, je sens des larmes brûlantes sillonner mes joues, en pensant que leurs seins si beaux doivent un jour allaiter des esclaves.

16.

Portez-moi sur les marbres de Sunium.... Là, sans témoins, les vagues et moi nous pourrons mêler nos gémissements. Là, tel qu'un cygne, laissez-moi chanter et mourir; une terre d'esclaves ne sera jamais ma patrie... Brisez cette coupe pleine de vin de Samos.

LXXXVII.

C'est ainsi que chanta ou du moins qu'aurait voulu ou dû chanter en vers passables notre Grec moderne; sinon aussi bien qu'Orphée aux premiers âges de la Grèce, du moins il aurait pu faire plus mal encore dans ces temps dégénérés. Son hymne prouvait de la sensibilité bien ou mal placée, et la sensibilité du poète trouve un écho fidèle dans tous les cœurs des autres. Hélas! ces poètes ne font que mentir, et prennent toutes les couleurs, ... comme les mains des teinturiers.

LXXXVIII.

Mais les mots sont des choses, et une goutte d'encre tombant, comme la rosée, sur une pensée, la féconde et produit ce qui fait penser des milliers et peut-être des millions d'hommes. Il est étrange que la lettre la plus courte qu'un auteur écrive, au lieu de parler, puisse devenir un anneau durable dans la chaîne des âges. A quelles extrémités le vieux Temps réduit l'homme si frêle... quand le papier et même un chiffon sur lequel je griffonne survit à l'homme, à son tombeau et à tout ce qui lui appartient!

LXXXIX.

Quand ses os ne sont plus que poussière, quand son tom-

beau n'est plus , que son sang , sa génération , sa nation même , occupent à peine un coin dans les tablettes chronologiques , quelque lourd manuscrit long-temps enterré dans l'oubli , ou une inscription trouvée dans les fondemens d'une chaumière , peuvent tout-à-coup ennoblir son nom comme un monument précieux.

XC.

Aussi la gloire a-t-elle long-temps fait sourire les sages ; c'est quelque chose , rien , un mot , une illusion , un souffle ; elle dépend plus du style de l'historien que du nom que le héros laisse après lui. Ilion doit à Homère ce que le jeu de Whist doit à Hoyle ; le siècle actuel allait oublier que le grand Marlborough boxait avec un rare talent , lorsque sa vie a été publiée par l'archidiacre Coxe.

XCI.

Milton est le prince des poètes... disons-nous , un peu ennuyeux , mais sans être moins divin : ce fut un libéral de son temps , un érudit , un homme pieux et sobre en amour et à table ; mais dans son histoire que Johnson s'est avisé d'écrire , nous voyons que ce pontife des muses avait été fouetté au collège , qu'il fut père dur et mari difficile , car la première mistress Milton fut obligée de quitter le logis.

XCII.

Ce sont là , certes , d'intéressantes anecdotes comme celles de Shakspeare dérobant un daim , les épices reçues par lord Bacon , la jeunesse de Titus , les premières prouesses de César , la jeunesse de Burns (d'après le docteur Currie) , et les fredaines de Cromwell. — Mais quoique la vérité exige tous ces récits d'un historien , comme très essentiels dans la vie de son héros , ils ne contribuent guère à sa gloire.

XCIII.

Tous les auteurs ne sont point moralistes comme Southey, lorsqu'il entretint le monde de sa *Pantésocratie*, ou comme Wordsworth qui, pas encore salarié alors, assaisonnait de démocratie ses poèmes de colporteur, ou comme Coleridge, long-temps avant que sa plume volage prêtât au *Morning-Post* sa verve aristocratique, et lorsque, suivant la même route que Southey, ils épousèrent les deux sœurs (marchandes de merceries à Bath).

XCIV.

Ces messieurs font maintenant la figure des coupables convaincus; ils forment le *Botany-Bay* de la géographie morale. Leur loyale trahison, leur énergie de renégat, sont d'excellens matériaux pour leur biographie stérile. Et, soit dit en passant, le dernier in-4° de Wordsworth est le plus gros de tous ceux qui ont paru depuis le berceau de la typographie; c'est un assommant poème appelé l'*Excursion*, écrit d'un style que j'ai en aversion.

XCV.

C'est là qu'il construit une digue formidable entre son intelligence et celle des autres; mais le poème de Wordsworth et ceux de ses disciples, comme le *Shiloh* de Joanna-Southcote et de sa secte, sont des choses qui, dans ce siècle, ne séduisent pas le public: tant est petit le nombre des élus! Les fruits nouveaux de leur virginité surannée n'ont été que l'effet d'une hydropisie que l'on prenait pour la conception d'une divinité*.

* Joanna-Southcote est une des plus curieuses prophétesses des temps modernes, et, ce qui n'est pas le moins singulier dans sa vie, c'est qu'elle ait trouvé des croyans et presque des martyrs. Elle se prétendait la femme de l'Apocalypse, formée d'une côte de Jésus comme Ève d'une côte d'Adam. Pour réparer le péché d'Ève elle avait conçu le *Verbe*, qui devait renaitre d'elle: quelques Joannistes attendent encore l'accouchement miraculeux de Joanna, toute morte qu'elle est depuis quelques années. A. P.

XCVI.

Mais revenons à mon histoire : je dois avouer que , si j'ai un défaut, c'est celui des digressions ; laissant aller mes héros tout seuls , tandis que je fais des soliloques longs outre mesure. Ce sont là mes *adresses du trône* , qui remettent les affaires à la prochaine session , oubliant que chacune de mes omissions est une perte pour le monde , pas tout-à-fait aussi grande que celles de l'Arioste.

XCVII.

Je sais que ce que nos voisins appellent *longueurs* (nous n'avons pas en anglais un mot aussi juste ; mais nous avons la chose elle-même dans sa perfection , chaque fois que Southey accouche d'un nouveau poème au retour du printemps) ; je sais , dis-je , que les longueurs ne sont pas ce qui séduit le lecteur ; mais il ne serait pas difficile de lui prouver par de beaux exemples que le grand ingrédient de l'épopée c'est l'ennui.

XCVIII.

Horace nous apprend qu'Homère dort quelquefois * ; nous sentons , sans le secours d'Horace , que quelquefois Wordsworth se réveille , pour nous montrer avec quelle complaisance il se traîne autour des lacs avec ses chers *charretiers* ; il demande soudain un bateau pour parcourir les sentiers... de l'océan , et non ceux de l'air ; et puis il fait une seconde exclamation en demandant une petite nacelle , bavant en suffisante quantité pour la mettre à flots.

XCIX.

S'il faut absolument qu'il fende les plaines de l'air , et que Pégase se montre rétif quand il l'attelle à la charrette , ne pourrait-il pas demander le chariot de la Grande-Ourse ; ou

* *Aliquando bonus dormitat Homerus.* A P.

prier Médée de lui prêter un de ses dragons? et si, craignant de se casser le cou sur cette monture trop classique pour son cerveau vulgaire, il persiste à vouloir monter dans la lune, que notre idiot demande un ballon.

C.

« Colporteurs, bateaux et charrettes! » O vous, ombres de Pope et de Dryden, en sommes-nous réduits là? cette friperie non seulement est à l'abri du mépris, mais encore elle flotte, comme l'écume au-dessus des vastes abîmes du Bathos, et ces *Jacques Cades** du bon sens et des vers viennent siffler sur vos mausolées; le *petit batelier* et son *Peter Bell* raillent amèrement le génie qui dessina Architophel**.

CI.

A notre histoire!... Le banquet était terminé, les esclaves sortis, les nains et les danseuses s'étaient retirés; le poète avait cessé son chant, et l'Arabe ses contes. Haïdée et son amant, laissés seuls, admiraient la lumière couleur de rose dont le soleil couchant teignait l'horizon. *Ave Maria*, salut Marie, sur la terre et la mer! cette heure céleste du jour mourant est la plus digne de toi.

CII.

Ave Maria, bénie soit cette heure charmante, bénis soient le temps, le climat, les lieux chéris où j'ai si souvent senti l'influence de ce moment se répandre sur la terre avec tant de charme et de douceur! La cloche de la tour antique retentissait dans le lointain, le son mourant de l'hymne du soir s'élevait encore dans les cieux; aucun souffle ne glissait à travers l'air couleur de rose, et pourtant les feuilles de la forêt semblaient émues par une prière religieuse.

* C'est-à-dire les *révolutionnaires* en littérature : Jacques Cades, qui organisa sous Henri VI une espèce de *jacquerie anglaise*. A. P.

** Dryden, dans la satire politique d'*Absalon* et *Architophel*. A. P.

CIII.

Ave Maria, c'est l'heure de la prière ; *ave Maria*, c'est l'heure de l'amour ; *ave Maria*, puissent nos âmes s'élever jusqu'à toi et jusqu'à ton fils ! *ave Maria*, oh ! que ton visage est plein de charmes , que j'aime à contempler tes yeux baissés , pendant que la colombe mystique plane sur ta tête ! N'est-ce là qu'un tableau ? non, c'est devant la réalité que je me prosterne.

CIV.

Quelques bonnes âmes de casuistes ont bien voulu imprimer , dans d'obscurs écrits , que je n'ai point de religion ; mais que ces personnes-là se mettent à genoux et en prières avec moi , nous verrons qui de nous connaît la voie la plus courte pour aller au ciel ; mes autels sont les montagnes et l'océan , la terre , l'air et les astres , tout ce qui dérive du Grand-Tout qui a créé l'âme et qui la recevra dans son sein.

CV.

Heure si douce du soir ! Dans la solitude des forêts , sur le rivage silencieux qui borne le bois mémorable de Ravenne , dont les racines s'entre-croisent où jadis flottaient les ondes de l'Adriatique , jusqu'à la dernière forteresse de César ; forêt verdoyante que les contes de Boccace et les vers de Dryden * rendaient pour moi un séjour consacré ; combien j'aimais et le crépuscule et tes ombrages !

CVI.

L'écho n'était réveillé que par la cigale , habitante des pins , qui fait de sa vie d'été un chant continuel ; par le bruit de mes pas et de ceux de mon coursier , ou par le son de la cloche qui tintait à travers les branches. Je voyais apparaître le fantôme , chasseur de la race d'Onesti , sa meute

* Qui a emprunté plusieurs sujets à Boccace. A. P.

infernale, et cette troupe de belles qui apprit, par cet exemple, à ne point éviter un amant sincère*.

CVII.

O Hespérus⁵, nous te devons nos plaisirs les plus doux; le voyageur fatigué te doit sa demeure hospitalière; celui qui a faim, son repas du soir; le jeune oiseau, l'aile protectrice de sa mère; et le bœuf, son retour à l'étable. Tout ce qu'il y a de bonheur autour de notre foyer, tout ce qui nous rend nos dieux pénates si chers, nous est accordé par l'effet de ton paisible retour; c'est encore toi qui replaces l'enfant sur le sein de sa mère.

CVIII.

Heure si douce⁶, qui réveilles les regrets et attendris le cœur de ceux qui parcourent les mers, le premier jour témoin de leurs tendres adieux; toi qui remplis d'amour le pèlerin tressaillant au son de la cloche de vêpres dont la voix semble pleurer le jour mourant, ... est-ce là une illusion que la raison repousse avec dédain? Ah! certainement rien ne meurt sans exciter quelques regrets.

CIX.

Quand Néron périt, par le plus juste décret qui ait détruit un destructeur, au milieu des acclamations de Rome délivrée, des nations affranchies et de l'univers dans la joie, quelques mains inaperçues semèrent des fleurs sur sa tombe⁷; peut-être ces fleurs attestaient-elles la sensibilité d'un cœur reconnaissant de quelque bienfait qu'il avait reçu de ce malheureux dans un instant où sa toute-puissance lui avait laissé une heure exempte de crime.

CX.

Mais je suis dans les digressions. Qu'a donc à faire Néron,

* *Décameron*, 5^e journée. A. P.

ou tout autre histrion sur le trône comme lui, avec mon héros ? pas plus, ma foi, que l'homme de la lune ; certainement mon invention va être réduite à zéro, et je deviens une des maintes *cuillères de bois* de la poésie (c'est le nom que nous autres Cantabres nous aimons à donner au dernier de ceux qui font partie de la troisième classe des candidats aux honneurs universitaires *).

CXI.

Je sens que cette méthode ennuyeuse ne prendra jamais : c'est être par trop épique ; et, en faisant la copie de ce long chant, je dois le couper en deux. J'ai besoin de déclarer le fait, car, excepté quelques habiles, personne ne s'en douterait ; cela passera pour une amélioration. Je prouverai que cette opinion de la critique est empruntée à Aristote *passim*. — Voyez Πυρρίχης.

* A l'examen annuel de Cambridge, on divise en trois classes ceux qui prennent leurs degrés : la classe des *Wranglers*, celle des *senior optime* et celle des *junior optime*. Les *Wranglers* sont nés, dit-on, dans l'argot de l'université, avec des cuillères d'or dans la bouche, les *senior optime* avec des cuillères d'argent, et les *junior* avec des cuillères d'étain ; le dernier des *junior optime* est appelé *la cuillère de bois*. On imprime annuellement les poésies des étudiants qui ont pris leurs degrés : ces exercices sont bientôt oubliés, après avoir fait du bruit parmi les Cantabres : c'est ainsi qu'on désigne les étudiants de Cambridge, qui, selon lord Byron, fut dans l'origine une colonie de Cantabres ou Vandales venus d'Espagne. A. P.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

- ² Rispose allor Margutte, a dirtel tosto,
Io non credo, più al nero ch' a l' azzurro;
Ma nel cappone, o lessò, o vuogli arrosto;
E credo alcuna volta anco nel burro,
Ne la cervogia, e quando io n' ho nel mosto;
E molto più ne l' aspro che il mangurro;
Ma sopra tutto, nel buon vino ho fede,
E credo che sia salvo chi gli crede.

PULCI, *Morgante Maggiore*, cant. xviii, st. 151.

² Ce costume est moresque, et le lecteur verra plus tard qu'Haidée portait le costume de sa mère, qui était de Fez.

³ Comme toutes les femmes de la famille des Beys.

⁴ Ceci n'est pas une exagération. Je me rappelle fort bien avoir vu quatre femmes dont la chevelure avait cette profusion. Trois étaient Anglaises et la quatrième était une Musulmane. J'atteste que leurs cheveux étaient assez abondans pour les dispenser de tout autre vêtement.

⁵ Εσπειρε πάντα φέρεις, etc. FRAGMENT DE SAPHO.

⁶ Era già l' ora che volge 'l disio, etc.

DANTE, *Purgatoire*, chant vii.

Gray a emprunté ce dernier vers pour le début de son élégie.

⁷ Voyez Suétone.

CHANT QUATRIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Rien n'est en poésie aussi difficile qu'un commencement, excepté la fin peut-être, car souvent, lorsque Pégase semble être au moment de toucher le but, il se démet une aile, et nous voilà retombant comme Lucifer, quand il fut précipité du ciel en punition de son péché. Notre péché est le même, et, comme le sien, difficile à corriger, car c'est l'orgueil qui excite l'esprit à prendre un essor trop hardi, jusqu'à ce que notre propre faiblesse nous apprenne ce que nous sommes.

II.

Mais le Temps, qui ramène tous les êtres à leur niveau, et l'inflexible Adversité, révèlent enfin à l'homme, et (comme nous voudrions bien le croire) au diable aussi peut-être, que l'intelligence de l'un et de l'autre n'est pas si vaste qu'ils le croient. Tant que les bouillans désirs de la jeunesse font bondir le sang dans nos veines, nous ignorons cette vérité, mais dès que le torrent s'avance, plus calme et plus large, vers l'Océan, nous réfléchissons profondément sur chaque émotion passée.

III.

Dans ma première jeunesse, je me croyais un habile homme, et je désirais que les autres eussent de moi la même opinion; il en fut de même quand mon âge devint plus mûr, et d'autres esprits reconnurent la supériorité du mien. Maintenant mes idées se décolorent comme les feuilles d'automne, l'imagination tire de l'aile, et la triste vérité, qui

plane sur mon pupitre, tourne au burlesque tout ce qu'il y avait jadis en moi de romantique *.

IV.

Et si je ris de toute chose mortelle, c'est que je ne puis pleurer, et si je pleure, c'est que notre nature ne peut pas toujours se réduire à l'apathie : il nous faut la plonger d'abord dans les glaces profondes du Léthé, avant d'assoupir les émotions que nous voudrions le moins éprouver. Thétis baptisa son fils mortel dans les eaux du Styx : une mère mortelle préférerait le Léthé.

V.

Il en est qui m'ont accusé d'un complot étrange contre la croyance et la morale de ma patrie, et qui en trouvent la preuve à chaque vers de ce poème. Je ne prétends pas comprendre parfaitement ce que je veux dire quand je veux être très beau ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai jamais eu d'autre projet que d'être un moment en gaieté : mot nouveau dans mon vocabulaire.

VI.

Au bon lecteur de notre climat sérieux cette sorte de composition paraîtra exotique. Le créateur de cette poésie demi-sérieuse fut Pulci **, qui écrivit du temps que la chevalerie était digne de Don Quichotte ***, et qui s'abandonna, en se jouant, aux illusions de son temps, les faux chevaliers, les chastes dames, les géants énormes, et les rois despotiques. Mais toutes ces choses, excepté la dernière, étant aujourd'hui surannées, j'ai choisi un sujet moderne comme plus convenable.

* *Romantic* : ce mot signifie à la fois *romantique* et *romanesque* ; les deux sens ci peuvent être confondus. A. P.

** Auteur du *Morgante Maggiore*. A. P.

*** *More quixotic*, plus extravagante : cet adjectif manque à notre langue. A. P.

VII.

Comment l'ai-je traité? c'est ce que je ne sais pas; peut-être guère mieux que ne m'ont traité ceux qui m'attribuent non pas ce qu'ils voient, mais ce qu'ils voudraient voir; mais si cela les amuse, ainsi soit-il! nous sommes dans un siècle libéral et les pensées sont libres. Cependant Apollon me tire par l'oreille et me dit de reprendre ici mon récit.

VIII.

Le jeune Juan et sa maîtresse furent laissés à la douce société de leur propre cœur. Le Temps lui-même, l'impitoyable Temps, séparait à regret, avec sa cruelle faux, des cœurs aussi tendres. Il soupirait de les voir privés des heures qu'il leur eût volontiers laissées, tout ennemi qu'il est de l'amour; mais ils n'étaient point faits pour connaître la vieillesse. Ils devaient mourir dans leur heureux printemps, avant d'avoir vu fuir un seul charme, une seule espérance.

IX.

Leurs visages n'étaient point faits pour les rides, leur sang pour devenir stagnant, et leurs cœurs généreux pour s'attédir. La neige de l'âge ne devait pas blanchir leurs cheveux; mais, tel que ces contrées qui ne connaissent point les frimas, leur amour devait n'avoir qu'un été. La foudre pouvait les atteindre et les mettre en poussière; mais traîner une existence monotone et languissante, tel n'était pas leur partage: il y avait en eux trop peu de l'argile qui forme le commun des mortels.

X.

Ils furent seuls encore une fois, c'était pour eux jouir l'un autre Eden; ils ne s'ennuyaient que d'être séparés. L'arbre arraché à la forêt souterraine de ses racines séculaires, l'onde qu'un bassin emprisonne loin de sa source,

l'enfant sevré tout-à-coup pour toujours du sein et des genoux de sa mère, perdraient moins vite leur nature que Juan et Haïdée séparés. Hélas ! il n'est point d'instinct comme celui du cœur.

XI.

Le cœur... il peut se briser. Heureux, trois fois heureux celui dont le cœur se brise à la première chute !... le cœur, cet organe fragile, porcelaine précieuse de l'argile humaine* ; jamais il ne supportera le fardeau de ces longues années, où le jour succède péniblement au jour et accumule ces douleurs qu'il faut savoir souffrir et taire. Car tel est le bizarre principe de la vie, qu'il jette souvent des racines plus profondes dans le sein de ceux qui désirent le plus la mort.

XII.

Celui qui meurt jeune est aimé des dieux, disait-on jadis¹ ; il échappe par là à plus d'une mort : la mort de ses amis et de ce qui nous tue plus sûrement encore... la mort de l'amitié, de l'amour, de la jeunesse, toutes choses qui font partie de notre vie, et sans lesquelles la vie n'est plus qu'un vain souffle ; et, puisque les rives du silence attendent toujours ceux qu'atteint plus tard la flèche du grand Archer**, peut-être ce tombeau précocement fait couler nos larmes n'est-il qu'un port contre le naufrage.

XIII.

Haïdée et Juan ne songeaient pas aux morts. Les cieux,

* C'est une expression si souvent citée de Dryden, qu'elle est devenue comme proverbiale en anglais. Dryden a dit :

They look like the workmanship of heaven :
This is the porcelain clay of human kind.

Ils paraissent être l'œuvre même du ciel : c'est la *porcelaine* de l'espèce humaine. A. P.

** L'allégorie anglaise arme la Mort d'un arc et de flèches. A. P.

la terre, l'air, semblaient faits pour eux : ils ne trouvaient au temps d'autre tort que celui de passer trop vite ; ils ne voyaient rien en eux qui méritât le blâme. Chacun servait de miroir à l'autre ; ils voyaient dans leurs yeux la joie étinceler comme un diamant, et savaient que tant d'éclat n'était que la réflexion des regards échangés par leur mutuelle tendresse.

XIV.

Les étreintes caressantes, le frémissement de leurs mains enlacées, l'expression si éloquente de leurs regards, qui disaient tout et ne disaient jamais trop ; ce langage, semblable à celui des oiseaux, connu des seuls amans, ou du moins n'ayant un sens que pour eux ; ces phrases, qui font sourire, et qui sembleraient absurdes à ceux qui ont cessé de les entendre ou qui ne les ont jamais entendues,

XV.

— tels étaient leurs plaisirs, car c'étaient encore deux enfans, et ils fussent restés enfans jusqu'à leur dernier jour. Ils n'étaient point faits pour remplir un rôle important sur la scène ennuyeuse du monde réel ; mais, comme deux êtres nés d'un ruisseau, une nymphe et son bien-aimé, toujours inaperçus, ils eussent passé leur vie dans les fontaines et parmi les fleurs, sans jamais connaître en ce monde le poids des heures.

XVI.

Les lunes changeantes auraient amené de nouveaux mois et de nouvelles années, sans jamais trouver de changement dans les félicités de ces deux cœurs, et leurs félicités n'étaient point de ces vaines félicités qui rassasient ; car les âmes de Juan et Haïdée étaient de ces âmes ardentes que le seul lien des sens ne peut enchaîner. Ce qui détruit surtout l'amour, la possession ne faisait que relever le prix de chacun de leurs charmes.

XVII.

O belle félicité, et aussi rare que belle !... mais ils devaient la leur à cet amour dans lequel l'âme aime à se perdre quand le monde la fatigue, et qu'elle est dégoûtée de tout ce qu'on y voit comme de tout ce qu'on y entend : de ses intrigues, de ses aventures communes, de ses petites passions, de ses mariages, de ses enlèvemens... alors que la torche de l'hymen ne fait que flétrir une *c-n** de plus, dont l'époux seul ignore la prostitution.

XVIII.

Parole dure ! vérité importune !... vérité que beaucoup connaissent ; mais c'est assez... Quant à ce couple charmant et fidèle, qui ne trouva jamais une seule heure trop lente, à quoi devait-il d'être ainsi exempt de souci ?... Nous avons tous senti l'instinct de ces sentimens innés en nous et qui se perdent un jour chez les autres, mais qui en eux étaient inhérens... ces sentimens que nous autres mortels nous appelons romanesques et que nous envions cependant, tout en les traitant de démente.

XIX.

Ce qui dans les autres n'est qu'un état factice, un rêve extatique produit par la jeunesse et la lecture d'un roman, était dans leur nature ou dans leur destinée ; aucun livre n'avait jamais révélé à leur cœur les peines de l'amour, car l'érudition d'Haïdée était bien peu de chose, et Juan était un jeune homme élevé pieusement ; aussi n'est-il point d'autre raison à donner de leur amour que de celui des rossignols ou des tourterelles,

* *A whore*, ce mot est abrégé dans le texte (*wh--re*), quoique les Anglais l'écrivent généralement sans scrupule. A. P.

XX.

Ils contemplaient le coucher du soleil ; cette heure du jour est chère à tout le monde , mais elle était plus chère encore à leurs yeux , car c'était elle qui les avait rendus ce qu'ils étaient : c'était d'un ciel semblable que le pouvoir de l'amour était descendu sur eux , alors que le bonheur avait été leur seule richesse , et que le crépuscule les vit dans les liens de la passion. Charmés l'un de l'autre , ils étaient ravis de tout ce qui leur rappelait un passé aussi doux pour eux que la pensée présente.

XXI.

Je ne sais pourquoi , mais ce soir-là , pendant qu'ils avaient les yeux fixés sur le ciel , un tremblement soudain vint comme interrompre l'ivresse de leurs cœurs ; ce fut comme l'effet du vent sur une harpe quand il en fait vibrer les cordes , ou sur une flamme quand il la déroule à notre vue. Une espèce de pressentiment les fit frémir l'un et l'autre ; le sein de Juan soupira tristement , et l'œil d'Haidée laissa tomber une larme nouvelle pour elle.

XXII.

Cet œil grand et noir sembla se dilater et suivre d'un regard prophétique la trace du soleil , comme si le dernier jour de tant d'amour disparaissait avec son orbe resplendissant. Juan regarda Haidée , comme pour l'interroger sur son destin... Il se sentait triste ; mais ne pouvant deviner pourquoi , son regard cherchait dans celui d'Haidée quelque motif pour ce sentiment sans cause ou du moins inexplicable.

XXIII.

Haidée se tourna vers lui et sourit , mais avec un de ces sourires qui n'excitent point ceux des autres , et puis elle se

détourna ; quel que fût le sentiment qui l'agitait , il parut peu durable et surmonté par sa sagesse ou son orgueil... Quand Juan lui parla... (peut-être en badinant)... de ce sentiment mutuel , elle répondit : — « Ce ne saurait être... ce ne peut être... ou du moins je ne survivrai pas pour voir... »

XXIV.

Juan voulut interroger encore ; mais elle colla ses lèvres sur les siennes , et le fit taire par ce tendre baiser , qui lui donna à elle-même le courage de braver ce mélancolique présage et de le bannir de son cœur... Certainement de toutes les méthodes elle adopta la meilleure ; quelques personnes préfèrent le vin... c'est encore un bon moyen : j'ai essayé l'un et l'autre ; ceux qui veulent se décider n'ont qu'à choisir entre le mal de tête et le mal au cœur.

XXV.

Suivant votre choix de la femme ou du vin , vous aurez à souffrir de l'un ou de l'autre. Ces maladies sont nos trouble-fêtes ; mais que préférer ? je n'en sais trop rien ; et si j'étais forcé de donner ma voix , je pourrais dire de bonnes raisons des deux côtés , ensuite décider (sans beaucoup nuire à l'un ni à l'autre) qu'il vaudrait mieux avoir la femme et le vin , que de n'avoir ni le vin ni la femme.

XXVI.

Juan et Haïdée se regardèrent l'un l'autre avec des yeux humides de tendresse , de cette tendresse qui réunit tous les sentimens , ceux d'ami , de fils , d'amant , de frère , lorsque deux cœurs purs , épris l'un de l'autre , aiment trop et ne sauraient aimer moins... sanctifiant presque cet excès d'ivresse par le désir immortel du bonheur de l'objet aimé.

XXVII.

Dans les bras l'un de l'autre , cœur contre cœur , pourquoi

ne moururent-ils pas alors?... Ils avaient trop vécu, puisque l'heure de leur séparation allait sonner. L'avenir ne pouvait leur apporter que des malheurs; le monde et ses artifices méprisables n'étaient pas faits pour ces amans aussi passionnés que le chant de Sapho. L'amour était né avec eux, il faisait partie de leur être; c'était leur âme, et non un simple sens.

XXVIII.

Ils auraient dû vivre invisibles dans l'épaisseur des bois, comme les rossignols mélodieux; ils n'auraient jamais pu habiter ces vastes solitudes appelées sociétés, où tout est vice et haine! Chaque créature née libre se plaît dans un secret asile. Les oiseaux les plus doux ne nichent qu'avec une compagne; l'aigle prend seul son essort; la mouette et le corbeause réunissent en troupes sur les cadavres, comme font les mortels.

XXIX.

Penchant sa joue sur celle d'Haïdée, Juan s'endormit du sommeil de l'amour; Haïdée s'y livra comme lui; mais leur repos était bien léger, car de temps à autre quelque chose agitait Juan, et tout son corps frémissait; tandis que les lèvres d'Haïdée murmuraient, comme un doux ruisseau, des sons inarticulés; son visage était ému par son rêve comme une rose par le souffle d'un timide zéphyr,

XXX.

— ou comme le mouvement d'une source dans un ravin des Alpes, quand le vent glisse sur sa surface: tel était l'effet du rêve mystérieux qui s'était emparé de son âme... La puissance des songes nous livre au caprice de l'imagination, qui fait de nous ce que bon lui semble; étrange état de notre existence; car c'est exister encore que de sentir en restant privé de nos sens, et de voir avec les yeux fermés.

XXXI.

Elle rêva qu'elle était seule sur le bord de la mer, enchaînée à un rocher, sans savoir comment ; elle ne pouvait faire un pas pour fuir ; les flots s'élançaient en la menaçant d'une voix toujours plus terrible, ils avaient déjà atteint ses lèvres ; Haïdée se sentait oppressée de leur poids humide ; bientôt ils écumaient sur sa tête solitaire prêts à l'engloutir, et cependant elle ne pouvait mourir encore.

XXXII.

Elle est enfin sauvée... Elle erre sur les rochers aigus, dont les saillies ensanglantent ses pieds ; elle se heurte, et risque de tomber à chaque pas ; quelque chose se déroule devant elle comme un linceul qu'elle poursuit malgré son effroi... C'est quelque chose de blanc qu'elle ne peut distinguer, qui s'éloigne sans cesse et trompe sa main ; sa main se hâte en vain pour saisir cet objet fugitif.

XXXIII.

Le songe a changé ; elle se trouve dans une caverne dont les voûtes sont hérissées de glaçons pétrifiés*. L'ouvrage du temps se reconnaît sur ses murs sillonnés par l'onde ; les vagues viennent les battre, et les veaux marins pourraient y cacher leurs petits. Les cheveux d'Haïdée sont humides ; ses noires prunelles ne sont plus que deux sources de pleurs. Elle croit voir tomber ses larmes sur les angles des rochers, dont le froid contact les convertit soudain en glaçons nouveaux.

XXXIV.

A ses pieds Juan est étendu glacé, sans vie, pâle comme l'écume dont son front insensible est couvert, son front qu'elle voudrait en vain essayer ! (Ah ! que ses soins étaient doux jadis, ces mêmes soins inutiles aujourd'hui !) Rien ne

* *Marble icicle, stalactites.* A. P.

peut plus réveiller le mouvement de son cœur inanimé, et la lugubre voix des vagues résonne — son oreille attristée, comme le chant d'une sirène. — Ce songe si court lui parut une vie entière et une vie trop longue.

XXXV.

En regardant son amant glacé par la mort, il lui semble tout-à-coup voir son visage disparaître ou se transformer en un autre... Ce sont les traits de son père; peu à peu c'est Lambro lui-même, avec son regard perçant et la grâce de ses formes grecques... Haïdée tressaille, s'éveille... qu'aperçoit-elle! ô puissance du ciel! quel regard rencontre le sien?... C'est celui de son père fixé sur elle et sur Juan!

XXXVI.

Elle se lève et pousse un cri, expression de la joie et du chagrin, de l'espérance et de la crainte, en voyant ce père, qu'elle croyait habiter la tombe humide des flots, apparaître soudain pour apporter peut-être le trépas à celui qu'elle adore. Quelque cher qu'eût été le père d'Haïdée à sa fille, ce fut pour elle un de ces momens terribles... J'en ai vu de semblables... mais je ne dois pas les rappeler.

XXXVII.

Au cri douloureux d'Haïdée, Juan s'élance, la retient près de tomber, et saisit son sabre suspendu à la muraille, se préparant à la venger sur celui qui était la cause de son effroi. Alors Lambro, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, sourit avec dédain, et lui dit... « A la portée de ma voix, mille cimenterres attendent mon signal; laisse là, jeune homme, laisse là ton fer inutile. »

XXXVIII.

Haïdée le retient dans ses bras : « Juan, s'écrie-t-elle, c'est... Lambro... c'est mon père ! Jette-toi comme moi à ses

genoux... il nous pardonnera... oui... il faut... oui. Mon tendre père, dans cette angoisse de joie et de douleur... au moment même où je baise avec transport le pan de ton manteau, se peut-il que le doute et la crainte se mêlent à ma joie filiale ? Fais de moi tout ce que tu voudras, mais épargne ce jeune homme.»

XXXIX.

Le vieillard restait impénétrable, le calme régnait dans son accent et son regard... indice qui ne témoignait pas toujours le calme de son âme. Il écoute Haïdée, mais sans lui répondre, et puis il se tourne vers Juan, dont le visage devenait pâle et enflammé tour à tour. On le voyait décidé à périr; du moins il avait le fer à la main, prêt à s'élancer sur le premier ennemi qu'appellerait le signal de Lambro.

XL.

« Jeune homme, dépose ton sabre, » dit encore une fois Lambro. Juan répondit : « Jamais, tant que ce bras sera libre. » Le vieillard pâlit, mais ce ne fut pas de peur, et, prenant un pistolet à sa ceinture, il reprit : « Que ton sang retombe donc sur ta tête. » Il approcha la pierre de l'œil pour voir si elle était en bon état... car il y avait peu de temps qu'elle avait servi, et, cela fait, il se mit tranquillement à armer son pistolet.

XLI.

C'est une étrange sensation que produit sur l'oreille le bruit qu'on fait en armant un pistolet, quand vous savez que le moment d'après votre sein va être visé à douze toises de distance ou à peu près ! C'est une distance honorable, si vous vous êtes fait un ennemi d'un ancien ami ; mais, après deux ou trois coups de feu, l'oreille devient plus irlandaise et moins délicate *.

* Les Irlandais, dont on cite tour à tour les saillies spirituelles et les balour-

XLII.

Lambro mit son pistolet à la hauteur de sa tête, et un instant de plus allait terminer ce chant et la vie de notre héros lorsque Haïdée se jeta entre son père et son amant. Aussi résolue que le vieux pirate : « Que la mort, s'écria-t-elle, ne frappe que moi... c'est moi qui suis coupable... Il n'a point cherché ce rivage, le hasard seul l'y conduisit. Je lui ai donné ma foi; je l'aime, je mourrai avec lui. Je connaissais votre caractère inflexible, connaissez celui de votre fille! »

XLIII.

Une minute auparavant elle n'aurait su que verser les larmes de l'enfance et de la tendresse; mais alors elle se montre prête à braver toutes les terreurs... Pâle, immobile, inébranlable, elle allait au-devant du coup fatal; d'une taille au-dessus de celle de son sexe, elle semblait se grandir encore pour offrir un but plus facile au plomb meurtrier. Elle fixe son regard sur le front de son père, mais sa main ne cherche point à arrêter la sienne.

XLIV.

Ils se regardent l'un l'autre. Leur ressemblance était étrange! la même expression animait leur physionomie, farouche et sereine, avec une légère différence dans la flamme que lançaient leurs grands yeux noirs; car elle aussi paraissait capable de vengeance si on l'eût irritée... C'était encore une lionne quoique apprivoisée. Le sang bouillant de son père colorait par momens son visage en sa présence, et attestait qu'elle était sa fille.

dises naïves, le courage et la poltronnerie, jouent en général dans les romans et au théâtre un rôle d'aventurier : ils passent aussi pour duellistes par suite de leur mauvaise tête. A. P.

XLV.

J'ai dit qu'ils se ressemblaient ; il n'y avait en effet dans leurs traits et leur stature que la différence du sexe et de l'âge. Jusque dans la délicatesse de leurs mains on remarquait cette même conformité qui prouve un sang généreux ; les voilà donc divisés , farouches l'un et l'autre , quand des larmes de joie et de douce satisfaction auraient dû seules annoncer le retour d'un père. Tel est l'effet des passions dans leur excès.

XLVI.

Lambro hésita un moment, baissa son arme, et la reprit, mais toujours sans paraître ému, et regardant sa fille comme pour pénétrer sa pensée : « Ce n'est pas moi, dit-il, qui ai cherché la perte de cet étranger ; ce n'est pas moi qui suis cause de cette scène de désespoir ; peu de pères supporteraient mon outrage et suspendraient la mort du coupable ; mais je dois faire mon devoir... Comment as-tu rempli le tien ? Le présent est le gage du passé.

XLVII.

« Que ce jeune homme se désarme, ou, par la tête de mon père, la sienne va rouler à tes pieds avec la balle de cet instrument de mort. » Il leva son sifflet en achevant ces mots, et l'approcha de sa bouche ; un autre sifflet répondit à son signal ; et fondant en tumulte dans l'appartement, quoique guidés par un chef, une vingtaine de ses gens, armés de pied en cap, paraissent et entourent Lambro, qui s'écrie : « Arrêtez ou tuez ce Franc. »

XLVIII.

Alors, avec un mouvement soudain, il enlève sa fille, pendant que sa bande se met entre elle et Juan. C'est en vain qu'Haidée se débat dans les bras de son père, elle est

serrée comme par les anneaux d'un serpent. Les pirates s'élancent avec fureur sur leur proie, excepté le premier, qui était tombé avec son épaule droite détachée du tronc par le sabre de Juan.

XLIX.

Le second eut le crâne ouvert ; mais le troisième, ancien soldat, plein de sang-froid, reçut tous les coups sur son sabre et dirigea si bien les siens, qu'en un clin d'œil son homme fut renversé à ses pieds. Le sang de Juan coulait, comme un double ruisseau, de deux blessures, dont l'une lui avait été faite au bras et l'autre à la tête.

L.

On enchaîna alors Juan à l'endroit où il était tombé, puis on l'emporta hors de l'appartement. Lambro fit signe à ses gens d'aller le déposer sur un de ses navires qui devait partir à neuf heures. On le mit dans un bateau, on fit jouer la rame, et on atteignit quelques galiotes à l'ancre. Ce fut sur la première que Juan fut confié aux gardes et descendu dans les écoutilles.

LI.

Le monde est rempli d'étranges vicissitudes, et celle-ci en était une des plus désagréables. Un gentilhomme si riche des biens de ce monde, bien fait, jeune, jouissant du présent, se voit, lorsqu'il y pense le moins, embarqué tout-à-coup, blessé, chargé de chaînes à ne pouvoir bouger ; et tout cela, parce qu'une dame est devenue amoureuse de lui.

LII.

Il faut que je l'abandonne ici, car je me fais pathétique, attendri par la nymphe chinoise des larmes, le Thé vert. Cassandre fut moins prophétique qu'elle ! car si mes pures libations vont au-delà de trois, je sens mon cœur si plein de sympathie, que je suis forcé d'avoir recours au Thé noir,

dit Bohea.... C'est dommage que le vin soit si délétère, car le thé et le café nous rendent beaucoup plus sérieux,

LIII.

A moins qu'ils ne soient accompagnés de toi, chère Cognac, douce naïade des rives du Phlégéon ! Ah ! pourquoi attaques-tu donc le foie ? pourquoi, semblable aux autres nymphes, rends-tu tes amans malades ? Je m'adresserais volontiers à un punch léger, mais le *rack* (dans tous les sens du mot), chaque fois que la nuit je remplis jusqu'au bord mon verre de cette douce liqueur, me réveille le lendemain matin avec son synonyme *.

LIV.

Je laisse pour le moment Don Juan en lieu sûr, mais non pas en parfaite santé, le pauvre diable ! puisqu'il était blessé ; hélas ! ses douleurs physiques pouvaient-elles se comparer à celles qui déchiraient le cœur de son Haïdée ! Elle n'était pas de ces femmes qui pleurent, se désolent, et se consolent, cédant à la nécessité. Sa mère était une Maure de Fez ; là, tout est un Éden ou un désert.

LV.

L'olivier y verse son trésor parfumé dans des bassins de marbre ; les moissons, les fleurs et les fruits y couvrent la terre ; mais là aussi maint arbre empoisonné prend racine ; le silence de la nuit est troublé par les rugissemens du lion ; de vastes déserts y déchirent le pied du chameau, ou, soulevant leurs sables, engloutissent la malheureuse caravane... Et là, tel est le sol, tel est le cœur de l'homme.

LVI.

L'Afrique appartient tout entière au soleil : ses habitans

* Le *rack*, le *tofia*, eau-de-vie de sucre ; *rack* signifie aussi *douleur*, *torture*.

sont de feu comme ses rivages. Énergique pour le bien ou le mal, brûlant dès l'enfance, le sang du Maure est sous l'influence de l'astre tout-puissant, comme la terre sa patrie. La beauté et l'amour furent la dot de la mère d'Haïdée ; mais ses grands yeux noirs exprimaient toute la violence des passions, quoiqu'elles y fussent endormies comme un lion près d'une source.

I.VII.

Haïdée, née sous un rayon plus doux, était comme un de ces nuages argentés aux formes gracieuses qui suivent doucement les sentiers azurés des cieux, jusqu'à ce que, se chargeant peu à peu de la foudre, ils menacent de la tempête la terre et l'air ; exaspéré par la passion et le désespoir, le sang numide d'Haïdée éclate enfin dans ses veines, comme on voit le Simoon fondre soudain sur les plaines consumées.

I.VIII.

Le dernier objet qui a frappé ses regards, c'est Juan ensanglanté, terrassé et vaincu. Son sang rougit ce même appartement qu'il traversait naguère, ... son bien-aimé si tendre et si beau. Elle le voit et... un gémissement convulsif termine ses angoisses ; elle tombe sur les bras de son père, qui tout à l'heure avait peine à la retenir ; elle tombe comme le cèdre abattu par la cognée.

I.IX.

Une veine s'était rompue dans son sein² ; et ses lèvres, si douces et si vermeilles, étaient souillées par le sang noir qui s'en échappait. Sa tête était penchée comme un lis fatigué par la pluie. On appelle ses suivantes, qui, les larmes aux yeux, la transportent sur sa couche ; tous les cordiaux, toutes les plantes salutaires, sont mises en usage. Mais elle reçut en vain tous ces soins ; la vie ne pouvait plus la retenir, et la mort ne pouvait encore la détruire.

LX.

Elle demeura quelques jours dans le même état ; déjà glacée, il n'y avait rien en elle de livide ; ses lèvres conservèrent leur vermillon *. Son cœur avait cessé de battre , et la mort paraissait absente ; aucun signe hideux ne l'indiquait : la putréfaction ne vint point détruire la dernière espérance de ceux qui cherchaient à prolonger ses jours. En regardant son doux visage, on croyait à un reste de vie ; car la flamme immatérielle de l'âme l'animait toujours , comme s'il y avait encore en elle quelque chose qui ne pouvait être réclamé par la terre.

LXI.

On y reconnaissait la passion dominante de son cœur ; mais , semblable à l'expression que prête au marbre un habile ciseau, expression fixe , comme celle de la belle *Vénus*, toujours belle : telles sont encore les éternelles douleurs de *Laocoon*, et l'aspect du gladiateur, toujours mourant ; on admire leur énergie semblable à la vie, mais qui en diffère parce que ces statues sont toujours les mêmes.

LXII.

Elle se réveilla enfin , mais non comme celui qui vient de dormir, et plutôt comme les morts ; car la vie lui sembla quelque chose de nouveau , une sensation étrange et forcée ; tout ce que rencontraient ses yeux ne frappait point sa mémoire , et toutefois un poids invisible accablait son cœur , dont le premier battement , toujours fidèle , lui fit éprouver une douleur sans cause connue.

LXIII.

Elle fixa sur plusieurs personnes un regard distrait , sans les reconnaître ; elle vit qu'on l'épiait , sans qu'elle demandât pourquoi , et ne s'occupa nullement de ceux qui étaient

* Cette phrase explique les deux derniers vers de la strophe précédente. A. P.

assis autour de son chevet. Elle n'avait point perdu la parole , quoiqu'elle ne parlât plus ; aucun soupir ne la soulagea du poids de ses pensées ; un morne silence et de vives questions furent en vain tour à tour mis en usage par celles qui la servaient ; excepté le souffle qui s'échappait de son sein , elle ne donna aucun signe d'avoir quitté le tombeau.

LXIV.

Ses suivantes lui offrirent leurs soins empressés , elle ne fit point attention à elles ; son père la regarda , elle ne détourna point les yeux ; elle ne reconnut personne , ni aucun des lieux qu'elle avait le plus chéris naguère ; on la transporta d'un appartement dans un autre : tout était oublié ; elle se prêtait à tout avec douceur , mais sa mémoire avait fui sans retour ; et cependant ces yeux , qu'on eût voulu rappeler à d'anciens souvenirs , paraissaient par momens animés d'une expression sinistre.

LXV.

Enfin une esclave lui parla d'une harpe : le harpiste vint , et accorda son instrument. Dès les premières notes , aiguës et irrégulières , Haïdée attacha sur lui des yeux brûlans , qu'elle tourna bientôt vers la tapisserie , comme pour arracher son cœur à quelque pensée déchirante. Le musicien commença un chant insulaire , composé dans les anciens jours , avant que la tyrannie pesât sur la Grèce.

LXVI.

Soudain les doigts pâles et grêles d'Haïdée battirent la mesure contre la muraille. Le harpiste changea de sujet , et chanta l'amour ; ce mot ébranla cruellement sa mémoire ; dans le rêve d'un instant elle vit ce qu'elle fut naguère , ce qu'elle était à présent , si c'est être que d'exister ainsi ; ses larmes s'échappèrent soudain par torrens , comme les nuages qui , arrêtés sur la cime des monts , se résolvent enfin en pluie.

LXVII.

Courte consolation, inutile soulagement!... Sa pensée se réveilla trop brusquement et agita son cerveau jusqu'au délire; elle se leva comme si elle n'eût jamais été malade, et s'élança sur tous ceux qui étaient autour d'elle comme sur des ennemis; mais elle ne pronouça aucune parole, ne poussa aucun cri, quoique son paroxysme approchât de sa fin; sa folie dédaigna de délirer, même quand on la frappa dans l'espoir de la ramener à la raison.

LXVIII.

Cependant elle laissait échapper par momens un éclair de jugement; rien ne put la faire regarder son père, quoiqu'elle fixât des yeux attentifs sur tout autre visage, sans pouvoir en reconnaître aucun. Elle refusa de la nourriture et des vêtemens; on ne put la persuader sous aucun prétexte d'en accepter; ni le changement du lieu, ni le silence de la nuit, ni la ruse, ni les ressources de l'art, ne purent procurer le sommeil à ses sens... Le sommeil avait perdu tout son pouvoir sur elle.

LXIX.

Elle languit ainsi douze jours et douze nuits; sans un soupir, sans un regard qui annonçât sa dernière angoisse, son âme prit l'essor vers les cieux; et ceux qui la veillaient de plus près ne purent en savoir le moment précis;... une espèce de nuage se répandit sur ses traits gracieux, et une ombre sur ses yeux, tout à l'heure si noirs et si beaux!... posséder tant d'éclat... et puis se ternir!

LXX.

Elle mourut, mais non pas seule; elle portait en elle un autre germe de vie, qui aurait pu croître un jour, l'enfant innocent d'une mère coupable. Mais il finit sa courte existence sans voir la lumière, et descendit sans être né, dans

le tombeau, où la branche et la fleur se flétrirent ensemble , frappées du même coup ; vainement la rosée du ciel descendit sur cette tige sanglante et sur ce fruit malheureux de l'amour.

LXXI.

Ainsi vécut, ainsi mourut Haïdée ; elle est désormais hors des atteintes de la douleur et de la honte ; elle n'était point faite pour supporter pendant des années entières ce fardeau accablant des regrets dont la vieillesse seule délivre des cœurs plus froids. Ses jours et son bonheur furent courts , mais délicieux , tels qu'ils n'auraient pu durer avec sa destinée ; mais elle dort en paix sur le rivage de l'île dont elle aima le séjour.

LXXII.

Cette île est aujourd'hui aride et déserte , ses maisons abattues, ses habitans dispersés ; il n'y a plus que le tombeau d'Haïdée et celui de son père ; rien n'y rappelle le passage des mortels ; vous ne pourriez même savoir où repose cette amante si belle : aucune pierre ne l'indique, aucune langue ne dit où elle fut, aucune voix ne gémit sur la beauté des Cyclades, si ce n'est la voix des flots.

LXXIII.

Mais son nom est répété avec un soupir, par la jeune Grecque, dans des chants d'amour ; et maint insulaire abrège les longues soirées d'hiver avec l'histoire de son père. La valeur fut son partage , comme la beauté celui de sa fille. Si elle aima imprudemment, la perte de la vie en fut le prix... Un châtiment est réservé à tous ceux qui se rendent coupables : qu'aucun ne songe à fuir le péril, tôt ou tard l'amour est son propre vengeur.

LXXIV.

Mais changeons de sujet ; celui-ci devient trop triste :

passons à un autre feuillet. Je n'aime pas beaucoup à décrire la folie des autres, de peur d'être soupçonné moi-même... D'ailleurs je n'ai plus rien à ajouter; et comme ma Muse est un lutin capricieux, nous allons virer de bord * avec Juan, que nous avons laissé à moitié mort quelques stances plus haut.

LXXV.

Blessé, chargé de fers, « enfermé dans une cabane de navire, dans une case étroite confiné **, » quelques jours et quelques nuits se passèrent avant qu'il pût se retracer le passé; et quand il en vint à bout il se trouva en mer, filant six nœuds par heure. Il avait devant lui le rivage d'Ilion : dans une autre circonstance, il aurait été ravi de le contempler; mais actuellement il ne se souciait guère du cap Sigée.

LXXVI.

C'est là que sur une verte colline où s'élevaient les cabanes d'un hameau (l'Hellespont d'un côté et la mer de l'autre) est enseveli le brave des braves, Achille, à ce qu'on dit (Bryant *** dit le contraire), et plus loin s'élève un autre tumulus; c'est le tombeau de qui? Dieu le sait! peut-être celui de Patrocle, d'Ajag, de Protésilas; tous héros qui, s'ils vivaient, feraient métier de nous tuer.

LXXVII.

Quelques éminences, sans marbre ou sans nom, une plaine vaste, inculte, et bornée par un rideau de monta-

* *Try another tack* : terme de marine. A. P.

** « *Cabined, cribbed, confined.* » Ces trois mots sont réunis pour exprimer le petit espace qu'occupe le captif : *cabbin'd* vient du mot *cabbin*, cabane de vaisseau; *cribbed* de *crib*, petite étable pour enfermer des animaux : c'est d'ailleurs une citation de Shakspeare qui fait dire à Macbeth dans un sens moral qu'il est *cabbin'd*, *cribb'd and confin'd*, par ses doutes et ses terreurs. A. P.

*** Jacob Bryant, savant anglais qui prétendait que le poème d'Homère n'avait rien d'historique, et que Troie même n'a jamais existé : voyez sa réponse à la description de la plaine de Troie, par Le Chevalier. A. P.

gues, Ida qu'on reconnaît toujours dans le lointain, et le vieux Scamandre (si c'est lui), voilà tout ce qui reste ; c'est un site qui semble encore fait pour la gloire. Cent mille hommes pourraient s'y égorger à leur aise ; mais là où je cherchais les murs d'Ilion, le paisible troupeau broute l'herbe, et la tortue rampe.

LXXVIII.

Des troupeaux de chevaux sauvages, çà et là quelques petits hameaux dont les noms sont nouveaux et barbares, quelques bergers (bien différens de Pàris) qui viennent regarder d'un air étonné les Européens, que leurs souvenirs des écoles conduisent dans ces lieux ; un Turc enthousiaste, son rosaire à la main et sa pipe à la bouche, voilà tout ce que j'y ai trouvé ; mais, le diable, si j'y ai vu un Phrygien.

LXXIX.

Juan, à qui on permit, dans ces parages, de sortir de son étroite cabane et de monter sur le tillac, se trouva esclavé, contemplant les vagues bleuâtres sur lesquelles descendaient les ombres des tombeaux de maints guerriers ; affaibli par la perte de son sang, il put à peine faire quelques questions, et les réponses qu'il reçut ne le satisfirent qu'imparfaitement sur sa situation passée ou présente.

LXXX.

Il vit quelques captifs comme lui, qui paraissaient Italiens et qui l'étaient en effet. Il apprit du moins de leur bouche leurs aventures qui étaient singulières. C'était une troupe qui allait débiter en Sicile, et composée de chanteurs, tous très propres à leur vocation ; ils n'avaient point été attaqués par le pirate dans la traversée de Livourne, mais l'*Impressario* * les lui avait vendus à bas prix ³.

* Le directeur ou entrepreneur de théâtre. A. F.

LXXXI.

Le bouffon de la troupe fut celui qui raconta à Juan leur histoire curieuse : quoiqu'il fût destiné à figurer au marché turc, il conservait encore la gaieté de son esprit ou du moins de son masque. Ce petit homme avait un air de résolution et supportait sa mauvaise fortune avec quelque grâce, paraissant beaucoup plus résigné du moins que la Prima Donna et que le Tenor.

LXXXII.

Il fit son récit en peu de mots :

« Notre machiavélique impressario, dit-il, donnant un signal près d'un promontoire, héla un brick étranger ; *corpo di Caio Mario* : nous y fûmes transférés en désordre sans un seul *scudo di salario* ; mais si le sultan a du goût pour la musique, il rétablira bientôt notre fortune.

LXXXIII.

» La Prima Donna n'est pas sans talent, quoiqu'un peu vieille, épuisée par une vie dissipée et sujette à s'enrhumer quand la salle est peu garnie. La femme du Tenor n'a pas beaucoup de voix, mais elle est belle à voir. Le carnaval dernier elle fit du bruit à Bologne, en enlevant à une vieille princesse romaine le comte César Cicogna.

LXXXIV.

» Nous avons aussi nos danseuses : d'abord la *Nini*, qui, exerçant plus d'une profession, ne perd rien dans aucune. Ensuite cette grosse rieuse, la *Pelegri*, qui fut encore très heureuse le carnaval dernier, et fit au moins cinq cents bons sequins ; mais elle dépense si vite qu'elle n'a plus un paul. Et puis il y a la *Grotesca* : quelle danseuse ! elle aura un jour à répondre du corps ou des âmes de bien des hommes.

LXXXV.

» Quant aux figurantes, elles sont comme toutes celles de cette clique... par-ci par-là une jolie personne qui peut séduire par hasard, et le reste vaut à peine un coup d'œil. Il y en a une qui est grande et roide comme une pique; elle a pourtant une espèce d'air sentimental qui irait loin, mais elle ne danse pas avec vigueur; c'est dommage avec son visage et une taille comme la sienne!

LXXXVI.

» Quant aux hommes, ils sont médiocres; le Musico n'est plus qu'un vieux bassin fêlé; mais il lui reste encore une qualité, grâce à laquelle il peut être admis au sérail et y obtenir de l'avancement; quant à son chant, je n'y compte guère pour lui. Parmi tous les chanteurs que fait le pape⁴ tous les ans, il serait difficile de trouver trois gosiers parfaits du troisième sexe.

LXXXVII.

» La voix du Tenor est gâtée par son affectation; quant à la Basse, l'animal peut tout au plus beugler. Dans le fait il n'eut jamais d'éducation chantante: c'est un ignorant, sans voix et sans oreille; mais étant cousin de la Prima Donna, qui jurait que son talent était riche et flexible, il fut engagé, quoiqu'en l'écoutant vous croiriez entendre un âne s'exercer au récitatif.

LXXXVIII.

» Il ne me conviendrait guère de m'arrêter sur mon propre mérite, et quoique jeune, je vois, monsieur, que vous avez un air de voyageur qui m'assure que l'opéra n'est pas pour vous une chose nouvelle; vous avez entendu parler de Raucocanti? c'est moi-même; le temps pourra venir que vous m'entendrez. Vous n'étiez point l'an dernier à la foire

de Lugo ; mais la première fois que je m'engagerai pour aller y chanter... venez-y.

LXXXIX.

» J'avais presque oublié notre Baritone, aimable garçon, mais gonflé d'amour-propre : gracieux dans ses gestes, ignorant on ne peut plus ; sa voix n'a guère d'étendue ni de douceur ; il se plaint toujours de son sort, et, à dire vrai, il est à peine bon pour chanter des ballades dans la rue ; dans les rôles d'amoureux, afin de montrer plus de passion, comme il ne peut montrer de cœur, il montre ses dents *.

XC.

Ici le récit éloquent de Raucocanti fut interrompu par les pirates qui, à des heures marquées, venaient faire rentrer les captifs ; chacun de ceux-ci jeta un mélancolique regard sur les vagues qui bondissaient en liberté au soleil, et dont l'azur s'embellissait de la réflexion de l'azur plus brillant des cieux. Après quoi tous descendirent un à un sous les écouteilles.

XCI.

Le lendemain, dans le détroit des Dardanelles, ils apprirent qu'en attendant le firman de la Sublime-Porte, le plus impératif de tous les ordres souverains, et dont se passent tous ceux qui le peuvent, ils seraient, pour plus de sûreté, enchaînés, femme avec femme et homme avec homme, et disposés deux à deux pour le marché de Constantinople.

XCII.

Il arriva, après cet arrangement des captifs, qu'un mâle et une femelle se trouvèrent dépareillés... on les lia donc ensemble : le mâle c'était Don Juan, qui, chose inconvenante à son âge, fut le compagnon d'une bacchante au visage ru-

* C'est-à-dire ne pouvant parler du cœur il parle du bout des dents. A. P.

bicond. Il faut dire aussi que cela n'eut lieu qu'après une discussion douteuse sur le sexe du Soprano, qu'on se décida à placer comme surveillant auprès des femmes.

XCIII.

Malheureusement Raucocanti fut accouplé avec le Tenor ; ces deux bouffes se haïssaient d'une haine qu'on ne trouve qu'au théâtre, et chacun d'eux s'affligeait plus d'un tel voisin que de son esclavage ; il s'éleva entre eux un triste débat, car ils étaient si irrités l'un contre l'autre que chacun tirait de son côté en jurant de tout son cœur ;... *Arcades ambo*, c'est-à-dire aussi gueux l'un que l'autre.

XCIV.

La compagne de Juan était de la Romagne, mais avait été élevée dans les Marches de la vieille Ancône ; entre autres attributs d'une *Bella donna*, elle avait des yeux qui pénétraient l'âme, des yeux plus noirs et plus brûlans que le charbon ; sa physionomie de brune exprimait un grand désir de plaire... moyen très attractif, surtout quand il accompagne la beauté.

XCV.

Mais tous ces charmes étaient perdus pour notre héros, car le chagrin seul dominait tous ses sens ; les yeux de l'Italienne agaçaient en vain ses yeux ; il restait également insensible, et quoique, enchaînés comme ils étaient, leurs mains se joignissent mutuellement, ni la main douce de la Donna, ni aucun autre de ses membres gracieux (et ses formes avaient des attrait irrésistibles) ne purent agiter le poulx de Juan ou ébranler son cœur fidèle : peut-être ses blessures encore fraîches y faisaient-elles quelque chose.

XCVI.

N'importe, nous ne devrions jamais en trop demander, mais les faits sont des faits ; aucun chevalier n'aurait pu être

plus fidèle, aucune dame désirer une constance plus ferme; nous nous dispenserons de donner des preuves, excepté une ou deux; on dit que personne ne peut tenir un charbon dans la main en pensant aux frimas du Caucase, je crois certes que peu de gens le pourraient; cependant l'épreuve de Juan fut plus victorieuse encore et tout aussi réelle.

XCVII.

Ici je pourrais entamer une chaste description, ayant moi-même résisté à la tentation dans ma jeunesse; mais on m'a dit que plusieurs personnes me blâment d'avoir été trop franc dans mes deux premiers livres; je vais donc bientôt faire quitter le navire à Don Juan, parce que le libraire me déclare qu'il serait plus facile d'introduire un chameau par le trou d'une aiguille, que mes deux premiers chants dans certaines maisons.

XCVIII.

Cela m'est égal; j'aime à céder, et je renvoie donc mes critiques aux pages de Smollet, de Prior, de l'Arioste, de Fielding, qui disent d'étranges choses pour un siècle aussi scrupuleux que le nôtre. J'avais jadis une grande promptitude à mettre la plume à la main, et je me faisais un plaisir d'une guerre littéraire; je me rappelle un temps où toute cette tartuferie * aurait provoqué des remarques que je supprime aujourd'hui.

XCIX.

Autant les enfans aiment un tambour, autant ma jeunesse aimait le bruit d'une querelle; mais actuellement je préfère m'en aller en paix, laissant à la canaille poétique de discuter si la gloire de mes vers mourra avec la main qui les écrit, ou soutiendra son essor pendant des siècles: le gazon de ma tombe peut avoir cette durée et soupirer avec le vent de la nuit sinon avec les accords d'une lyre.

* *Cant.* A. P.

C.

Pour les poètes qui , nourrissons de la Renommée, nous sont parvenus malgré la différence des temps et des langues, la vie n'est que la plus faible partie de l'existence. Quand vingt siècles accompagnent un nom, la vie n'est plus qu'une boule de neige , qui s'accroît de chaque flocon et cependant reste toujours la même; deviendrait-elle une montagne, elle n'en serait pas moins une neige glacée, rien de plus.

CI.

Les grands noms ne sont rien que des noms, l'amour de la gloire un désir vague ; mais devenu peu à peu une passion furieuse, il entraîne tous ceux dont la présomption voudrait en quelque sorte privilégier leur poussière au milieu de cette vaste destruction qui , féconde en vicissitudes, s'en va ensevelissant tout jusqu'au jour du jugement. Je me suis trouvé sur la tombe d'Achille, et j'y ai entendu douter de l'existence de Troie : les âges à venir douteront de celle de Rome.

CII.

Les générations des morts sont effacées du monde. Les tombeaux héritent des tombeaux jusqu'à ce que la mémoire d'un siècle s'éteigne et disparaisse sous les ruines de celui qu'il a précédé : où sont ces épitaphes que lisaient nos pères ? il en reste à peine quelques unes échappées à la nuit sépulcrale dans laquelle des myriades de mortels ont perdu leurs noms dans la mort universelle.

CIII.

Chaque après-midi je vais composer mes vers près du lieu où périt dans sa gloire ce jeune héros qui vécut trop pour les hommes et trop peu pour la vanité humaine, le jeune Gaston de Foix ! Une colonne brisée, sculptée avec art, mais abandonnée à la main destructive du temps, raconte le car-

nage de Ravenne, et des ronces et des immondices en entourent la base ⁵.

CIV.

Je passe chaque jour près du mausolée du Dante ; une petite coupole, plus simple que majestueuse, protège sa cendre ; mais la tombe du barde reçoit un hommage qu'on refuse à celle du guerrier : le temps viendra qu'également oubliés, le trophée du capitaine et le livre du poète partageront le sort des vers et des exploits qui précédèrent la mort du fils de Pélée et la naissance d'Homère.

CV.

Cette colonne fut cimentée de sang humain ; elle est souillée aujourd'hui par les immondices de l'homme, comme si le paysan exprimait grossièrement son mépris pour celui qui apporta jadis à ses pères une guerre injuste. Tel est l'hommage que reçoit ce trophée, tels sont les regrets que devraient exciter toujours ces limiers cruels dont l'instinct de sang et de gloire fit éprouver à la terre les souffrances que le Dante n'avait vues qu'aux enfers.

CVI.

Il y aura pourtant toujours des poètes ; quoique la gloire ne soit que fumée, cette fumée est de l'encens pour l'homme, et le sentiment inquiet qui inventa les premiers vers cherchera toujours ce qu'il cherchait jadis. Comme les vagues se brisent en écume sur les grèves, de même les passions parvenues à leur terme se fondent en poésie : la poésie n'est que la passion, ou du moins elle fut telle jusqu'à ce qu'elle devînt une mode.

CVII.

Si, dans le cours d'une vie à la fois aventureuse et contemplative, les hommes, qui sont en passant le jouet de toutes les passions, acquièrent la faculté bien amère de ré-

péter leurs images , comme dans une glace , en leur donnant des couleurs qui imitent la vie , vous ferez sagement de leur défendre de les montrer ; mais je crois que vous nous priverez d'un bon petit poème.

CVIII.

O vous qui faites la fortune de tous les livres , bénignes *bleues** de l'autre sexe ! vous qui annoncez les nouveaux poèmes par vos regards , ne m'accorderez-vous pas votre *imprimatur* ? Dois-je être la victime des épiciers , ces pillards des naufragés du Parnasse , et serai-je donc le seul poète privé de goûter votre thé de Castalie ?

CIX.

Quoi ! ne suis-je plus un lion** ? un poète de bals , un Apollon de ruelle , un papier complaisant , pour être l'interprète des hommages de maint lourdaud , et soupirer en chantant comme le sansonnet d'Yorick : *Je ne puis sortir...* Eh bien ! je jurerais comme le poète Wordy (furieux de la négligence du monde à son égard) , je jurerais que le goût est perdu , que la gloire n'est qu'une loterie tirée par les jeunes *bleues* d'une coterie.

CX.

O bleues si profondément , si obscurément , si parfaitement bleues ! comme l'a dit du ciel un de nos poètes , et comme moi je le dis de vous ; savantes dames , on dit que vos bas sont bleus , Dieu sait pourquoi , car je n'en ai guère vu à vos jambes de cette couleur ; on les dit bleus comme les jarre-

* Le poète s'adresse ici aux *dames littéraires* , ou , si l'on veut , aux pédantes de l'Angleterre , appelées *bas-bleus* depuis le temps de lady Montague. A. P.

** On appelle un *lion* tout objet de curiosité ; l'homme à la mode , comme le monument d'une ville : ce mot vient des *lions* de la ménagerie. C'est dans ce sens que Walter Scott fait dire à Jedediah Cleishbotham *Nolo lionizari* : Je ne veux pas être pris pour un lion. A. P.

tières qui entourent avec sérénité* la jambe patricienne qu'on voit figurer à la fête de la nuit et au grand lever du matin.

CXI.

Pourtant il est parmi vous des créatures célestes ; mais les temps sont bien changés depuis qu'amant rimailleur, je vous faisais lire mes stances en étudiant l'expression de vos traits ; et puis... n'importe, tout cela est fini... Je n'ai pas de goût pour les femmes savantes, il en est qui cachent des mondes de vertus. Je connais une femme de cette sorte qui est la plus aimable, la plus chaste, la meilleure des femmes... mais une folle.

CXII.

Humboldt, le premier des voyageurs, mais non, le dernier, si les dernières nouvelles sont exactes, inventa, dit-on, j'ai oublié le nom et la date de cette découverte sublime, inventa un instrument aérien pour constater l'état de l'atmosphère, en mesurant « l'intensité du bleu. » O lady Daphné, permettez-moi de vous mesurer !

CXIII.

Revenons à mon récit. Le vaisseau chargé d'esclaves fit voile pour la capitale des Turcs, et, suivant l'usage, mit à l'ancre sous les murs du sérail ; sa cargaison, exempte de la peste, fut débarquée au marché ; tous nos gens furent mis en vente avec des Géorgiens, des Russes, des Circassiens, pour satisfaire différens buts et différentes passions.

CXIV.

Quelques uns furent vendus cher. On donna jusqu'à quinze cents dollars d'un jolie Circassienne, qui fut garantie vierge ; le teint le plus vermeil lui prêtait une expression toute céleste. Cette vente désappointa quelques infatigables

* *Votre sérénité* est un titre donné aux chevaliers de la Jarretière. A. P.

criards qui avaient enchéri jusqu'à onze cents ; mais quand l'offre fut portée à quinze, ils reconnurent que c'était au sultan qu'elle était destinée, et ils regagnèrent leur maison.

CXV.

Douze négresses de la Nubie furent estimées à un prix dont on eût été épouvanté dans un marché américain, quoique Wilberforce ait fait doubler le prix des noirs par l'abolition de la traite ; et la chose ne doit pas trop surprendre, car le vice est toujours plus magnifique et plus prodigue qu'un roi. Les vertus (et même la plus désintéressée de toutes, la charité) sont économes... Le vice n'épargne rien pour se procurer une rareté.

CXVI.

Quant à la destinée de notre troupe de chanteurs, les uns furent achetés par des pachas, et d'autres par les juifs ; ceux-ci furent obligés de se courber sous des fardeaux, ceux-là s'élevèrent au commandement d'une galère en se faisant renégats, tandis que les femmes, choisies une à une, attendaient leur lot, chacune espérant de ne pas tomber en partage à quelque vieux visir qui fit d'elle une maîtresse, une quatrième femme ou une victime.

CXVII.

Mais il faut réserver tout cela pour la suite du poème ; quant au sort de notre héros, quelque triste qu'il fût, ce chant est déjà devenu trop long, il faut donc discrètement en différer le récit. Je sens que les superfluités sont un défaut, mais je n'ai pu réduire ma muse à la concision ; je retarde les autres aventures de Don Juan jusqu'au *Duan* * cinquième, comme dirait Ossian.

* *Chant ou livre*, dans la langue celtique. A. P.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

¹ Voyez Hérodote.

² Ce n'est pas un effet rare de la lutte violente de différentes passions. Le doge François Foscari, déposé en 1457, entendant la cloche de Saint-Marc annoncer l'élection de son successeur, mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui se rompit dans sa poitrine, à l'âge de quatre-vingts ans, lorsqu'on aurait pu dire de lui, comme dans Macbeth : *Qui aurait cru que ce vieillard avait encore tant de sang ?* (Voyez Sismondi et Daru, tomes I et II.)

Je n'avais pas seize ans lorsque je fus témoin du même effet de la lutte de deux passions opposées sur une jeune personne, qui toutefois ne mourut pas subitement, mais fut victime de cet accident au bout de quelques années, après une forte émotion.

³ Fait presque littéral. Il y a quelques années, une troupe d'acteurs, engagée pour un théâtre étranger, s'embarqua avec l'*impresario*, qui les conduisit à Alger et les y vendit. Une des femmes revint de captivité, et un hasard me la fit entendre à Venise, dans l'opéra *l'Italiana in Algeri* (1817).

⁴ Il est étrange que le pape et le sultan soient ceux qui encouragent le plus cette branche de commerce; les femmes étant exclues comme chanteuses dans l'église de Saint-Pierre, et indignes de la confiance de la Porte pour la garde du harem.

⁵ La colonne, monument de la bataille de Ravenne, est à deux milles de la ville, du côté opposé de la rivière, sur la route de Forli. Gaston de Foix, qui gagna la bataille, y fut tué. Il mourut des deux côtés vingt mille hommes. J'ai décrit exactement dans mon texte l'état actuel de la colonne.

CHANT CINQUIÈME,

CHANT CINQUIÈME.

I.

Quand les poètes érotiques chantent leurs amours en vers coulans et doux comme le miel, accouplant leurs rimes deux à deux, comme Vénus ses colombes, ils songent peu à tout le mal qu'ils vont faire : plus grand est leur succès, plus grand aussi est le danger, comme les vers d'Ovide vous le prouvent ; Pétrarque lui-même, si on le juge avec la sévérité qu'il mérite, Pétrarque est l'entremetteur * platonique de toute la postérité.

II.

Je dénonce donc tout ouvrage érotique, excepté ceux qui ne sont point de nature à séduire ; simples — francs, — courts, nullement attrayans, et avec une morale attachée à chaque faiblesse ; composés plutôt pour instruire que pour plaire, et attaquant toutes les passions à leur tour : or, si mon Pégase n'est pas mal ferré, ce poème-ci va devenir un modèle de morale.

III.

Le rivage de l'Europe et celui de l'Asie, bordés de palais ; le cours de l'océan ¹ hérissé çà et là d'un vaisseau de soixante-quatorze ; la coupole de Sainte-Sophie, resplendissante comme l'or ; les bocages de cyprès ; l'antique sommet

* *Pimp* : ce mot désigne l'emploi du Bonneau de Voltaire.

« Confident sûr, et très bon Tourangeau :
Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince.
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Mais qu'à la ville, et surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé... »

de l'Olympe; les douze îles, enfin plus que je n'en puis imaginer et encore moins décrire : tel est le spectacle qui ravit la charmante Marie Montagu *.

IV.

J'ai une passion pour le nom de Marie; il fut jadis un mot magique pour moi **, et encore aujourd'hui il me rend en partie ce royaume de féerie où je crus voir jadis ce qui ne devait jamais être : tous mes sentimens ont changé, celui-ci fut le dernier à varier : c'est un charme dont je ne suis pas encore tout-à-fait affranchi... Mais je deviens mélancolique, et laisse refroidir une histoire qui ne doit pas être racontée sur un ton pathétique.

V.

Le vent bouleversait le Pont-Euxin, et les vagues allaient se briser en écume sur les bleues Symplégades. C'est un beau coup d'œil, quand vous êtes en sûreté vous-même, d'observer du tombeau du Géant ² les ondes qui se déroulent entre le Bosphore, frappant et baignant à la fois l'Europe et l'Asie. De toutes les mers où les passagers ont eu des nausées, aucune n'a de plus dangereux écueils que le Pont-Euxin.

VI.

C'était un des premiers jours de la pâle et triste automne, où les nuits se ressemblent, mais non les jours : c'est alors que les Parques tranchent le fil de la destinée des matelots ; c'est alors que les bruyantes tempêtes soulèvent les vagues, et réveillent le repentir des anciens péchés dans le cœur de tous ceux qui voyagent sur le grand abîme. Ils font le vœu d'amender leur vie, et ne tiennent jamais parole; car s'ils

* Aux approches de Constantinople. Voyez les *Lettres de lady Wortley Montagu*. A. P.

** La première femme qu'aima Byron, alors encore enfant, s'appelait *Marie Duff*. Ses amours avec *Marie Chaworth* sont encore plus connus. Voyez les vers adressés à Marie, dans les *Mélanges*. A. P.

se noient, ils ne le peuvent, et s'ils se sauvent, ils ne le veulent plus.

VII.

Une foule d'esclaves tremblans , de toutes les nations , de tous les âges , de tous les sexes , étaient rangés en ordre dans le marché, chaque bande à part avec son marchand. Pauvres créatures ! que de tristesse dans leurs regards ! Excepté les noirs , tous paraissent accablés de douleur , en pensant à leurs amis , à leur patrie et à la liberté. Les nègres montraient plus de philosophie , habitués à être esclaves , comme les anguilles à être écorchées.

VIII.

Juan était jeune , et par conséquent plein d'espérance et de santé. Cependant je dois avouer qu'il avait l'air un peu triste , et qu'une larme s'échappait parfois comme à la dérobée de ses yeux ; peut-être le sang qu'il venait de perdre contribuait à abattre son courage , et puis la perte de sa fortune , de sa maîtresse et de la maison confortable où il avait vécu avant d'être mis à l'encan parmi des Tartares ,

IX.

auraient suffi pour ébranler un stoïcien ; cependant , sur le tout , son air était serein ; la noblesse de son maintien et la splendeur de ses vêtemens , dont il lui restait quelques débris galonnés , attiraient tous les yeux sur lui , et faisaient deviner qu'il était au-dessus du vulgaire ; d'ailleurs il était si beau , quoique pâle ! et de plus on comptait sur sa rançon.

X.

Comme la table d'un jeu de trictrac , mais avec moins de symétrie , la place était bigarrée de blancs et de noirs , en groupes distincts , exposés aux regards des chalands. Les uns achetaient les noirs , d'autres choisissaient les blancs.

Il se trouvait parmi tous ces gens à vendre un homme de trente ans, gaillard et robuste, dont l'œil gris annonçait un cœur résolu, et qui attendait à côté de Juan qu'il plût à quelqu'un de le marchander.

XI.

Il avait l'air Anglais, c'est-à-dire les épaules carrées, un teint blanc et coloré, de belles dents, des cheveux bouclés d'un brun foncé, et, soit l'effet de la pensée, des soucis, des fatigues ou de l'étude, son front large et découvert était sillonné de rides. Il avait un de ses bras en écharpe, et son *sang-froid* était tel, qu'un simple spectateur n'en eût pas montré davantage.

XII.

Mais se voyant coude à coude avec un jeune homme dont l'aspect annonçait un cœur élevé, quoiqu'il fût pour le moment abattu par un destin qui aurait accablé des hommes faits, il commença à exprimer une sorte de compassion brusque pour son compagnon d'infortune, tandis qu'il semblait ne regarder sa propre mésaventure que comme un accident ordinaire et naturel.

XIII.

« Mon enfant ! lui dit-il, parmi ce mélange de Géorgiens, de Russes, de Nubiens, et de je ne sais combien d'autres misérables, avec lesquels le hasard nous a confondus, et qui ne diffèrent entre eux que de couleur, je vois qu'il n'y a que vous et moi de gens comme il faut : faisons donc connaissance, comme de raison. Je serais charmé si je pouvais vous consoler. Je vous prie, de quelle nation êtes-vous ? »

XIV.

Juan répondit : « Je suis Espagnol.

— Je pensais bien, reprit l'autre, que vous ne pouviez

être Grec, ces chiens d'esclaves n'ont pas le regard si fier. La fortune vous a joué un de ses mauvais tours, mais elle en fait autant à tous les hommes tôt ou tard pour les éprouver. Ne vous en inquiétez pas; peut-être la semaine prochaine vous servira-t-elle mieux. Elle m'a traité moi-même comme vous, excepté qu'elle m'a accoutumé à ses caprices.

XV.

« — Monsieur, dit Juan, oserais-je vous demander qui vous a conduit ici ?

« — Oh ! rien d'extraordinaire, six Tartares et une chaîne.

« — Mais c'est la cause de votre malheur et non les gens qui vous ont conduit ici qui est l'objet de ma question, si je puis la répéter sans être indiscret.

« — J'ai servi quelques mois dans l'armée russe, et dernièrement chargé de prendre une ville par les ordres de Suwarow, j'ai été pris moi-même au lieu de Widin.

XVI.

« — N'avez-vous pas d'ami ?

« — J'en avais, mais, Dieu merci, je n'en ai guère été importuné dans ces derniers temps. Maintenant que j'ai, sans me faire prier, répondu à toutes vos questions, je vous requiers de me satisfaire avec la même courtoisie.

« — Hélas ! dit Juan, ce serait un récit bien triste et bien long.

« — Oh ! si cela est, je vous sais gré de retenir votre langue, un récit triste attriste doublement quand il est long.

XVII.

« Mais ne vous désespérez pas, à votre âge ! La fortune, quoique femme passablement inconstante (n'étant pas votre épouse), ne vous laissera pas long-temps dans l'embarras où vous vous trouvez : se révolter contre notre destinée serait une lutte aussi insensée que celle de l'épi contre la faucille.

Les hommes sont le jouet des circonstances, lors même que les circonstances semblent le jouet des hommes.

XVIII.

» — Ce n'est pas, dit Juan, sur mon sort présent que je m'afflige, c'est sur le passé. — J'aimais une jeune fille... » Il se tut, et son regard se remplit de tristesse; une larme s'arrêta un moment sur sa paupière et tomba bientôt sur sa joue... « Pour revenir à ce que je disais, ajouta-t-il, ce n'est pas le présent qui me désole, car j'ai supporté des détresses auxquelles de plus courageux que moi n'ont pu résister,

XIX.

dans un dangereux voyage sur mer. Mais ce dernier coup... » Et à ces mots il s'arrêta encore en détournant le visage.

» — Ah! dit son ami, je devinais qu'une dame se trouverait dans l'aventure, et c'est là une chose qui exige de tendres larmes, comme j'en aurais versé à votre place. Je pleurai quand ma première épouse mourut, et je pleurai encore quand la seconde prit la fuite.

XX.

» Ma troisième..

» — Votre troisième! dit Juan en se retournant brusquement, vous êtes à peine à votre trentième année; avez-vous trois femmes?

» — Non, je n'en ai que deux à présent sur la terre. Certes, ce n'est rien de bien étrange que de voir un homme engagé trois fois dans le lien sacré du mariage.

» — Eh bien! votre troisième, reprit Juan, que fit-elle? A-t-elle pris la fuite comme la seconde? parlez, monsieur.

— Non, ma foi.

— Eh bien?

— C'est moi qui ai fui loin d'elle.

XXI.

« — Vous prenez les choses avec sang-froid, monsieur, dit Juan.

« — Quoi donc ! reprit l'autre, que peut faire un homme ? Il y a encore plus d'un arc-en-ciel dans votre firmament ;... tous les miens ont disparu. Nous commençons notre première jeunesse avec des sentimens chaleureux et de hautes espérances ; mais le temps décolore toutes nos illusions, qui, une à une, chaque année, nous révèlent une grande erreur, et se dépouillent, comme le serpent, de leurs enveloppes brillantes.

XXII.

« Il est vrai qu'elles en acquièrent une autre quelquefois plus belle, mais au bout de l'année celle-ci va rejoindre la précédente, et souvent même c'est au bout d'une ou de deux semaines. L'amour est le premier qui nous prenne à son hameçon ; viennent ensuite l'ambition, l'avarice, la vengeance, la gloire, qui préparent la glu et les filets autour desquels nous allons voltiger pour chercher l'argent ou la louange.

XXIII.

« — Voilà qui est fort beau, et peut-être très vrai, dit Juan ; mais je vous avoue que je ne vois guère que cela puisse améliorer le présent pour vous ou pour moi.

« — Non, sans doute, dit son compagnon ; mais vous viendrez qu'en mettant les choses dans leur vrai jour on acquiert du moins l'expérience ; par exemple, nous savons maintenant ce qu'est l'esclavage, et nos malheurs nous apprendront à mieux nous conduire envers ceux dont nous serons un jour les maîtres.

XXIV.

« — Que ne pouvons-nous être maîtres dès aujourd'hui,

ne serait-ce que pour faire sur ces païens l'essai de la leçon qu'ils nous donnent ! dit Juan , en dévorant un soupir qui lui déchirait le cœur. Dieu soit en aide au disciple à qui sa fortune donne de tels maîtres !

» — Peut-être serons-nous maîtres quelque jour, peut-être même tout à l'heure, reprit son compagnon.... si notre sort devient meilleur ici ; en attendant je désire que quelqu'un nous achète. (Cet eunuque noir semble nous regarder.)

XXV.

» Mais après tout, quel est notre état présent ? il est triste, il peut devenir meilleur, c'est le sort de tout le genre humain : presque tous les hommes sont esclaves ; personne ne l'est plus que les grands, qui le sont de leurs caprices, de leurs passions, et de je ne sais quoi encore. La société elle-même, qui devrait inspirer la bienveillance mutuelle, détruit le peu que nous en avons. Ne s'intéresser à personne, tel est le principe social des stoïciens du monde, — hommes qui n'ont pas de cœur. »

XXVI.

Dans ce moment, un vieux personnage neutre du troisième sexe s'avança, et, remarquant les captifs, parut étudier leur maintien, leur âge et leur capacité, comme pour voir s'ils étaient propres à la cage qu'il leur destinait. Jamais dame n'est lorgnée par un amant, un cheval par un maquignon, un drap par un tailleur, l'argent par un avocat, un voleur par un geôlier,

XXVII.

comme l'est un esclave par celui qui veut l'acheter. C'est une chose plaisante que d'acheter nos semblables, et ils sont tous à vendre, si vous étudiez leurs passions, et si vous êtes adroits. Ceux-ci se vendent à un joli visage, ceux-là à un recruteur, quelques uns à une place, selon leur âge ou

leur caractère, et le plus grand nombre pour de l'argent comptant; mais tous ont leur prix, depuis des écus jusqu'à des coups de pied, suivant leurs vices.

XXVIII.

L'eunuque ayant observé nos deux captifs avec attention, se tourna vers le maître et commença à en marchander un, et puis tous les deux; ils contestèrent, disputèrent, et jurèrent même, comme s'ils eussent été dans une foire chrétienne, marchandant un bœuf, un âne, un agneau ou un chevreau, de sorte que l'achat de ce couple d'animaux d'espèce supérieure causa tant de bruit, qu'on aurait pu croire à une bataille.

XXIX.

Enfin, ils se contentèrent de murmurer entre leurs dents, et tirèrent chacun leur bourse comme à regret, retournant toutes les pièces d'argent, faisant sonner les unes, pesant les autres dans la main, et mêlant par erreur des paras avec des sequins jusqu'à ce que toute la somme fût examinée soigneusement; alors le marchand donna de la monnaie, et, signant les quittances, commença à songer à son dîner.

XXX.

Je serais surpris qu'il eût bon appétit, ou du moins que, dans ce cas, sa digestion fût facile. Il me semble à moi que quelques pensées étranges durent le troubler pendant son repas, et sa conscience pouvait lui adresser plus d'une question singulière pour savoir jusqu'où s'étend le droit divin de vendre la chair humaine. Quand le dîner pèse sur l'estomac, c'est peut-être, je crois, l'heure la plus sombre des vingt-quatre dont se compose le triste jour.

XXXI.

Voltaire prétend que non : il dit que Candide trouvait la

vie plus tolérable après ses repas; il a tort. A moins de faire de l'homme un pourceau, la plénitude d'estomac ajoute à tout ce qui le chagrine; s'il est ivre c'est une autre affaire, car alors il ne sent pas l'oppression de sa tête, tant qu'elle tourne. Je suis, sur le manger, de l'opinion du fils de Philippe, ou plutôt du fils d'Ammon (peu satisfait d'un seul monde et d'un seul père).

XXXII.

Je pense avec Alexandre que l'acte de manger, avec deux ou trois autres actes, nous fait doublement sentir notre nature mortelle. Quand un rôti, un ragoût, un poisson et une soupe flanquée de quelques entremets peuvent nous procurer peine ou plaisir, qui voudrait tirer vanité d'une intelligence qui dépend si fort du suc gastrique?

XXXIII.

L'autre soir (vendredi dernier), ceci est un fait et non pas une fable poétique : je venais de jeter autour de moi mon manteau, mon chapeau et mes gants étaient encore sur la table; j'entendis un coup de feu; il était huit heures sonnées; courant aussi vite que je pus, je trouvai le commandant militaire étendu dans la rue et respirant à peine³.

XXXIV.

Le pauvre diable! pour quelques motifs, odieux sans doute, on l'avait percé de cinq balles*, et laissé expirant sur le pavé! Je le fis porter dans mon appartement, pour le déshabiller et examiner ses blessures; mais qu'ajouterai-je à ce récit! tous les soins furent inutiles, l'homme n'était déjà plus; tué dans une querelle italienne par cinq balles⁴, dont on avait chargé un vieux canon de fusil,

* *Slugs*, lingots, balles cylindriques. A. P.

XXXV.

Je me mis à le regarder, car je le connaissais bien; j'ai vu plus d'un cadavre, mais jamais aucun qui parût plus calme après un accident de ce genre; quoiqu'il eût l'estomac, le cœur et le foie traversés, il semblait dormir; comme son sang s'était épanché intérieurement, rien n'indiquait s'il était mort... aussi, en le contemplant, je pensais ou je disais :

XXXVI.

— Est-ce bien la mort que je vois là ! qu'est-ce donc que la mort ou la vie ? réponds-moi. — Mais il gardait le silence... Réveille-toi. — Il continuait à dormir. Hier encore, et qui avait plus d'énergie que cet homme ? mille guerriers respectaient jusqu'à ses moindres paroles. Il disait, comme le centurion : Va, et l'on allait ; Venez, et l'on venait à lui. La trompette et le cor étaient muets jusqu'à ce qu'il eût parlé ; il ne lui reste plus que le tambour tendu de crêpe.

XXXVII.

Et ceux qui naguère le révéraient comme leur chef, les voilà rassemblés autour du lit, regardant avec douleur ce corps qui est blessé pour la dernière fois, quoique ce ne soit pas pour la première. Telle devait donc être la fin de celui qui avait si souvent affronté et mis en fuite les ennemis de Napoléon ; lui qui fut toujours en avant dans les charges et les sorties, faut-il donc qu'il soit égorgé dans la rue d'une cité paisible !

XXXVIII.

A côté de ses nouvelles blessures étaient les cicatrices des anciennes, ces honorables cicatrices qui firent sa gloire ; ce contraste était affreux à voir. Mais changeons de sujet, de tels spectacles occupent peut-être trop mon attention. Je contemplais celui-ci, comme j'en avais souvent contemplé

de pareils , pour tâcher de trouver dans la mort quelque chose qui pût confirmer , ébranler , ou créer une croyance.

XXXIX.

Mais c'était toujours un impénétrable mystère : nous sommes ici ! nous allons... où ? Cinq morceaux de plomb , ou trois , ou deux , ou un seul , nous envoient bien loin. Notre sang ne coule-t-il dans nos veines que pour être répandu ? Chaque élément peut-il donc détruire les nôtres ; l'air , la terre , l'eau , le feu , vivent toujours , et nous mourons , nous , dont l'âme comprend toute chose ! C'en est assez , revenons à notre histoire.

XL.

L'acquéreur de Juan et de son compagnon conduisit ses acquisitions vers une barque dorée , s'y embarqua avec eux , et ils s'éloignèrent aussi vite qu'ils purent , grâces aux rames et aux vagues. Les deux captifs avaient l'air de deux condamnés qu'on mène au supplice , incertains encore de ce qui allait suivre , jusqu'à ce que la caïque entra dans une petite crique , près d'une muraille que dominaient de sombres cyprès.

XLI.

Là , leur conducteur frappa au guichet d'une petite porte de fer , qui s'ouvrit , et ils entrèrent d'abord sous une allée basse , formée par de grands arbres à droite et à gauche ; ils perdirent presque leur route , qu'ils retrouvèrent en tâtonnant , car la nuit était venue avant qu'ils eussent abordé en cet endroit. L'eunuque avait fait un signe aux rameurs , qui s'étaient éloignés sans dire un seul mot.

XLII.

Ils marchaient donc à tâtons , à travers des berceaux d'orangers , de jasmins et d'autres arbres (dont je pourrais parler longuement , car il n'y a guère , dans le Nord , de ces

arbustes et de ces plantes d'Orient, *et cætera* ; mais depuis qu'un poète a voyagé en Turquie, tous nos rimailleurs croient devoir mettre des couches entières de fleurs dans leurs poèmes.)

XLIII.

Pendant qu'ils s'avançaient, il vint une pensée dans la tête de Juan, qui la communiqua tout bas à son compagnon ; c'était la même qui vous serait peut-être venue à vous comme à moi. « Il me semble, dit-il, que ce ne serait pas un grand péché de frapper un coup pour nous rendre libres ; assomons ce vieux noir, et décampons ; ce serait plus tôt fait que dit.

XLIV.

» — Oui, reprit l'autre, mais après que ferons-nous ? *Comment* sortir d'ici ? Comment diable y sommes-nous entrés ? Et quand nous serions dehors, et que nous aurions sauvé notre peau du destin de saint Barthélemi *, le jour de demain nous verrait peut-être dans quelque autre coupe-gorge, et plus mal à notre aise que nous n'avons été jusqu'ici ; d'ailleurs j'ai faim, et, comme Ésaü, j'échangerais maintenant volontiers mon droit d'aînesse contre un beef-steak.

XLV.

» Nous ne devons pas être loin de quelque lieu habité ; la confiance avec laquelle ce vieux nègre se glisse avec ses deux captifs dans un chemin si étroit nous prouve qu'il sait que ses amis ne dorment point ; un seul cri les mettrait à nos trousses : il vaut donc beaucoup mieux y regarder à deux fois avant de sauter ; et voyez où ce sentier nous a conduits. Par Jupiter, quel beau palais ! — et comme il est illuminé ! »

XLVI.

C'était en effet un vaste édifice qui s'offrait à leur vue.

* Qui fut écorché vif. A. P.

Suivant l'usage turc, la façade en était dorée et peinte de diverses couleurs; faste de mauvais goût, car les Turcs sont peu avancés dans les arts dont la contrée qu'ils habitent fut jadis le berceau. Chaque maison de plaisance sur le Bosphore a l'air d'un paravent nouvellement peint, ou d'une jolie décoration d'opéra.

XLVII.

A mesure qu'ils approchaient, le parfum réjouissant de certains mets, de rôtis, de pilaux, et autres objets qui flattent le goût de tout homme affamé, suspendit les intentions belliqueuses de Juan, et le rendit plus docile. Son ami ajouta encore une clause qui le satisfit : « Au nom du ciel, dit-il, soupçons, et puis je suis à vous, si vous êtes pour faire du bruit *.

XLVIII.

Quelques uns vous proposent de faire appel aux passions, d'autres aux sentimens des hommes, d'autres encore à leur raison : ce dernier moyen ne fut jamais trop à la mode, car la raison croit que tout raisonnement est hors de propos. Quelques orateurs prennent le ton dolent, et d'autres s'arment du fouet de la censure ; mais tous, plus ou moins, nous ennuiant de leurs argumens favoris, aucun ne songe à être bref.

XLIX.

Mais je suis dans les digressions : — de tous les appels... quoique je convienne du pouvoir de l'éloquence pathétique, de l'or, de la beauté, de la flatterie, des menaces dans certaines occasions, et d'un shilling, aucun n'est plus sûr parfois, pour se faire écouter des hommes, aucun n'est

* *For a row*, c'est un terme des élèves de Cambridge (où Byron avait étudié), pour dire exciter du *tumulte* dans les rues, ou *boxer* ; peut-être parce que, quand une pareille scène a lieu, on se met en rang autour des combattans. *Row* est, du reste, un mot d'argot qui exprime le *tapage* comme la *foule* qu'il assemble ; aussi le fait-on dériver du verbe *to rouse*. A. V.

plus persuasif, comme nous le voyons tous les jours, que cette voix toute-puissante, ce tocsin de l'âme... la cloche du dîner.

L.

Il n'y a pas de cloches en Turquie, et cependant on y dîne. Juan et son ami, quoiqu'ils n'entendissent point le signal chrétien du repas, et ne vissent aucun laquais prêt à servir, sentirent pourtant le rôti, virent la flamme d'un grand feu, des cuisiniers en action avec leurs bras nus jusqu'à l'épaule; en un mot, ils regardèrent à droite et à gauche avec l'œil prophétique de l'appétit.

LI.

Abandonnant alors toute idée de résistance, ils suivirent de près leur guide éthiopien, qui ne pensait guère que sa pauvre vie courait de grands risques d'être abrégée. Il leur fit signe de s'arrêter à quelque distance, frappa à la porte, qui s'ouvrit; et un salon vaste et magnifique déploya à leurs yeux toute la pompe asiatique de l'orgueil ottoman.

LII.

Je ne veux pas faire de description : les descriptions sont mon fort; mais il n'est pas de sot en ce siècle de lumières qui ne décrive son merveilleux voyage dans une cour étrangère, et n'accouche d'un in-4° en quête de vos louanges... c'est la ruine de son libraire, c'est un jeu pour lui; et la pauvre nature torturée de vingt mille façons se résigne avec une patience exemplaire à figurer dans les *guides du voyageur*, les *poèmes*, les *tours*, les *esquisses* et les *illustrations**.

* *Tour*, promenade, voyage, d'où l'on a fait *tourist*, voyageur. On appelle *illustrations*, en anglais, les planches, les vignettes, les cartes, et tout le luxe de calcographie qui est aujourd'hui l'appendice obligé, même en France, de tout ouvrage un peu important. A. P.

LIII.

Dans cette salle , d'une extrémité à l'autre , quelques personnes par-ci par-là étaient accroupies sur leurs hanches , jouant aux échecs ; d'autres causaient par monosyllabes ; ceux-ci semblaient s'occuper amoureusement de leur parure ; ceux-là fumaient dans de superbes pipes ornées de becs d'ambre , d'un prix plus ou moins élevé ; plusieurs se promenaient en se pavanant ; d'autres dormaient , ou se préparaient au souper , en avalant un verre de rum... ⁵

LIV.

Quand l'eunuque noir entra avec son couple d'infidèles achetés , quelques uns levèrent un moment les yeux sans ralentir leurs pas ; mais ceux qui étaient assis ne bougèrent nullement ; un ou deux regardèrent les captifs en face , comme on regarde un cheval pour deviner son prix ; d'autres firent de leur place un signe de tête à l'eunuque ; mais aucun ne l'importuna de ses questions.

LV.

Le noir leur fit traverser la salle , et puis , sans s'arrêter , une enfilade d'autres appartemens riches mais où régnait le silence , excepté un seul où le jet d'eau d'une fontaine réveillait l'écho dans l'obscurité ⁶ , et un autre où quelques têtes de femmes jetèrent leurs regards curieux à travers le grillage d'une porte , comme surprises et curieuses de savoir quel était le bruit qu'elles entendaient tout-à-coup.

LVI.

La faible lumière de quelques lampes suspendues aux voûtes suffisait pour guider leur marche indécise , mais non pour éclairer ces appartemens royaux et découvrir tout leur éclat. Peut-être il n'est rien , je ne dirai pas qui épouvante , mais qui attriste davantage , soit la nuit , soit le jour , qu'un

vaste appartement sans une âme pour jeter quelque vie sur la magnificence inanimée de ses lambris.

LVII.

Deux ou trois personnes semblent si peu de chose ! une seule n'est rien. Dans les déserts, dans les forêts, dans les foules, sur les rivages de l'océan, la solitude est à sa place ; elle est là, nous le savons, dans ses domaines ; mais dans une vaste salle, le long d'une galerie, que l'édifice soit antique ou moderne, une espèce de mort se répand sur nous quand nous nous trouvons seuls à l'aspect d'une enceinte destinée à contenir un grand nombre d'hôtes.

LVIII.

Un cabinet propre et commode *, pour les nuits d'hiver, un livre, un ami, une dame seule ou un verre de bordeaux avec des Sandwichs ** et un bon appétit, sont des choses qui font passer une soirée anglaise, quoique ce ne soit pas, certes, un aussi beau coup d'œil qu'un théâtre éclairé par le gaz hydrogène ;... moi, je passe mes soirées seul, dans de longues galeries, et voilà pourquoi je suis si mélancolique.

LIX.

Hélas ! l'homme agrandit ce qui le rapetisse, je vous accorde que cela va bien pour une église. L'édifice qui parle du ciel ne devrait jamais être mesquin ; qu'il soit grand et assez solide pour durer jusqu'à ce que les noms de ceux qui le construisirent soient oubliés ; mais de grandes maisons

* *Snug*. On ne peut se flatter de rendre tout ce qu'exprime cette épithète, qu'il faudrait prendre aux Anglais comme nous leur avons repris celle de confortable, dont elle est le pendant : *snug* signifie un endroit petit, mais commode ; simple, mais où il y a tout ce qu'il faut. A. P.

** On commence à servir en France, dans les bals, des *Sandwiches*, mets ainsi nommé parcequ'il était particulièrement du goût du comte de Sandwich : c'est une tranche de jambon, ou de langue salée, entre deux tranches de pain avec du beurre. A. P.

conviennent peu , et de grands tombeaux encore moins aux fils d'Adam , depuis la chute de leur premier père. Il me semble que l'histoire de la tour de Babel pourrait le leur apprendre mieux que moi.

LX.

Babel était le rendez-vous de chasse de Nemrod , et devint une ville merveilleuse par sa grandeur , ses murailles et ses richesses. Nabuchodonosor , roi des hommes , y régna jusqu'à ce qu'un soir il prit du goût à paître ; et Daniel y apprivoisa les lions dans leur fosse , à la grande admiration du peuple ; Babel fut fameuse aussi par Pyrame et Thisbé , et par Sémiramis , cette reine calomniée.

LXI *.

.....

LXII.

Mais continuons ; s'il y avait (et que peut-il ne pas y avoir aujourd'hui !) s'il y avait quelques infidèles qui ne pussent trouver le lieu où fut cette Babel , ou qui ne le voulussent pas (malgré Claudius Rich , esq. , qui en a rapporté des briques et a composé dernièrement deux mémoires sur ce sujet **), qu'ils en croient les Juifs , ces incrédules , qu'il nous faut croire , quoiqu'ils ne nous croient pas.

LXIII.

Qu'ils se rappellent , en même temps , qu'Horace a exprimé avec une élégante précision la folie maçonnique de

* Cette strophe manque aussi dans le texte. A. P.

** Premier et second mémoires sur Babylone , par Claudius James Rich , esq. , grand in-8°, avec planches. A. P.

ceux qui, oubliant le lieu du grand repos, se livrent entièrement à l'architecture; nous savons où les choses et les hommes doivent finir un jour; morale triste (comme toutes les morales), et le *sepulchri immemor struis domos* nous dit que nous bâtissons quand nous devrions nous enterrer *.

LXIV.

Enfin les captifs et leur guide parvinrent à un appartement plus retiré, où l'écho se réveillait comme d'un long sommeil; quoique ce lieu fût rempli de tout ce qu'on pouvait désirer, on s'étonnait d'y trouver aussi une profusion d'objets qui semblaient inutiles. La richesse avait fait tout ce qu'elle avait pu pour encombrer de meubles un appartement charmant; la nature était fort embarrassée pour deviner ce que l'art avait voulu faire.

LXV.

Il semblait cependant que ce n'était que le vestibule qui précédait une enfilade ou suite d'autres chambres par lesquelles on allait Dieu sait où; mais dans celle-ci les meubles étaient d'un luxe extraordinaire; c'était péché de s'étendre sur les sofas, tant ils étaient magnifiques; le travail des tapis était si précieux, qu'il vous aurait fait naître le désir de glisser dessus comme un poisson doré!

LXVI.

Cependant l'eunuque, sans daigner à peine laisser tomber un regard sur ce qui remplissait les esclaves d'admiration, foulait sans scrupule sous ses pieds ce qu'ils osaient à peine toucher de la pointe des leurs, comme s'ils eussent marché sur la voie Lactée et toutes ses étoiles. Il s'approcha d'une

Tu secunda marmora
Locas sub ipsum funus, et *sepulchri*
Immemor, struis domos

(HOR., *Od.*) A. P.

armoire ou garde-robe, nichée dans le coin que vous pouvez voir, ou sinon ce n'est pas ma faute.

LXVII.

Car je cherche à être clair. Le nègre, dis-je, ouvrant cette armoire, en tira une quantité de vêtemens dignes de parer le musulman le plus distingué; il y avait là toutes sortes de costumes, et, malgré cette abondance, il se donna la peine de choisir lui-même ceux qu'il jugea les plus convenables aux chrétiens qu'il venait d'acheter.

LXVIII.

Celui qu'il choisit pour le plus âgé et le plus fort des deux fut un manteau candiote, qui descendait jusqu'aux genoux, et un pantalon, non pas étroit jusqu'à se déchirer, mais digne par son ampleur de couvrir un postérieur asiatique; un shawl dont le tissu venait de Cachemire, des pantoufles jaunes, une dague, et bref tout ce qui entre dans la toilette d'un dandy turc *.

LXIX.

Pendant que l'esclave s'habillait, Baba, le guide éthiopien, faisait entrevoir aux deux chrétiens les immenses avantages qu'ils pourraient enfin obtenir s'ils voulaient seulement suivre le sentier que la fortune semblait elle-même leur recommander, et il ajouta, comme ne pouvant s'empêcher de le leur dire, « que leur sort s'améliorerait encore davantage, s'ils voulaient se soumettre à la circoncision.

LXX.

» Quant à lui, il serait réellement charmé de les voir de vrais croyans, mais il n'en laisserait pas moins la proposition à leur choix. » L'Anglais le remercia de son excessive bonté de vouloir bien les laisser libres sur cette bagatelle;

* *Petit-maitre*. Ce mot est devenu presque français. A. P.

il ne pouvait lui exprimer « suffisamment, » dit-il, son approbation de tous les usages de la nation polie des Tures.

LXXI.

» Il ne voyait guère d'objections pour sa part contre cette coutume antique et respectable ; aussi, après avoir pris une légère collation, à laquelle il avouait que son appétit l'invitait, il ne doutait pas que quelques heures de réflexion ne le réconciliasent avec cette opération. — Y pensez-vous ! dit Juan avec un ton d'humeur ; ils me tueront, moi, plutôt ; j'aimerais mieux me laisser circoncire la tête,

LXXII.

— et couper mille têtes de plus avant... »

» — Allons, je vous prie, répliqua l'autre, n'interrompez pas, vous me faites perdre le fil de ce que j'allais dire... Monsieur, — disais-je, dès que j'aurai soupé, je verrai si votre proposition peut m'agréer, pourvu toutefois que votre extrême bonté laisse toujours la chose à notre libre arbitre. »

LXXIII.

Baba se tourna vers Juan : « — Ayez la complaisance de vous habiller, » dit-il en lui montrant du doigt un costume dont une princesse se fût parée avec plaisir ; mais Juan, immobile et muet, n'étant pas d'humeur de se masquer, repoussa ces vêtemens avec la pointe de son pied chrétien, et quand le vieux nègre lui dit : « Dépêchez-vous, » il reprit : « Vieillard *, je ne suis pas une femme.

LXXIV.

» — Je ne sais pas ce que vous pouvez être, et ne m'en soucie guère, dit Baba ; mais faites, je vous prie, ce que je vous invite à faire ; je n'ai ni temps ni paroles à perdre. »

* *Old gentleman*, mon vieux monsieur. A. P.

» — Au moins, répondit Juan, je puis demander la cause de ce singulier travestissement.

» — Gardez-vous d'être curieux, dit Baba, vous le saurez en temps et lieu convenables ; je n'ai pas la permission de vous en dire davantage.

LXXV.

» — Oh ! alors, si j'y consens, je veux... dit Juan...

» — Arrêtez, dit le nègre, ne faites pas, je vous prie, tant de bruit ; ce courage est beau, mais il pourrait devenir trop bouillant, et vous ne nous trouveriez pas trop amis du badinage.

» — Quoi donc ! monsieur, sera-t-il dit que j'aie revêtu les habits d'un autre sexe... »

Mais Baba, mettant un terme à cette discussion : « Achevez de me pousser à bout, dit-il, et j'appelle quelqu'un qui ne vous laissera ni d'un sexe ni de l'autre.

LXXVI.

« Je vous offre un costume charmant ; c'est celui d'une femme, il est vrai, mais il y a une raison pour vous obliger à le porter.

» — Quoi ! malgré tout le dégoût qu'inspire à mon âme ce vêtement efféminé ! » Ainsi parla Juan ; après une pause et en jurant entre ses dents, il ajouta : « Que diable ferais-je de toute cette gaze ? » C'est par ces mots que le profane désignait la plus jolie dentelle qui eût jamais paré une fiancée un jour de noces.

LXXVII.

Il jurait donc, et en soupirant il entra dans un pantalon de soie couleur de chair, puis il s'entoura les reins d'une ceinture virginale, qui fixait les plis d'une tunique aussi blanche que le lait ; mais en mettant son jupon, il faillit

tomber, ce qui... comme nous disons, ou *whilk* * comme les Écossais disent (la rime m'oblige à mettre ce mot ; les rois ne sont pas plus impérieux que les rimes) :

LXXVIII.

Which, whilk, ce qui (ou comme il vous plaira) était dû à la nouveauté de son accoutrement et à son embarras. Enfin il termina sa toilette, quoiqu'en boudant un peu et sans aller vite ; le nègre Baba l'aidait, quand cela était nécessaire. Après avoir passé ses deux bras dans une robe, Juan s'arrêta et se regarda des pieds jusqu'à la tête.

LXXIX.

Une difficulté restait encore : ses cheveux n'étaient guère longs ; mais Baba trouva tant de longues tresses postiches, que bientôt sa tête en fut complètement garnie, d'après la mode du moment dans cette contrée. Cette chevelure d'emprunt fut ornée de pierreries, pour assortir l'ensemble de la toilette. Baba obligea aussi Juan à se peigner et à se mettre de l'huile parfumée.

LXXX.

Enfin, équipé complètement en femme, grâce au léger secours des ciseaux, du fard et du fer à friser, il eut tout l'air d'une jeune fille, et Baba s'écria avec un sourire : « Vous voyez, messieurs, une métamorphose parfaite ; et maintenant vous allez me suivre, messieurs, c'est-à-dire vous, madame ! » Il frappa des mains, et dans un clin d'œil quatre noirs parurent.

LXXXI.

« Vous, monsieur, dit Baba en faisant signe au compagnon de Juan, vous voudrez bien aller avec ces messieurs pour souper ; mais vous, respectable vierge chrétienne, vous me

* *Which* (ce qui) — ou *whilk* en écossais : ce mot termine le vers pour rimer avec *milk* : c'est un de ces passages où l'auteur s'amuse à feindre d'être esclave de la rime. — A. P.

suivrez. Point de plaisanterie , monsieur , car , aussitôt que j'ai dit une chose , il faut qu'elle se fasse. Que craignez-vous ? prenez-vous ce lieu-ci pour l'antre d'un lion ? c'est un palais où les vrais sages jouissent par anticipation du paradis du prophète.

LXXXII.

» Allons , folle que vous êtes , je vous dis que personne ne vous veut de mal.

» — Tant mieux pour les gens de ce palais , dit Juan , car ils sentiraient le poids de mon bras , qui n'est pas si faible qu'on pourrait le croire. Je veux bien céder , mais j'aurais bientôt rompu le charme si quelqu'un me prenait pour ce que je parais être sous ce costume ; j'espère donc , dans l'intérêt de tout le monde , que ce déguisement n'amènera pas de méprise.

LXXXIII.

» — Imbécile ! viens , et tu verras , » dit Baba. Don Juan se tourna vers son camarade qui , bien qu'un peu chagrin , ne put retenir un sourire sur la métamorphose dont il était témoin. — « Adieu , s'écrièrent-ils tous deux ensemble ; ce pays semble fertile en aventures étranges et nouvelles : un de nous est à demi musulman , et l'autre est déjà fille , grâce au secours inattendu , et non demandé , de ce noir magicien.

LXXXIV.

» Adieu , répéta Juan ; si nous ne devons plus nous revoir , je vous souhaite bon appétit.

» — Adieu , reprit l'autre ; j'en suis désolé , mais nous aurons à notre première rencontre une histoire à nous conter ; maintenant il nous faut obéir à notre destinée ; conservez votre honneur , quoique Ève elle-même ait jadis péché.

» — Oh ! dit la nouvelle fille , le sultan lui-même ne me possèdera pas , à moins que sa hauteesse ne me promette le mariage. »

LXXXV.

Là-dessus ils se séparèrent ; chacun prit une porte différente. Baba conduisit Juan d'appartement en appartement ; il lui fit traverser de somptueuses galeries avec des parquets de marbre , jusqu'à ce qu'une porte gigantesque apparut à leurs regards au milieu des ténèbres ; les vapeurs d'un riche parfum s'exhalaient au loin ; il semblait qu'ils s'approchaient d'un temple , car tout était vaste , silencieux , odoriférant et divin.

LXXXVI.

Le grand portail était de bronze doré et ciselé avec un rare talent. Des guerriers y étaient représentés au moment d'une bataille furieuse ; là s'avancait fièrement le vainqueur , ici le vaincu mordait la poussière ; d'un autre côté , des captifs baissant les yeux étaient conduits en triomphe ; et , dans le lointain , des escadrons prenaient la fuite : ce travail paraissait l'ouvrage d'un artiste qui avait précédé l'époque où Rome , transplantée en Grèce , y périt avec le dernier des Constantins.

LXXXVII.

Ce portail massif fermait l'entrée d'une vaste salle : deux nains de la plus petite taille , semblables à deux lutins hideux , étaient accroupis , l'un à droite , l'autre à gauche , comme pour former un contraste risible avec l'arceau qui s'élevait au-dessus d'eux. Aussi sublime que les orgueilleuses pyramides , cette porte était si belle * dans tous ses traits⁷ , que vous n'aperceviez pas ces petites créatures ,

LXXXVIII.

jusqu'à ce que vous fussiez sur le point de les fouler aux pieds. Alors vous reculiez en tressaillant à l'aspect de l'horrible laideur de ces petits hommes dont le teint , qui n'était

* Voir la note sur cette expression. A. P.

ni noir, ni blanc, ni gris, formait un étrange mélange qu'une plume ne saurait définir, et que le pinceau seul pourrait peut-être retracer. C'étaient deux pygmées informes, sourds et muets, monstres qui avaient coûté une somme non moins monstrueuse qu'eux.

LXXXIX.

Leur fonction (car, tout petits qu'ils étaient, ils étaient vigoureux, et ils exécutaient des choses qui exigeaient de la force), leur fonction était d'ouvrir cette porte près de laquelle on les avait postés, et dont il est vrai de dire que les gonds étaient aussi doux que les vers de Rogers^{*}; il entrait aussi dans leurs attributions de faire avec des cordes d'arc, comme c'est l'usage de l'Orient, une cravate pour quelque Pacha rebelle; car les muets sont généralement chargés de cette commission.

XC.

Ils parlaient par signes, c'est-à-dire qu'ils ne parlaient pas du tout; et, tels que deux incubes, ils regardèrent Baba qui, du geste, leur ordonnait d'ouvrir les battans de la porte. Juan frissonna un moment lorsque les petits nains l'examinèrent avec leurs yeux de serpent; on eût dit que leur seul coup d'œil pouvait empoisonner ou fasciner celui sur qui il était dirigé.

XCI.

Avant d'entrer, Baba s'arrêta pour donner, en guide fidèle, quelques avis à Juan. « Si vous pouviez, lui dit-il, essayer seulement de modifier cette démarche majestueuse, mais un peu trop masculine, ce serait tout aussi bien; et (quoiqu'il n'y ait pas grand mal à cela) vous devriez vous balancer un peu moins de côté et d'autre, ce qui vous donne

^{*} Samuel Rogers. Voyez le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*. A. P.

parfois une tournure des plus étranges ; il serait convenable aussi de prendre un air un peu plus modeste.

XCII.

» Car ces muets ont des yeux perçans comme des aiguilles ; ils pourraient pénétrer à travers ces robes ; et , si votre déguisement venait à être découvert , vous savez que le Bosphore n'est pas loin ; vous et moi nous pourrions fort bien avant le matin arriver dans la mer de Marmara , sans bateau , et cousus dans des sacs , mode de navigation usité ici dans l'occasion. »

XCIII.

Après cet encouragement , il introduisit Juan dans une salle plus magnifique encore que la dernière dont nous avons parlé ; un amas confus de richesses y éblouissait l'œil qui pouvait à peine en saisir une partie isolée , tant l'éclat de chaque objet se réfléchissait dans l'éclat d'un autre ; c'était un monde de pierreries et d'or , sans ordre dans sa magnificence.

XCIV.

La richesse avait fait merveille... le goût peu de chose. Il en est de même dans tous les palais d'Orient , et souvent dans ceux des rois d'Europe , meublés avec plus d'art (j'en ai vu six ou sept) ; je ne peux dire que l'or et les diamans y brillent beaucoup , et il y a pourtant beaucoup à redire ; si j'avais le temps , je pourrais critiquer certains groupes de mauvaises statues , certaines tables , certaines chaises , et certains tableaux.

XCV.

Revenons à l'appartement impérial où nous suivons notre héros : sous un dais , à quelque distance , une dame était couchée avec l'air d'aisance et d'abandon d'une reine. Baba s'arrêta , et , fléchissant le genou , fit signe à Juan qui , sans être très habitué à prier , s'agenouilla aussi par instinct , surpris

dans son âme de voir l'eunuque si humblement prosterné : il resta dans cette posture jusqu'à la fin de la cérémonie.

XCVI.

La dame , se levant avec la grâce de Vénus sortant de l'onde , laissa voir deux yeux , vifs et tendres comme ceux de la gazelle , qui éclipsèrent toutes les pierreries qui l'entouraient ; et , levant un bras aussi blanc qu'un rayon de la lune , elle fit un geste à Baba , qui , après avoir baisé le bas de sa robe de pourpre , lui parla tout bas en montrant Juan demeuré en arrière.

XCVII.

Toute la personne de la dame était aussi noble que son rang ; et sa beauté avait ce charme tout-puissant que la description ne ferait qu'affaiblir. J'aime mieux l'abandonner à votre imagination que de lui faire tort par tout ce que j'en pourrais dire ; vous seriez ébloui à en perdre la vue si je pouvais vous détailler ses attraits à ma satisfaction ; heureusement pour vous et pour moi les phrases me manquent.

XCVIII.

Il faut pourtant que j'ajoute ceci : elle avait passé la première jeunesse , et pouvait avoir vingt-six printemps ; mais il est des beautés que le temps épargne , pour tourner sa faux contre des êtres vulgaires ; telle fut Marie Stuart : il est vrai que l'amour et les larmes nuisent à la beauté , et que la douleur flétrit ses charmes ; mais il est des femmes qui ne sont jamais laides , par exemple Ninon de Lenclos.

XCIX.

La dame dit quelques mots à ses suivantes , qui formaient un chœur de dix ou douze filles habillées toutes de même , et comme Juan , à qui Baba avait donné leur uniforme. Elles semblaient une véritable troupe de nymphes , qui auraient

pu traiter de sœurs les suivantes de Diane , à ne les juger qu'extérieurement. Je ne voudrais pas être caution du reste.

C.

Elles firent un salut respectueux et se retirèrent , mais non par la même porte qu'avaient franchie Baba et Juan. Celui-ci restait debout à quelques pas , contemplant tout ce qu'il voyait dans cet étrange salon , bien digne d'inspirer la surprise et l'admiration * , car un objet excite ces deux sentimens ou aucun des deux ; et je dois avouer que je ne comprends pas le grand bonheur du *Nil admirari*.

CI.

Ne rien admirer, voilà tout l'art que je connais « (la simple vérité , cher Murray , n'a guère besoin des fleurs du discours) pour rendre les hommes heureux ou les consoler tels. » (Je cite les propres expressions de Creech **). Ainsi l'a dit Horace il y a long-temps , comme nous le savons , et Pope l'a cité comme moi dans la traduction ; mais si personne *n'avait admiré* , Pope aurait-il fait des vers , Horace aurait-il été inspiré ?

CII.

Quand toutes les demoiselles furent sorties , Baba fit signe à Juan d'approcher , et puis une seconde fois lui dit de s'agenouiller pour baiser le pied de la dame. Juan se fit répéter cette instruction , et , se relevant de toute sa hauteur , répondit en fronçant le sourcil : « Qu'il était bien fâché , mais qu'il ne pouvait baiser aucun soulier , excepté celui qui chaussait le pied du pape. »

* *Marvel and praise*, la surprise et l'éloge , c'est-à-dire l'admiration ; *sentiment* dont l'éloge peut être l'expression : ce qui surprend , on l'admire ; ou l'on n'admire que ce qui surprend. A. P.

** Traducteur d'Horace , dont le poète cite les vers en s'adressant toutefois à son éditeur Murray. A. P.

CIII.

Baba, indigné de cet orgueil hors de saison, lui fit de sévères remontrances, et le menaça (mais tout bas), en parlant de la corde d'arc fatale; Juan persista à ne point s'abaisser; il n'en aurait rien fait quand il se serait agi de la femme de Mahomet. Il n'est rien dans le monde comme l'étiquette des appartemens royaux et impériaux, ou comme celle des courses et des bals de comté *.

CIV.

Juan resta immobile comme Atlas la tête chargée d'un monde; inflexible, il refusa de se courber. Le sang de tous ses ancêtres castillans bouillonnait dans ses veines, et, plutôt que de souiller sa noblesse, il eût bravé mille glaives et mille morts. Enfin, s'apercevant que *le pied* ne prenait pas, Baba lui proposa de baiser la main.

CV.

Ce fut là un honorable compromis, un accommodement diplomatique qui les mit plus tôt d'accord. Juan exprima sa bonne volonté à s'acquitter de toutes les courtoisies convenables, ajoutant que celle-ci était la plus facile et la meilleure; car dans notre Europe la coutume ordonne encore au gentilhomme de baiser la main des dames.

CVI.

Il s'avança donc; mais avec mauvaise grâce, quoique jamais lèvres n'eussent laissé leur impression passagère sur une main plus belle et *mieux née* ^s. Ah! sur de semblables mains la bouche s'arrête avec amour, et d'un baiser elle en ferait volontiers deux... comme vous l'éprouverez, si la

* C'est-à-dire de province, l'Angleterre étant divisée en comtés. *County* signifie aussi un tribunal du comté, présidé par le shériff; mais il s'agit ici de courses de chevaux, *aces*, et de bals, et non d'une cour judiciaire. A. P.

beauté que vous adorez place sa main en contact avec la vôtre ! et quelquefois celle d'une étrangère mettra en danger une constance d'une année.

CVII.

La dame regarda Juan depuis les pieds jusqu'à la tête , et dit à Baba de se retirer, ce qu'il fit comme un homme habitué à battre en retraite ; en train de donner de bons avis , il conseilla tout bas à Juan de n'avoir pas peur ; et , le regardant avec une espèce de sourire , il prit congé de lui avec l'air satisfait de quelqu'un qui viendrait de faire une action vertueuse.

CVIII.

Quand il fut parti , il y eut un changement soudain. J'ignore quelle pouvait être la pensée de la dame ; mais une émotion étrange se trahit sur son beau front , et ses joues se couvrirent d'une rougeur semblable à celle de ces nuages qui parcourent le ciel d'été au coucher du soleil. On devinait dans ses yeux noirs un mélange de sensations , qui exprimait en partie la volupté et en partie la fierté.

CIX.

Sa beauté avait toute la grâce des formes de son sexe , et ses traits l'air séduisant du démon quand il prit la forme d'un chérubin pour attraper Ève et nous rendre facile (Dieu sait comme) le chemin du mal. On aurait aussi bien pu trouver des défauts au soleil qu'à elle. Cependant il lui manquait quelque chose... comme si elle avait plutôt paru *commander* qu'*accorder*.

CX.

Quelque chose d'impérial ou d'impérieux mettait une chaîne sur tout ce qu'elle faisait ; c'est-à-dire une chaîne était comme jetée autour du cou de celui à qui s'adressait sa voix ; l'ivresse du bonheur semblerait elle-même une peine.

si on avait devant les yeux quelque chose qui ressemblât au despotisme. Nos âmes du moins sont libres, et c'est en vain que nous voudrions faire obéir le corps malgré elles... L'âme au bout du compte veut en agir à sa guise.

CXI.

Son sourire était fier, quoique si doux ; son signe de tête même n'était pas une inclinaison ; il y avait de l'orgueil jusque dans ses petits pieds, comme s'ils eussent aussi compris son rang... Ils semblaient marcher sur des têtes humiliées ; enfin (suivant la coutume de sa nation) un poignard ornait sa ceinture, signe qui annonçait qu'elle était l'épouse d'un sultan (et non la mienne, Dieu merci).

CXII.

Écouter et obéir était la loi de tous ceux qui l'avaient entourée depuis le berceau ; satisfaire toutes ses fantaisies avait été le premier plaisir de ses esclaves. Son sang était noble, sa beauté appartenait à peine à la terre. Jugez si ses caprices devaient jamais rester endormis : si elle eût été chrétienne, je crois, ma foi ! que nous aurions enfin trouvé le mouvement perpétuel.

CXIII.

Tout ce qu'elle voyait et désirait lui était apporté ; tout ce qu'elle ne voyait pas, pourvu qu'elle en supposât l'existence, était aussitôt cherché partout, et acheté à tout prix si on le trouvait ; il n'y avait pas de fin aux choses qu'elle demandait, ni à l'embarras que causaient ses fantaisies : pourtant sa tyrannie avait tant de grâce, que ses femmes lui pardonnaient tout, excepté sa figure.

CXIV.

Juan, le dernier de ses caprices, avait séduit ses yeux quand il passa pour aller au marché. Elle commanda à l'in-

stant qu'on le lui achetât, et Baba, qui n'avait jamais refusé son ministère à aucun mauvais tour, reçut ses instructions pour agir. Elle n'avait point de prudence, mais il en avait pour elle. Ce qui explique le costume que Juan n'avait revêtu qu'à contre-cœur.

CXV.

La jeunesse et les traits de Juan favorisèrent le déguisement ; et si vous me demandez comment la femme d'un sultan se hasardait à avoir de telles fantaisies, c'est un point que je laisse décider aux sultanes elles-mêmes ; les empereurs ne sont que des maris aux yeux de leurs femmes , et les rois et les reines sont souvent mystifiés, comme nous pouvons tous l'attester par l'expérience ou par la tradition.

CXVI.

Mais revenons à notre objet principal... La sultane croyait être au bout de toutes les difficultés et avoir montré une excessive condescendance, lorsque, Juan étant devenu sa propriété, elle jeta sur lui un regard d'amour et d'autorité, et lui dit sans autre préambule : « Chrétien, sais-tu aimer ? » persuadée que cette phrase était plus que suffisante pour le toucher.

CXVII.

Elle aurait bien suffi en temps et lieu ; mais Juan, qui avait encore l'âme pleine d'Haïdée et de son doux visage ionien, sentit refouler jusqu'à son cœur le sang qui lui colorait le visage, dont une froide pâleur remplaça l'incarnat. Ces paroles le pénétrèrent comme auraient fait des lances arabes, de sorte qu'au lieu de parler il fondit en larmes.

CXVIII.

La sultane fut scandalisée, non pas des larmes, car les femmes en font usage avec plaisir ; mais il y a quelque chose de désagréable et de choquant dans l'œil humide de l'homme.

Les larmes d'une femme attendrissent; celles d'un homme sont un vrai plomb fondu qui flétrit ses joues, comme si on les avait arrachées de son cœur avec un fer aigu; car (pour abrégé) les larmes sont pour les femmes un soulagement, et une torture pour nous.

CXIX.

Gulleyaz aurait voulu consoler Juan , mais elle ne savait comment s'y prendre; n'ayant point d'égaux, rien n'avait pu lui faire connaître encore la sympathie; quoique son front pût bien être parfois couvert du nuage passager de quelque petit souci boudeur, cependant, comme elle n'avait jamais su ce que c'était qu'un chagrin sérieux, elle fut surprise de voir un autre œil que le sien se permettre de verser une larme si près d'elle.

CXX.

Mais aucune puissance humaine ne peut l'emporter sur tous les instincts de la nature, et, quand une sensation forte quoique inconnue les émeut, les cœurs des femmes sont une terre féconde en tendres sentimens. Quelle que soit leur nation, elles versent *le vin et l'huile* sur les blessures, toujours prêtes à faire comme le Samaritain. C'est ainsi que Gulleyaz, sans savoir pourquoi, sentit ses yeux s'humecter tout-à-coup.

CXXI.

Mais les larmes ont une fin comme toute autre chose. Juan avait été attendri douloureusement par la question de celle qui lui demandait *s'il avait aimé*; bientôt il rappela son courage stoïque; dans ses yeux embellis par son émotion étaient encore les preuves de la faiblesse qu'il se reprochait; mais, quoique sensible à la beauté, il n'en eut que plus d'indignation de ne pas être libre.

CXXII.

Gulleyaz, pour la première fois de sa vie, fut très embarrassée, n'ayant jamais rencontré que des supplians ou des flatteurs ; et, comme d'ailleurs elle risquait la mort en voulant donner en agréable tête-à-tête une leçon d'amour, perdre son heure était pour elle un martyre ; or il y avait déjà presque quinze minutes de pasées.

CXXIII.

Je veux aussi conseiller de profiter du temps aux messieurs qui se trouvent dans une telle circonstance, c'est-à-dire dans une contrée méridionale ; chez nous on jouit d'un plus grand privilège ; mais dans ces climats du midi tout délai est un grand crime ; souvenez-vous donc que par grâce on ne vous accorde que deux minutes pour faire votre déclaration. Votre réputation souffrirait du retard d'un moment de plus.

CXXIV.

La réputation de Juan était bonne, et aurait pu devenir meilleure ; mais il s'était mis Haïdée en tête ; quelque étrange que cela fût, il ne pouvait pas encore l'oublier, ce qui le rendait en apparence très mal élevé. Gulleyaz, qui le regardait comme son débiteur pour avoir été amené dans son palais, commença à rougir jusqu'au blanc des yeux, puis à pâlir et à rougir encore.

CXXV.

Enfin, d'une façon impériale, elle posa ses mains sur les siennes ; et, lui adressant un tendre regard avec des yeux qui n'avaient pas besoin d'un empire pour persuader, elle chercha l'amour dans les siens, et ne le trouva pas. Son front s'obscurcit, mais elle s'abstint de menacer ; car c'est la dernière chose que fait une femme fière ; elle se leva, et,

hésitant pendant un chaste moment, se jeta sur le sein du captif et y demeura.

CXXVI.

C'était une épreuve embarrassante, comme Juan le reconnut; mais il était cuirassé par la douleur, la colère et l'orgueil. Il écarta avec de faibles efforts les bras d'albâtre de Gulleyaz, et l'assit toute languissante à son côté. Puis, se levant fièrement, il la regarda en face et s'écria : « L'aigle captif refuse de s'accoupler, et moi de servir les caprices sensuels d'une sultane.

CXXVII.

» Tu demandes si je sais aimer? Je te prouve combien j'ai aimé puisque je ne t'aime pas; sous ce vil travestissement, les fuseaux et la quenouille me conviendraient mieux : l'amour est pour les cœurs libres; je ne suis point ébloui par ces lambris splendides; quelle que soit ta puissance, et elle semble grande, les fronts s'humilient, les genoux fléchissent, les yeux veillent, les bras obéissent autour d'un trône... nos cœurs sont encore à nous. »

CXXVIII.

C'étaient là des vérités très communes pour nous autres Européens; mais non pour Gulleyaz, qui n'avait rien entendu de semblable. Elle croyait que le moindre de ses ordres devait être un plaisir pour celui à qui elle l'adressait, la terre n'étant faite que pour les rois et les reines. Elle savait à peine si le cœur était à droite ou à gauche : tant est grande la perfection à laquelle la Légimité élève ses adorateurs naturels quand ils connaissent leurs droits royaux sur les hommes!

CXXIX.

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, elle était si belle, que, dans une situation plus humble, elle eût pu créer par-

tout un royaume ou le renverser. On peut bien présumer aussi qu'elle comptait sur ces charmes qui sont rarement dédaignés par celles qui les possèdent. Elle estimait que les siens lui donnaient un double *droit divin*, et je suis à moitié de son opinion.

CXXX.

Rappelez-vous (ou si vous ne le pouvez, imaginez-le), ô vous qui avez conservé votre chasteté dans votre jeunesse, malgré les propositions d'amour d'une douairière désespérée et ulcérée par votre refus dans la canicule; rappelez-vous sa rage, ou souvenez-vous de tout ce qui fut dit et écrit sur ce sujet, et ensuite faites-vous une idée de la figure d'une jeune beauté dans le même cas.

CXXXI.

Supposez... mais vous avez supposé déjà... l'épouse de Putiphar, lady Booby*, Phèdre, et tous les bons exemples que nous a laissés l'histoire; plaignez-vous du petit nombre qu'en citent les poètes et les précepteurs pour le bien de votre éducation, ô vous, jeunes gens de l'Europe! — Mais quand vous aurez supposé la fureur du petit nombre de celles que nous connaissons... vous ne pourrez supposer encore la fureur de Gulleyaz.

CXXXII.

Une tigresse privée de ses petits, une lionne de ses lionceaux, ou tout autre animal féroce, sont des comparaisons toutes prêtes pour les dames qui ne peuvent en agir à leur gré; quoiqu'à mon tour j'aie toutes ces comparaisons à mon service, elles n'expriment que la moitié de ce que je devrais dire. Qu'est-ce en effet que de dérober des petits, auprès du tort dont on est coupable envers celle à qui on enlève l'espérance d'en faire?

* Fielding, dans le roman de *Joseph Andrews*, fait jouer à lady Booby le rôle que la femme de Putiphar joue dans l'histoire du Joseph de la Bible. A. P.

CXXXIII.

L'amour de la progéniture est la loi générale de la nature, depuis les lionnes avec leurs lionceaux, jusqu'aux canes avec leurs canetons; il n'est rien qui aiguise les griffes des unes ou les becs des autres comme le danger de leurs nourrissons; et tous ceux qui ont vu une chambrée nourrice* savent combien les mères aiment les cris et le rire de leurs enfans. Or (pour ne pas fatiguer long-temps votre patience), d'après la force de l'effet! jugez de celle de la cause.

CXXXIV.

Si je disais que le feu sortit des yeux de Gulleyaz, je ne dirais rien... car ses yeux étincelaient sans cesse; si je disais que son visage se rembrunit, je ferais tort à celui qui en fut cause, tant sa colère fut surnaturelle. Jamais jusqu'alors elle n'avait connu d'obstacle à aucun de ses désirs; et même vous autres qui savez ce qu'est une femme contrariée (Dieu sait si c'est quelque chose), vous ne pourriez vous peindre celle-ci.

CXXXV.

Sa rage ne dura qu'une minute, et ce fut heureux... un moment de plus l'aurait tuée; mais le temps qu'elle dura fut comme une lueur passagère de l'enfer. Rien n'est plus sublime qu'une fureur énergique, horrible à voir, mais belle à décrire: telles que les flots en guerre avec une île de rochers, les passions déchaînées qui firent leur proie de Gulleyaz lui donnaient l'aspect d'un bel orage personnifié.

CXXXVI.

Comparer une fureur ordinaire à sa rage, ce serait comparer une tempête commune à un tremblement de terre; cependant elle ne demandait pas d'atteindre jusqu'à la lune,

* *Human nursery*: les Anglais appellent ainsi la chambre où l'on relègue les petits enfans dans la maison. — A. R.

comme le modéré Hotspur dans notre poète immortel * ; sa fureur éclata sur un ton plus bas , peut-être par la faute de son sexe délicat et de son âge. Son désir n'était que *de tuer, tuer, tuer*, comme celui du roi Lear **, et d'ailleurs sa soif de sang s'éteignit bientôt dans les larmes.

CXXXVII.

Sa colère eut la terreur d'un orage et passa comme lui : elle passa sans paroles... Dans le fait, Gulleyaz ne pouvait parler ; et puis la honte naturelle à son sexe se déclara ; quelque faible qu'eût été encore en elle ce sentiment, il se montra tout-à coup, aussi inattendu et aussi rapide que l'eau qui s'introduit par une fente jusqu'alors inaperçue ; la sultane se sentait humiliée , et l'humiliation est quelquefois salutaire aux personnes de son rang.

CXXXVIII.

Elle leur apprend qu'elles sont de chair et d'os ; elle les avertit tout doucement que les autres, quoique d'argile , ne sont pas tout-à-fait de boue ; et que les urnes et les pots ne sont que des frères fragiles , ouvrage de la même poterie , bons ou mauvais , sans être tous nés du même père et de la

* Le fougueux Hotspur de Shakspeare, appelé ici *modéré* ironiquement A. P.

** Lord Byron fait allusion à cette scène de la folie de Lear, acte IV, scène vi, où le pauvre roi dit à Gloucester : « Lorsque nous naissons nous pleurons d'être » arrivés sur ce grand théâtre de fous. » Un moment auparavant Lear vient de dire qu'il va prêcher, et Gloucester a ôté son chapeau. — C'est pour Lear le motif de passer à une autre idée : « Voilà, dit-il, un bon chapeau ; ce serait un » fin stratagème de ferrer un escadron avec du feutre. Je veux l'essayer, et » quand j'aurai surpris mes gendres, alors *tue, tue, tue, tue, tue, tue.* » Ce passage a beaucoup intrigué les commentateurs : il en est qui ont voulu voir dans ces mots *tue, tue, kill, kill*, une admirable recherche d'harmonie imitative pour rendre le bruit du marteau sur le fer des chevaux. Ce serait une niaiserie quand il s'agit de les ferrer avec du feutre ; mais il faut être indulgent quand on traduit et commente soi-même, de peur de mourir comme certain copiste maladroît au milieu de ses lauriers. Voyez cette scène dans la traduction du roi Lear, par M. Guizot, tome VI, page 160. A. P.

même mère *. Cela leur apprend.... Dieu seul sait tout ce que cela leur apprend ; mais quelquefois la leçon réussit.

CXXXIX.

La première pensée de Gulleyaz fut de couper la tête de Juan... la seconde de le renvoyer... la troisième de lui demander où il avait été élevé... la quatrième de le railler pour exciter son repentir... la cinquième d'appeler ses suivantes et d'allerse coucher... la sixième de se poignarder elle-même... la septième de faire donner le fouet à Babà... Mais sa grande ressource fut de se rasseoir et de pleurer.

CXL.

Elle pensa à se poignarder , mais elle avait le poignard sous la main ; c'eût été assez maladroit... Les corsets d'Orient ne sont pas matelassés , de sorte qu'un poignard les traverse pour peu qu'on l'appuie. Elle pensa à tuer Juan... mais le pauvre garçon !... Quoiqu'il le méritât par sa froideur... lui couper la tête n'était pas le moyen d'atteindre son but... qui était de parvenir à son cœur.

CXLI.

Juan fut ému ; il était résolu à se laisser empaler , mettre en quartiers , égorger au milieu des tortures , jeter aux chiens , exposer aux lions , ou servir d'amorce aux poissons ; oui , dans son héroïsme il était résigné à tout , plutôt que de pécher... excepté que cela lui convînt ; mais tous ses préparatifs de mort s'évanouirent , comme la neige , devant une femme en pleurs.

CXLIH.

De même que Bob Acres sentit sa valeur lui glisser dans la paume de ses mains **, la vertu de Juan chancela : d'abord

* Voir la note de la strophe x1 du chant quatrième. A. P.

** Voyez la scène comique du duel , dans le cinquième acte des *Rivaux* de

il s'étonna d'avoir refusé, et puis il songea à la possibilité de renouer la négociation. Enfin il en vint à accuser sa sauvage vertu, tout comme un moine accuse son vœu, ou comme une dame se repent de son serment; ce qui finit le plus souvent à faire violer le serment et le vœu.

CXLIII.

Juan commençait donc à bégayer quelques excuses; mais les mots ne suffisent pas dans une semblable affaire, quand vous emprunteriez tous ceux qui furent jamais chantés par les Muses, le caquet du Dandy le plus Dandy possible, ou toutes les figures dont abuse Castlereagh.

Au moment où un sourire languissant le flattait de l'espoir de faire sa paix, mais avant qu'il allât plus loin, le vieux Baba entra inopinément.

CXLIV.

« Épouse du soleil et sœur de la lune! (ce fut ainsi qu'il s'exprima) impératrice de la terre, dont un froncement des sourcils détruirait l'harmonie des sphères, et dont le sourire fait bondir toutes les planètes de joie, votre esclave vous apporte... il espère que ce n'est pas trop tôt... des nouvelles dignes de votre sublime attention... le Soleil lui-même m'a envoyé comme un rayon vous annoncer qu'il va venir ici.

CXLV.

» — Dites-vous vrai? s'écria Gulleyaz. Je voudrais bien qu'il ne brillât pas jusqu'au matin: mais dites à mes femmes de former la voie lactée. Allez, ma vieille comète, allez avertir fidèlement les astres... Et toi, chrétien, mêle-toi avec elles comme tu pourras, si tu veux que je te pardonne tes

Sheridan: Bob Acres, qui naguère était tout de feu, se trouve gagné tout-à-coup par la peur, et sent, dit-il, son courage (*oozing out at the palms of his hands*) couler tout doucement dans la paume de ses mains. A. P.

premiers dédains. »... Ici ils furent interrompus par un murmure, un bruit, et bientôt par des acclamations : *Le Sultan arrive !...*

CXLVI.

Entrèrent d'abord les suivantes de Gulleyaz , troupe ravissante , et puis les eunuques blancs et noirs de sa hantesse : sa suite pouvait s'étendre jusqu'à un quart de mille. Sa Majesté avait toujours la politesse d'annoncer ses visites long-temps à l'avance , surtout le soir ; car , Gulleyaz étant la quatrième femme de l'empereur , elle était naturellement la favorite.

CXLVII.

Sa Hantesse était un homme d'un port grave : son turban lui venait jusque sur le nez , et sa barbe jusqu'aux yeux. Tiré d'une prison pour présider une cour , il devait son élévation au cordon qui avait depuis peu étranglé son frère. Il était aussi bon souverain , dans son genre , qu'aucun de ceux qui sont mentionnés dans les histoires de Cantemir et de Knolles *, où ne brille guère que le seul Solymán , gloire de sa race ⁹.

CXLVIII.

Il allait à la mosquée en grande pompe , et disait ses prières avec un scrupule plus qu'oriental ; il laissait toutes les affaires d'état au visir , et ne montrait guère de curiosité royale. J'ignore s'il avait des soucis domestiques ; aucun procès ne prouvait qu'il y eût chez lui des querelles conjugales ; ses quatre femmes et mille odalisques , vivant hors de la vue des hommes , se laissaient gouverner aussi paisiblement qu'une reine chrétienne.

* Démétrius Cantemir , auteur d'une *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'Empire ottoman*. R. Knolles , auteur d'une *Histoire générale des Turcs*. A. P.

CXLIX.

Si, par-ci par-là, il se faisait quelque petit faux pas, on n'entendait guère parler du criminel ni du crime : l'histoire passait à peine par une seule bouche... Un sac et la mer arrangeaient tout à temps, et empêchaient le secret de transpirer : le public n'en savait pas plus que moi; aucun scandale n'empoisonnait les publications journalières... La morale en était meilleure, et le poisson tout aussi bon.

CL.

Il voyait de ses yeux que la lune était ronde, et demeurait persuadé que la terre était plate, parcequ'il avait fait un voyage de cinquante milles sans trouver aucun signe qui lui prouvât qu'elle fût circulaire. Son empire aussi était sans bornes. Il est vrai qu'il était troublé, de temps en temps, par des Pachas rebelles et des giaours empiétant sur ses droits; mais ils ne venaient jamais aux *Sept-Tours*,

CLI.

— excepté sous la forme d'envoyés. Ils y étaient logés, quand une guerre éclatait, selon la loi véritable des nations; cette loi n'autorisa jamais ces marauds, qui n'ont jamais tenu une épée dans leurs sales mains diplomatiques, à exhiler leur *spleen*, en suscitant des querelles et en écrivant impunément leurs mensonges, appelés *dépêches*, sans le risque d'avoir un seul poil de leur moustache flambé.

CLII.

Il avait cinquante filles et quatre douzaines de fils. Celles qui parvenaient à l'âge requis pour cela étaient mises en réserve dans un palais, où elles vivaient comme des religieuses jusqu'à ce que quelque Bacha fût envoyé pour commander quelque province éloignée. Alors celle dont le tour arrivait l'épousait tout-à-coup, quelquefois à six ans : c'est

un fait, quoique bizarre... La raison en est que le Bacha doit offrir un présent à son beau-père.

CLIII.

Ses fils étaient tenus en prison jusqu'à ce qu'ils fussent capables d'obtenir un cordon ou un trône, l'un ou l'autre; mais les destins savaient seuls lequel des deux. En attendant, l'éducation qu'ils recevaient était royale, comme les preuves l'ont toujours démontré. De sorte que l'héritier présomptif était toujours aussi digne de la potence que de la couronne.

CLIV.

Sa Majesté salua sa quatrième épouse avec toutes les cérémonies dues à son rang; elle éclaircit ses yeux et en adoucissait l'expression, comme il convient à une dame qui vient de faire une algarade. Elle doit alors avoir doublement l'air d'être occupée de son devoir pour sauver le crédit de sa vertu. Aucun mari ne reçoit un accueil aussi cordial que les hommes rendus dignes du ciel par leurs femmes *.

CLV.

Sa Hautesse promena autour d'elle ses grands yeux noirs, selon sa coutume, et aperçut Juan déguisé parmi les suivantes. Il n'en parut ni surpris, ni fâché; mais il le remarqua d'un ton grave et posé, pendant que Gulleyaz étouffait un soupir qui soulevait son sein : « Je vois, dit-il, que vous avez acheté une autre fille : c'est dommage qu'une simple chrétienne soit si jolie. »

CLVI.

Ce compliment, qui attira tous les yeux sur la vierge nouvellement achetée, la fit trembler et rougir : ses compagnes aussi se crurent perdues ! O Mahomet ! Sa Majesté pouvait-

* C'est-à-dire que leurs femmes ont décorés du céleste croissant. A. P.

elle faire tant d'attention à une giaour , tandis que ses lèvres impériales adressaient à peine une parole à l'une d'elles ! Il y eut des trémousse mens , des mines , et un chuchotement général ; mais l'étiquette les empêcha toutes de ricaner.

CLVII.

Les Turcs font bien d'enfermer les femmes , quelquefois du moins ; car c'est une vérité que leur vertu , dans ces malheureux climats , n'a pas cette qualité astringente qui , dans le Nord , prévient les crimes précaires , et rend notre neige moins pure que notre morale. Le soleil , qui fond chaque année la glace polaire , produit un effet tout contraire sur le vice.

CLVIII.

Ici s'arrête notre chronique ; et nous faisons une pause , non par manque de matière : mais , selon les anciennes lois épiques , il est temps de plier la voile , et de jeter l'ancre du poète. Que ce cinquième chant soit applaudi , le sixième aura une teinte de sublime ! En attendant , comme Homère dort quelquefois , peut-être vous pardonneriez quelques petits sommes à ma muse.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

¹ Cette expression d'Homère a été beaucoup critiquée; elle contrarie nos idées atlantiques de l'Océan, mais elle est applicable à l'Hellespont, au Bosphore, et à la mer Égée, entrecoupée d'îles.

² Le tombeau du Géant est une hauteur sur le rivage adriatique du Bosphore; cette hauteur est fréquentée les jours de fête, comme en Angleterre Harrow et Highgate.

³ Cet assassinat eut lieu le 8 décembre 1820, dans une rue de Ravenne, à cent pas de la demeure de l'auteur.

⁴ Il y avait près de lui un vieux canon de fusil : il avait été déchargé et était encore chaud.

⁵ Rien n'est plus commun, en Turquie, que de voir les Musulmans prendre plusieurs verres de liqueurs fortes pour exciter l'appétit. Je les ai vus avaler; avant leur dîner, jusqu'à six verres de *raki*, et ils juraient qu'ils n'en dinaient que mieux. J'en fis l'expérience; mais je me trouvai comme l'Écossais qui, ayant entendu dire que les oiseaux appelés *kittiewiaks* (tarins) aiguisaient extraordinairement l'appétit, en mangea six, et se plaignit de n'avoir pas plus faim que lorsqu'il était à jeun.

⁶ J'ai été reçu par Ali-Pacha dans un appartement où il y avait, comme dans celui-là, un bassin et une fontaine.

⁷ Les traits d'une porte, métaphore ministérielle. — « Le trait sur lequel tourne (*hinges*) cette question, etc. » Voyez la *Famille Fudge*, de Thomas Moore, ou écoutez Castlereagh.

⁸ Il n'est peut-être pas de signe plus marquant d'une naissance distinguée que la main, c'est presque le seul que l'aristocratie puisse transmettre.

⁹ Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que Bacon, dans son *Essai sur l'Empire*, insinue que Solymán fut le dernier prince de sa race : sur quelle autorité se fonde-t-il? je l'ignore. Voici ses propres expressions : « La mort de Mustapha fut si fatale à la race de Solymán, que la succession des empereurs turcs, depuis Solymán jusqu'à ce jour, est regardée comme très douteuse; car Solymán II fut, à ce qu'on croit, un prince supposé. » Mais Bacon est souvent inexact dans ses autorités historiques. J'en pourrais citer plus de six exemples tirés de ses seuls Apophthegmes.

Puisque je suis en humeur de critiquer, je vais, après avoir donné mon avis sur les petites erreurs de Bacon, en faire autant sur deux ou trois erreurs non moins insignifiantes de l'édition des Poètes anglais, que nous devons au justement célèbre Campbell; mais je le fais dans des intentions amicales, et j'espère qu'on ne s'y méprendra pas. — Si quelque chose pouvait ajouter à mon opinion

des talens et du goût de Campbell, ce serait sa défense classique, franche et victorieuse de Pope, contre la tartuferie vulgaire du jour et la canaille littéraire de Grubstreet *.

Voici les inadvertances que je veux signaler :

D'abord, au sujet d'Anstey, qu'il accuse d'avoir dérobé à Smollet ses principaux caractères. *Le Guide de Bath*, d'Anstey, fut publié en 1766. *L'Humphry Clinker*, de Smollet (le seul ouvrage de Smollet dans lequel Anstey aurait pu prendre l'idée de *Tabitha*, etc.), fut composé pendant le dernier séjour de Smollet à Livourne, en 1770. S'il y a donc emprunt d'une part ou d'une autre, Anstey serait le créancier plutôt que le débiteur. Je renvoie M. Campbell à ses propres dates dans ses *Vies de Smollet et d'Anstey*.

Secondement, M. Campbell, dans la *Vie de Cowper*, page 358, v. 7, dit qu'il ignore à qui Cowper fait allusion dans ces vers :

Nor he who, for the bane of thousands born,
Built God a church and laugh'd his word to scorn.

« Ni celui qui, né pour la damnation de tant de mortels, bâtit un temple à Dieu, et ridiculisa son Évangile. »

Le poète calviniste faisait allusion à Voltaire et à l'église de Ferney, dont l'inscription portait : *Deo erexit Voltaire*.

Troisièmement, dans la *Vie de Burns*, M. Campbell cite Shakspeare comme il suit :

To gild refined gold, to paint the rose
Or add fresh perfume to the violet.

Cette version n'embellit nullement l'original :

To gild refined gold, to paint the lily,
To throw a perfume on the violet.

Un grand poète qui en cite un autre doit être correct ; il doit être aussi exact quand il porte contre un frère en Apollon l'accusation dangereuse *d'emprunter*. L'argent excepté, il n'est rien qu'un poète doive moins emprunter que les pensées des autres, elles sont presque toujours réclamées ; mais il est très dur, quand on est le créancier, d'être dénoncé comme le débiteur, ainsi qu'il arrive à Anstey.

Puisqu'il y a de *l'honneur parmi les voleurs*, qu'il y en ait aussi parmi les poètes, et qu'ils rendent à chacun ce qui lui est dû. C'est d'ailleurs ce que M. Campbell peut faire mieux que personne ; car avec sa grande réputation d'originalité et une gloire que rien ne saurait ébranler, Campbell est le seul poète de nos jours (Rogers excepté) à qui on puisse reprocher (et *pour lui* c'est un vrai reproche) d'avoir écrit *trop peu*.

* Grubstreet, près de Moorfield, dans Londres, a été de tout temps la rue habitée par les pauvres auteurs. A. P.

CHANT SIXIÈME.



Crois-tu , parce que tu es vertueux , qu'il n'y aura plus de gâteaux ni d'ale? — Il y en aura , par sainte Anne ! et le gingembre * nous brûlera encore la bouche.

SHAKSPEARE , *la Soirée des Rois.*

* Le gingembre entre dans plusieurs boissons anglaises , comme aussi dans plusieurs mets et pâtisseries. A. P.

PRÉFACE.

POUR LES CHANTS VI, VII ET VIII *.

Les détails du siège d'Ismail, dans deux des chants suivans (le VII^e et le VIII^e), ont été empruntés à un ouvrage français intitulé : *Histoire de la nouvelle Russie*.

Quelques uns des événemens attribués à Don Juan sont réels, et plus particulièrement la circonstance de l'enfant qu'il sauve. Ce fait arriva au dernier duc de Richelieu, alors jeune volontaire au service de Russie, et depuis fondateur et bienfaiteur d'Odessa, où son nom et sa mémoire ne cesseront jamais d'être traités avec respect.

Dans le cours de ces chants, on trouvera une stance ou deux faisant allusion au défunt marquis de Londonderry, mais composées quelque temps avant son décès. Si l'oligarchie de ce personnage était morte avec lui, ces stances eussent été supprimées : comme les choses sont, je ne vois rien dans le genre de sa mort ou de sa vie qui puisse empêcher la libre expression des opinions de tous ceux dont l'asservissement fut le but de toute son existence. Qu'il fût un homme aimable ou non dans sa vie *privée*, c'est ce qui a pu être comme n'être pas, mais c'est ce qui n'intéresse nullement le public ; et pour ce qui est de déplorer sa mort, il en sera temps lorsque l'Irlande aura cessé de gémir de sa naissance. Comme ministre, à mes yeux et à ceux de plusieurs millions de personnes, il fut le plus despotique en

* Pour apprécier la partie politique de cette préface, le lecteur doit se transporter par l'imagination au temps où elle fut écrite. Nous croyons pouvoir supprimer aujourd'hui quelques unes des remarques dont elle était accompagnée dans les éditions précédentes de cette traduction, et qui ne seraient plus de circonstance : *For there is a tide in the affairs of men.* A. P.

intention et le plus faible en intelligence de tous les ministres qui ont jamais tyrannisé un royaume. C'est la première fois en effet, depuis la conquête des Normands, que l'Angleterre s'est vue insultée par un *ministre* (du moins) ne sachant pas l'anglais, et que le parlement s'est laissé dicter des lois dans le style de mistress Malaprop *.

Quant à son genre de mort, il y a peu de chose à en dire, si ce n'est que si un pauvre radical, tel que Waddington ou Watson, s'était coupé la gorge, il eût été enterré dans un chemin de traverse avec les attributs d'usage, le pieu et le maillet **; mais le ministre était un élégant lunaire, — un suicide sentimental, — il s'ouvrit tout simplement — « l'artère carotide » (Dieu bénisse leur science d'anatomiste): aussi voyez! on ne lui a plaint ni la pompe funèbre ni l'abbaye de Westminster! et

« L'accent de la douleur s'est soudain fait entendre »

par les papiers publics. — La harangue du Coroner***, Antoine digne d'un tel César! est devenue un panégyrique sur le cadavre sanglant du mort. — Il s'y est mêlé la dégoûtante et atroce tartuferie d'une bande dégradée, conspirant contre tout ce qui est honneur ou sincérité.

Par sa mort, le Marquis fut nécessairement, selon la loi****, une chose ou une autre, — un *félon****** ou un fou, — et dans l'une ou l'autre alternative il n'était pas un noble sujet

* Personnage ridicule des *Rivaux* de Sheridan, écorchant la langue. Avant Castlereagh les princes de la maison de Brunswick parlaient quelquefois *allemand en anglais*. A. P.

** C'est encore l'usage en Angleterre. A. P.

*** C'est le magistrat qui est chargé de constater les suicides. A. P.

**** Je veux dire selon la loi anglaise : — les lois de l'humanité jugent avec plus de douceur; mais comme les *légitimes* ont toujours la loi à la bouche, qu'il en fassent dans ce cas-ci ce qu'ils pourront.

***** *Félon*, coupable de felenie, c'est-à-dire d'un crime capital, selon la loi anglaise, soit homicide, soit suicide : pour désigner plus spécialement un *suicide*, on se sert des mots *felo-de-se*, empruntés à la langue latine. A. P.

d'apothéose. Dans sa vie il fut — ce que tout le monde sait, — ce que la moitié du monde sentira pendant de longues années encore, à moins que son trépas ne devienne « une leçon morale » pour les Séjans d'Europe qui lui survivent *. Ce doit être du moins une espèce de consolation pour les peuples, que leurs oppresseurs ne soient pas heureux, et que, dans quelques circonstances, ils jugent si bien leurs actes qu'ils anticipent la sentence du genre humain. — Ne parlons plus de cet homme, et que l'Irlande enlève les cendres de son Grattan ** du sanctuaire de Westminster. Le patriote de l'humanité reposera-t-il auprès du Werther de la politique !!!

Pour ce qui est des objections qui ont été faites, pour autres motifs, aux chants déjà publiés de ce poème, je me contenterai de deux citations de Voltaire :

« — La pudeur s'est enfuie des cœurs et s'est réfugiée sur les lèvres. »

« — Plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées ; on croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu. »

Telle est la vérité, applicable à la masse d'hommes dégradés et hypocrites qui est comme le levain corrompu de la génération anglaise actuelle, et telle est la seule réponse qu'ils méritent. Le nom prodigué et rebattu de blasphémateur, — lequel nom avec ceux de radical, libéral, jacobin, réformateur, dont les esclaves du pouvoir fatiguent jour-

* « — De ce nombre doit être excepté Canning ; Canning est un génie *, — un génie presque universel, orateur, homme d'esprit, poète, politique ; et un homme de talent ne saurait suivre long-temps les voies de son prédécesseur lord Castlereagh. Si jamais homme put sauver son pays, Canning le *peut*, mais le *voudra-t-il*? Je l'espère, pour ma part.

** Illustre orateur irlandais, excellent patriote, et honnête homme, qui plus est. Ses amis de Londres supplièrent sa famille de laisser son corps parmi eux. Son mausolée fut construit par souscription dans l'abbaye de Westminster. A. P.

* Le mot de *genius* est un peu prodigué en Angleterre : mais Canning a fait beaucoup pour le mériter, et la mort l'a sans doute empêché de faire davantage : élève de Pitt il est mort avec les sentimens de Fox. La haine des *ultra* sera un de ses titres de gloire. A. P.

nellement les oreilles de ceux qui veulent les écouter, — ce nom devrait être bien reçu de tous ceux qui se rappellent à *qui* il fut donné dans l'origine. Socrate et Jésus-Christ furent mis à mort publiquement comme *blasphémateurs*, et le même sort a été et sera le partage de la plupart de ceux qui ont osé ou qui oseront s'opposer aux abus les plus évidens du nom de Dieu et de l'âme humaine. Mais la persécution n'est pas une réfutation, pas même un triomphe; le — « misérable irréligieux *, » comme on le nomme, est probablement plus heureux dans sa prison que le plus superbe de ses dénonciateurs. Peu m'importent ses opinions, — elles peuvent être bonnes ou être fausses; — mais il a souffert pour elles. Cette même persécution, soufferte pour la conscience, fera plus de prosélytes au Déisme que l'exemple des prélats hétérodoxes ** n'en fera au christianisme, — l'exemple des hommes d'État suicides à l'oppression, ou celui des homicides surchargés de pensions à l'alliance impie qui insulte le monde par son titre de *sainte*. Je ne désire nullement fouler aux pieds l'homme déshonoré ou les morts; mais il serait bien que les adhérens des classes d'où ces personnes sortent rabattissent quelque chose de leur tartuferie, qui est le crime criant de cette race à deux faces et à deux langages, de ces spoliateurs égoïstes, et — mais — assez pour le moment.

* *Infidel.* A. P.

** Lord Sandwich disait : Je ne sais pas quelle différence il y a entre *orthodoxie* et *hétérodoxie*. L'évêque Warburton lui répondit : L'orthodoxie, mylord, — est ma *doxy* *, — et l'hétérodoxie est la *doxy* d'un autre. Un prélat de nos jours a découvert une troisième espèce de *doxy* qui n'a pas trop relevé aux yeux des élus ce que Bentham appelle church-of-Englandish (anglicanisme).

* Pour comprendre le bon mot de Warburton, il faut savoir que si vous décomposez les mots anglais *orthodoxy* et *heterodoxy*—*doxy* signifie une prostituée, ou, en termes moins choisis, une c. Le calembourg est un peu impie dans la bouche d'un prélat de la soi-disant *morale et religieuse* Angleterre. Quant à la troisième *doxy*, sans doute lord Byron veut parler de celle de l'évêque Jocelyn, et je renvoie le lecteur au chapitre des évêques, dans le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse.* A. P.

CHANT SIXIÈME.

I.

— Il est un flux et reflux dans les affaires des hommes , qui , si l'on profite du moment de la marée montante , » — vous savez le reste *, et la plupart d'entre nous l'ont éprouvé de temps en temps ; du moins nous le pensons , quoique peu de gens aient deviné le moment favorable avant qu'il ne fût trop tard pour revenir. Mais sans doute que tout est pour le mieux. — Le signe le plus certain en est à la fin : quand les choses sont au pire , quelquefois elles s'arrangent.

II.

Il est un flux et reflux dans les affaires des femmes , « qui , si l'on en profite , nous conduit » — Dieu sait où. Ce sont d'habiles marins , ces navigateurs dont les cartes retracent tous les courans les uns après les autres. Toutes les rêveries de Jacob Behmen ** ne sont pas comparables aux bizarres tourbillons de cette onde. — Les hommes réfléchissent avec leurs têtes sur ceci et puis sur cela. — Mais les femmes , c'est avec leurs cœurs , ou avec... Dieu sait quoi !

* C'est une citation dont voici le texte :

• There's a tide in the affairs of men
Which taken at the flood, serves our turn ;

** Jacob Behmen ou Boehmen, célèbre mystique, né à Gorlitz, dans la Lusace, en 1575. C'était un cordonnier, profession très favorable à l'existence contemplative. Il obtint d'abord peu de crédit, et étudia l'alchimie concurremment avec la métaphysique ; ce fut sous les auspices de sa réputation d'alchimiste qu'il parvint à ressusciter ses rêveries théologiques, auxquelles les quakers ont emprunté quelque chose de leur système religieux. Les Behmistes veulent aussi que leur patron ait été le précurseur de Kant : c'est ce que les Kantistes repoussent comme une *rêverie* de plus de cette secte.

III.

Et cependant une femme étourdie, volontaire, entêtée, jeune, belle, pleine d'audace, — qui risquerait un trône, un monde, l'univers, pour être aimée à sa manière, et qui arracherait les étoiles du ciel plutôt que de n'être pas libre comme le sont les vagues quand la brise s'élève ; — eh bien ! une telle femme, dis-je, est un diable (si diable il y a), mais un diable qui convertirait plus d'un homme au Manichéisme.

IV.

Les trônes, les mondes *et cætera* sont si souvent bouleversés par l'ambition la plus commune, que quand la passion en fait autant, nous oublions avec facilité, ou du moins nous pardonnons à l'aimable et tendre imprudente. Si on se souvient d'Antoine, ce ne sont pas ses conquêtes qui entretiennent la vogue de son nom ; mais la bataille d'Actium, perdue pour les yeux de Cléopâtre, contrebalance toutes les victoires de César.

V.

Antoine mourut à cinquante ans pour une reine de quarante. Je voudrais qu'ils n'eussent été l'un qu'à sa vingtième année, l'autre qu'à sa quinzième ; car, à cet âge, richesse, royaumes, mondes, ne sont qu'un jeu. — Je me rappelle le temps où, bien que je n'eusse pas grande abondance de mondes à perdre, cependant, pour faire ma cour, je donnais ce que j'avais, — un cœur : comme le monde allait, c'était donner ce qui valait un monde ; car des mondes ne pourraient jamais me rendre ces sentimens purs, à jamais évanouis.

VI.

C'était le «*denier* » de l'adolescent, et comme du «*denier* de la veuve, » il m'en sera peut-être tenu compte quelque

jour, sinon à présent *. Mais qu'on en tienne compte ou non, tous ceux qui ont aimé, tous ceux qui aiment, conviendront encore que la vie n'a rien de plus doux. « Dieu est amour, » dit-on, et « l'amour est un dieu, » ou il l'était du moins avant que le front de la Terre fût sillonné de rides par les péchés et les larmes de — mais laissons les dates à la chronologie.

VII.

Nous avons quitté notre héros et notre troisième héroïne dans une situation plus embarrassante que rare ; car les hommes sont forcés de risquer quelquefois leur vie pour cette triste tentation, — une femme défendue. Les sultans abhorrent outre mesure cette sorte de peccadille, et ne sont pas du tout de l'avis de sage Romain, l'héroïque, le stoïque, le sentencieux Caton, qui prêtait sa dame à son ami Hortensius.

VIII.

Je sais que Gulleyaz avait un tort extrême ; je l'avoue, j'en gémis, je la blâme ; mais je déteste tout mensonge même en poésie, et il faut que je dise la vérité, quoi que vous y trouviez à redire. La raison de Gulleyaz étant plus faible que ses passions, elle pensait que le cœur de son époux ne lui suffisait pas, — en supposant que ce cœur fût à elle ; car il avait cinquante-neuf ans et quinze cents concubines.

IX.

Je ne suis pas comme Cassio, « un arithméticien ** ; »

* C'est le mot de l'Évangile : Il lui sera beaucoup pardonné parcequ'elle a beaucoup aimé. A. P.

Iago. — For, certes, says he.
I have already chose my officer.
Forsooth a great arithmetician, etc.

« Car certes, dit Othello, j'ai déjà choisi mon lieutenant. — Et quel est-il ? — Vraiment c'est un grand arithméticien, un Michel Cassio, un Florentin, un

mais, par « le livre de théorie, » il paraît, si on calcule avec une précision féminine, que, sans compter l'âge de Sa Hautesse, la sultane ne péchait que par inanition; car, si le sultan était équitable envers toutes ses bien-aimées, elle ne pouvait réclamer que la quinze-centième partie de ce qui devrait être un monopole, — le cœur.

X.

On a observé que les dames sont litigieuses sur tout ce qui est possession légale, et elles ne le sont pas moins quand elles ont de la religion, ce qui ne fait que doubler, selon leur conscience, le tort dont on se rend coupable envers elles. Elles nous persécutent de procès et de poursuites judiciaires, comme le prouvent maintes sessions des tribunaux, pour peu qu'elles soupçonnent qu'une autre a part à ce dont la loi leur accorde la jouissance exclusive.

XI.

Or si c'est là l'usage dans les pays chrétiens, les païennes aussi, quoique avec moins de latitude, sont disposées à prendre les choses un peu haut, et à se donner ce que les rois appellent une « attitude imposante. » Elles font valoir leurs droits matrimoniaux quand leurs époux souverains les traitent avec ingratitude; et comme quatre femmes doivent avoir un droit quadruple, le Tigre a ses jalousies comme la Tamise.

XII.

Gulleyaz était la quatrième sultane, comme je l'ai dit, et la favorite; mais qu'est-ce que la faveur partagée entre quatre? La polygamie mérite bien d'être en horreur, non seu-

homme déjà presque damné, car il a une femme belle; un homme qui ne fit jamais manœuvrer un escadron en campagne, et ne connaît pas plus la guerre qu'une fille, si ce n'est dans le livre de la *Théorie*, où nos consuls en toge peuvent lire aussi bien que lui. »

OTHEL., acte I, trad. de M. Guizot. 4. P.

lement comme crime , mais comme une chose ennuyeuse * .
— Mains sages se donnent *une* femme modérée ; mais leur philosophie ne va guère au-delà de ce nombre , et tous , excepté les sages mahométans , se gardent bien de faire du lit nuptial un « lit de Ware ** . »

XIII.

Sa Hautesse , la plus sublime de l'univers , comme on l'appelle selon les formes accoutumées et chères à ce monarque oriental , jusqu'à ce qu'il soit livré à ces tristes et affamés jacobins ,—les vers du tombeau qui ont dîné des dépouilles des plus puissans rois ; — Sa Hautesse , dis-je , contemplait avec tendresse les charmes de Gulleyaz s'attendant à l'accueil d'un amant (et c'est « un accueil d'Écosse , » dans tous les pays du monde ***).

XIV.

Mais ici distinguons : car quoique les caresses , les doux propos , les embrassemens et tout le reste puissent paraître des preuves d'amour , on se trompe ici comme ailleurs ; aussi s'en couvre-t-on aussi facilement que d'un chapeau , ou plutôt d'un bonnet à l'usage du beau sexe , dont la femme se pare comme d'un ornement , mais qui ne fait pas plus partie de la tête que les caresses ne viennent du cœur.

* *A bore* : ce mot , d'après les dictionnaires , ne signifie qu'un *trou* , mais dans le jargon de la conversation familière il signifie un ennuyeux , un homme qui tourmente les oreilles de ses auditeurs , comme avec une vrille , à force de leur raconter la même chose.

** Ware , ville à trente milles de Londres , où existait jadis , dans une auberge , un fameux lit de douze pieds carrés , mais que l'aubergiste a converti en six couchettes , depuis que les voyageurs préfèrent avoir chacun la leur. A. P.

*** C'est-à-dire que dans tous les pays du monde c'est un *accueil affectueux* : ceci a été écrit au moment où George IV recevait un accueil plein d'enthousiasme à Édimbourg : *a Highland welcome* , une *bienvenue des Highlands*. Le poète fait ailleurs allusion à cette réception , dont on trouve la description dans le *Voyage historique et littéraire en Écosse* : ces mots *Highland welcome* étaient répétés dans tous les refrains. A. P.

XV.

Une légère rougeur, un tendre frémissement, une calme expression d'extase qu'on découvre plutôt dans les paupières de la femme que dans ses yeux qui voudraient cacher ce qu'il est si doux de chercher toujours à connaître : — voilà pour un amant discret les meilleurs gages de l'amour, — de l'amour placé sur son trône le plus aimable, le sein d'une femme sincère; car le charme est détruit par trop d'ardeur comme par trop d'indifférence.

XVI.

Trop d'ardeur, si elle est fausse, est pire que la vérité; — si elle est vraie, il ne faut pas trop compter que le feu dure; car personne, excepté dans la première jeunesse, n'aimerait, je crois, à confier tout au désir, qui n'est dans le fait qu'un lien précaire propre à être passé au premier chaland moyennant un faible escompte; tandis que, d'un autre côté, vos femmes trop froides me semblent un peu sottes.

XVII.

C'est-à-dire nous ne pouvons leur pardonner leur mauvais goût; car c'est du mauvais goût selon les amans pressés ou tardifs, qui voudraient entendre l'aveu d'une flamme mutuelle, et les voir brûler d'une passion sentimentale, auraient-ils pour maîtresse la dame de saint François, sa monastique concubine de neige *. Bref, la maxime des amoureux est celle d'Horace :

« *Medio tu tutissimus ibis* ** . »

* Ne sachant plus comment résister au démon de la chair, qui le tentait de toutes les manières et sous toutes les formes, saint François, selon la *Légende*, prit de la neige et en fit une statue à laquelle il donna la figure d'une femme, préalablement le saint s'était infligé inutilement la discipline. A. P.

** Horace a dit que les poètes se jettent *in medias res*, mais le *medio tutis-*

XVIII.

Le *tu* est de trop ; — mais qu'il y reste, — le vers le demande, c'est-à-dire le vers anglais, et non la règle des antiques hexamètres ; mais, après tout, il n'y a ni harmonie ni mesure dans cette dernière ligne, qui ne saurait être plus mauvaise, et que j'ai jetée là pour terminer le huitième vers de ma stance octosyllabique. J'avoue qu'aucune prosodie ne peut justifier cette citation ; mais la vérité consacre la règle, si vous la traduisez.

XIX.

Gulleyaz outra-t-elle son rôle ? je l'ignore. — Elle réussit, et le succès est beaucoup en toute chose, et en affaires de cœur aussi bien que dans tout ce qui tient à la toilette des dames. L'amour-propre de l'homme va plus loin d'ailleurs que tout artifice féminin : les femmes mentent, nous mentons, tous mentent ; mais nous n'en aimons pas moins. Jusqu'ici il n'est aucune vertu, il n'est que la *famine* * qui puisse arrêter le pire des vices, — la propagation.

XX.

Nous laissons le couple royal se livrer au repos ; un lit n'est pas un trône, et l'on peut y dormir. — Quels que soient les rêves qu'on y fasse, rêves de douleur ou de plaisir, cependant les jouissances désappointées sont au nombre des plus vifs chagrins que notre chair d'argile puisse éprouver. Nos moindres peines sont telles, qu'elles nous

simus ibis est d'Ovide. C'est Apollon qui, donnant ses conseils à Phaéton pour conduire son char, lui dit (*Metam.* II, 127) :

« Medio latissimus ibis :

Neu te dexterioꝛ tortum declinet in unguem ,

Neve sinisterioꝛ pressum rota ducat ad aram.

Inter utrumque tene. »

A. P.

* *Starvation.* 4. p.

font pleurer. Comme les gouttes d'eau qui tombent une à une sur la pierre la détruisent, de même les larmes que font couler les petits soucis usent l'âme peu à peu.

XXI.

Une femme acariâtre, un fils boudeur, un billet à payer, un autre qu'on ne peut se faire payer, celui que le débiteur laisse protester, ou dont un escompte vous rogne le quart; un enfant pleureur, un chien hargneux, un cheval favori qui s'estropie tout-à-coup au moment où vous allez vous en servir; une riche douairière qui, par un testament perfide, vous laisse moins d'argent que vous n'en attendiez : — ce sont là de petits maux. — Eh bien ! je connais peu d'hommes qui ne s'en irritent pas.

XXII.

Je suis philosophe ; qu'ils aillent à tous les diables ! billet, bêtes, hommes et — j'allais ajouter les femmes, — mais non. Quand j'ai épuisé ma bile dans une bonne malédiction, mon stoïcisme ne me laisse plus rien que je puisse appeler plaisir ou peine, et je puis livrer mon âme tout entière aux travaux de l'esprit... Mais qu'est-ce que l'âme ? — et l'esprit ? d'où viennent-ils ? comment sont-ils faits ? C'est plus que je n'en sais. Que le diable les emporte !

XXXIII.

Quand on a tout donné au diable, — on se sent à l'aise comme après avoir lu la malédiction d'Athanase, qui plaît tant à vos vrais croyans. Je doute qu'on en puisse prononcer une pire contre son plus cruel ennemi, — en prenant à genoux le ciel à témoin, — tant elle est sonore, positive et en bon termes. — Elle orne le livre des prières comme un arc-en-ciel l'horizon qui vient de s'éclaircir*.

* Le symbole de saint Athanase et celui de Nicée sont consacrés, ainsi que le symbole des apôtres, dans le huitième des trente-neuf articles de la foi anglicane. Voyez aussi le *Common prayer book*. A. P.

XXIV.

Gulleyaz et son époux dormaient, — ou l'un des deux du moins. — O la pénible nuit que celle que passe à côté de son jaloux la méchante femme qui, aimant quelque jeune garçon, soupire pour la lumière de l'aube matinale, en épie vainement le tremblant rayon à travers la fente obscure de la fenêtre, et n'ose ni remuer, ni se retourner, ni dormir, ni frémir, de peur d'éveiller son trop légitime compagnon de lit !

XXV.

Voilà ce qui se passe sous le dais des cieux, et aussi sous celui des lits à quatre colonnes * et à rideaux de soie, faits pour les riches et leurs femmes, qui y reposent dans des draps aussi blancs que tout ce que les poètes comparent à la neige que le vent éparpille dans les airs. — Fort bien ! Tout est hasard dans le mariage. Gulleyaz était une impératrice ; mais elle eût été peut-être tout aussi malheureuse si elle avait partagé le grabat d'un paysan.

XXVI.

Don Juan, déguisé sous ses vêtemens de femme, avait, comme le long cortège des demoiselles du sérail, courbé la tête devant les yeux du sultan. Toutes, au signal accoutumé, avaient repris le chemin de leurs chambres, les longues galeries du harem, où les femmes livrent au repos leurs membres délicats, et où mille cœurs battent pour l'amour, comme l'oiseau en cage soupire pour l'air.

XXVII.

J'aime le sexe, et quelquefois je retournerais volontiers le désir de ce tyran, qui aurait voulu que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de pouvoir la faire tomber d'un seul

* *Four posted* : les lits anglais sont généralement encore avec quatre piliers de bois pour soutenir le ciel. A. P.

coup. Mon désir est aussi vaste, mais pas aussi méchant; — beaucoup plus tendre surtout que féroce. J'ai souvent désiré, dis-je (pas à présent, mais quand j'étais garçon), que le sexe féminin n'eût qu'une bouche de rose, pour baiser toutes les femmes à la fois depuis le nord jusqu'au midi.

XXVIII.

O Briarée, digne d'envie ! avec tes mains et tes têtes, si tout en toi était multiplié à proportion ! — Mais ma Muse a peur de l'idée gigantesque d'être la compagne d'un Titan ou de voyager dans le pays des Patagons ; revenons donc à Lilliput, et guidons notre héros à travers ce labyrinthe d'amour où nous l'avons laissé quelques vers plus haut.

XXIX.

Il sortit avec les aimables odalisques, se réunissant à elles au signal donné. Quoiqu'il courût, certes, plus d'un risque, cependant, de temps en temps, il ne put s'empêcher en chemin de lorgner tous leurs charmes, depuis la gorge jusqu'aux formes de leur taille élégante (or les conséquences de ces imprudences sont pires en Turquie que les plus forts « dommages et intérêts » auxquels on est condamné dans la morale Angleterre, où la chose est taxée*).

XXX.

Toutefois il n'oublia pas son déguisement. — Il passa avec elles d'un appartement à un autre et le long des galeries, faisant partie de la bande virginale et édifiante escortée par les eunuques ; à leur tête s'avancait une dame qui maintenait la discipline dans les rangs féminins, afin qu'aucune esclave ne s'écartât ou ne parlât sans son ordre, mais défilât régulièrement. Son titre était la Mère des vierges.

* Allusion aux procès en adultère : la loi anglaise accordant des indemnités pécuniaires au mari. A. P.

XXXI.

Était-elle mère? je l'ignore. — Étaient-elles vierges celles qui l'appelaient leur mère? c'est encore ce que je ne sais pas; mais tel est son titre au sérail, — titre que je ne puis expliquer, mais titre tout aussi bon qu'un autre. Cantemir* vous le dira, ou de Tott** si vous aimez mieux. Sa charge consistait à écarter ou à étouffer tout mauvais penchant dans quinze cents jeunes filles, et à les corriger quand elles commettaient quelque faute.

XXXII.

Belle *sinécure*! sans doute, mais rendue plus facile par l'absence de tout autre homme que Sa Hautesse, qui, avec son aide, et avec des gardes, des verrous, des murailles, et de temps à autre un petit exemple, seulement pour faire peur au reste, parvenait à tenir cette retraite de beautés aussi froide qu'un couvent d'Italie, où toutes les passions n'ont, hélas! qu'un seul objet.

XXXIII.

Et cet objet, quel est-il? la dévotion, indubitablement? — Comment pouvez-vous faire une telle question? mais nous continuerons. Je disais que ce joli bataillon de dames de tous les pays, asservies aux caprices d'un seul homme, défilait très modestement et très mélancoliquement, d'un pas grave et solennel, et semblable à des guirlandes de nénuphar qui flottent sur un ruisseau ou plutôt sur un lac; — car les *ruisseaux* ne courent pas *lentement*.

XXXIV.

Mais lorsqu'elles furent arrivées dans leurs appartemens, là, comme des oiseaux ou des enfans, ou des fous de Bed-

* *Histoire de la décadence de l'Empire ottoman.* A. P.

** Le baron de Tott, *Mémoires sur les Turcs et les Ottomans.* A. P.

lam * à qui on ouvre la porte, — comme des vagues au printemps, ou comme des femmes quand on brise leurs liens (qui après tout ne servent pas à grand'chose), ou enfin comme des Irlandais dans une foire; — leurs gardes s'étant retirés, et une trêve ayant eu lieu, pour ainsi dire, entre elles et l'esclavage, les voilà qui se mettent à danser, à chanter, à jaser, à rire et à folâtrer.

XXXV.

Naturellement leur entretien roula d'abord sur la nouvelle venue, sur sa taille, ses cheveux, son air, sa..., toute sa personne enfin. Quelques unes pensaient que ses robes ne lui allaient pas bien, ou s'étonnaient que ses oreilles fussent sans pendants; quelques unes disaient qu'elle était déjà à son été, d'autres qu'elle n'était qu'à son printemps; celles-là qu'elle était d'une taille un peu masculine; celles-ci auraient voulu qu'elle fût *masculine* complètement.

XXXVI.

Mais en somme aucune ne doutait qu'elle ne fût ce qu'annonçait son costume, — une demoiselle piquante, fraîche, — belle au suprême degré, — et comparable aux plus belles Géorgiennes. Elles s'étonnaient aussi comment Gulleyaz était assez sotte pour acheter des esclaves qui pourraient lui disputer son trône, son pouvoir et le reste, si Sa Hauteesse venait à se dégôûter de sa sultane.

XXXVII.

Mais ce qu'il y eut d'étrange et de très étrange parmi ce troupeau femelle, quoique la beauté de la jeune esclave fût suffisante pour inquiéter des rivales, elles trouvèrent, après leur premier examen critique, bien moins de taches à leur nouvelle compagne qu'il n'est d'usage chez le beau sexe d'en remarquer dans les traits d'une nouvelle venue, qui, regar-

* Petites-Maisons de Londres. A. P.

dée avec des yeux païens ou chrétiens, « est toujours la plus laide créature du monde. »

XXXVIII.

Et cependant elles avaient leurs petites jalousies comme toutes les femmes ; mais dans cette circonstance, soit qu'il existe réellement des sympathies involontaires et à notre insu, quoiqu'elles ne pussent voir à travers son déguisement, toutes éprouvèrent une espèce de douce *concatenation* *, comme le magnétisme ou le *démonisme*, ou ce que vous voudrez, nous ne discuterons pas sur le mot.

XXXIX.

Mais il est certain qu'elles éprouvèrent pour leur nouvelle compagne quelque sentiment inconnu, comme qui dirait une amitié sentimentale et pure, qui leur faisait regretter à toutes que la nouvelle arrivée fût leur sœur, — excepté quelques unes qui eussent préféré avoir un frère qui lui ressemblât, et qu'elles auraient bien mieux aimé qu'aucun *Padisha* ou *Pacha*, si elles avaient été libres dans leur *Circassie*.

XL.

Parmi celles qui avaient le plus de penchant pour cette amitié sentimentale, il y en eut trois surtout, *Lolah*, *Katinka* et *Dudu* ** ; bref (pour abréger les portraits), elles étaient belles autant que belles on peut être suivant le goût le plus difficile, quoiqu'elles fussent différentes entre elles par leur taille, leur âge, leur patrie, leur teint ; — mais d'accord en ceci, qu'elles admiraient toutes trois également leur nouvelle connaissance.

XLI.

Lolah était brune et ardente comme une Indienne ; *Ka-*

* *Enchainement* : c'est un mot du langage métaphysique, et aussi une figure de rhétorique. A. P.

** Il faudrait prononcer *Doudou*. A. P.

tinka était de la Géorgie, blanche et vermeille, avec de grands yeux bleus, de jolis bras, de jolies mains, et des pieds si mignons, qu'ils semblaient ne pas être faits pour marcher, mais plutôt pour effleurer la terre; tandis que Dudù avait l'air d'être surtout à sa place dans un lit, car elle était tant soit peu grasse, languissante et indolente, mais d'une beauté qui vous aurait fait tourner la tête.

XLII.

Dudù semblait une espèce de Vénus endormie, néanmoins très propre à « tuer le sommeil * » de ceux qui contemplaient le teint clair de ses joues, son front athénien et son nez digne de Phidias; ses formes offraient peu d'angles, il est vrai; elle aurait pu être plus mince et n'y rien perdre; cependant il serait difficile de déterminer ce qu'on aurait pu retrancher en elle sans nuire à ses charmes.

XLIII.

Elle n'était pas extraordinairement vive; mais elle s'insinuait dans votre esprit. Une douce lumière flatte les yeux; les siens n'étaient pas trop brillans, mais à demi fermés, ils inspiraient une tendre émotion à ceux qui la regardaient. Elle semblait (la comparaison est toute neuve), elle semblait, dis-je, un marbre nouvellement taillé, — une autre statue de Pygmalion, s'éveillant à la vie au moment où la vie et le marbre luttent encore en elle.

XLIV.

Lolah demanda le nom de la nouvelle demoiselle.

— « Juanna.

— » O le joli nom! » — Katinka voulut savoir d'où elle venait.

— « D'Espagne.

* *To murder sleep. — Glamis has murdered sleep* : « Glamis (Macheth) a tué le sommeil, et il ne dormira plus. » Phrase souvent citée de Shakspeare. *MACHETH, acte II, scène III.* A. P.

— » Mais où est l'Espagne ?

— » Oh ! fi donc ! répondit Lolah avec un accent un peu dur à la pauvre Katinka , ne dis pas de ces sottises , et ne montre pas ton ignorance géorgienne. — L'Espagne est une île près de Maroc , entre l'Égypte et Tanger. »

XLV.

Dudù ne disait rien ; mais elle s'assit à côté de Juanna , jouant avec son voïle ou ses cheveux ; puis , la regardant d'un œil fixe , elle soupira , comme si elle la plaignait d'être là , jolie étrangère , sans amie ou sans guide , et toute confondue de cette surprise générale qui accueille partout les nouveau-venus , objets de bienveillantes remarques sur leur maintien et leur physionomie.

XLVI.

Mais ici la mère des vierges s'approcha et dit : « Mesdames , il est temps d'aller se coucher. — Je ne sais trop que faire de vous , ma chère , — ajouta-t-elle en s'adressant à Juanna , la nouvelle odalisque : — votre arrivée n'était pas prévue , et tous les lits sont occupés ; vous ferez bien de partager le mien , mais demain matin tout sera arrangé pour vous. »

XLVII.

A ces mots , Lolah s'empressa d'intervenir : « Mama , vous savez que vous avez le sommeil très léger ; je ne puis souffrir que personne le trouble. — Je prendrai Juanna avec moi ; nous sommes à nous deux plus minces de moitié que vous ne l'êtes toute seule. — Ne me dites pas non ; — je prendrai soin de cette jeune étrangère. » Mais à son tour Katinka l'interrompit , et dit qu'elle avait aussi de la compassion et un lit.

XLVIII.

— « D'ailleurs je hais de dormir seule , dit-elle encore.

— » Pourquoi? repartit la matrone. —

— » Ah! dit Katinka, de peur des revenans. Oui, je vois un fantôme dans chaque colonne de mon lit, et je rêve de guèbres et de giaours, de ginnes et de goules *. »

La dame reprit : — « Entre vos rêves et vous, j'aurais peur que Juanna n'en pût guère faire.

XLIX.

— » Vous, Lolah, il faut que vous continuiez à coucher seule, n'importe pour quelle raison; vous de même, Katinka, excepté de temps en temps, et je mettrai Juanna avec Dudù, qui est tranquille, inoffensive, silencieuse, timide, et qui ne remue ni ne jase de toute la nuit. Qu'en dites-vous, mon enfant? »

Dudù ne répondit rien, car elle était d'un caractère assez silencieux.

L.

Mais elle se leva pour embrasser la matrone et Lolah entre les yeux, puis Katinka sur les deux joues; alors, avec un léger mouvement de tête (les révérences ne sont d'usage ni chez les Turcs ni chez les Grecs), elle prit Juanna par la main pour lui montrer le lit, laissa ses deux compagnes à leurs petites querelles, et toutes les autres murmurèrent de la préférence que la matrone accordait à Dudù, quoiqu'elles n'osassent parler, par respect.

LI.

Dudù conduisit Juanna dans une chambre spacieuse (*oda* est le nom turc), et dont les murs étaient garnis de lits, de toilettes, — et de plus de choses que je n'en veux décrire, car j'ai tout vu; mais il suffit de dire que rien n'y manquait; c'était enfin une salle magnifiquement meublée, avec tout ce dont les femmes ont besoin, excepté un ou deux objets:

* *Ginnes* et *goules* : les vampires. A. P.

et ces deux objets mêmes étaient plus près qu'elles ne pensaient.

LII.

Dudù, avons-nous dit, était une douce créature, non pas éblouissante, mais douée de tout ce qui peut séduire. Elle avait le charme de ces physionomies régulières que les peintres ne peuvent saisir comme les traits d'une figure qui pèche contre les proportions, — traits capricieux de la nature qu'ils transportent du premier coup de pinceau sur la toile, traits pleins d'expression, agréables ou désagréables, dont la ressemblance vous frappe tout d'abord.

LIII.

Mais Dudù était plutôt comme le gracieux paysage d'un climat tempéré où tout est en harmonie, calme, abondance et fraîcheur. Il y avait en elle ce contentement qui, s'il n'est pas le bonheur, en approche bien plus que vos grandes passions et tous vos sentimens proclamés sublimes par quelques personnes; — je voudrais qu'elles en fissent l'essai. — J'ai vu vos mers furieuses, j'ai vu aussi vos dames furieuses : — je plains les amans bien plus que les marins.

LIV.

Mais Dudù était plus pensive que triste, plus sérieuse que pensive, et plus calme que sérieuse. — Il ne paraît pas que, jusqu'à ce jour du moins, ses pensées eussent cessé d'être innocentes. Chose étrange ! belle comme elle était, elle ne se doutait pas, malgré ses dix-sept ans, qu'elle fût belle, ou brune, ou petite, ou grande ; jamais elle n'avait pensé le moins du monde à elle-même.

LV.

Aussi était-elle douce et bonne comme l'âge d'or (temps où était inconnu cet or qui lui a donné son nom. C'est ainsi que l'on a trouvé que *lucus* venait de *non lucendo* : allusion,

non à ce qui était, mais à qui n'était pas ; sorte de style devenu très commun dans notre siècle, dont le diable peut bien décomposer le métal, mais non le déterminer.

LVI.

Ne serait-ce pas « le métal corinthien » ce composé de tous les métaux, dans lequel le bronze dominait surtout ? je le croirais assez). Ami lecteur, passe cette longue parenthèse ; sur mon âme, je n'ai pu la fermer plus tôt. Place mes fautes dans la catégorie des tiennes, c'est-à-dire interprète-les favorablement, et montre un peu d'indulgence ; mais tu n'en feras rien. — Eh bien, comme tu voudras ; — je ne me gênerai pas davantage.

LVII.

Il est temps de revenir à notre simple récit ; et voici comment je continue :

— Dudù, avec tous les témoignages d'une amabilité sans affectation, conduisit Juan ou Juanna à travers ce labyrinthe de femmes, et lui décrivit chaque endroit — en langage très laconique, — ce qui est assez étrange. — Aussi je n'ai qu'une comparaison pour définir une femme muette, comparaison qui même est une balourdise * : — j'allais la comparer à un tonnerre *muet*.

LVIII.

Dudù fit ensuite à Juanna (je dis Juanna, parce que Juan était encore du genre épïcène**, en apparence du moins ; ce que je vous prie de ne pas oublier), elle lui traça une esquisse des coutumes de l'Orient et des lois chastes et pudiques grâce auxquelles plus un harem se peuple, plus

* *A blunder.* A. P.

** C'est-à-dire des deux genres : B. Jonson a intitulé *Épïcène* celle de ses comédies où un jeune page est habillé en fille pour tromper *Morose*. A. P.

strictes deviennent nécessairement les vertus virginales de chaque beauté surnuméraire.

LIX.

Après quoi Dudù donna à Juanna un chaste baiser : Dudù était folle de donner des baisers ; — ce que personne , j'en suis sûr , ne prendra en mauvaise part ; c'est une chose fort douce quand elle est innocente ; — et entre femmes un baiser ne signifie rien , si ce n'est qu'elles n'ont rien de mieux à leur portée , ou rien de plus nouveau. *Kiss* rime à *bliss* * dans le fait , et c'est une excellente rime. — Je voudrais que cela n'amenât jamais rien de pire.

LX.

Dans son innocence elle ôta alors ses vêtemens , ce qui ne lui coûta pas beaucoup , car elle était un enfant de la nature , parée avec négligence ; si elle aimait à jeter par hasard un coup d'œil dans son miroir , c'était comme le faon qui voit passer dans le cristal argenté d'un lac l'ombre timide de son image , et qui s'élance et revient sur ses pas pour admirer un moment ce nouvel habitant de l'onde.

LXI.

Les diverses parties de son costume furent mises de côté l'une après l'autre ; mais ce ne fut pas sans avoir d'abord offert son aide à la belle Juanna , dont l'excessive modestie refusa cette offre obligeante. — Elle ne pouvait guère faire autrement , il est vrai ; quoique par cette politesse elle souffrît beaucoup , en se piquant les doigts avec les maudites épingles , — inventées sans doute pour nos péchés ;

LXII.

—car elles font ressembler une femme à un porc-épic , qu'on ne saurait toucher témérairement. Redoutez-les surtout , ô

* *Kiss* , baiser ; *bliss* , bonheur. A. P.

vous que le sort destine , comme il m'est arrivé dans ma première jeunesse , à servir de soubrette à une dame : — je fis de mon mieux pour déguiser celle qui réclama mes soins , nous allions à une mascarade ; — il y eut bien suffisamment d'épingles , mais elles ne furent pas toutes placées où elles auraient dû l'être.

LXIII.

Après tout , ce ne sont là que des folies pour tout homme sage ; et j'aime la sagesse plus qu'elle ne m'aime , moi. Mon inclination me porte à philosopher sur tous les sujets , depuis un tyran jusqu'à un arbre ; mais la vierge sans époux , appelée la science , me fuit sans cesse. Que sommes-nous ? et d'où venons-nous ? Quelle sera notre dernière existence ? quelle est notre existence actuelle ? — Voilà des questions sans réponse , et pourtant qui reviennent sans cesse.

LXIV.

Il régnait un profond silence dans le dortoir ; les lampes , placées à distance les unes des autres , ne jetaient qu'une lumière douteuse , et le sommeil planait sur chacune des belles qui occupaient les lits. Des esprits , s'il en existe , auraient pu se promener dans ce lieu avec leur équipage aérien , pour sortir un peu de leurs demeures sépulcrales. C'eût été se montrer des fantômes de bon goût , au lieu de hanter quelque vieille ruine ou quelque sauvage solitude.

LXV.

Toutes ces beautés étaient couchées çà et là , telles que ces fleurs , différentes entre elles par leurs couleurs , leur climat et leurs tiges , qu'on trouve parfois dans un parterre exotique où elles sont écloses à force de soins coûteux et de chaleur factice. L'une , avec sa chevelure d'ébène nouée négligemment , et son beau front doucement penché comme un fruit qui pend au rameau , sommeillait avec une

respiration calme , et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir un double rang de perles.

LXVI.

Une autre avait appuyé sur son bras , d'une éclatante blancheur , son visage animé , que couronnait une sombre touffe de boucles élégantes. Occupée d'un rêve doux et brûlant , elle souriait en rêvant , et , semblable à la lune qui perce un nuage , elle découvrait à demi ses plus secrets appas , en s'agitant doucement dans les blancs linceuls de sa couche , comme si elle eût profité de l'heure discrète de la nuit pour les produire , en rougissant , à la lumière.

LXVII.

Et ce n'est pas une bévue ce que je viens de vous dire , quoique bévue cela puisse vous paraître ; car s'il était nuit il y avait des lampes , vous ai-je dit.

Les traits pâles d'une troisième rappelaient plutôt la douleur endormie ; et son sein palpitant annonçait le songe de quelque rivage lointain , chéri et regretté ; des larmes mêmes roulaient lentement sous les sombres cils de ses paupières , telles que les gouttes de la rosée de la nuit , brillant sur le noir rameau d'un cyprès.

LXVIII.

Une quatrième , immobile comme une statue de marbre , goûtait un sommeil silencieux , calme , et presque sans mouvement. Blanche , froide , et pure comme un ruisseau glacé , ou comme le minaret de neige d'une roche alpine , ou comme la femme de Loth moulée en sel ; — ou comme ce que vous voudrez : mes similitudes arrivent en masse , choisissez donc vous-même. — Peut-être aimeriez-vous celle d'une dame sculptée en marbre sur un tombeau.

LXIX.

Et voici ! une cinquième dormeuse paraît : — qui est-elle ? une dame d'un *certain âge*, ce qui veut dire âgée certainement. — Quel âge pouvait-elle avoir ? — Je l'ignore, ne comptant jamais les années d'une femme qui a passé sa dix-neuvième année ; — mais elle dormait, — pas tout-à-fait aussi belle à voir qu'elle l'eût été avant d'être parvenue à cette époque terrible qui met de côté les hommes et les femmes pour les laisser méditer sur leurs péchés et sur eux-mêmes.

LXX.

Mais, pendant tout ce temps-là, comment dormait ou comment rêvait Dudù ? J'ai eu beau faire des recherches, je n'ai jamais pu le savoir ; et je dédaigne de dire une syllabe qui ne soit pas vraie. Mais la nuit n'était pas encore à la moitié de sa carrière ; c'était le moment où, les lampes devenant moins brillantes et plus bleuâtres, les fantômes nocturnes planent ou semblent planer aux yeux de ceux qui aiment leur compagnie ; tout-à-coup — Dudù pousse un cri.....

LXXI.

Dudù poussa un cri si aigu qu'elle réveilla tout l'Oda en sursaut, et causa une commotion générale. Matrone, jeunes filles, et celles qui n'étaient, pourrai-je vous dire, ni matrones, ni filles, accoururent en foule, telles que les vagues de l'Océan, l'une sur l'autre, tremblantes, étonnées, et, comme moi, sans la moindre idée de ce qui pouvait avoir réveillé et troublé la paisible Dudù.

LXXII.

Mais elle était bien réveillée ! — Autour de son lit, ses compagnes demandent la cause de sa frayeur. Elles sont venues avec des draperies flottantes, les cheveux en désordre,

les yeux avides, d'un pas léger mais empressé. Leurs seins, leurs bras, leurs pieds sont nus, et brillent autant qu'aucun météore du pôle septentrional. — Elles l'interrogent : car Dudù semble agitée, émue, saisie d'effroi ; son œil est dilaté, et une vive rougeur colore ses joues.

LXXIII.

Mais, évènement étrange, — et preuve évidente qu'un profond sommeil est une excellente chose, — Juanna était aussi tranquille auprès de Dudù que le fut jamais époux enchaîné par les saints nœuds du mariage, et ronflant à côté de sa moitié. Toutes les clameurs ne purent interrompre son heureux état de repos, jusqu'à ce qu'on la secouât ; — ainsi qu'il fut dit du moins ; — et alors Juanna ouvrit les yeux et bâilla avec l'air surpris de l'ignorance.

LXXIV.

Une stricte investigation commença ; mais toutes les odalisques parlèrent à la fois : celle-ci exprimant une conjecture, celle-là son étonnement, une autre demandant un récit ; il eût été assez difficile de leur répondre avec clarté, soit qu'elles se fussent adressées à un sot ou à un homme d'esprit. Dudù n'avait jamais passé pour manquer d'intelligence ; mais, n'étant pas « orateur comme Brutus * , » — elle ne put d'abord expliquer ce dont il s'agissait.

LXXV.

Enfin elle dit que dans un profond sommeil elle avait rêvé qu'elle se promenait dans un bois, « un bois obscur, » comme celui où le Dante se trouva à l'âge où tout le monde se fait bon et sage ; — à mi-chemin de la vie ¹, espèce d'asile où les dames couronnées de vertu risquent bien moins que leurs amans se montrent hardis et exigeans. — Ce bois était

* Réponse d'Antoine à Brutus, dans le *Jules César* de Shakspeare. — A. r.

plein de fruits agréables, d'arbres au vert feuillage et aux vastes racines.

LXXVI.

— Au milieu croissait une pomme, — d'une grosseur prodigieuse, — mais trop haute et trop loin de la main ; Dudù la regardait d'un œil avide, et puis elle se mit à jeter des pierres et tout ce qu'elle put trouver pour abattre le fruit désiré, qui restait constamment attaché à son rameau et attirait les regards, mais toujours à une hauteur impatientante.

LXXVII.

Tout-à-coup, au moment où elle désespérait, la pomme tomba d'elle-même à ses pieds ; son premier mouvement fut de se baisser, de la ramasser, et de la mordre jusqu'aux pépins ; ses lèvres vermeilles allaient s'ouvrir sur le fruit d'or de son rêve, lorsqu'une abeille en sort, vole, et lui enfonce son dard jusqu'au fond du cœur ; — et alors — elle s'était éveillée avec effroi, et en poussant un grand cri.

LXXVIII.

Tout cela fut dit par Dudù avec quelque confusion et d'un air abattu, conséquence accoutumée des rêves désagréables, quand on n'a personne là pour en tirer de vains et fantastiques augures. J'ai connu quelques uns de ces rêves étranges, qui semblaient réellement arrangés d'une façon prophétique, ou avec lesquels se rencontraient de bizarres coïncidences, pour me servir d'une phrase qui est en vogue aujourd'hui en pareil cas.

LXXIX.

Les demoiselles du harem, qui avaient cru qu'il s'agissait d'un grand malheur, commencèrent, résultat de la crainte, à murmurer un peu de la fausse alarme qui avait interrompu pour rien leur sommeil. La matrone aussi se fâcha d'avoir quitté son lit à cause du rêve qu'elle avait été obligée d'en-

tendre ; et elle gronda la pauvre Dudù, qui ne fit que soupirer et dire qu'elle était fâchée d'avoir crié.

LXXX.

« — J'ai entendu parler d'histoires *de coq et de taureau* * ; mais pour des songes d'une pomme et d'une abeille nous arracher à notre repos naturel, et troubler toutes les odalisques dans leur lit à trois heures et demie du matin, voilà qui nous ferait penser que la lune est dans son plein. Assurément vous n'êtes pas bien, mon enfant. Il faudra voir demain ce que le médecin de Sa Hautesse dira de cette vision hystérique.

LXXXI.

« Et la pauvre Juanna aussi ! La première nuit qu'elle passe dans cette enceinte, être troublée, — et par un cri semblable ! — J'avais bien jugé à propos de ne pas laisser coucher seule la jeune étrangère ; vous êtes ici la plus tranquille de vos compagnes, Dudù ; à ce titre elle aurait pu goûter le calme d'une bonne nuit avec vous, et il faut maintenant que je la confie aux soins de Lolah, — quoique sa couche ne soit pas aussi large que la vôtre. »

LXXXII.

Les yeux de Lolah brillèrent à cette proposition ; mais la pauvre Dudù, avec de grosses larmes que lui faisait verser la remontrance ou le songe, implora le pardon de sa première faute ; puis elle ajouta d'un ton tendre et touchant qu'elle suppliait qu'on ne lui ôtât pas Juanna, et que très certainement les rêves à venir seraient tous réprimés.

LXXXIII.

Elle promit de ne plus avoir jamais un seul rêve, du

* *Tales of a Cock and Bull* : contes d'enfants : l'expression est devenue proverbiale en anglais. A. P.

moins de ne plus rêver aussi haut que tout à l'heure; elle s'étonnait elle-même d'avoir pu crier; — c'était absurde, c'était nerveux, c'était une folle hallucination, avouait-elle, et un sujet de rire. — Mais elle se sentait abattue, et demandait qu'on voulût bien l'excuser. — Dans quelques heures elle aurait pris le dessus de cette faiblesse, et serait tout-à-fait rétablie.

LXXXIV.

Et ici Juanna s'interposa avec douceur, disant qu'elle se sentait extrêmement bien où elle était, comme l'attestait son profond sommeil, pendant que toutes ces dames faisaient du bruit autour d'elle comme des cloches de tocsin; elle n'avait aucune envie de quitter sa bonne camarade de lit, et de se séparer de celle qui n'avait eu d'autre tort que de rêver une fois — *mal à propos*.

LXXXV.

Pendant que Juanna parlait, Dudù se tourna pour cacher son visage dans le sein de Juanna; on ne vit plus que son cou, mais il avait la couleur des premières feuilles d'un bouton de rose qui va s'ouvrir. Je ne saurais vous dire pourquoi elle rougit, je ne saurais vous expliquer le mystère de ce sommeil interrompu; tout ce que je sais, c'est que tous les faits que je raconte sont aussi vrais que la vérité l'a été elle-même depuis quelque temps.

LXXXVI.

Ainsi donc bonne nuit à toutes ces belles, — ou plutôt, si vous voulez, bonjour! — car le coq avait chanté, l'aurore commençait à revêtir de lumière tous les monts de l'Asie, et le croissant de la mosquée étincelait aux yeux de la longue caravane qui, bravant la froide humidité du matin, gravissait les hauteurs, véritable ceinture de

rochers, au nombre desquels Kaff s'élève sur la tête des Curdes*.

LXXXVII.

Avec le premier rayon encore douteux de la nouvelle aurore, Gulleyaz quitta sa couche où elle n'avait trouvé que l'insomnie, et, pâle comme la passion qui se lève le cœur déchiré, elle se couvrit d'un manteau, et se para de ses bijoux et de son voile. Le rossignol qui chante avec l'épine cruelle dont la fable d'Orient perce son sein désolé, a le cœur plus gai, la voix plus légère que ceux dont les passions violentes causent les blessures.

LXXXVIII.

Et là est la morale de ce poème, si on voulait bien voir quel en est le vrai but; — mais on préfère me soupçonner, parce que tout aimable lecteur a le don de fermer ses yeux à la lumière même, tandis que les aimables auteurs aiment aussi à élever la voix les uns contre les autres, — chose fort naturelle; le nombre en est trop grand pour pouvoir les flatter tous.

LXXXIX.

La sultane quitta un lit magnifique et plus doux que celui du voluptueux Sybarite qui poussait un cri de douleur parce qu'il était trop délicat pour supporter à côté de lui une feuille de rose pliée sur elle-même. — Gulleyaz était si belle que l'art ne pouvait lui prêter que peu d'appas, — belle encore, malgré sa pâleur, dans la lutte de son amour contre son orgueil. Elle était si agitée, qu'elle ne pensa même pas à regarder dans le miroir.

XC.

A peu près en même temps, peut-être un peu plus tard, se leva son illustre époux, sublime maître de trente royaumes

* Dans le Kurdistan. A. P.

et d'une femme dont il était abhorré, — circonstance bien moins importante dans ce climat, — pour ceux du moins qui ont assez de revenus pour faire au complet leurs provisions conjugales, — bien moins importante, dis-je, que dans les pays où la bigamie est prohibée.

XCI.

Il ne s'occupait pas beaucoup de cette question-là, ni d'aucune autre, il est vrai ; comme homme, il aimait à avoir une jolie maîtresse sous la main, comme on peut aimer à avoir de même un éventail ; Sa Sublime Hautesse avait donc un bon nombre de Circassiennes pour s'amuser après le dîvan, quoiqu'un caprice inaccoutumé d'amour ou de devoir l'eût récemment attiré auprès de sa légitime épouse.

XCII.

Le sultan se leva, et après les ablutions obligées que commande la loi de l'Orient, après ses prières et autres évolutions pieuses, il avala six tasses de café au moins, et puis alla dans son conseil entendre parler des Russes, dont les victoires s'étaient récemment multipliées sous le règne de Catherine, que la gloire proclame encore comme la plus grande des souveraines et des cataus*.

XCIII.

O toi grand empereur légitime, Alexandre fils de son fils, que cette dernière phrase ne blesse pas ton oreille, si elle y parvient ; — mais maintenant les vers volent presque jusqu'à Saint-Pétersbourg, et prêtent une terrible impulsion à chaque torrent retentissant formé des flots en courroux du vaste fleuve de la liberté, qui va même mêler sa voix avec celle de la Baltique. — Pourvu que tu sois le fils de ton père, cela me suffit.

* Il y a dans le texte *whores*. — A. —

XCIV.

Appeler un homme enfant de l'amour, ou proclamer sa mère l'antipode de Timon, cet ennemi des hommes, ce serait une injure infâme, ce serait un libelle ou tout ce qu'il vous plaira. Mais les ancêtres sont la propriété de l'histoire ; et si une femme, par un faux pas, laissait la tache du crime imprimée sur toutes les générations qui en proviennent, je voudrais bien savoir ce que serait la généalogie la plus noble.

XCV.

Si Catherine et le sultan avaient compris leurs véritables intérêts, ce que les rois comprennent rarement, jusqu'à ce qu'ils reçoivent là-dessus de tristes leçons, ils avaient un moyen de finir leurs débats, un moyen précaire peut-être, il est vrai, mais qui, s'ils avaient voulu, les dispensait de se servir de l'aide de princes alliés ou de plénipotentiaires. Catherine n'avait qu'à licencier ses gardes, le sultan son harem, et puis ils se seraient vus pour s'arranger ensemble.

XCVI.

Comme les choses allaient, Sa Hautesse avait à tenir son conseil quotidien pour aviser aux moyens de combattre cette pie-grièche martiale, cette amazone, cette reine des dévergondées *. La perplexité des colonnes de l'état était grande ; car l'état pèse quelquefois un peu sur le dos de ceux qui ne peuvent décréter une nouvelle taxe.

XCVII.

Cependant Gulleyaz, quand le monarque fut parti, se retira dans son boudoir, lieu charmant pour faire l'amour ou pour déjeuner, boudoir solitaire, secret et riche de tout ce qui peut orner ces jolis asiles. — Mainte pierre précieuse

* *Queen of Quicans*, reine des prostituées. Ces deux mots se ressemblent par la prononciation et signifient alors en français *reine des reines*. — A. P.

éclatait sur les lambris, et maint vase de porcelaine renfermait des fleurs, ces consolatrices captives de la captivité.

XCVIII.

Nacre, marbre et porphyre décoraient à l'envi ce splendide appartement; des oiseaux mélodieux y faisaient entendre leur ramage; le cristal peint qui laissait parvenir le jour dans cette voluptueuse retraite, en variait les brillans rayons; — mais toute description est insuffisante; il vaut mieux ne pas être trop minutieux. — Une esquisse est préférable; — l'imagination d'un lecteur intelligent fait le reste.

XCIX.

Gulleyaz fit appeler Baba, lui demanda compte de Juan, et s'informa de ce qui s'était passé depuis que les esclaves s'étaient retirés. Qu'avait fait Baba de l'un et de l'autre? Tout avait-il été selon son désir? le déguisement avait-il été deviné? mais surtout comment Juan avait-il passé la nuit, — et dans quel lieu? — c'était ce qu'il lui tardait de savoir.

C.

À ce long catéchisme de questions, qu'il était plus facile de faire qu'il n'était facile d'y répondre, Baba répondit avec quelque embarras: — « qu'il avait fait de son mieux pour remplir les ordres qu'il avait reçus. » — Mais il y avait quelque chose que Baba semblait vouloir cacher; son hésitation le trahit au lieu de le servir; — il se gratta l'oreille, infailible ressource de tous les gens dans l'embarras.

CI.

Gulleyaz n'était pas un modèle de patience, ni trop disposée à attendre une réponse ou une action qu'elle commandait. Elle voulait avant tout de la promptitude, et quand elle vit Baba broncher dans ses réponses, elle multi

plia ses questions ; les réponses devinrent de plus en plus déconseillées ; le visage de la sultane commença à s'enflammer , ses yeux étincelèrent , les veines d'azur de son front altier se gonflèrent et se rembrunirent.

CII.

Quand Baba vit ces symptômes , qu'il savait ne rien présager de bon pour lui , il la supplia de calmer sa colère et de l'entendre jusqu'au bout. — Il n'avait pu empêcher ce dont il allait faire le récit. — Il avoua donc alors que Juan avait été confié aux soins de Dudù , comme nous l'avons dit . « — mais ce n'est pas ma faute , » ajouta Baba ; et il se mit à le jurer sur la bosse du saint chameau et sur le Koran.

CIII.

Tout avait été fait par la principale matrone de l'Oda , chargée seule de la discipline du harem , à partir du seuil de la porte des dortoirs où se terminaient les fonctions de Baba. Pouvait-il , lui (le susdit Baba) , en faire davantage sans exciter un soupçon , qui nécessairement aurait gâté bien plus encore les affaires ?

CIV.

Il espérait , il pensait même , il était à peu près sûr que Juan ne s'était pas trahi ; dans le fait il était certain que sa conduite avait été pure , puisqu'un acte de folie ou d'imprudence n'aurait pas seulement compromis sa sûreté , mais aurait eu pour conclusion un sac dans lequel on l'eût trouvé dans la mer. — Ainsi parla Baba , n'oubliant rien , excepté le rêve de Dudù , ce qui n'était pas un badinage.

CV.

Aussi , discrètement , il n'en souffla pas un mot , et il se mit à débiter toute autre chose. — Il parlerait encore s'il eût attendu une réponse pour se taire , tant Gulleyaz était

accablée par sa douleur. Son visage devint couleur de cendres ; les oreilles lui sifflèrent ; la tête lui tourna comme si elle avait soudain reçu un coup , et des larmes glacées inondèrent ses traits comme la rosée du matin inonde un beau lis.

CVI.

Quoiqu'elle ne fût pas une de ces femmes à évanouissements, Baba crut qu'elle allait s'évanouir ; mais il se trompait. — Ce n'était là qu'une convulsion , courte , il est vrai , mais impossible à décrire. Nous connaissons tous , et quelques uns de nous par expérience , cet anéantissement passager qu'on éprouve quand on est atteint d'une douleur extraordinaire. — Gulleyaz ressentit dans cette nouvelle angoisse ce qu'elle ne put jamais exprimer , — ni moi non plus.

CVII.

Elle resta un moment semblable à une pythonisse sur son trépied , dans les transes de cette inspiration qui naît de la douleur , alors que toutes les fibres du cœur sont violemment tirées en sens contraire... comme par des chevaux sauvages. — Heureusement cet excès a des momens de relâche ; alors Gulleyaz s'affaissait lentement sur son siège , et appuyait sa tête brûlante sur ses genoux tremblans.

CVIII.

Son visage y demeura penché , inaperçu ; ses cheveux tombèrent en longues tresses comme les rameaux du saule pleureur , jusque sur le marbre du lieu où était posé son siège (ou plutôt son sofa , ou son ottomane toute garnie de coussins). Le sombre désespoir soulevait et abaissait son sein , comme une vague qui se précipite contre un rivage dont les écueils arrêtent sa course , mais reçoivent aussi les débris qu'elle apporte.

CIX.

Sa tête étant ainsi penchée, sa longue chevelure cachait ses traits mieux qu'un voile; une de ses mains était étendue, immobile et pâle comme l'albâtre. Que ne suis-je un peintre pour grouper tout ce qu'un poète fait voir en détail! Que mes mots ne sont-ils des couleurs! mais ils serviront peut-être de croquis ou d'indications.

CX.

Baba, qui savait par expérience quand il fallait parler et quand il fallait retenir sa langue, se tut jusqu'à ce que cet orage fût passé, n'osant pas contrarier Gulleyaz dans son silence non plus que dans ses paroles. Enfin elle se leva et se promena lentement à travers le boudoir, mais toujours muette. Son front s'éclaircit, mais non ses yeux troublés; le vent s'était calmé, mais la mer était encore haute.

CXI.

Elle s'arrêta et leva la tête pour parler, — puis attendit encore, et se remit à marcher d'un pas plus rapide, qu'elle ralentit ensuite, car telle est la démarche de ceux qu'une profonde émotion déchire. — On peut quelquefois découvrir dans chaque pas une sensation, comme Salluste nous le prouve par son Catilina, qui, poursuivi par toutes les passions infernales, en trahissait les impulsions par la manière dont il marchait.

CXII.

Gulleyaz enfin s'adresse d'un signe à Baba et lui dit : — « Esclave, amène les deux esclaves. » Ces mots furent prononcés d'un ton peu élevé, mais tel, que Baba n'eût pas osé y résister. Il frémit cependant, et eut l'air un moment de n'obéir que malgré lui; il demanda la permission de recevoir un ordre plus précis (quoiqu'il le comprît bien) : il dé-

sirait savoir au juste de quels esclaves voulait parler Sa Hautesse, de peur de quelque méprise comme la dernière.

CXIII.

« La Géorgienne et son amant, » reprit l'épouse impériale ; — et puis elle ajouta : « Que le bateau soit prêt au bas de la porte secrète ; tu sais le reste. »

Les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres, malgré son orgueil et son amour outragé. Baba ne manqua pas d'y faire attention, et la supplia par tous les poils de la barbe de Mahomet de révoquer l'ordre qu'il venait d'entendre.

CXIV.

« Entendre c'est obéir*, dit-il ; mais encore, sultane, songez aux conséquences. Ce n'est pas que je ne sois prêt à exécuter rigoureusement tous vos ordres dans ce qu'ils ont de plus sévère, mais une telle précipitation peut māl finir, même aux risques de Votre Majesté. Je ne veux pas parler de votre ruine, en cas d'une découverte inattendue :

CXV.

— mais je pense à votre sensibilité. — Quand tout serait caché sous les vagues, qui cachent déjà dans leurs cavernes funestes tant de cœurs jadis palpitans d'amour, — vous aimez ce nouvel hôte du sérail ; et, si vous avez recours à un violent remède, — excusez ma franchise quand je vous assure que le faire périr ne vous guérira pas.

CXVI.

— « Que connais-tu de l'amour ou de la sensibilité ? — Misérable ! va-t'en, cria Gulleyaz les yeux enflammés de courroux, — va-t'en, et exécute ma volonté. » —

Baba disparut ; car il savait bien que, s'il avait poussé plus

* Exemple oriental.

loin ses remontrances, il aurait risqué d'être son propre ennemi; — et, quoiqu'il désirât de tout son cœur terminer cette étrange affaire sans aucun mal pour son prochain, néanmoins il préférerait sa tête à celle d'un autre.

CXVII.

Il alla donc exécuter sa commission, murmurant et grommelant en bon ture contre toutes les femmes de tous les rangs, et surtout contre les sultanes, leurs caprices, leur entêtement, leur orgueil, leur indécision, leur façon de ne pas savoir deux jours de suite ce qu'elles voulaient, la peine qu'elles donnaient aux eunuques, leur immoralité enfin qui lui faisait bénir chaque jour sa *neutralité*.

CXVIII.

Ensuite il appela ses confrères à son aide, envoya un d'entre eux avertir le couple qu'il devait sans retard se parer, se bien peigner surtout, et se rendre devant la souveraine, qui s'était informée de Dudù et de Juanna avec la plus tendre sollicitude. A ce message Dudù parut surprise, et Juanna un peu sotte; — mais il fallait obéir, qu'on le voulût ou non.

CXIX.

Et moi je les laisse se préparer à l'audience impériale. Et là Gulleyaz leur témoigna-t-elle de la pitié? ou se débarrassa-t-elle de l'un et de l'autre, comme auraient fait tant d'autres femmes de sa nation? — Ce sont là des événemens dont une minute peut décider. Mais loin de moi d'anticiper sur ce qui doit être la conclusion d'un caprice féminin!

CXX.

Je les laisse pour le moment avec mes bons souhaits, quoique je doute qu'ils soient exaucés. Je vais m'occuper d'un autre chant de notre histoire, car c'est un banquet

qu'il m'importe de varier. Espérons donc que Juan échappera aux poissons, quoiqu'il se trouve dans une circonstance critique. Ma muse, sachant que ses digressions sont fort goûtées, va se mêler un peu de l'art de la guerre.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTE

DU CHANT SIXIÈME.

Nel mezzo del caminn' di nostra vita

Mi ritrovai per una selva oscura

Che la via dritta era smarrita.

Début de l'Enfer de DANTE.

« Au milieu du chemin de notre vie, je me trouvai dans une forêt obscure
après m'être égaré. »

CHANT SEPTIÈME.

CHANT SEPTIÈME.

I.

O amour, ô gloire ! qu'êtes-vous, — vous qui volez sans cesse autour de nous, et descendez si rarement ? Il n'est pas au ciel polaire un météore plus brillant que vous et plus rapide dans sa fuite. Glacés, enchaînés à la terre, nous levons vers vous nos yeux avides de vos douces clartés. Amour et gloire ! vous prenez mille et mille couleurs, et puis vous nous laissez sur notre froide planète.

II.

Tels vous êtes, et tel est mon poème, mélange indéfini et toujours changeant, aurore boréale diversifiée qui brille sur un climat solitaire et désert. Quand nous savons ce que nous sommes tous, nous devons gémir sur nous-mêmes ; — cependant j'espère que ce n'est pas un crime de rire de *tout*, — car je vous le demande, après *tout* : qu'est-ce que ce *tout*, — si ce n'est une *parade* * ?

III.

On m'accuse moi, — moi, —, le présent auteur du présent poème, — on m'accuse de — de je ne sais pas quoi, — d'une tendance à déprécier, en mauvais railleur, toute puissance, toute vertu humaine et le reste ; c'est ce qu'on m'objecte en langage assez dur. Bon Dieu ! — que veut-on dire ? — Je n'en dis pas plus que n'en ont dit le Dante dans ses vers, et Salomon, Cervantes,

* *A show*, une scène, une comédie (d'où *puppet-show*, spectacle de marionnettes, etc.). A. P.

IV.

Swift, Machiavel, La Rochefoucauld, Fénelon, Luther, Platon, Tillotson, Wesley, Rousseau, qui savaient bien que ce monde-ci ne vaut pas une pomme de terre. — Ce n'est pas leur faute ni la mienne si cela est vrai. — Pour moi, je ne prétends pas être un Caton, pas même un Diogène ; — nous vivons et nous mourons ; — mais qu'est-ce qui vaut le mieux des deux ? — vous n'en savez pas plus que moi.

V.

Socrate disait que notre seule science était de savoir que nous ne savons rien. — Plaisante science, en vérité, qui rabaisse au niveau de l'âne tout homme sage, futur, passé ou présent. Newton (ce génie par excellence*), hélas ! déclarait, après toutes ses nouvelles découvertes, qu'il se regardait seulement comme un enfant ramassant des coquillages sur les bords du grand océan de la vérité**.

VI.

L'*Ecclésiaste* dit que tout est vanité ; — beaucoup de prédicateurs modernes en disent autant, ou le prouvent par les exemples de christianisme qu'ils citent. Bref, chacun le sait, ou chacun peut le savoir bientôt. Et, quand ce néant est confessé par tous, saints, sages, prédicateurs et poètes, irai-je, de peur d'une querelle, m'abstenir de proclamer le néant de la vie ?

VII.

Chiens ou hommes (car je vous flatte en vous disant que

* *That proverb of the mind* : cette intelligence dont la supériorité est proverbiale. A. P.

** « Je ne sais, disait modestement ce grand homme, ce que le monde pensera de mes travaux ; mais pour moi il me semble que je n'ai été qu'un enfant jouant sur la plage, et trouvant tantôt un caillou plus poli, tantôt un coquillage plus varié qu'un autre, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait au-delà de ma faible vue. » A. P.

vous êtes des chiens — vos supérieurs de beaucoup) ! vous pouvez me lire ou ne me pas lire quand j'essaie de vous démontrer ce que vous êtes. Aussi calme que la lune poursuivie en vain par les hurlemens des loups, la muse ne dissimulera pas un seul rayon de son char lumineux. — Hurlez donc dans votre vaine fureur, pendant qu'elle répand ses clartés sur votre obscure carrière *.

VIII.

« Je chante les farouches amours et les combats infidèles. »
— Je ne sais trop si je cite bien, — peu importe ; le fait est à peu près le même, j'en suis sûr. — Je chante les uns et les autres, et je vais canonner une ville qui supporta un fameux siège, — un siège par terre et un siège par mer, que dirigeait Suvaroff, en anglais Suwarow, général aimant le sang comme un alderman aime la moelle **.

IX.

La forteresse s'appelle Ismaïl, située sur la rive gauche du Danube, avec des maisons dans le goût oriental ; mais qui est toujours une forteresse du premier rang, ou qui l'était du moins, car elle aurait pu être renversée depuis, ce qui est un jeu de conquérant. Ismaïl était donc à quatre-vingts verstes de la mer, et renfermait une enceinte de trois mille toises.

X.

Dans l'étendue de cette citadelle est compris un bourg sur une éminence à gauche, qui, par sa situation élevée, commande la ville ; et autour de cette éminence un Grec

Le dieu, poursuivant sa carrière
Versait des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

LÉFRANC DE TOMIGNAN. A. P.

*^{xy} Hudibras parle des *marrow puddings*, poudings à la moelle, comme d'un mets délicieux. A. P.

avait établi une quantité de palissades droites, disposées de manière à arrêter le feu de ceux qui tenaient la place et à favoriser celui de l'ennemi.

XI.

Cette circonstance peut donner une idée des grands talens de ce nouveau Vauban. Mais le fossé de la ville était profond comme la mer, et le rempart plus haut que vous ne voudriez être pendu. Malheureusement plus d'une précaution avait été négligée (excusez, je vous prie, ce jargon d'ingénieur); il n'y avait ni travaux avancés, ni chemin couvert qui semblât au moins vous dire : — « Ici on ne passe pas. »

XII.

Un bastion de pierre avec une gorge étroite, et des murs épais comme mainte cervelle; deux batteries armées de pied en cap comme notre saint Georges, l'une casematée, et l'autre véritable barbette, étaient chargés de défendre la rive du Danube; tandis que vingt-deux canons bien pointés montraient à droite de la ville leur front menaçant sur un cavalier de quarante pieds de haut*.

XIII.

Mais la ville était tout ouverte du côté du fleuve, parce que les Turcs n'avaient jamais pu se persuader qu'un vaisseau russe oserait se montrer. Ils persistèrent dans leur opinion jusqu'à ce qu'ils fussent envahis et qu'il fût trop tard pour prendre leurs mesures; mais, comme le Danube n'était pas d'un gué facile, ils regardèrent la flottille moscovite, en se contentant de crier : « Allah et Bismillah! »

* *Cavalier*, terre élevée pour placer l'artillerie; — *barbette*, plate-forme sans épaulement, d'où l'on tire le canon à découvert; — *casemate*, plate-forme ou abri en voûtes pour le canon; — *gorge*, entrée de fortification du côté de la place; — *bastion*, ouvrage avancé à deux flancs et deux faces de défense : c'est au lecteur à vérifier ces termes dans le *Manuel de l'Artilleur*. A. P.

XIV.

Les Russes étaient prêts à donner l'assaut ; mais , ô déesse de la guerre et de la gloire ! comment orthographierai-je les noms de tous ces Cosaques qui seraient immortels si on pouvait écrire leur histoire ? Hélas ! que manquait-il à leur renommée ? Achille lui-même n'était ni plus hideux , ni plus sanglant que des milliers d'hommes de cette nation récemment policée , dont les noms n'auraient besoin que d'être —.... prononcés.

XV.

Toutefois j'en citerai quelques uns , ne serait-ce que pour enrichir l'euphonie de mes vers , tels que Strongenoff , Strokonoff , Meknoff , Serge Lwdw , Arseniew de la Grèce moderne , Tschitsshakoff , Roguenoff , Chokenoff et autres de douze consonnes par nom , dont je ferais mention si je pouvais puiser dans les gazettes ; mais la Renommée (prostituée capricieuse) paraît avoir de l'oreille comme elle a une trompette ,

XVI.

et elle ne saurait faire rimer ces sons discordans dont on fait des noms propres à Moscow. Cependant il y en avait qui sont dignes de mémoire , comme jamais le fut vierge célébrée dans un épithalame ; sans parler de ceux dont les noms plus doux eussent été charmans pour les longues péroraïsons de Londonderry , destinées à gagner du temps. — De tous ces noms finissant en ischskin , ousekin , iffskchy , ousky , je ne citerai que Rousamouski , —

XVII.

Shorematoff et Chrematoff , Koklophti , Koclobski , Kourakin et Mouskin Pouskin , tous aussi belliqueux que qui-conque a jamais bravé un ennemi ou fendu un homme en deux d'un coup de sabre. Ils se souciaient peu de Mahomet

ou du mufti, a moins qu'ils n'eussent pensé à faire servir leur peau à remplacer celle de leurs timbales si le parchemin eût été cher, et à défaut d'autres matériaux plus à leur portée.

XVIII.

Parmi eux il y avait aussi des étrangers illustres de diverses nations, et tous volontaires; ne combattant ni pour leur patrie, ni pour leur souverain; mais désirant d'être un jour brigadiers*, comme aussi d'obtenir le sac d'une ville, chose agréable pour des jeunes gens de leur âge. Parmi ceux-là étaient plusieurs braves Anglais, seize appelés Thomson, et dix-neuf Smith.

XIX.

Jack Thomson et Bill Thomson; — tous les autres avaient nom *Jemmy* d'après le grand poète**; je ne sais s'ils avaient des armoiries ou un cimier, mais un tel parrain vaut bien sans doute un blason. Trois Smith avaient nom Pierre; — mais le meilleur de tous, pour frapper de bons coups ou les parer, était ce Smith si renommé depuis — « dans les quartiers d'Halifax: » — alors il servait les Tartares.

XX.

Les autres étaient des Jack et des Giles, et des Will et des Bill; mais, quand j'aurai ajouté que le plus âgé des Jack Smith était né dans le Cumberland, dans les montagnes, et que son père était un honnête forgeron, j'aurai dit tout ce que je sais de ce nom qui remplit trois lignes de la dépêche annonçant la prise de Schmack-Smith, village de la Moldavie déserte où il mourut, immortel dans un bulletin***.

* Grade répondant à peu près à celui de maréchal de camp. A. P.

** James Thomson, auteur des *Saisons*. A. P.

*** Le nom propre de Smith est si commun en anglais, qu'on dit plaisamment que, si vous voulez avoir de la place au théâtre, il faut crier que le feu est à la maison de M. Smith, et cent personnes, croyant que c'est la leur, désertent

XXI.

J'ai peine à croire (quoique Mars soit sans doute un dieu que je révère), j'ai peine à croire que le nom d'un homme cité dans un bulletin puisse le consoler d'une balle dans le corps. J'espère que cette question n'est pas un péché, parce que, bien que je ne sois qu'un ignorant, je crois qu'un nommé Shakspeare mit la même idée dans la bouche de je ne sais quel personnage de ses pièces si extravagantes * que tant de gens citent afin de passer pour hommes d'esprit.

XXII.

Il y avait des Français jeunes et gais ; mais je suis trop bon citoyen pour faire figurer leurs noms gaulois un jour de gloire ; j'aimerais mieux faire dix mensonges que de dire un mot de vérité anti-nationale. — De telles vérités sont traîtresses ; ils trahissent leur pays, et comme traîtres ils sont abhorrés, ceux qui nomment les Français en anglais, excepté pour montrer comment la paix doit rendre John Bull l'ennemi des Français.

XXIII.

Les Russes, ayant construit deux batteries sur une île près d'Ismail, avaient deux objets en vue ; le premier, de bombarder la ville et de détruire les édifices publics, comme aussi les maisons des particuliers, s'inquiétant peu des pauvres gens dont ils allaient consommer la ruine. La forme d'Ismail inspirait cette idée, il est vrai. Bâtie en amphithéâtre, Ismail offrait dans chaque maison un but parfait à viser avec la bombe.

leurs banes pour y courir. Voir la strophe xxv. *Smith*, comme substantif, signifie *forgeron* : lord Byron a voulu dans cette stance jouer sur la consonnance des *ith*, espèce d'allitération dont ce poème fournit d'autres exemples. Nous rentrons avec le dernier vers sur le terrain des idées philosophiques. A. P.

* Lord Byron professait peu d'admiration pour Shakspeare. A. P.

XXIV.

Leur second objet était de profiter du moment de la consternation générale pour attaquer la flotte turque, à l'ancre près de là, et très tranquille dans sa station. Mais un troisième motif était probablement d'amener les assiégés à capituler par la terreur : fantaisie qui s'empare parfois des guerriers, à moins qu'ils ne soient comme des boule-dogues, ou des chiens à chasser le renard.

XXV.

L'habitude vraiment blâmable de mépriser ceux que nous combattons, habitude assez commune, fut dans ce cas-ci la perte de Tchitchitzkoff et de Smith ; de l'un des valeureux SMITH, qui nous manquera dans le nombre de dix-neuf qui tout à l'heure rimaient tous avec *Pith* ; mais c'est un nom ajouté si souvent à Sir et à Madame qu'on croirait que le PREMIER qui le porta fut ADAM*.

XXVI.

Les batteries russes étaient incomplètes, parce qu'elles avaient été construites trop à la hâte. Ainsi la même cause qui fait qu'un vers reste boiteux et répand un nuage sur Longman et John Murray**, quand la vente des nouveaux livres n'est pas aussi rapide que le voudraient ceux qui les impriment ; la même cause peut également retarder, pour un temps, ce que l'histoire appelle ici *meurtre*, et là *gloire*.

XXVII.

Soit stupidité des ingénieurs, soit trop de précipitation, soit cupidité de quelque entrepreneur qui sauvait son âme en trompant les homicides, peu m'importe ; mais il n'y avait

* Il y a peut-être ici une allusion indirecte à Adam Smith l'économiste : le mot *Pith*, qui est une cheville de rime, signifie moelle, force, etc. A. P.

** Riches libraires-éditeurs de Londres. A. P.

point de solidité dans les batteries. Elles manquaient, ou n'étaient jamais manquées, et elles ajoutaient beaucoup à la liste de ceux qui manquaient*.

XXVIII.

Un faux calcul des distances rendit toutes les opérations navales imparfaites. Trois brûlots perdirent leur *aimable* existence** avant de parvenir au lieu où ils devaient produire leur effet; la mèche fut allumée trop tôt, et rien ne put obvier à cette bévue. Ils firent explosion au milieu du fleuve, pendant que les Turcs dormaient profondément, quoiqu'il fût déjà jour.

XXIX.

A sept heures ils se levèrent cependant, et aperçurent la flottille russe qui s'avancait. Il était neuf heures lorsque les navires, arrivés sans empêchement à la longueur d'un câble d'Ismail, commencèrent une canonnade qu'on leur rendit, je puis dire, avec usure, sans parler du feu de la mousqueterie, des bombes et des obus de tous les calibres.

XXX.

La flotte supporta six heures, sans relâche, le feu des Turcs; aidée de ses propres batteries de terre, elle fit jouer ses canons avec une grande précision. Enfin on reconnut que la canonnade seule n'amènerait nullement la soumission de la ville, et le signal de la retraite fut donné à une heure. Une barque sauta, une autre s'engravant près des fortifications fut prise par les Turcs.

* *La liste des absens (missing list)*. La répétition du mot *miss* fait tout le sel de ces deux vers. Le poète affectionne ces espèces de jeux de mots. Nous les devons faire remarquer pour expliquer ces répétitions reproduites forcément dans la traduction. A. P.

** *Aimable existence*. A. P.

XXXI.

Les musulmans avaient aussi perdu plus d'un vaisseau et plus d'un soldat ; mais , quand ils virent leurs ennemis se retirer , les Delhis montèrent quelques chaloupes , se mirent en mer , inquiétèrent la retraite des Russes par un feu bien nourri , et tentèrent de faire une descente. Mais ici l'effet ne répondit pas à leur attente : le comte de Damas les repoussa dans l'eau , pêle-mêle , avec un carnage capable de remplir une gazette.

XXXII.

« Si je pouvais , dit ici l'historien , rapporter tout ce que les Russes firent en ce jour , je crois que plusieurs volumes ne suffiraient pas , et j'aurais encore beaucoup à dire ; » et là-dessus il ne dit rien , — mais il fait sa cour à quelques étrangers de distinction présents à ce combat , le prince de Ligne , Langeron , Damas ; noms aussi grands qu'aucun de ceux que la gloire inscrivit jamais sur ses registres.

XXXIII.

Cette manière d'écrire l'histoire vous montre ce qu'est la gloire ; car , à l'exception de ces trois *preux chevaliers* eux-mêmes , combien de lecteurs vulgaires connaissent leur existence ? — (Ils vivent peut-être encore , que je sache.) La renommée est un jeu de pair ou non. Il y a du bonheur même dans la gloire , il faut en convenir. Il est vrai que les *Mémoires du prince de Ligne* ont entr'ouvert le rideau qui le couvrait*.

XXXIV.

Mais il est des hommes qui combattirent dans de

* Mémoires dont madame de Staël a publié un extrait , et dont une édition plus complète vient récemment de paraître en cinq volumes. Le comte de Ségur , dans ses propres Mémoires , trace un portrait aimable du prince de Ligne. A. P.

grandes batailles aussi vaillamment qu'aucun héros; eh bien! perdus dans les détails, leurs noms sont rarement trouvés et rarement cherchés. C'est ainsi que la bonne renommée peut souffrir de tristes mutilations, et s'éteint plus tôt qu'elle ne devrait. Après toutes nos batailles modernes, je parie que vous ne pourriez répéter deux noms par chaque gazette.

XXXV.

Bref, cette dernière attaque, quoique riche en gloire, prouve que, *quelque part ou de quelque manière*, il y avait eu des fautes commises. L'amiral Ribas (connu dans l'histoire russe) recommandait vivement un assaut; il fut contredit dans son opinion par les autres officiers jeunes et vieux, ce qui causa un long débat: — mais il faut que je m'arrête, car si j'écrivais le discours de chaque guerrier, je doute que peu de lecteurs voulussent jamais monter à la brèche.

XXXVI.

Il y avait un homme, si c'était un homme: — non que son sexe pût être mis en question; car, s'il n'eût pas été un Hercule, sa faveur dans sa jeunesse eût été aussi courte que le fut sa dernière maladie, résultat d'une indigestion, lorsque pâle, épuisé, et maudit, il mourut sous un arbre, sur le sol de la verte province qu'il avait ravagée, comme une sauterelle meurt sur le champ dont elle a détruit la moisson.

XXXVII.

Cet homme, c'était Potemkin, — grand personnage dans un temps où l'homicide et la prostitution rendaient grand; si des décorations et des titres pouvaient assurer des éloges durables, sa gloire serait égale à la moitié de sa fortune. Cet homme, haut de six pieds, fit naître un caprice proportionné à sa taille dans le cœur de la souveraine des

Russes, qui mesurait les hommes comme vous mesureriez un clocher.

XXXVIII.

Tandis qu'on délibérait, Ribas envoya un courrier au prince, et il réussit à faire tout décider à son gré. Je ne saurais dire comment il s'y prit, mais il eut bientôt des motifs d'être satisfait. En attendant, les batteries tonnaient toujours, et quatre-vingts canons, braqués sur les bords du Danube, étaient servis activement. Les batteries ennemies n'étaient pas oisives.

XXXIX.

Mais le treize du mois, lorsque déjà une partie des troupes était embarquée dans l'intention de lever le siège, un courrier arrivé à franc étrier vint inspirer un nouveau courage à tous ceux qui soupiraient pour les louanges des gazettes; comme aussi aux *dilettanti* de l'art de la guerre. Ses dépêches, en termes énergiques, annonçaient la promotion de ce grand amant des batailles, le feld-maréchal Suwarow.

XL.

La lettre du prince au maréchal eût été digne d'un Spartiate, si la cause dont il s'agissait avait pu sourire à un noble cœur, comme la défense de la liberté, de la patrie, ou des lois; mais l'orgueil et la soif du pouvoir inspiraient toute cette éloquence, qui ne mérite plus guère d'éloges, si ce n'est pour le style. La lettre disait donc laconiquement: « Vous prendrez Ismaïl à tout prix. »

XLI.

« Que la lumière soit *, dit Dieu, et la lumière fut. » — Que le sang soit versé, dit l'homme, il en coule une mer. Le *fiat* de cet enfant gâté de la nuit (car le jour ne vit ja-

* *Fiat lux.* A. P.

mais ses exploits) put ordonner plus de mal dans une heure que trente féconds étés n'en pourraient réparer, seraient-ils aussi beaux que ceux qui mûrissaient le fruit d'Éden ; — car la guerre détruit branches et racines.

XLII.

Nos amis les Turcs, qui commençaient à célébrer la retraite des Russes par leurs bruyans Allahs! furent terriblement surpris. On hésite rarement à penser que ses ennemis sont vaincus — (ou vaincu *, si vous insistez sur la grammaire, à laquelle je ne pense guère, moi, dans le feu de la composition). Je dis seulement ici que les Turcs furent très surpris, eux qui, abhorrant le porc, voulaient néanmoins sauver leur lard **.

XLIII.

Car le seizième jour on vit approcher au grand galop deux cavaliers qu'on prenait pour des Cosaques, jusqu'à ce qu'ils fussent vus plus distinctement. Ils n'avaient qu'un petit portemanteau pour tout bagage, et trois chemises entre deux. Montés sur deux coursiers de l'Ukraine, ces deux hommes, si simples dans leur équipement, furent reconnus enfin pour être Suwarow et son guide.

XLIV.

« Grande joie aujourd'hui à Londres ! » s'écrit quelque grand sot chaque fois que dans Londres il y a une grande illumination, qui pour l'ivrogne John Bull est le premier des spectacles. Pourvu que les rues soient remplies de verres de couleur, ce sage (ledit John) livre à discrétion sa bourse, son âme, son bon sens, et même sa niaiserie, pour satis-

*

* beat

* Or *beat* n., if you insist on grammar. v. t.

** *To save one's bacon*, sauver son jambon ou son lard: expression vulgaire pour dire *sauver sa peau, s'échapper*. A. P.

faire un seul sens à l'exclusion des autres ; semblable au gros papillon de nuit, voltigeant autour de la lumière.

XLV.

Il est étrange que John Bull damne deux fois ses yeux , car ils sont déjà damnés * : ce jurement jadis fameux ne sert plus de rien au diable , depuis que John a récemment perdu l'usage des deux yeux. John appelle la dette une richesse , ses taxes un paradis ; et la famine , ce géant décharné , le regarde-t-il en face , il refuse de l'examiner , ou jure que Cérès a engendré la famine.

XLVI.

Mais revenons à notre histoire. Grande joie au camp pour le Russe , le Tartare , l'Anglais , le Français , le Cosaque , aux yeux desquels Suwarow , dont l'arrivée présageait une éclatante attaque , brillait comme une lampe au gaz , ou comme un feu follet sur l'humide surface d'un marais , qui conduit les malheureux qu'il a abusés dans des sentiers semés de fondrières ; météore vagabond , s'agitant de côté et d'autre , et plus ou moins fatal à ceux qui l'aperçoivent et veulent le suivre.

XLVII.

Mais certes les choses prirent une face différente. L'enthousiasme naquit des applaudissemens : la flotte et le camp saluèrent de bon cœur le général , et tout sembla promettre succès et victoire. L'armée s'approcha de la place à la portée du canon , construisit des échelles , répara les imperfections des premiers travaux , en fit de nouveaux , prépara des fascines , et toutes sortes de machines bénévoles.

* Le fameux *goddamn* de Figaro est un jurement assez rare en anglais , mais en récompense on dit fréquemment *damn ye* , soyez damné , et *damn your eyes* , damnés soient vos yeux. L'auteur a plusieurs fois fait allusion à ce juron britannique. A. P.

XLVIII.

C'est ainsi que l'esprit d'un seul homme donne la direction à celui d'une multitude, comme on voit le vent faire rouler les flots au gré de son souffle, ou le taureau protéger et guider le troupeau. Tel aussi un petit chien conduit l'aveugle, ou le béliet porteur de la clochette réunit les moutons par le tintement de l'airain quand ils vont au pâturage; tel est l'empire de vos grands hommes sur les petits.

XLIX.

Tout le camp retentit de cris d'allégresse : vous auriez cru que les soldats se rendaient à un repas de noces. (Cette métaphore, je pense, est aussi juste qu'une autre, puisque la discorde vient après le mariage, comme plaies et bosses après le signal du combat.) Il n'y avait plus un goujat qui ne cherchât le danger avec une double ardeur; et pourquoi? parce qu'un petit homme vieux et bizarre, nu jusqu'à la chemise, était venu conduire l'avant-garde.

L.

Mais cela était ainsi; et tous les préparatifs furent faits avec ardeur et gaieté. Le premier détachement, composé de trois colonnes, occupa son poste et n'attendit plus que le signal pour fondre sur l'ennemi : trois colonnes formaient également le second corps de bataille, altéré de la soif insatiable de la gloire et du carnage : le troisième en deux colonnes attaquait du côté de l'eau.

LI.

De nouvelles batteries furent élevées; on tint un conseil général dans lequel, comme il arrive quelquefois dans une grande extrémité, l'unanimité, cette étrangère dans la plupart des conseils, prévalut; et, toute difficulté étant écartée, la gloire commença à luire avec un éclat digne d'elle,

tandis que Suwarow , déterminé à l'obtenir , instruisait ses recrues dans le maniement de la baïonnette ¹.

LII.

C'est un fait avéré que lui , commandant en chef , daigna dresser en personne chaque escouade inhabile , et trouva le temps de remplir le devoir d'un caporal ; tout juste comme vous habitueriez la salamandre naissante à sucer la flamme au lieu de lait. Suwarow leur apprit aussi à monter à la muraille avec une échelle (qui n'était pas semblable à celle de Jacob —), et à franchir un fossé.

LIII.

Il habilla des paquets de fascines pour les faire ressembler à des hommes coiffés d'un turban , armés de cimenterres et de dagues , et fit charger à la baïonnette ces mannequins , pour donner à ses soldats une leçon contre les Turcs réels. Quand il les eut bien dressés à ces exercices factices , il les crut propres à l'assaut. — Là - dessus les sages de le railler en phrases moqueuses. — Il ne répondit rien ; — mais il prit la ville.

LIV.

Tel était à peu près l'état des choses la veille de l'assaut , et dans le camp régnait un sombre repos qui vous eût étonné. Cependant les hommes décidés à tout braver se taisaient volontiers , quand une fois ils croient que tout est arrangé. — Il y avait peu de bruit , parce que quelques uns pensaient à leurs foyers et à leur famille , et d'autres à eux-mêmes et à leurs projets.

LV.

Suwarow surtout était sur le *qui vive* , inspectant , faisant faire l'exercice , donnant des ordres , plaisantant , méditant ; car cet homme était , nous pouvons bien le dire , un être

extraordinaire et plus qu'extraordinaire : héros, bouffon, demi-démon, et demi-poussière, priant, instruisait, rava-geant, pillant; — tantôt Mars, tantôt Momus; et, quand il était décidé à donner un assaut, — Arlequin en uniforme *.

LVI.

La veille de l'assaut, pendant qu'il était à l'exercice, — car, avons-nous dit, ce grand conquérant faisait le caporal, — quelques Cosaques, rôdant comme des oiseaux de proie autour d'une colline, avaient rencontré à la chute du jour une bande d'inconnus dont l'un parlait leur langue, — bien ou mal. — C'était beaucoup de se faire comprendre; mais, soit par ses paroles, soit par ses gestes, ils reconnurent qu'il avait combattu sous leur bannière.

LVII.

A sa requête, ils le conduisirent lui et ses compagnons au quartier général. Leur costume était turc; mais vous auriez deviné que ce n'était qu'une mascarade; et sous chaque vêtement musulman se trahissait le christianisme, qui souvent change sa grâce intérieure pour une pompe extérieure, et rend très difficile le moyen d'éviter d'étranges méprises.

LVIII.

Suwarow était en manches de chemise ** devant une compagnie de Cosaques, faisant manœuvrer, criant, plaisantant, jurant après les hommes peu actifs, et dissertant sur la noble science de tuer; — car, considérant la nature humaine comme de la boue, ce grand philosophe répandait ainsi ses préceptes qui, pour des intelligences martiales, prouvaient que dans une bataille la mort était égale à une pension.

* Ce mot rappelle celui de l'archevêque de Maynes, qui disait de Napoléon que c'était un *Jupiter-Scapin*. Victor Hugo appelle aussi Cromwell *Tibère Dandin*. A. P.

** *In his shirt*, en chemise. A. P.

LIX.

Suwarow , voyant cette troupe de Cosaques et leur proie se tourna et fixa sur eux ses yeux perçans :

« — D'où venez-vous ? » dit-il aux nouveaux venus.

« — De Constantinople ; nous sommes des captifs échappés du sérail. » — Telle fut la réponse.

« — Qu'êtes-vous ?

» — Ce que vous voyez. »

Ce dialogue fut court ; celui qui répondit savait à qui il parlait , et il abrégéa ses discours.

LX.

« — Vos noms ?

» — Johnson est le mien ; Juan celui de mon camarade ; les deux autres sont femmes ; et le troisième n'est ni femme ni homme. »

Le général jeta sur tous un rapide regard , et dit :

« — J'ai déjà entendu votre nom , le second m'est nouveau ; amener les trois autres personnes ici est absurde. Mais passons... Je crois, dis-je, avoir entendu votre nom dans le régiment Nikolaïew.

» — C'est le même.

LXI.

» — Vous serviez à Widin ?

» — Oui.

» — Vous conduisiez l'attaque ?

» — Oui.

» — Qu'êtes-vous devenu depuis ?

» — Je ne le sais guère , ma foi.

» — Vous fûtes le premier sur la brèche ?

» — Je ne restai pas long-temps du moins en arrière de ceux qui pouvaient y être.

» — Ensuite ?

» — Un coup de feu me renversa, et je fus fait prisonnier.

» — Vous serez vengé; car la ville assiégée est deux fois aussi forte que celle où vous fûtes blessé :

LXII.

» Où voulez-vous servir?

» — Où vous voudrez.

» — Vous aimez à être l'espoir des *enfans perdus* *, et sans doute vous serez des premiers à fondre sur l'ennemi, après les traitemens cruels que vous avez dû essayer déjà. Et ce jeune homme, que peut-il faire, — parlez, — avec son menton sans barbe et ses vêtemens déchirés ?

» — Ma foi, général, s'il est aussi bon en guerre qu'en amour, il pourrait être à la tête de ceux que vous enverrez à l'assaut.

LXIII.

» — Il y sera, s'il l'ose. »

A ces mots, Juan s'inclina avec le respect que méritait le compliment; Suwarow poursuivit :

« — Une providence spéciale a voulu que votre ancien régiment commençât l'assaut demain, ou peut-être ce soir. J'ai juré à plus d'un saint que bientôt le soc et la herse passeront sur ce qui fut Ismail, et la plus belle mosquée n'arrêtera pas le fer destructeur.

LXIV.

» Ainsi donc, mes enfans, à la gloire ! »

Ici il se tourna, et fit défiler ses troupes, selon la stratégie russe, jusqu'à ce que chaque cœur noble et héroïque brûlât du désir de la conquête et du butin; comme si un

* C'est-à-dire le guide, l'exemple. Il y a peut-être ici un jeu de mots sur *hope* et *forlorn*; mais peut-être n'est-il pas dans l'intention du poète. On appelle les *enfans perdus*, en anglais, les *forlorn of hopes*, les désespérés. Dans la strophe LXXIII du chant VIII, Byron emploie l'expression tout au long; mais ici seulement l'adjectif *forlorn*. A. P.

prédicateur (qui méprise tout bien terrestre , excepté la dîme *) avait parlé du haut de la chaire , pour appeler le trépas sur les païens résistant avec insolence aux armes de la chrétienne impératrice Catherine.

LXV.

Johnson , qui par ce long colloque comprit qu'il était vu avec faveur , se hasarda à adresser la parole à Suwarow , quoique celui-ci fût tout occupé de l'amusement qu'il avait repris.

« J'avoue, lui dit-il, tout ce que je vous dois pour la permission de mourir des premiers ; mais, si vous nous expliquez plus expressément où seront nos postes , mon ami et moi nous saurions quel devoir remplir.

LXVI.

« — C'est juste ; j'étais occupé ; je l'oubliais. Eh bien ! vous, vous irez joindre votre ancien régiment , qui doit être maintenant sous les armes. Holà ho ! Katskoff , conduis-le (ici il appela un Polonais), conduis-le à son poste , — je veux dire au régiment Nikolaïew. Le jeune étranger restera avec moi , — c'est un joli garçon. — Les femmes iront avec les bagages , ou dans les tentes des blessés. »

LXVII.

Mais ici commença une espèce de scène. — Les dames , qui n'avaient certes pas été élevées de manière à laisser disposer d'elles de cette singulière façon , quoique leur éducation de harem conduisît sans doute à la plus vraie des doctrines , celle de l'obéissance passive ; — les dames levant la tête , les yeux enflammés et pleins de larmes , étendirent les bras , comme des poules étendent leurs ailes autour de leurs poussins :

* La dîme est un des revenus positifs du clergé anglican. A. P.

LXVIII.

— Elles étendirent leurs bras, dis-je, sur les deux braves ainsi promus et honorés par le plus grand capitaine qui ait jamais peuplé l'enfer de héros égorgés, ou plongé provinces et royaumes dans le deuil.

O mortels insensés ! qu'on instruit toujours en vain ! O glorieux laurier imaginaire ! puisque, pour une seule feuille de ton arbre immortel, un océan de sang et de larmes doit rouler ses flots immenses.

LXIX.

Suwarow, qui avait peu d'égards pour les larmes, et peu de sympathie pour le sang, vit avec une légère émotion de sensibilité ces femmes échevelées, et dans les transes d'une douleur naturelle ; car si l'habitude endure le cœur d'un homme contre des millions de victimes, quand son métier est la boucherie de la guerre, quelquefois une douleur isolée touchera même des héros ; — et Suwarow en était un.

LXX.

Il dit à Johnson, — et dans son accent kalmouke le plus doux :

« — Quoi donc ! Johnson, à quoi diable pensez-vous d'amener des femmes ici ? On leur témoignera tous les égards possibles, et elles seront conduites en sûreté aux ambulances ; dans le fait, elles ne peuvent être en sûreté que là. Vous auriez dû prévoir que cette espèce de bagage n'est jamais commode : je n'aime pas les recrues mariées, à moins que ce ne soit d'un mariage à l'année.

LXXI.

« — N'en déplaise à votre excellence ! — reprit notre Anglais, ce sont les femmes d'un autre et non les nôtres. Je suis trop ancien au service, et trop au courant des habitudes

militaires, pour enfreindre toutes les règles en amenant une femme à moi dans un camp. Je sais que rien n'amollit le cœur des héros le jour d'une action comme la pensée d'une petite famille qu'on délaisse.

LXXII.

» Mais ce ne sont ici que deux dames turques, qui, de concert avec leur gardien, ont favorisé notre fuite, et qui nous ont accompagnés à travers mille périls dans cet accoutrement dangereux. Ce genre de vie n'est pas si nouveau pour moi ; — mais pour elles, les pauvres femmes, c'est un premier pas un peu pénible ; — si vous voulez que je me batte de bon cœur, je vous demande qu'on les traite avec égards. »

LXXIII.

Pendant ce temps-là, ces deux pauvres filles, les yeux humides de larmes, avaient l'air de douter de leurs propres protecteurs ; — leur surprise égalait leur tristesse (et avec raison) en voyant un vieillard dont l'aspect annonçait plutôt le sauvage que l'homme de génie, simplement vêtu, souillé de poussière, en manches de chemise, et point trop propre ; — en le voyant, dis-je, plus redouté que tous les sultans du monde.

LXXIV.

Car tout paraissait dépendre de son coup d'œil, comme elles pouvaient le lire dans tous les regards. Elles étaient accoutumées à voir le sultan (comme une sorte de dieu, étincelant de pierreries, ou semblable à un paon couronné, à cet oiseau royal, dont la queue est un diadème) s'avancer avec toute la pompe de la puissance. — Il devait donc leur paraître douteux que la puissance pût s'en passer.

LXXV.

John Johnson, voyant leur extrême détresse, quoique peu

versé dans la sensibilité orientale, leur adressa quelques légères consolations à sa manière. Don Juan, qui était beaucoup plus sentimental, jura qu'elles le reverraient au point du jour, ou que toute l'armée russe s'en repentirait. Et, chose étrange, elles trouvèrent quelques consolations dans ce propos, — car les femmes aiment l'exagération.

LXXVI.

Ensuite, après quelques larmes, quelques soupirs et quelques baisers, ils se séparèrent pour le moment; — les femmes pour attendre, suivant le caprice des boulets, ce que les sages appellent le hasard, la providence ou le destin (l'incertitude est un des mille bienfaits accordés aux hommes, une hypothèque sur l'humanité), pendant que leurs amis chéris prenaient des armes pour brûler une ville qui ne leur avait jamais fait de mal.

LXXVII.

Suwarow, — qui ne voyait les choses qu'en gros, — trop grossier lui-même pour les voir en détail; Suwarow, qui regardait la vie comme une bagatelle, et comme un vain souffle les cris d'une nation réduite au veuvage; Suwarow, qui, pourvu que ses efforts fussent couronnés du succès, se souciait aussi peu de la perte de son armée que la femme et les amis de Job se souciaient de ses plaies; — Suwarow pouvait-il être long-temps ému des gémissemens de deux femmes? Qu'étaient pour lui leurs sanglots?

LXXVIII.

Rien. —

L'œuvre de la gloire se poursuivait; — on préparait une canonnade aussi terrible que celle d'Ilion, si Homère eût trouvé des mortiers tout prêts sous ses remparts; mais ici, au lieu de tuer le fils de Priam, nous ne pouvons que parler d'escalades, de bombes, de tambours, de fusils, de bas-

tions, de batteries, de baïonnettes, de boulets, mots fort durs qui s'arrêtent au doux gosier des Muses.

LXXIX.

O toi, éternel Homère ! qui, quoique un peu long, pus charmer toutes les oreilles ; toi, qui as pu charmer tous les siècles, quoique si court* ; et cela, en donnant à tes guerriers des armes poétiques, auxquelles les hommes n'auront plus recours, à moins que la poudre ne soit plus trouvée assez meurtrière par les souverains ligués aujourd'hui pour détruire la jeune liberté ;... mais la liberté ne sera pas pour eux une seconde Troie ;

LXXX.

O toi, éternel Homère ! j'ai maintenant à décrire un siège dans lequel il périt plus d'hommes qu'il n'en est mentionné dans ta gazette grecque de cette campagne, et qui périrent par des instrumens plus terribles et plus expéditifs. Cependant, comme tous les autres poètes, je dois convenir que lutter avec toi serait une entreprise aussi vaine pour ma Muse que pour un ruisseau de défier les flots de l'océan. — Après tout, les modernes égalent les anciens par le carnage :

LXXXI.

S'ils ne les égalent en poésie, ils les égalent en fait ; — et le fait c'est la vérité, ce grand trésor si recherché, dont il manquerait toujours quelque chose toutefois quand la Muse voudrait mentionner tout. — Mais la ville va être attaquée, — de grandes choses se préparent ; — comment les raconterai-je, âmes des immortels capitaines ! Phébus veille pour imprégner ses rayons de la couleur de vos dépêches.

LXXXII.

O vous, grands bulletins de Bonaparte ! ô vous, listes

* Les adjectifs *long* et *court* peuvent également se rapporter aux *oreilles* et aux *siècles*. A. 1.

moins longues de blessés et de morts ! — ombre de Léonidas, qui combattit si bravement lorsque ma pauvre Grèce fut jadis comme aujourd'hui entourée d'ennemis ! ô commentaires de César ! ombres de la gloire (de peur que je n'échoue), prêtez, prêtez à ma Muse une partie de vos pâlisantes clartés si belles, mais si fugitives.

LXXXIII.

Quand j'appelle *pâlissante* l'immortalité des armes, je veux dire que chaque siècle, chaque année, et presque chaque jour, font malheureusement naître quelque nouveau héros, qui, lorsque nous venons à calculer la somme totale des actes les plus précieux au bonheur des hommes, n'est plus qu'un boucher en grand.

LXXXIV.

Médailles, titres, rubans, galons, broderies, habit rouge*, sont des choses immortelles pour l'homme immortel, comme la pourpre pour la prostituée de Babylone**. Un uniforme pour les jeunes gens est comme un éventail pour les femmes. Il n'est guère de valet en livrée écarlate qui ne se croie le premier à l'avant-garde de la gloire. Mais la gloire est la gloire, et si vous voulez savoir ce que c'est, — demandez au pourceau qui voit le vent*** :

LXXXV.

— Du moins *il le sent*, et d'autres disent qu'il le *voit*, parce qu'il court au-devant de lui comme un pourceau. Ou, si cette phrase trop simple déplaît, dites qu'il vogue contre lui

* Couleur de l'uniforme anglais. A. P.

** Allusion aux expressions de saint Jean dans l'Apocalypse, chap. xvii : *Et mulier erat circumdata purpurâ et coccino*, etc. « Il y avait une femme vêtue de pourpre et d'écarlate. » Voyez la même allusion dans l'octave xxvi du chant X.

A. P.

*** Expression biblique. Southey a fait un poème sur la philosophie du pourceau. A. P.

comme un brick, un schooner, ou... — Mais il est temps de terminer ce chant avant que ma Muse s'aperçoive de sa fatigue. Le chant suivant fera entendre un bruit capable de faire tressaillir tout le monde, comme le carillon * d'un *clocher de village*.

LXXXVI.

Écoutez **, à travers le silence de la froide et monotone nuit, le murmure des soldats formant leurs rangs. Voici ! de sombres masses se meuvent à pas lents le long des murs assiégés et des batteries placées sur les bords du fleuve ; tandis que la lumière inconstante des astres perce par intervalles les formes sombres et fantastiques des vapeurs. — Bientôt la fumée de l'enfer les couvrira d'un plus épais rideau.

LXXXVII.

Arrêtons-nous ici pour le moment ; — imitons cette pause courte , mais terrible , qui , séparant la mort de la vie , se fit respecter de ces guerriers à la veille de rendre leur dernier soupir ! — Un moment , — et tout redeviendra plein de vie ! — La marche , l'attaque , les cris de chaque peuple , hurra ! et allah ! — Enfin , — un moment encore , — et le cri de mort se perdra dans le fracas de la bataille.

* *Bob-major*. A. P.

** Le poète affecte ici de rimer sur le ton plus solennel de l'épopée. A. P.

NOTE

DU CHANT SEPTIÈME.

1 Suwarow instruisait en effet lui-même ses recrues au maniement de la baïonnette.

CHANT HUITIÈME.

CHANT HUITIÈME.

I.

O sang et tonnerre ! ô sang et blessures * ! — Ce ne sont là que des juremens vulgaires, penserez-vous, trop poli lecteur, et des mots très choquans. — Oui, vous avez raison ; cependant ce sont là les mots des énigmes de la gloire ; et, comme ma Muse sincère s'occupe de les expliquer, qu'ils soient ses divinités inspiratrices, puisqu'ils sont le sujet de ses vers. — Appelez-les Mars, appelez-les Bellone, appelez-les comme vous voudrez : — ces noms ne signifient que la Guerre.

II.

Tout était prêt, — le feu, le glaive, — et les hommes pour en faire un terrible usage. L'armée, telle qu'un lion sorti de sa tanière, s'avança avec énergie et altérée de carnage, — ou véritable hydre humaine, s'élançant de son humide repaire pour répandre la destruction dans sa marche silencieuse : monstre dont les têtes étaient des héros, et qui, coupées vainement, étaient aussitôt remplacées par d'autres.

III.

L'histoire ne peut considérer les choses qu'en gros ; mais si nous pouvions les connaître en détail, peut-être qu'en balançant le gain et la perte, la guerre ne paraîtrait plus une affaire si utile : les conquêtes ne vaudraient plus tout ce qu'elles ont coûté ; — on saurait enfin qu'on a payé un peu de bouc avec beaucoup d'or. Sécher une seule larme est une gloire plus honnête que répandre des flots de sang.

* Ces mots sont des juremens en anglais. A. P.

IV.

Et pourquoi ? parce que l'une procure le contentement de soi-même ; tandis qu'après tout son éclat, ses acclamations, ses ponts, ses arcs de triomphe, ses pensions accordées par un peuple à qui peut-être il ne reste pas grand'chose *, malgré ses titres et le rang auquel elle élève, l'autre peut bien éblouir et tenter la corruption, mais au bout du compte, excepté dans les batailles livrées pour la liberté, tout le bruit qu'elle fait n'est que la crécelle de l'enfant du meurtre.

V.

Les guerriers ne sont donc que des homicides. — Ils ne méritent pas de plus nobles noms. J'en excepte les Léonidas et les Washington, dont tous les champs de bataille sont un terrain sacré, monument du salut des peuples, et non de la ruine des mondes. Que ces noms sont doux à l'oreille ! Tandis que le nom d'un vainqueur ordinaire peut étonner ou étourdir les âmes serviles et vaines, ces noms serviront de mot d'ordre jusqu'à ce que la liberté règne sur toute la terre.

VI.

La nuit était sombre et l'épais brouillard ne laissait voir que la flamme de l'artillerie qui colorait l'horizon comme un nuage de feu, et se réfléchissant dans les eaux du Danube, en faisait un vrai miroir de l'enfer. Le fracas prolongé des canons assourdissait l'oreille bien plus que le tonnerre ; car les carreaux du ciel épargnent ou ne frappent que rarement ; — ceux de l'homme réduisent des millions d'hommes en cendres.

VII.

La colonne envoyée la première à l'assaut eut à peine dé-

* Allusion aux dotations en faveur de Wellington. A. P.

passé de quelques toises les batteries russes , que les canoniers musulmans se levèrent enfin , et répondirent aux foudres chrétiennes par des foudres semblables ; alors un vaste incendie embrasa l'air , la terre et le fleuve : on eût dit que le bruit ébranlait tout le globe. Les remparts cependant brillèrent comme l'Etna , lorsque le Titan éternue dans sa caverne.

VIII.

Une acclamation générale d'Allah ! s'éleva au même instant , aussi éclatante que le fracas même des instrumens les plus homicides de la guerre. C'était un cri de défi envoyé à l'ennemi ; la ville retentit du nom d'Allah ! ainsi que le fleuve , le rivage et les nuages mêmes qui couvraient de leur dais sombre les deux armées de combattans. Écoutez ! ce nom éternel s'élève au milieu de tous les sons , « Allah ! — Allah ! hu ¹ ! »

IX.

Les colonnes s'ébranlèrent d'un mouvement uniforme et simultané ; mais les rangs des troupes qui attaquèrent par eau commencèrent à s'éclaircir , les hommes tombaient comme les feuilles , quoique conduits par Arseniew , ce fils renommé du meurtre , aussi brave qu'aucun des capitaines qui ont jamais défié obus et bombes. Le carnage (vous dit Wordsworth ²) est le fils de Dieu ; si Wordsworth dit vrai , le carnage est le frère du Christ ; et cette nuit il se conduisit comme dans la Terre-Sainte.

X.

Le prince de Ligne fut blessé au genou ; et le comte de Chapeau-Bras eut une balle entre son chapeau et sa tête , ce qui prouva que cette tête était aussi aristocratique que possible , puisqu'elle ne reçut aucune blessure , pas plus que le chapeau. Dans le fait , la balle ne pouvait vouloir de mal

à une tête légitime : — « cendres contre cendres, » dit le proverbe ; — pourquoi pas plomb contre plomb ?

XI.

Le général Markow, brigadier, insistait sur la nécessité d'écarter le prince de tous ces milliers de soldats gémissans et mourans auprès de lui ; tous ces gens de rien pouvaient bien se débattre contre la mort et demander de l'eau ; ils parlaient à des sourds. — Le général Markow, occupé ainsi à prouver son intérêt pour les gens d'un rang supérieur, eut lui-même tout-à-coup la jambe cassée.

XII.

Trois cents canons jetèrent leur émétique, et trente mille mousquets leurs pilules, comme une grêle, pour produire un abondant écoulement sanguin. Mortalité ! tu as tes tables mensuelles ; — tes pestes, tes famines ; tes médecins nous avertissent, comme l'Horloge de la Mort *, de tous les maux passés, présens et à venir ; — mais tous doivent le céder au tableau d'un champ de bataille.

XIII.

C'est là que sont les angoisses toujours nouvelles, qui se multiplient jusqu'à ce que leur nombre même endurecisse l'homme qui voit l'agonie sous tant de formes diverses. Ici, l'un gémit ; là, un autre se roule dans la poussière, et un troisième tourne dans leurs orbites ses yeux d'une terne blancheur : — voilà la récompense qui attend la moitié de chaque bataillon, tandis que les autres attraperont peut-être un ruban pour leur boutonnière.

* *Death-watch* (*horologium mortis*) : montre ou horloge-de-la-mort, insecte ainsi appelé à cause du bruit qu'il fait dans le bois qu'il ronge (*tic tac*) ; c'est aussi le psophe pulsateur, le pou devin (*hemerobius fatidicus*), et enfin vulgairement le *pou de bois*. Tous ces titres font assez connaître cet insecte et l'origine superstitieuse de son nom. A. P.

XIV.

Cependant j'aime la gloire; — la gloire est une belle chose; — songez au bonheur d'être, dans votre vieillesse, entretenu aux dépens de votre bon roi; une modeste pension tente plus d'un sage, et les héros sont faits pour inspirer les poètes, ce qui vaut encore mieux. Voir ainsi les guerriers figurer éternellement dans des vers, et, en outre, jouir de la demi-solde pour le reste de leur vie, tout cela vaut la peine de détruire le genre humain.

XV.

Les troupes déjà débarquées s'avancèrent pour s'emparer d'une batterie à droite; les autres, qui étaient descendues à terre plus bas, disputaient de valeur avec leurs camarades. C'étaient les grenadiers; ils montèrent l'un après l'autre (joyeux comme des enfans qui escaladent le sein de leur mère) sur le retranchement et la palissade, et en aussi bon ordre que pour une parade.

XVI.

Ce qui fut admirable; car le feu était si bien nourri, que quand le Vésuve serait chargé, outre ses laves, de toutes sortes de boulets et de bombes d'enfer, il ne produirait pas plus d'effet. Un tiers des officiers succomba, chose qui ne promettait nullement la victoire aux gentilshommes occupés à l'attaque. La meute, quand le chasseur tombe, est en défaut.

XVII.

Mais ici je dois abandonner l'histoire générale pour suivre notre héros dans le sentier de la gloire: il faut qu'il cueille ses lauriers séparément; car cinquante mille héros, nommés les uns après les autres, quoique méritant tous également à leur tour un distique ou une élogie, formeraient

un long dictionnaire d'exploits, et, qui pis est, une plus longue histoire.

XVIII.

Nous abandonnerons donc le plus grand nombre à la gazette; — elle en a sans doute agi loyalement avec les morts qui trouvèrent un illustre sommeil dans les fossés, les champs, et partout ailleurs où ils sentirent leurs corps de boue embarrasser pour la dernière fois leurs âmes. Trois fois heureux celui dont le nom a été bien orthographié dans le rapport! J'ai connu un officier tué à Waterloo, cité sous le nom de Grove, quoiqu'il s'appelât Grose³.

XIX.

Juan et Johnson joignirent un certain corps et combattirent vigoureusement, sans savoir où ils allaient, — se trouvant dans ces lieux pour la première fois; mais ils marchaient toujours en avant, foulant aux pieds des cadavres, faisant feu, frappant d'estoc et de taille, suant, s'échauffant, mais combattant toujours avec une valeur assez impétueuse pour mériter à eux deux tout un bulletin.

XX.

Ils se roulèrent ainsi dans la fange sanglante d'un millier de morts et de mourans, quelquefois gagnant une toise ou deux de terrain, qui les rapprochait de quelque bastion, but de l'attaque générale; quelquefois, repoussés par un feu serré comme une pluie d'enfer, ils retombaient sur un camarade nageant dans le sang de ses blessures.

XXI.

Quoique ce fût la première affaire où Juan se trouvait, et que cette marche silencieuse dans une sombre et froide nuit, alors que le courage n'est pas aussi bouillant que sous un arc de triomphe, le fît peut-être frissonner, bâiller ou

jeter un regard sur les nuages ténébreux qui noircissaient le ciel, comme s'il eût désiré le retour du jour, — cependant Juan ne prit pas la fuite.

XXII.

Dans le fait, — il ne le pouvait pas; mais quand il aurait fui? *Il y a eu et il y a* encore des héros qui ne commencèrent pas mieux, ou même pas aussi bien. Le grand Frédéric *daigna* fuir de Molwitz pour la première et dernière fois; car, semblables à un cheval, à un faucon ou à une fiancée, la plupart des mortels, après une chaude épreuve, sont faits à leur nouveau métier et se battent comme des diables pour l'argent ou la politique *.

XXIII.

Juan était ce qu'Érin ** appelle, dans son langage sublime, qui est le vieux erse ou l'irlandais, ou peut-être bien le *punique*; — (les antiquaires en état de régler le Temps qui règle toutes choses, romaines, grecques ou runiques, jurent que la langue de Pat *** fut originaire du climat d'Annibal, et qu'elle porte encore la tunique tyrienne de l'alphabet de Didon, ce qui est aussi raisonnable qu'aucune autre idée, mais peu national ⁴).

XXIV.

Or Juan était entièrement ce que, dis-je, les Irlandais appellent « un bouillon de jeunesse ****; » un être agissant par impulsion et un enfant de l'imagination; après avoir nagé dans le *sentiment* de la volupté, ou dans la *sensation* (si le mot sentiment vous choque), s'il fallait aller avec la bonne compagnie prendre part aux combats, aux sièges et aux

* La bataille de Molwitz fut gagnée par les Prussiens. Frédéric-le-Grand s'était éloigné dès les premiers coups de canon. A. P.

** Érin est le nom poétique de l'Irlande, et signifie *l'île-Verte*. A. P.

*** Pat, diminutif de Patrick, est le nom des Irlandais en général. A. P.

**** Ou un consommé de jeunesse : *a broth of youth*. A. P.

plaisirs de ce genre, ce n'était pour lui qu'employer ses loisirs.

XXV.

Mais toujours sans malice, s'il faisait la guerre ou l'amour, c'était avec ce que nous appelons — « les meilleures intentions du monde, » qui forment la *carte de réserve* de tous les hommes, pour être produite à la fin de la partie : le politique, le héros, la courtisane, l'avocat, parent chaque attaque, alors qu'on scrute leurs desseins, en disant que leur intention était bonne *; — il est dommage que de telles intentions aillent paver l'enfer ⁵.

XXVI.

J'ai presque commencé à croire dernièrement que le pavé de l'enfer, — si l'enfer a un semblable pavé, — a dû être tout-à-fait usé il y a quelque temps, non à cause du grand nombre de ceux que les bonnes intentions ont sauvés, mais par la foule qui descend là-bas, sans ces anciennes bonnes intentions qui, naguère, couvrirent de soufre poli cette rue de l'enfer, dont l'aspect présente la plus grande ressemblance avec Pall-Mall **.

XXVII.

Juan, par un de ces étranges hasards qui souvent séparent le guerrier du guerrier dans leur carrière de terreur, comme les chastes épouses de leurs constans maris tout juste à la fin de la première année de leur mariage; Juan, par un de ces singuliers caprices de la fortune, fut tout-à-

* *L'enfer est pavé de bonnes intentions*, dit le proverbe portugais cité en note par le poète : cette phrase est aussi attribuée à un prédicateur français. A. P.

** Pall-Mall est une des belles rues de Londres sur la *frontière* du quartier du beau monde (*West-End*) ; c'est celle où George IV a résidé comme régent dans Carlton-House, où il réside encore comme roi. C'est dans ce quartier qu'il y a aussi quelques unes des maisons de jeu les plus renommées, appelées *hells* (enfers) en anglais. A. P.

coup mis dans l'embarras, lorsque, après une longue décharge de mousqueterie, il se trouva seul, loin de ses amis.

XXVII.

Je ne sais comment la chose advint.— Ce fut peut-être que la plupart furent tués ou blessés, et que les autres avaient fait un demi-tour à droite : événement qui a confondu César lui-même, lorsqu'à la vue de toute son armée si riche en courage, il fut obligé de saisir un bouclier et de rallier les Romains au combat.

XXIX.

Juan, qui n'avait pas de bouclier à saisir, et qui n'était pas un César, mais un jeune et joli garçon, combattant sans savoir pourquoi, ne s'aperçut pas plus tôt de la situation où il se trouvait, qu'il s'arrêta une minute, et il aurait dû peut-être s'arrêter plus long-temps; — ensuite, semblable à un âne (ne tressaille pas, bon lecteur : puisque le grand Homère crut la comparaison suffisante pour Ajax, Don Juan pourra peut-être bien l'agréer plutôt qu'une comparaison nouvelle);

XXX.

Ainsi donc, semblable à un âne, Juan poursuivit son chemin; et ce qui fut plus étrange, il ne regarda pas une seule fois derrière lui : mais voyant briller plus loin, comme le jour sur les collines, un feu assez grand pour éblouir ceux qui n'aiment pas à contempler un combat, il y courut pour essayer d'aller joindre et aider de son bras des bataillons dont la majeure partie n'était plus que cadavres.

XXXI.

N'apercevant plus le commandant de son propre corps, ni le corps lui-même qui avait disparu tout entier, — les dieux savent comment! — (Je ne puis expliquer tout ce qui peut sembler absurde dans l'histoire; mais on peut du

moins convenir qu'il n'était pas miraculeux qu'un simple jeune homme, à la recherche de la gloire, marchât droit devant lui, et ne se souciât pas plus de son corps que d'une prise de tabac.)

XXXII.

N'apercevant ni commandant ni commandés, et laissé à lui-même, tel qu'un jeune héritier, pour aller — il ne savait où, — avec le seul secours de son bras, comme des voyageurs suivent un « feu follet, » à travers fondrières et buissons — ou comme des marins naufragés se réfugient sous la première hutte, ainsi Juan, suivant l'honneur et son instinct, fondit aux lieux où le feu le plus éclatant annonçait un plus grand nombre d'ennemis.

XXXIII.

Il ne savait où il était, sans beaucoup s'en soucier. Étourdi, excité vivement, le feu de la foudre circulait en quelque sorte dans ses veines ; — car son courage était à la hauteur du moment, comme c'est le cas avec les têtes chaudes. — Là donc où le feu le plus éclatant brillait, où le canon tonnait avec plus de violence, — Juan se précipita ; tandis que l'air et la terre étaient tristement ébranlés par ta généreuse découverte, moine Bacon ⁶!

XXXIV.

Comme il se précipitait ainsi, il rencontra ce qui était naguère la seconde colonne, sous les ordres du général Lascy, mais réduite maintenant comme le serait un gros volume (moins massif, il est vrai) en un petit livre « d'extraits élégans * . » — Juan prit gravement sa place parmi ces restes de héros qui, d'un air audacieux encore, ne cessaient de tirer sur le glacis.

* *Elegant extracts*, c'est le titre commun des recueils de poésies ou de prose, extraits des meilleurs auteurs. A. P.

XXXV.

Tout juste au moment de cette crise , survint aussi Johnson qui « avait battu en retraite : » phrase technique lorsque les hommes s'enfuient plutôt que de se jeter à travers les coups mortels du trépas dans la caverne du diable. Mais Johnson était un habile soldat qui savait à propos aller et revenir , et qui ne fuyait jamais que lorsque la fuite n'était autre chose qu'une ruse de la valeur.

XXXVI.

C'est pourquoi, quand il avait vu tous ses camarades mourans ou morts , excepté Don Juan , simple novice dont la bravoure plus vierge n'aurait jamais songé à fuir , grâce à l'ignorance du péril qui , comme l'innocence pleine de confiance en ses propres forces , a doué ses favoris d'une insouciance fermeté ; — Johnson , dis-je , s'était retiré un peu pour rallier ceux qui prenaient froid dans les ombres de la vallée de la mort *.

XXXVII.

Là , un peu à l'abri de la grêle de feu qui partait des bastions , des batteries , des parapets , des remparts , des maisons même : — car dans cette vaste ville assiégée par les soldats chrétiens , il n'y avait pas un seul endroit d'où l'on ne combattût comme le diable ; — il trouva un certain nombre de chasseurs tout dispersés par la résistance du gibier qu'ils avaient voulu forcer.

XXXVIII.

Il les appela , et , ce qui est singulier , ils accoururent à son appel ; ne ressemblant pas aux esprits du « vaste abîme , » auxquels , dit Hotspur **, vous pouvez crier long-temps

* Expression biblique popularisée en Angleterre par le *Pilgrim's progress* de J. Bunyan. A. P.

** Shakspeare, *Henri IV.* A. P.

avant de les faire quitter leurs demeures. Leurs motifs étaient l'incertitude ou la honte de reculer devant les boulets ou les bombes,—et encore cette impulsion indéfinie qui, en guerre comme en religion, fait que les masses d'hommes, semblables à des troupeaux, suivent celui qui les conduit.

XXXIX.

Par Jupiter ! c'était un noble guerrier ce Johnson ; et quoique son nom soit moins harmonieux que ceux d'Ajaj ou d'Achille , il ne verra pas de sitôt son égal sous le soleil. Il tuait son homme aussi tranquillement que souffle la Mousson * (qui persévère toujours la même pendant des mois entiers) ; rarement il changeait de visage , de couleur ou de physionomie , et il savait être très occupé sans prendre l'air affairé.

XL.

Aussi quand il avait fui , il l'avait fait après réflexion , sachant que sur les derrières il trouverait d'autres soldats ne demandant qu'à être débarrassés de ces vaines craintes qui troublent comme le vent les estomacs héroïques. Quoique le plus souvent leurs paupières ne tardent pas à être closes, tous les héros ne sont pas aveugles ; mais quand ils aperçoivent une mort immédiate , ils se retirent à l'écart , simplement pour prendre haleine.

XLI.

Mais Johnson , disions-nous , ne fit retraite que pour revenir avec plusieurs autres guerriers dans ces lieux sombres qu'Hamlet nous peint comme un passage effrayant **. Jack

* Vents périodiques de l'océan Atlantique , de la mer des Indes et de la mer du Sud , appelés aussi vents alisés , soufflant régulièrement chaque année pendant un temps plus ou moins long , et remplacés par d'autres vents absolument contraires. A. P.

**

The undiscovered country, from whose *bourn*
No traveller returns.

« Ce pays , non découvert encore , des limites duquel aucun voyageur ne re-

néanmoins ne s'en inquiéta pas beaucoup. Son âme (semblable à la vertu du galvanisme sur les cadavres) agit sur les vivans comme sur du fil d'archal *, et les ramena au plus fort du feu.

XLII.

Ils trouvèrent, la seconde fois, ce qui leur avait paru, la première, assez terrible pour les mettre en fuite, malgré tout ce que les gens disent de la gloire et de ces fadaises immortelles qui recrutent un régiment (sans parler de la solde, ce shilling quotidien qui encourage les guerriers); ils trouvèrent, à leur retour, un accueil qui fit *penser* à quelques uns et *sentir* à d'autres qu'un enfer était proche **.

XLIII.

Ils tombèrent comme les moissons sous la grêle, le gazon sous la faux, ou le blé sous la faucille; prouvant la vérité de cet adage rebattu, que la vie est aussi fragile qu'aucune autre bagatelle dont l'homme est amoureux. Les batteries des Turcs les terrassèrent comme un bon boxeur renverse autour de lui ses plus braves adversaires. Ils tombaient sur la tête avant d'avoir pu mettre leurs fusils en joue.

tourne. » — Byron se sert du mot *bound* qui signifie à la fois ruisseau et limite, *frontière* : il s'agit de ce que la poésie française appelle le *sombre bord* : le sens de ce passage ne saurait être obscur. A. P.

* *Wire* : Beaumont et Fletcher définissent le soldat, *a man strong with wire instead of veins*, « un homme avec des fils-de-fer au lieu de veines. » Cette expression peut servir à expliquer celle de Byron. A. P.

** Voici le mot à mot de ces deux vers qui forment une équivoque intraduisible :

They found on their return the self-same *Welcome*
Which made some think and some knew a *hell come*.

« Ils trouvèrent à leur retour la même *bienvenue* qui fit penser aux uns et savoir aux autres qu'un enfer était venu : similitude de son entre *Welcome*, *bien-venu*, et *hell come*, *enfer venu* ; la traduction littérale est, comme on voit, peu à regretter. A. P.

XLIV.

Derrière les traverses * et les flancs du plus proche bastion, les Turcs faisaient feu comme des diables, et balayaient des rangs entiers comme le vent balaie l'écume d'un fleuve. Cependant (Dieu sait comment) le destin, qui, dans ses caprices, humilie cités, nations et empires, voulut qu'au milieu de toutes ces décharges sulfureuses, Johnson et quelques autres, qui n'avaient pas battu en retraite, parvinssent dans le talus intérieur du rempart.

XLV.

D'abord un ou deux d'entre eux, ensuite cinq, six et douze, escaladèrent rapidement ; car il y allait de la vie ou de la mort, vu que la flamme entretenue par des combustibles résineux pleuvait en haut comme en bas ; tellement que vous n'auriez pu dire lesquels risquaient davantage, de ceux qui étaient les premiers à montrer leurs faces martiales sur le parapet, ou de ceux qui avec non moins de bravoure préféraient attendre encore un peu.

XLVI.

Mais ceux qui montèrent se trouvèrent favorisés par un hasard ou une bétise. Dans son ignorance, le Cohorn grec ou turc avait fait ses palissades d'une façon que vous ne verriez pas sans surprise dans les forts des Pays-Bas ou de la France (quoique ces forts doivent le céder à notre Gibraltar). — C'était tout juste au milieu du parapet que ces palissades étaient disposées :

XLVII.

De sorte que de chaque côté un espace de neuf ou dix pas laissait un libre sentier ; grand avantage pour nos gens, pour ceux du moins qui, n'étant pas morts, purent former

* Retranchement dans un fossé sec. A. P.

une ligne de bataille et combattre de nouveau. Ce qui leur fut encore plus utile, c'est qu'ils purent renverser les palissades même, qui s'élevaient à peine un peu plus haut que des tiges de gazon⁷.

XLVIII.

Parmi les premiers, — je ne dirai pas le premier, car de telles priorités en semblable occasion feraient souvent éclater des querelles mortelles entre des amis aussi bien qu'entre des nations alliées. Ce serait un Anglais bien téméraire celui qui oserait mettre à l'épreuve la patience partielle de John Bull, en disant que Wellington fut battu à Waterloo, — quoique les Prussiens le prétendent aussi ;

XLIX.

— et que si Blucher, Bulow, Gneisenau, et Dieu sait combien d'autres en *au* et en *ou*, n'étaient pas survenus à temps pour jeter l'effroi dans les cœurs de ceux qui avaient combattu jusqu'alors comme des tigres affamés, le duc de Wellington eût cessé d'étaler ses ordres et de recevoir ses pensions, qui sont les plus lourdes dont notre histoire fasse mention*.

L.

Mais peu importe — *God save the king — and kings*, Dieu conserve le roi et les rois ! car s'il ne le fait, je doute que les hommes les conservent plus long-temps. — Je crois entendre un petit oiseau qui chante que les peuples finiront par être les plus forts. Une rosse même peut jeter à la longue les harnais qui la serrent jusqu'à la blesser, — et le peuple** quelque jour sera las d'imiter Job.

* Il est curieux de comparer cette opinion avec celle de Walter Scott, qui partage à gloire égale la victoire de Waterloo entre Wellington et Blucher. A. P.

** Le poète se sert du terme *mob*, qui signifie la populace plutôt que le peuple, mais en révolution la populace devient peuple. A. P.

LI.

D'abord le peuple grommelle et murmure, ensuite il jure; puis, comme David, il jette des cailloux contre le géant; enfin il a recours à ces armes que les hommes saisissent quand le désespoir les a rendus moins dociles. Alors vient le bouleversement de la guerre* : — il reviendra, j'en ai peur, et j'ajouterais volontiers tant pis, si je ne m'étais persuadé que la révolution seule peut préserver la terre des souillures de l'enfer**.

LII.

Mais, pour continuer, — je n'ai pas dit le premier, mais des premiers, notre petit ami Don Juan escalada les murs d'Ismaïl comme s'il eût été élevé au milieu de ces scènes — nouvelles pour lui, — comme je voudrais qu'elles le fussent pour la plupart des hommes. La soif de la gloire qui pénètre tant d'âmes s'empara de Juan, — tout généreux qu'il était, et tendre de cœur autant que délicat de physionomie.

LIII.

Il était donc sur les remparts, — lui qui depuis son enfance avait vécu en enfant sur le sein de la femme. Quoique l'homme parût en lui dans tout le reste, son véritable Élysée était là, et il aurait pu même résister à l'épreuve que J.-J. Rousseau indique aux belles dans le doute : — « Observez votre amant lorsqu'il quitte vos bras. »

Juan ne les quittait jamais tant qu'elles avaient des charmes,

* *The tug of war* : *tug* signifie tout mouvement violent. C'est un mot employé par les anciens poètes. ▲. P.

** Ce sont là de ces déclarations qui ont fait accuser lord Byron de jacobinisme; il s'est expliqué ailleurs honorablement à ce sujet. ▲. P.

LIV.

— à moins qu'il n'y fût forcé par le destin, les vents, les vagues, ou de proches parens, ce qui est à peu près la même chose. — Mais à présent il était sur les remparts, — où les liens les plus sacrés de l'humanité devaient céder au fer et à la flamme; — et lui, qui était tout âme; lui, jeté là par le destin ou par les circonstances qui domptent les esprits les plus altiers, entraîné par le moment et le lieu même, il se précipita comme un cheval de race dans une course, quand il sent l'éperon.

LV.

Sa fougue était excitée par la résistance, comme celle du coursier par la porte à cinq barreaux et par le double poteau avec balustrade où l'existence de la jeunesse anglaise dépend de son poids; — le plus léger étant le plus sûr de lui-même. — De loin, Juan abhorrait la cruauté, comme tous les hommes abhorrent le sang, jusqu'à ce qu'ils soient exaltés, hors d'eux-mêmes; — et même alors Juan sentait le sien prêt à se glacer en entendant un gémissement douloureux.

LVI.

Le général Lascy, serré de près, voyant arriver si à propos ce renfort de quelques centaines de vaillans jeunes gens qui semblaient tomber de la lune, remercia Juan qui était le plus près de lui, et lui fit part de son espérance d'avoir bientôt la ville en son pouvoir, le prenant pour un jeune Livonien, et non pour un vil vaurien (comme dit Pistol*).

Under which king, besonian? Speak or die.

* Sous quel prince sers-tu ? Parle, vaurien, ou meurs.

Épigramme choisie par sir Walter Scott pour son *Waverley*. Ce sont les paroles que Pistol, faisant le brave, adresse à Shallow dans le cinquième acte de *Henri VI*, seconde partie. Le mot *besonian* a fourni un texte fécond en com-

LVII.

Juan, à qui il parlait en allemand, savait autant d'allemand que de sanscrit, et en réponse il fit une inclination respectueuse au général qui le commandait; car voyant un homme avec des rubans noirs et bleus, des crachats, des médailles et une épée sanglante à la main, qui lui parlait d'un ton de politesse, il reconnut un officier de rang.

LVIII.

Les paroles sont courtes entre deux hommes qui ne parlent pas la même langue; et d'ailleurs pendant un combat et un assaut, quand tant de cris se mêlent au dialogue, quand tant de crimes sont commis avant qu'un mot parvienne à l'oreille, quand des sons d'horreur, semblables au tocsin des cloches, se confondent avec les soupirs, les hurlemens, les gémissemens, les sanglots et les prières, une conversation n'est guère possible.

LIX.

Ainsi donc tout ce que nous avons raconté dans deux longues stances octosyllabiques se passa dans une petite minute; mais dans cette petite minute il n'est point de crime qui ne fût commis à l'envi. Le canon lui-même, assourdi par le fracas, devint muet; car vous auriez presque entendu une linotte autant que le tonnerre, au milieu du bruit général et des voix déchirantes des mourans.

mentaires. Le sens en est éclairci par cet autre passage de Shakspeare, seconde partie de *Henri IV*, acte iv.

Great men oft die by vile besonian.

Un grand homme souvent meurt des mains d'un misérable.

Le mot *besonian* vient le *besogneux*, pauvre, etc. A. P.

LX.

On était entré dans la ville. Oh ! éternité ! —

« C'est Dieu qui fit les champs , et l'homme fit les villes * . »

Ainsi l'a dit Cowper, — et je commence à être de son opinion quand, dans la poudre des ruines, je vois Rome, Babylone, Tyr, Carthage, Ninive, cités connues, et tant d'autres qui ne le furent jamais ; rêvant sur le passé et le présent, je suis tenté de croire que les bois doivent être à la fin notre demeure.

LXI.

De tous les hommes, excepté Sylla l'homicide, qui passe pour avoir été si heureux dans sa vie et dans sa mort, de tous les grands noms qui appellent notre attention, le général Boon, habitant des bois ** du Kentucky, fut le plus heureux sous tous les climats ; car ne tuant jamais qu'un ours ou un chevreuil, il jouit des jours innocens et solitaires de sa verte vieillesse dans les déserts les plus profonds ***.

LXII.

Le crime n'approcha point de lui : — il n'est pas l'enfant de la solitude. La santé ne l'abandonna pas, car elle aime pour séjour les déserts peu frayés, où si les hommes ne la

* *God made the country, and man made the town.* A. P.

** *Back-woodsman*, homme des bois éloignés : mot plus américain qu'anglais. On appelle ainsi en Amérique les colons qui vivent les plus éloignés des villes et défrichent les déserts au profit de cette civilisation dont ils fuient cependant l'approche, comme les *Pioniers* des romans de M. Fenimore Cooper. A. P.

*** Le général Daniel Boon fut le fondateur du premier établissement du Kentucky : après y avoir vécu plus de trente ans, il s'en éloigna lorsqu'il le vit se peupler, et alla chercher à trois cents milles plus loin d'autres déserts, d'autres forêts, encore vierges des traces de l'homme. Il ne serait pas impossible que le général Boon eût fourni au romancier, de New-York l'idée de son personnage de Bas-de-Cuir, dont nous avons entendu vanter avec admiration l'originalité par sir Walter Scott. Voyez la *Prairie*, tome I. A. P.

cherchent pas, et préfèrent la mort à la vie, pardonnez-leur, — puisqu'ils se laissent séduire par l'habitude en faveur de ce que leurs propres cœurs abhorrent, — dans les cages des cités. — Mais ici je veux en venir à dire que Boon vécut en chassant jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année.

LXIII.

Et, ce qui est plus étrange, il laissa après lui un nom, pour lequel vainement les hommes se déciment; un nom fameux, et, qui plus est, fameux à bon titre; véritable exception sans laquelle la gloire n'est plus qu'un refrain de taverne. Boon vécut simple, calme, aux antipodes de la honte, inaccessible aux traits cruels de la haine et de l'envie; — ermite actif, enfant de la nature jusque dans sa vieillesse, véritable homme de Ross * devenu sauvage.

LXIV.

Il est vrai qu'on le vit fuir les hommes, même de sa nation, lorsqu'ils vinrent bâtir sous ses arbres chéris. — Il se transporta à quelques centaines de milles plus loin, pour y trouver une retraite entourée de moins de maisons, et plus paisible. — L'inconvénient de la civilisation, c'est que vous ne pouvez ni plaire, ni trouver personne qui vous plaise; mais partout où Boon rencontrait l'homme individuel, il se montrait aussi bon qu'un homme peut se montrer.

LXV.

Il n'était pas seul : autour de lui croissait une famille

* L'homme de Ross que Pope célèbre dans son épître morale sur les richesses ,

Rise, rise, honest Muse, sing the man of Ross ,

était John Kyle, résidant à Ross, comté d'Hereford, où il consacrait sa fortune à des actes de bienfaisance et d'utilité. Cette fortune n'était pas considérable, mais son industrieuse humanité semblait la doubler. John Kyle, ou l'homme de Ross, vivait en 1700. A. P.

d'enfans des bois et de la chasse , formant un jeune monde encore dans les douceurs de son premier repos , et non troublé par le glaive ou la douleur. Son front était serein ; et sur le front de la nature , comme sur celui de l'homme , vous n'auriez pu trouver une ride de souci ; — la forêt conservait ce peuple tel qu'elle l'avait reçu , libre et indépendant comme le torrent ou l'arbre non émondé.

LXVI.

Grands, robustes et agiles étaient tous les compagnons de Boon , bien plus que les pâles avortons de vos cités de nains , parceque leurs pensées n'avaient jamais été rétrécies par le souci ou la soif du lucre : la forêt était leur héritage ; aucun affaiblissement de l'intelligence ne leur disait qu'ils se faisaient vieux ; aucune mode ne les soumettait à la singerie de ses contorsions. Ils étaient simples plutôt que sauvages ; et leurs carabines , quoique excellentes , n'étaient pas employées pour des bagatelles.

LXVII.

Le mouvement remplissait leurs jours , le repos leurs nuits ; la gaieté était la compagne de leurs travaux. — Ni trop nombreux , ni trop faibles en nombre , ils n'avaient pas à redouter les semences perfides de la corruption. Les attraits de la luxure , les embarras de la richesse ne tourmentaient jamais ces libres habitans des bois ; elles étaient paisibles et nullement sombres , les solitudes de ce peuple sans regret.

LXVIII.

J'ai tracé ce tableau de nature pour varier. Je retourne à tes grands plaisirs , — Civilisation ; et je retrouve les douces conséquences d'une nombreuse société : la guerre , la peste , les ravages du despotisme , les exactions des rois , la soif des honneurs , les victimes égorgées à millions par des

soldats qui gagnent à ce prix leur ration , des scènes semblables à celles du boudoir de Catherine , et les récréations du siège d'Ismail.

LXIX.

On était dans la ville. — D'abord une première colonne s'était frayé une route sanglante , — puis une seconde. — La baïonnette et les épées se croisaient avec les cimenterres ; les mères et les enfans étaient entendus de loin , suppliant le ciel par leurs cris. — Les nuages de soufre étouffaient le souffle du matin et celui de l'homme , là où , pied à pied , les Turcs disputaient encore Ismail avec fureur.

LXX.

Koutousow , celui qui depuis (aidé de la neige et des glaces) repoussa Napoléon dans sa course hardie et sanglante ; Koutousow fut lui-même repoussé d'Ismail. — C'était un joyeux compagnon qui aimait à plaisanter en présence d'un ami ou d'un ennemi , même quand il y allait de la mort ou de la victoire ; mais il paraît que ses bons mots ne prirent pas cette fois-là :

LXXI.

— car s'étant jeté dans un fossé , suivi de près par plusieurs grenadiers dont le sang enrichit la fange considérablement , il parvint en grimpant jusqu'au parapet ; mais il n'alla pas plus loin dans son dessein. — Les Musulmans le rejetèrent lui et les siens au bas des remparts. — (Entre autres morts , le général Ribaupierre fut surtout regretté.)

LXXII.

Heureusement quelques troupes égarées survinrent , sans savoir où elles étaient. Apportées par le fleuve , elles avaient perdu la tête , errant comme dans un songe , jusqu'à ce qu'au retour du jour elles s'arrêtèrent dans ce lieu , qui leur

paraissait être une porte. Sans leur secours imprévu, le grand et joyeux Koutousow aurait pu rester lui-même dans le fossé avec les trois quarts de sa colonne qui y sont encore.

LXXIII.

Rôdant autour du rempart, après la prise du *cavalier*, et au moment même où les *enfants perdus* * de Koutousow recevaient en caméléons la couleur de la crainte, ces mêmes troupes ouvrirent la porte appelée Kilia aux groupes de héros désappointés, qui s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans la fange, glacée naguère, et fondue en un marais de sang humain.

LXXIV.

Les Kozaks, ou, si vous préférez, les Cossacques (je ne me pique pas d'être très exact sur l'orthographe, pourvu que je ne fasse pas de fautes grossières dans les faits, la statistique, la tactique, la politique et la géographie); les Cossacques ayant l'habitude de servir à cheval, et n'étant pas très forts dans la topographie des forteresses, mais combattant partout où leurs chefs l'ordonnaient, — furent tous taillés en pièces.

LXXV.

Leur colonne, malgré les foudres de l'artillerie turque, avait atteint le rempart, et pensait naturellement pouvoir piller la ville sans autre empêchement. — Mais, comme cela arrive aux plus braves, ils s'abusèrent. — Les Turcs d'abord prétendirent n'avoir reculé que pour les attirer entre deux bastions, d'où ils fondirent sur ces railleurs chrétiens,

LXXVI.

Étant alors pris en queue, — revers aussi fatal aux évê-

* *Forlorn of hopes*, voyez la note de la strophe LXII du chant VII. A P

ques * qu'aux soldats, — ces Cossacques furent tous, comme je l'ai dit, taillés en pièces au point du jour; et trouvèrent qu'ils avaient eu tort de compter sur une plus longue vie. — Mais ils périrent sans frissonner, sans reculer, laissant leurs cadavres amoncelés, sur lesquels le lieutenant-colonel Yesouskoï s'avança avec le brave bataillon de Plouski.

LXXVII.

Ce vaillant guerrier tua tous les Turcs qu'il rencontra; mais il fut tué à son tour par quelques Turcs qui ne pouvaient encore consentir à voir leur ville brûlée sans résistance. Les remparts étaient aux chrétiens; mais c'était encore une question de savoir laquelle des deux armées aurait gain de cause. C'était coup pour coup, et le terrain était disputé pouce à pouce; les uns ne voulaient pas fuir, les autres ne voulaient pas reculer.

LXXVIII.

Une autre colonne souffrit aussi beaucoup; et ici nous pouvons remarquer avec l'historien **, qu'il ne faut donner que peu de cartouches aux troupes qui doivent combattre avec la plus grande gloire; autrement, quand on doit décider l'affaire à la baïonnette et marcher sans s'arrêter, les soldats s'amuseront quelquefois, pour prolonger leur vie, à faire feu d'une certaine distance.

LXXIX.

En l'absence du général Meknop, qui, mal secondé, avait succombé quelque temps auparavant, les hommes de ce général opérèrent enfin leur jonction avec ceux qui osèrent

* Allusion à une scène scandaleuse qui fit du bruit à l'époque où ce chant fut composé. Voyez, dans le premier volume du *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, l'anecdote de l'évêque Jocelyn. Le poète y a déjà fait allusion dans la préface des chants VI, VII, et suivans. A. P.

** *Histoire de la nouvelle Russie.* A. P.

escalader une seconde fois le rempart, fécond en trépas ; et , quoique la résistance des Turcs fût sublime , ils prirent le bastion que le Séraskir * défendait avec énergie.

LXXX.

Juan et Johnson , et quelques volontaires des plus avancés, lui offrirent quartier, mot qui sonne mal aux oreilles des Séraskirs , ou du moins qui sonna mal à celles de ce vaillant Tartare. Il mourut digne des larmes de sa patrie, espèce de martyr militaire et sauvage. Un officier de la marine anglaise , qui voulait le faire prisonnier, fut aussi mis hors de combat.

LXXXI.

Pour toute réponse à sa proposition , une balle de pistolet le renversa raide mort ; là-dessus les autres , sans autre délai , commencèrent à faire usage de l'acier et du plomb , métaux les plus nécessaires en pareille circonstance. On n'épargna pas un cheveu de la tête des Musulmans. — Trois mille Turcs y périrent , et seize baïonnettes percèrent le Séraskir.

LXXXII.

La ville est prise , — mais prise pied à pied ; — la mort est rassasiée de sang. — Il n'est pas de rue où ne résiste jusqu'au dernier soupir quelque guerrier au désespoir, dont le cœur cessera bientôt de battre pour ceux qui inspirent son dévouement. Ici la guerre oublia ses propres arts destructeurs , mais la nature se montra plus barbare qu'elle. La chaleur du carnage , comme la vase brûlée du Nil, engendra des crimes sous des formes monstrueuses.

LXXXIII.

Un officier russe , s'avancant d'un pas martial sur un mor-

* Capitaine turc. A. P.

ceau de cadavres, sentit son talon saisi, comme si c'eût été par la gueule du serpent dont, grâce à Ève, les dents meurtrières sont ressenties encore par la race humaine. En vain l'officier secoua le pied ; en vain il jura, s'emporta et cria au secours, comme un loup hurle quand il est affamé. — Les dents ne lâchèrent pas prise, pas plus que ne l'eussent fait les serpens subtils d'autrefois.

LXXXIV.

Un Musulman mourant, qui avait senti sur lui le pied d'un ennemi, l'avait saisi, et avait mordu le tendon délicat que quelque muse antique, ou quelque bel esprit moderne a nommé d'après toi, ô Achille *. Les dents s'y imprimèrent profondément, et ne le quittèrent pas même avec la vie ; car (à moins qu'on n'ait menti) la tête tranchée resta encore fixée à la jambe vivante.

LXXXV.

Quoi qu'il en soit, il est à peu près sûr que l'officier russe fut estropié jusqu'à sa mort, car les dents du Turc serrèrent comme des brochettes **, et le laissèrent parmi les invalides et les opérés. Le chirurgien du régiment ne put guérir son malade, et fut peut-être plus à blâmer que cette tête de l'opiniâtre ennemi, qui, même séparée du tronc, laissa à peine aller la jambe.

LXXXVI.

Mais un fait est un fait, et c'est le devoir d'un vrai poète d'échapper à la fiction chaque fois qu'il le peut ; car il y a peu d'art à affranchir la poésie, comme la prose, des restrictions de la vérité, à moins que ce ne soit pour obéir aux lois de la diction poétique, et à cet horrible appétit de men-

* Le tendon d'Achille. A. P.

** *Skewer*, broche de fer pour maintenir la viande, dans l'art culinaire. A. P.

songes dont Satan se sert comme de mouches pour pêcher les âmes à la ligne.

LXXXVII.

La ville est prise, mais non rendue ! — Non ! il n'est pas un Musulman qui ait mis bas les armes. Le sang peut couler comme les flots du Danube, au pied des murs de la ville ; mais aucun des vaincus n'a laissé connaître, par la moindre parole, la crainte de la mort ou du vainqueur. En vain le cri de *victoire* ! est poussé par le Moscovite : — son gémissement répond encore comme un écho lugubre aux gémissemens du dernier ennemi.

LXXXVIII.

La baïonnette perce, et le sabre tranche ; les mourans sont dispersés çà et là, comme au déclin de l'année les feuilles rougies, quand la forêt dépouillée fléchit et gémît sous les coups des ouragans. C'est ainsi que cette ville peuplée est frappée, privée de tout ce qui en faisait l'ornement, et livrée à la solitude ; mais elle tombe avec de vastes et d'imposans débris, telle que les chênes renversés sous le poids de mille hivers.

LXXXIX.

C'est un thème imposant ; — mais ce n'est pas mon rôle d'être jamais terrible, car le lot de la vie, bigarré comme il est, de bien, de mal, et de pire encore, matière féconde d'une triste gaieté, deviendrait soporifique si on le montrait toujours du même côté. — Bon gré, mal gré, n'en déplaise à mes amis et à mes ennemis, je dessine le monde tel qu'il est.

XC.

Une bonne action au milieu des crimes est tout-à-fait rafraîchissante *, selon la phrase affectée de ce siècle phar

* *Refreshing.* A. P.

risien et douxereux, partisan des moyens à l'eau sucrée * : une bonne action peut donc rafraîchir un peu ces vers, après le feu et l'éclat de la conquête et de ses conséquences, qui enrichissent de si précieux détails la poésie épique.

XCI.

Sur un bastion enlevé aux Turcs, et couvert d'un millier de morts, un groupe de femmes à peine égorgées, qui avaient cru vainement trouver là un refuge, attristait le cœur et faisait frissonner. — Vermeille comme le mois de mai, une jeune fille de dix ans cherchait à cacher son sein palpitant entre ces cadavres étendus dans une couche sanglante.

XCII.

Deux vilains Cossacques, l'œil en feu et les armes à la main, poursuivaient la jeune fille. Comparé à eux, l'animal le plus féroce, qui erre dans les déserts de la Sibérie, est sensible, et aussi poli qu'un... diamant; l'ours est civilisé, le loup plein de douceur, auprès de ces deux sauvages. Et à qui nous en prendrons-nous? à leur nature? ou aux — souverains, qui emploient tous les arts pour instruire leurs sujets dans l'art de détruire?

XCIII.

Leurs sabres brillaient sur cette petite tête, dont les blonds cheveux se hérissaient d'effroi; son visage était comme plongé au milieu des cadavres. Quand Juan entrevit ce triste spectacle, je ne dirai pas précisément ce qu'il *dit*, parce que cela pourrait déplaire à des oreilles polies; mais ce qu'il *fit*, ce fut de tomber sur le dos des Cossacques, moyen le meilleur pour raisonner avec de pareils gens.

* Nous donnons ici l'équivalent de la phrase anglaise, *milk-and-water ways* : moyens doux comme le mélange de lait et d'eau. Nous disons en français, par une figure du même genre, des *paroles emmiellées* ou à l'eau de rose, etc. A. P.

XCIV.

Il balafra la cuisse de l'un, fendit l'épaule de l'autre, et les força d'aller voir, en hurlant, si quelque chirurgien serait capable de guérir les blessures qu'ils avaient si bien méritées. Leurs cris étaient ceux de la douleur et de la rage déçue, pendant que, devenu plus calme, Juan relevait sa jeune captive du monceau de corps morts qui eût été sa tombe un moment plus tard.

XCV.

Elle était presque comme eux, glacée du froid de la mort. Une trace de sang sur son visage annonçait de combien peu il s'en était fallu qu'elle ne partageât la destinée de sa famille; car le même coup qui avait égorgé sa mère avait effleuré son front, en y laissant sa trace de pourpre, comme le dernier lien qui l'unissait à tout ce qui lui fut cher; mais, sans autre blessure d'ailleurs, elle ouvrit ses grands yeux, et regarda Juan d'un air de surprise effarée.

XCVI.

Ils se regardaient attentivement l'un l'autre : dans les yeux de Juan on lisait à la fois la peine, le plaisir, l'espoir et la crainte; sa joie de sauver la jeune fille était balancée par la peur de quelque événement fâcheux pour elle. Dans les yeux de sa protégée, l'expression d'une terreur enfantine et d'une angoisse pénible n'altérait pas cependant la pureté, la candeur et la beauté de son visage, semblable à un vase d'albâtre à travers lequel brille une clarté. —

XCVII.

Au même instant survint John Johnson; je ne l'appellerai pas Jack* (ce nom serait vulgaire, froid et trivial dans une grande circonstance comme l'assaut d'une ville); John

* Jack répond à notre diminutif familial de Jeannot. A. P.

Johnson survint avec plus de cent autres soldats, en s'écriant :

« — Juan, Juan, en avant, mon garçon, de la vigueur et je parie la valeur de Moscow contre un *dollar* que nous allons gagner le collier de Saint-Georges⁸.

XCVIII.

» Le Séraskir est assommé ; mais le bastion de pierre résiste, et le vieux pacha s'y tient encore, assis au milieu de quelques centaines de cadavres, fumant paisiblement sa pipe au bruit de son artillerie et de la nôtre. Nos morts, dit-on, sont entassés autour de la batterie ; mais elle tire encore et répand au loin ses boulets.

XCIX.

» Venez donc avec moi ! »

Juan répondit :

« — Regardez cette enfant, — je l'ai sauvée, — je ne dois pas laisser sa vie exposée à de nouveaux hasards ; mais montrez-moi quelque lieu de sûreté où elle puisse calmer sa terreur, et je vous suis. »

Johnson jeta les yeux autour de lui, — leva les épaules, — porta la main à sa manche, et puis à sa cravate ; — enfin il répondit :

« — Vous avez raison. — Pauvre enfant ! — Que faire ? — Je suis bien embarrassé.

C.

» — Quelque chose qu'il y ait à faire, dit Juan, je ne la quitterai pas que sa vie ne me semble plus assurée que la nôtre.

» — Ma foi, reprit Johnson, je n'assurerai ni la nôtre ni la sienne ; mais vous, du moins, vous pouvez trouver une mort glorieuse.

» — Je supporterai tout avec courage, — ajouta encore

Juan , mais je n'abandonnerai pas cette jeune fille , qui est sans père ni mère , et à qui j'en veux servir. »

CI.

Johnson dit alors à Juan :

« — Juan , nous n'avons pas de temps à perdre. — Cette jeune fille est gentille , — très gentille ; — je ne vis jamais de pareils yeux ; — mais voyons : il faut choisir entre votre réputation et votre sensibilité , — entre votre gloire et votre pitié. — Écoutez — comme le tumulte augmente ! — Nulle excuse ne sera admise quand une ville est au pillage ; — je serais fâché de marcher sans vous ; mais , de par Dieu , nous arriverons trop tard au bastion pour les premiers coups. »

CII.

Juan fut inébranlable , jusqu'à ce que Johnson , qui l'aimait réellement à sa manière , eût choisi avec intelligence parmi ses soldats , ceux qu'il jugeait être les moins avides de pillage ; et leur confiant la garde de la petite fille , il jura que s'il lui arrivait quelque mal , ils seraient tous fusillés le lendemain ; tandis que s'ils la lui ramenaient saine et sauve , ils auraient au moins cinquante roubles chacun , --

CIII.

sans perdre leur droit à leur part du butin que feraient leurs camarades. — Alors Juan consentit à marcher à travers le tonnerre qui éclaircissait les rangs à chaque pas. Les autres ne se précipitaient pas avec moins d'ardeur ; chose peu surprenante , échauffés comme ils l'étaient par l'espoir du pillage , espoir qui anime les hommes partout et chaque jour. — Il n'est pas de héros qui se contente de sa demi-paire.

CIV.

Telle est la victoire et tels sont les hommes ! — les neuf dixièmes du moins de ceux à qui nous donnons ce titre.

Dieu doit avoir un autre nom pour la moitié des êtres que nous appelons des êtres humains, — ou ses voies sont étranges. Mais revenons à notre sujet. Un brave Khan de Tartarie, ou *sultan* (comme le dit, en parlant de ce chef, l'auteur dont la prose sert de guide à ma muse docile), — un brave Khan ne pouvait consentir à se rendre.

CV.

Entouré de cinq fils valeureux (la polygamie a cet avantage qu'elle produit des guerriers par vingtaines dans les pays où personne n'est poursuivi pour le prétendu crime de bigamie), entouré de cinq fils, il ne voulait point croire à la prise de la ville tant que le courage avait une arme à la main. — Est-ce un fils de Priam, de Pélée ou de Jupiter que je célèbre ? non ; — mais un vieillard bon, simple et flegmatique, combattant à l'avant-garde avec ses cinq fils.

CVI.

Il s'agissait de le *prendre*. Les vrais braves, quand ils voient les braves opprimés par un nombre inégal, sont touchés du désir de les sauver et de les protéger ; ils sont moitié bêtes féroces et moitié demi-dieux ; — tantôt furieux comme la vague, tantôt sensibles à la pitié : — comme on voit quelquefois l'arbre nouveau se courber, docile au gré du vent, un cœur sauvage se laisse fléchir par la compassion.

CVII.

Mais le Khan *ne* voulait *pas* être *pris* ; et il répondait à chaque proposition qui lui était faite de se rendre, en *fau-
chant* les chrétiens autour de lui, aussi obstiné que Charles XII à Bender. Ses cinq braves fils ne défiaient pas moins l'ennemi ; aussi la sensibilité russe finit par s'émousser : car c'est une vertu qui, comme la patience terrestre, est très sujette à se lasser des moindres provocations.

CVIII.

En dépit de Johnson et de Juan, qui prodiguaient toute leur phraséologie turque afin de le supplier, pour l'amour du ciel, de montrer tout juste un peu moins d'ardeur pour servir d'excuse à leurs bonnes intentions envers un ennemi si désespéré, — il tranchait comme les docteurs en théologie quand ils disputent avec des sceptiques; et il frappait ses amis, en jurant, comme les petits enfans battent leurs nourrices.

CIX.

Bien plus, il blessa, quoique légèrement, et Don Juan et Johnson, qui alors, le premier avec un soupir, le second avec un juron, fondirent ensemble sur sa farouche Sultannerie; avec eux se précipitèrent tous les braves qui les suivaient, furieux contre un infidèle aussi tenace. Les coups tombèrent sur lui et ses fils comme une grêle; mais ils y résistèrent comme une plaine de sable qui absorbe toute l'eau du ciel.

CX.

Enfin ils périrent. — Le second fils du Khan fut renversé par une balle; son troisième fut sabré, et le quatrième, le plus chéri des cinq, périt par les baïonnettes. Le cinquième, qui, élevé par une mère chrétienne, avait été négligé, maltraité de toutes les manières, parcequ'il était contrefait, mourut cependant avec courage, pour sauver un père qui rougissait de l'avoir engendré.

CXI.

L'aîné était un vrai Tartare indomptable, méprisant les Nazaréens autant qu'aucun martyr élu par Mahomet. Il ne voyait que les houris aux yeux noirs et aux voiles verts, qui préparent au paradis la couche de ceux qui refusent de recevoir quartier sur terre; quand une fois elles se sont fait

voir, comme toutes les autres jolies créatures, ces houris font tout juste de nous ce qui leur plaît, grâces à leur piquante physionomie.

CXII.

Que leur plut-il de faire du jeune Khan, dans le ciel? c'est ce que j'ignore, et ce que je ne prétends pas deviner; mais sans doute elles préférèrent un joli garçon à de vieux héros farouches. Elles n'ont pas tort; voilà pourquoi si nous visitons l'horrible solitude d'un champ de bataille, pour un cadavre de vétéran endurci et vieilli dans les combats, nous trouvons dix mille corps de jolis fats égorgés.

CXIII.

Les houris prennent plaisir encore naturellement à effacer de la liste des vivans les nouveaux mariés avant que les joyeuses heures de l'hymen soient toutes écoulées, et que la triste seconde lune ramène les nuages, ou que le repentir et l'ennui aient eu le temps de faire regretter parfois l'état de célibataire. Par là (peut-être), votre houri jouit des premiers fruits de ces fleurs éphémères.

CXIV.

C'est ainsi que le jeune Khan, ayant les houris devant les yeux, ne songeait pas aux charmes de ses quatre jeunes épouses de ce monde et se précipita bravement vers sa première nuit céleste. Bref, quoi qu'en dise *notre* croyance meilleure, ces vierges aux yeux noirs font battre les musulmans comme s'il n'y avait qu'un seul ciel, tandis que si tout ce qu'on nous dit du ciel et de l'enfer est vrai, il doit au moins y en avoir six ou sept.

CXV.

La vision était si brillante à ses yeux, que lorsque la lance lui perça le cœur il s'écria « Allah, » et il vit le paradis en-

trouvert, le voile mystérieux écarté et la radieuse éternité qui se montrait tout entière à son âme, — semblable à une aurore sans fin ; il reconnut les prophètes, les houris, les anges, les saints, dans un jour voluptueux, — et il mourut.

CXVI.

Il mourut avec l'expression d'un céleste ravissement sur son visage. Le bon vieux Khan avait depuis long-temps cessé de voir des houris, et n'avait plus guère des yeux que pour sa brillante postérité, qui croissait autour de lui comme de jeunes cèdres. Quand il vit son dernier héros honorer de sa chute la terre, sur laquelle il tomba comme un arbre frappé de la hache, il s'arrêta un moment et jeta un regard sur ce fils égorgé, le premier et le dernier de ses enfans.

CXVII.

Les soldats qui le virent baisser son cimenterre s'arrêtèrent aussi comme prêts encore une fois à lui faire quartier, pour peu qu'il consentît à l'accepter. Il ne fit nulle attention à cette suspension du combat ni à leurs signes; son cœur était déchiré; — il fut ébranlé comme un roseau — cet homme inébranlable jusqu'alors, lorsque ses regards se fixèrent sur ses enfans sans vie, et qu'il sentit avec amertume, — décidé lui-même à périr, — qu'il était seul.

CXVIII.

Mais ce fut une douleur passagère. — D'un élan impétueux il se précipita sur l'acier des Russes, aussi intrépidement que le papillon vole vers la clarté qui dévore sa vie; il se frappa en quelque sorte lui-même avec les baïonnettes qui avaient immolé ses fils; il tourna sur leurs corps inanimés son regard attristé... — et son âme s'échappa par une large blessure.

CXIX.

Étrange circonstance ! — les farouches soldats, qui dans leur furie n'épargnaient ni âge, ni sexe, furent touchés un moment de l'héroïsme de ce vieillard, lorsqu'ils le virent étendu à leurs pieds, près de ses enfans. Aucune larme ne coula de leurs yeux enflammés par le carnage ; mais ils honorèrent un ennemi aussi audacieux dans son mépris du trépas.

CXX.

Le bastion continuait son feu ; le Pacha y maintenait son poste avec calme. Plus de vingt fois il fit reculer les Russes et déjoua les efforts de toute leur armée. Enfin il condescendit à s'informer si le reste de la ville était en leur pouvoir. — Quand il apprit qu'ils en étaient les maîtres, il envoya un Bey à Ribas pour répondre à ses sommations en l'invitant à se retirer.

CXXI.

En attendant il s'assit, les jambes croisées, avec un grand sang-froid au milieu des ruines embrasées, fumant sa pipe sur un petit tapis. — Troie ne vit rien de plus affreux que la scène qu'il avait sous les yeux ; — néanmoins ce stoïque guerrier conserva sans altération son austère philosophie. — Passant doucement une main sur sa barbe, il répandait autour de lui les vapeurs suaves de sa pipe, comme s'il avait eu trois vies aussi bien que trois queues.

CXXII.

La ville était prise. — Peu importait maintenant qu'il résistât dans son bastion ; son opiniâtre valeur ne put le sauver... Ismaïl n'est plus ! Le croissant pâlit et s'affaisse, — et la croix couleur de pourpre brille sur le champ de victoire ; mais le sang qui la teint n'est pas un signe de rédemption. — La lueur des rues embrasées se réfléchit dans une mer de sang, comme la lune se réfléchirait dans l'onde.

CXXIII.

Tous les excès qui révoltent l'âme, tous les maux dont l'homme est l'inventeur, tout ce que nous lisons, entendons ou rêvons de ses détresses, tout ce que ferait le diable s'il devenait fou enragé, tout ce que la plume ne pourrait exprimer, tout ce qui sert à peupler l'enfer, ou des lieux plus tristes que l'enfer, tous les abus de la force enfin... voilà à quoi fut condamné Ismaïl; voilà tout ce qu'on retrouvera dans toutes les villes prises d'assaut.

CXXIV.

Si çà et là quelque trait rare de pitié put être cité, si quelque noble cœur, violant les cruels décrets de la guerre, sauva peut-être un enfant, ou bien deux vieillards malheureux et infirmes, — qu'est-ce cela dans une ville détruite, où dix mille liens d'amour et de devoir sont brisés? *Cockneys* * de Londres, *muscadins* ** de Paris, — considérez quel pieux passe-temps est la guerre!

CXXV.

Réfléchissez que le plaisir de lire une gazette est acheté par mille angoisses et mille crimes; ou, si cela ne vous émeut pas, n'oubliez pas que l'avenir vous prépare peut-être un pareil sort. Cependant les taxes, Castlereagh et la dette publique sont des avertissemens aussi bons que des sermons ou des vers. Lisez dans vos propres cœurs, et consultez l'histoire actuelle de l'Irlande, et puis dites-nous si la gloire de Wellington y console de la famine.

CXXVI.

Il est encore pour un peuple patriote, qui aime tant sa

* Badauds. A. P.

** Ce terme n'est presque plus parisien : Walter Scott l'a employé tout récemment dans sa *Vie de Napoléon*, pour synonyme de *fat*, petit-maitre. A. P.

patrie et son roi , un sujet sublime d'enthousiasme ; — portez-le, Muses, sur vos plus brillantes ailes. Quoique cette formidable sauterelle, le Ravage, dépouille vos champs de leur verdure, et s'attache à vos moissons, la maigre famine n'approchera jamais du trône : — l'Irlande peut mourir de faim ; le grand Georges pèse deux cents livres.

CXXVII.

Mais terminons ce sujet. — Ismaïl cessa d'être debout. — Malheureuse ville, tes tours en flammes brillèrent sur les eaux du Danube, qu'elles grossirent de flots de sang. L'horrible cri de la guerre et les soupirs du soldat expirant affligeaient encore l'oreille ; mais les tonnerres allaient s'affaiblissant. De quarante mille hommes qui avaient défendu les remparts, à peu près mille vivaient encore ; — le reste était réduit au silence de la mort.

CXXVIII.

Il est juste toutefois d'accorder une louange méritée en cette occasion à l'armée moscovite. La vertu dont je veux parler est fort à la mode aujourd'hui, et par conséquent digne d'éloges. — Le sujet est délicat ; — mon expression le sera de même. — Peut-être les rigueurs de la saison, les campemens en plein air, le manque de repos et de vivres, avaient rendu les Russes chastes ; — ils violèrent très peu.

CXXIX.

Ils tuèrent et pillèrent beaucoup ; il se fit bien peut-être quelques viols d'un autre genre, — moins cependant que lorsque les Français *, cette nation libertine, prend des villes d'assaut ; mais, excepté de l'attribuer au froid et à la pitié, je ne sais comment il se fit que toutes les dames, moins un

* Notre susceptibilité nationale aurait tort d'être irritée ici : c'est sans doute une épigramme indirecte contre l'Angleterre elle-même. Voyez la note sur l'*hétérodoxie*, dans la préface des chants VI, VII et suivans. A. P.

ou deux cents , sortirent d'Ismaïl aussi vierges qu'avant le siège.

CXXX.

Quelques méprises étranges eurent lieu aussi dans l'obscurité , ce qui prouve un manque de lanternes , ou un manque de goût. Dans le fait la fumée était si épaisse , qu'il était difficile de distinguer les amis des ennemis. D'ailleurs de telles choses arrivent par trop de précipitation , alors même qu'une faible clarté sauve les vénérables dames chastes ; mais six vieilles filles , de soixante et dix ans chacune , furent déflorées par divers grenadiers.

CXXXI.

Mais en somme la continence des vainqueurs fut grande ; si bien qu'il y eut quelque désappointement pour les dames qui avaient jusque là préféré l'état incommode du *bonheur isolé*. Ce n'eût pas été leur faute , mais celle du destin , si elles avaient eu cette croix à supporter. Il est peu de ces prudes sur le retour qui n'aiment à faire une espèce de mariage sabin comme les premiers Romains , sans la dépense de la couche nuptiale.

CXXXII.

On ouït aussi les voix de quelques vertes commères d'un âge moyen : ces oiseaux encagés étaient des veuves ayant la quarantaine. On les entendit s'étonner au milieu du tumulte , et s'écrier : « Pourquoi le viol ne commence-t-il pas ? » Mais tant que la soif du sang et du pillage durait , il n'y avait guère de loisir pour les crimes superflus. — Cependant échappèrent-elles , ou n'échappèrent-elles pas ? — C'est un mystère qui reste enseveli dans les ténèbres. — Je ne puis qu'espérer pour l'affirmative de la première question.

CXXXIII.

Suwarow était vainqueur , — digne de rivaliser dans son

métier avec Timour ou Zinghis. Les mosquées et les maisons étaient dévorées sous ses yeux par l'incendie comme un chaume ; les canons tonnaient encore , lorsque sa main ensanglantée traça la première dépêche , dont voici exactement la teneur : « Gloire à Dieu , gloire à l'Impératrice , » — Éternité ! quelle alliance de noms ! — « Ismail est à nous ⁹. »

CXXXIV.

Depuis MENÈ , MENÈ , TEKEL et UPHARSIM , ce sont , je crois , les mots les plus terribles qu'ait tracés la main ou la plume d'un conquérant. Dieu me bénisse , je ne suis guère théologal : ce que Daniel interpréta était l'écriture du Seigneur , sévère et sublime. Le prophète n'écrivit point de palinodie sur le sort des nations ; — mais ce Russe spirituel rima comme Néron sur une ville en cendres.

CXXXV.

Il écrivit cette mélodie polaire et la nota avec les accompagnemens des cris et des sanglots ; — peu de gens la chanteront , j'espère , mais peu l'oublieront ; — car j'apprendrai , s'il est possible , aux pierres à se lever contre les tyrans du globe. Qu'il ne soit pas dit que nous resterons à jamais les ressorts dociles des trônes ; — mais vous , enfans de nos enfans , rappelez-vous ce qu'étaient les choses avant que le monde fût libre.

CXXXVI.

Ce bonheur n'est pas pour nous , mais pour vous ; et , comme dans l'allégresse de votre *millénaire* * vous aurez peine à croire que ce qui a existé soit vrai , j'ai pensé à vous en faire le récit ; mais puisse la mémoire même en périr parmi vous ! — Cependant , si vous vous en souvenez , méprisez les hommes d'aujourd'hui plus que les sauvages de

* Les allusions au bonheur millénaire , appelé l'âge d'or mystique , sont fréquentes en Angleterre , où la secte des millénaires occupe maintes fois les journaux de ses rêveries. A. P.

jadis, qui *peignaient* leurs membres nus, mais non avec du sang.

CXXXVII.

Quand les historiens vous parleront des trônes et de ceux qui y étaient assis, que ce soit pour vous ce que sont pour nous les ossemens du Mammouth; étonnez-vous que de telles choses aient pu exister dans le vieux monde, ou comparez-les aux hiéroglyphes des pierres d'Égypte, singulières énigmes proposées à l'avenir, — qui font naître tant de conjectures sur le but réel d'une pyramide.

CXXXVIII.

Lecteur, j'ai tenu parole, — au moins quant aux promesses de mon premier chant. — Vous avez eu des tableaux d'amour, de tempêtes, de voyages, de guerre; — tableaux exacts, vous en conviendrez, et surtout épiques, si la vérité peut l'être; car j'ai moins menti que mes devanciers. Je chante négligemment, mais Phébus de temps en temps me prête une corde de sa lyre,

CXXXIX.

avec laquelle je puis encore pincer de la harpe, critiquer, ou jouer du violon*.

*

With which I still can harp, and carp and fiddle.

On nous pardonnera une note détaillée sur ce vers peu important, quelques admirateurs du *Don Juan* ayant voulu en exalter l'élégance au lieu d'excuser simplement ce que ce poème a parfois de trivial. Ces admirations maladroites compromettent la gloire d'un poète, et l'on peut les comparer à la prévenance de l'ours, qui écrase la tête de son ami avec une lourde pierre pour tuer une mouche. L'idée noble de Byron s'arrête aux mots *with which I still can harp*, « avec laquelle je puis pincer de la harpe; » quand il ajoute *and carp* (ce qui est déjà une espèce de contraction de *can harp*) il change de ton : *to carp* signifie « critiquer en riant, » et il termine par *and fiddle*, toujours dans le style bourgeois : le substantif *fiddle*, violon, sans être anti-poétique, est déjà un mot moins noble en anglais que *harp*, etc. : mais le verbe *to fiddle*, qui a ici un double sens, exprime l'action de plaisanter avec des gestes ridicules. C'est alors

Je pourrais vous dire ce qui est arrivé ou ce qui arrivera peut-être encore au héros de cette grande énigme poétique; mais cette fois il me plaît de m'arrêter au beau milieu, fatigué de battre en ruines les remparts d'Ismail, et pendant que Don Juan est parti avec une dépêche attendue par tous les habitants de Saint-Pétersbourg.

CXL.

Cet honneur spécial lui fut confié pour prix de son courage, — et pour prix aussi de son humanité, vertu que les hommes aiment quand ils ont le loisir d'interrompre leur férocité inspirée par la vanité. Sa petite captive lui valut des éloges pour l'avoir sauvée au milieu des fureurs du carnage. Et je crois que cette action lui fit plus de plaisir que l'ordre de Saint-Wladimir.

CXLI.

L'orpheline musulmane partit avec son protecteur; car elle était sans asile, sans parens et sans secours; tous ses amis, comme la triste famille d'Hector, avaient péri dans les combats ou sur les remparts. Le lieu même de sa naissance n'était plus, — on ne devait plus y entendre la voix du Muezzin qui invite à la prière. — Juan versa des larmes, fit le vœu de la protéger, et fut fidèle à ce vœu.

généralement le synonyme du verbe *to trifle*. Dans ce passage, comme dans quelques autres, il est vrai de dire que Byron interrompt tout-à-coup une phrase noble par un terme vulgaire : Butler, Pope et Swift ont fait usage du mot *fiddle* dans le sens indiqué ici. Dans la poésie noble *fiddle* a aussi *violin* pour synonyme.

A. P.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

¹ *Allah hu* est le vrai cri de guerre des Musulmans, et ils appuient beaucoup sur la dernière syllabe, ce qui produit un effet particulier et terrible.

*But thy most dreaded instrument
Is man arrayed for mutual slaughter;
Yea, carnage is thy daughter.*
(WORDSWORTH'S *thanksgiving ode*.)

« Mais ton plus terrible instrument ,
C'est l'homme armé pour détruire ses frères ;
Oui , le carnage est ton enfant . »

C'est-à-dire de la divinité ; jamais peut-être chevalier de la Jarrettière ne trouva de généalogie aussi jolie que celle-ci. Qu'aurait-on dit si elle était de l'invention de certains libéraux * ?

³ Pour ce fait , voyez les gazettes de Waterloo. Je me souviens de l'avoir fait remarquer dans ce temps à un ami : « Voyez ce que c'est que la gloire , lui dis-je ; » un homme est tué , il s'appelle Grose , on l'imprime Grove . » J'avais été au collège ** avec ce Grose , qui était un homme très aimable et très instruit. Sa société était recherchée à cause de ses saillies , de sa gaieté et de ses *chansons à boire*.

⁴ Voyez le major Vallencey et sir Lawrence Parsons.

⁵ Le proverbe portugais dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

⁶ La poudre à canon est supposée avoir été inventée par le moine Bacon.

⁷ Deux pieds seulement au-dessus du niveau de la terre.

⁸ Ordre militaire de Russie.

« Slave bogu ! slava voim !

» Krepost vzala , y ïa tam . »

Espèce de distique ; car Suwarow était poète.

* Lord Byron affecte ici d'ignorer jusqu'où remonte l'origine poétique de la guerre. A. P.

** A l'université de Cambridge. A. P.

CHANT NEUVIÈME.

CHANT NEUVIÈME.

I.

O Wellington (ou — Vilainton — car la Renommée prononce ces héroïques syllabes de ces deux manières; la France ne put même conquérir * votre grand nom, et le réduisit à ce calembourg fâcheux. — Victorieuse ou vaincue, il faut que la France rie)! vous avez obtenu de bonnes pensions et beaucoup de louanges; si quelqu'un osait parler contre une gloire comme la vôtre, l'humanité se lèverait, et crierait d'une voix de tonnerre : Nay! (Non) ¹.

II.

Je ne crois pas que vous en ayez tout-à-fait bien agi avec Kinaird dans l'affaire de Marinet **. — A vrai dire, ce fut un trait odieux de votre part, qui, comme quelques autres, ne

* Dans sa langue. A. P.

** L'affaire Marinet fit du bruit en 1817 et 1818; mais plus cette époque s'éloigne de nous, plus une note devient nécessaire. L. Joseph Marinet, avocat à Lyon, et puis à Dijon, avait servi avec zèle le gouvernement impérial des cent jours, en qualité d'auditeur au conseil-d'état. Poursuivi comme conspirateur par le gouvernement royal, et condamné à mort par contumace, il s'était fixé à Bruxelles, et y vivait sous le nom de Nicol. Lorsqu'une explosion eut brisé à Paris la glace de la voiture de lord Wellington, Sa Grâce, qui ne rêvait qu'assassinats, reçut une lettre de lord Kinaird, lui demandant un sauf-conduit pour M. Marinet, lequel avait prétendu pouvoir dévoiler un complot contre les jours du général de Waterloo. Le sauf-conduit fut accordé, ce qui n'empêcha pas Marinet d'être arrêté et retenu en prison pendant quinze mois, malgré les réclamations et les pétitions de lord Kinaird, dont la parole avait été engagée. Habilement défendu par l'avocat-général, Marinet fut enfin libre de retourner en pays étranger. Ses révélations, dont le motif est resté inconnu, roulèrent sur des faits vagues : tous les accusés furent mis hors de cour; il ne resta de cette affaire que la seconde preuve donnée par Wellington, qu'il fallait peu compter sur la parole du grand homme. A. P.

serait pas bon à mentionner sur votre tombe, dans l'antique abbaye de Westminster. Quant au reste, ce n'est pas la peine d'en tant parler; de tels contes étaient bons à faire à l'heure du thé chez quelque seigneur ministériel. Mais, quoique vos années, comme homme, s'approchent de zéro, dans le fait Votre Grâce n'est encore qu'un jeune héros*.

III.

La Grande-Bretagne vous doit (et vous paie) beaucoup; cependant il n'est pas douteux que l'Europe vous doit davantage : vous avez réparé la béquille de la légitimité, — soutien qui n'est plus aussi sûr que jadis. L'Espagne, la France et la Hollande ont vu et senti combien vous êtes fort pour *restaurer*. Waterloo a rendu le monde votre débiteur (je voudrais que vos poètes chantassent un peu mieux cette bataille**).

IV.

Vous êtes — « le meilleur des coupe-gorges***; » — ne tressaillez pas, la phrase est de Shakspeare, et je ne l'applique pas mal; — la guerre est un art de casse-tête et d'égorgeur, à moins que la justice n'en sanctifie la cause. Si vous avez jamais joué un rôle généreux, le monde le décidera et non les maîtres du monde, et je serai ravi de savoir qui a gagné par Waterloo, à part vous et les vôtres.

V.

Je ne suis pas flatteur, — vous avez été rassasié de flatte-rie : on dit que vous l'aimez, — ce n'est pas merveille : celui dont toute la vie a été une suite d'assauts et de canon-

* Wellington naquit en 1769. A. P.

** Sir Walter Scott et Southey. *La bataille de Waterloo* du premier est au-dessous du sujet; le poème de Southey (*le Pèlerinage de Waterloo*) n'est pas meilleur. A. P.

*** *The best of cut-throats.* A. P.

nades, lassé à la fin du tonnerre, doit accueillir la louange plus volontiers que la satire; il aimera à se faire louer pour chacune de ses heureuses bévues, et à se faire appeler « le sauveur des nations » non encore sauvées, et le « libérateur de l'Europe » — encore esclave.

VI.

J'ai fini; maintenant allez dîner avec la vaisselle, présent du prince de Brésil *, et envoyez à la sentinelle en faction à votre porte quelques rogatons de vos mets délicats². Ce soldat a fait la guerre, et n'a pas toujours aussi bien dîné. Le peuple aussi, dit-on, souffre un peu de la faim. — Il est hors de doute que vous méritez votre ration; mais, je vous en prie, rendez-en un peu à la nation.

VII.

Je ne prétends pas critiquer; — un homme aussi grand que vous, milord-duc, est au-dessus de toute critique. L'histoire du Romain Cincinnatus n'a que peu de rapport avec l'histoire moderne; quoique en bon Irlandais vous aimiez les pommes de terre **, vous n'avez pas besoin de les planter de vos propres mains; cinq cent mille guinées pour votre ferme sabine, c'est assez cher! — J'espère ne pas vous offenser.

VIII.

Les grands hommes ont toujours dédaigné de grandes récompenses. Épaminondas sauva sa Thèbes, et mourut sans laisser même de quoi payer ses obsèques; George Washington eut des remerciemens et rien de plus, excepté la gloire pure et si rare d'affranchir son pays. Pitt eut aussi

* Après une victoire en Espagne. Voyez la note 2. A. P.

** La pomme de terre est excellente en Irlande, et c'est la ressource du peuple réduit à la misère par les lois atroces de l'intolérance anglaise. A. P.

son orgueil, et, comme un magnanime ministre d'État, il est renommé pour avoir ruiné la Grande-Bretagne gratis.

IX.

Jamais homme mortel n'eut une semblable occasion et n'en abusa davantage, Napoléon excepté ; vous auriez pu délivrer l'Europe déchue de l'unité des tyrans, et faire bénir votre nom de rivage en rivage ; — et maintenant — quelle est votre gloire ? — La Muse la chantera-t-elle — maintenant — que les vaines acclamations de la canaille ont cessé ? Allez, écoutez les cris de votre patrie livrée à la famine, — voyez l'univers ! et maudissez vos victoires.

X.

Comme mes nouveaux chants traitent d'exploits belliqueux, c'est à *vous* que la Muse sincère daigne dédier les vérités que vous ne lirez pas dans les gazettes, mais qu'il est temps d'apprendre à la caste mercenaire qui s'engraisse du sang de son pays. Je suis de ceux qu'on ne séduit pas au poids de l'or ; — vous avez fait de grandes choses, mais, n'étant pas doué d'une *grande* âme, vous avez laissé les *plus grandes* à faire — et perdu le genre humain.

XI.

La Mort rit... — Allez méditer sur le squelette par lequel les hommes figurent la chose inconnue qui cache le passé ; — semblable à un soleil couché qui va peut-être ailleurs faire naître une aurore plus brillante !... — La Mort rit de tout ce qui vous fait pleurer. — Regardez cet objet de la terreur universelle, dont le *glaive menaçant* glace les mortels, même dans son fourreau ; — observez comme sa bouche sans lèvres et sans souffle grimace horriblement*.

* Ce passage forme un pendant curieux de celui du second chant de *Childe-Harold*, stances v à x. A P.

XII.

Observez comme la Mort rit avec dédain à votre vue ! Ce squelette était pourtant ce que vous êtes. On ne peut dire qu'il rit *d'une oreille à l'autre*, selon la phrase vulgaire : — il n'est plus d'oreilles à ce visage. Cette figure grotesque a cessé d'entendre depuis long-temps, mais elle *sourit* encore ; et, quand elle dépouille l'homme de la peau blanche, noire ou cuivrée, qui le couvre (ce manteau plus cher qu'aucun manteau du tailleur), — les os décharnés font la grimace.

XIII.

C'est ainsi que la Mort rit. — Triste gaieté, mais c'est comme cela. Avec un tel exemple, pourquoi la Vie ne se contenterait-elle pas d'imiter sa supérieure en riant et en foulant aux pieds les *riens* qui s'évanouissent chaque jour comme des bulles d'eau sur un océan bien moins vaste que le déluge éternel, qui dévore les soleils comme des rayons, — les mondes comme des atomes, — les années comme des heures ?

XIV.

Être ou n'être pas ! voilà la question, dit Shakspeare, qui est maintenant à la mode. Je ne suis ni Alexandre ni Éphésion ; je ne fus jamais très passionné pour la gloire *abstraite* ; mais j'aimerais mieux avoir de bons suc digestifs que le cancer de Buonaparte. — Quand je pourrais courir à la honte ou à une haute renommée à travers cinquante victoires, mais privé d'appétit, — que me ferait un nom illustre ?

XV.

O dura messorum ilia * ! O vous, dures entrailles des

* Selon Horace, auquel M. le comte de Marcellus a donné un célèbre démenti gascon dans son ode à l'ail. A. P.

moissonneurs, — je traduis en faveur de ceux qui savent ce qu'est une indigestion, — cette furie intérieure qui fait couler tous les flots du Styx à travers un seul foie. La sueur d'un paysan vaut le domaine de son seigneur. Que l'un travaille pour avoir du pain, que l'autre se mette à la torture pour retirer ses rentes ; celui qui dort le mieux doit être le plus satisfait.

XVI.

— « Être ou n'être pas ? » — Avant de décider, je voudrais bien savoir ce que c'est que d'*être*. Il est vrai que nous raisonnons à perte de vue, et nous croyons parce que *nous voyons* que nous sommes tout-*voyans* ! Pour moi, je ne me rangerai d'aucun côté jusqu'à ce que je voie les deux côtés d'accord. Je suis cependant parfois tenté de penser que la vie est la mort, plutôt qu'une simple affaire de respiration.

XVII.

« *Que sais-je ?* » — était la devise de Montaigne, comme aussi celle des premiers académiciens ; un de leurs paradoxes favoris fut que tout ce que l'homme peut connaître est douteux. La certitude n'existe pas, c'est là encore un fait positif autant qu'aucune autre condition de l'humanité ; nous savons si peu ce que nous faisons en ce monde, que je doute que le doute lui-même soit un doute.

XVIII.

C'est un agréable voyage peut-être de flotter, comme Pyrrhon, sur une mer de spéculations philosophiques ; mais comment faire si la voile qui nous pousse fait submerger le bateau ? Vos sages n'entendent pas grand'chose à la navigation, et nager long-temps dans les abîmes de la pensée finit par fatiguer. — Une baie calme près du rivage, où l'on recueille quelques jolis coquillages, est préférable pour les nageurs peu hardis.

XIX.

— « Mais le ciel, comme dit Cassio *, est au-dessus de tout. » — N'en parlons donc plus, je vous prie; — nous avons des âmes à sauver depuis le faux pas d'Ève et la chute d'Adam, qui entraînèrent tout le genre humain dans le tombeau, et de plus, poissons, bêtes et oiseaux. « La chute du moineau » est une providence spéciale, quoique nous ignorions comment il pécha; — probablement il était perché sur l'arbre dont Ève recherchait si avidement les fruits.

XX.

O vous, dieux immortels! qu'est-ce que la théogonie? O toi, homme mortel! qu'est-ce que la philanthropie? O Univers, présent et passé, qu'est-ce que la cosmogonie? Quelques personnes m'ont accusé de misanthropie, et cependant je ne sais pas plus que l'acajou qui forme ce pupitre ce qu'ils veulent dire! — Je comprends la *lycanthropie* **, car sans aucune transformation les hommes deviennent facilement des loups.

XXI.

Mais moi, le plus doux, le plus pacifique des hommes, comme Moïse ou Mélanchthon, qui n'ai jamais rien fait d'excessivement désobligeant pour les autres, — et qui (quoique ne pouvant m'empêcher de suivre parfois le penchant de mon corps ou de mon esprit) ai toujours eu une tendance à la miséricorde; — pourquoi m'appellez-vous misanthrope? parce que les autres me haïssent, et non parce que je les hais; — et ici faisons une pause.

* Dans la scène de son ivresse (OTHELLO, acte II). A. P.

** Variété de la zoopathie, maladie singulière pendant laquelle on croit être un animal, dont on imite même la voix, les mouvemens et les habitudes. Nabuchodonosor, qui se croyait bœuf, était atteint de zoopathie; Maturin, dans les *Albigéois*, a mis en scène un lycanthrope. A. P.

XXII.

Il est temps que nous poursuivions notre bon poème; — car je soutiens qu'il est réellement bon, le corps de l'ouvrage comme le « proème, » bien qu'on ne comprenne parfaitement ni l'un ni l'autre jusqu'ici. Mais avec le temps la vérité apparaîtra dans sa sublime attitude, et en attendant il faut bien me contenter à partager ses charmes et son exil.

XXIII.

Mon héros (et le vôtre, j'espère, bon lecteur) a été laissé par nous sur la route de cette capitale des sauvages policés par l'immortel Pierre, et qui se sont jusqu'à présent montrés plus braves que spirituels. Je sais que ce puissant empire a conquis maintenant beaucoup de flatteries, — même celles de Voltaire, et c'est fâcheux: pour moi, je regarde un autocrate absolu non comme un barbare, mais comme bien pire encore.

XXIV.

Je combattrai, en paroles du moins (et — si l'occasion s'en présentait, en action), ceux qui font la guerre à la pensée; — des ennemis de la pensée, les plus cruels sont et ont été toujours les tyrans et leurs sycophantes. Je ne sais qui sortira vainqueur de cette lutte; si je possédais une telle prescience, elle ne détruirait en rien ma haine franche et déclarée de tout despotisme chez tous les peuples.

XXV.

Ce n'est pas que j'adule le peuple; il y a sans moi assez de démagogues et d'impies, pour renverser tous les clochers et mettre à leur place quelque sottise de leur façon. Le dogme chrétien, un peu sévère, prétend que ceux qui sèment le scepticisme recueillent l'enfer. — Je n'en sais rien; — je désire que les hommes soient libres autant de la tyrannie de

la populace que de celle des princes, — libres de vous comme de moi.

XXVI.

La conséquence en est que, n'étant d'aucun parti, j'offenserai tous les partis : n'importe ; — mes paroles du moins sont sincères, et plus selon mon cœur que si je cherchais à faire voile avec le vent. Celui qui n'a rien à gagner peut se passer d'artifice ; celui qui ne désire pas plus enchaîner les autres que d'être enchaîné lui-même peut gloser tant qu'il lui plaît, comme je ferai ; — ainsi je ne donnerai pas ma voix aux chacals de l'esclavage.

XXVII.

Cette comparaison du *chacal* me paraît des plus justes. Je les ai entendus hurler dans les ruines d'Ephèse, pendant les ténèbres, comme font ces mercenaires, lâches pourvoyeurs du pouvoir, qui cherchent une proie pour profiter de ses restes quand leurs maîtres, à qui ils l'umènent, l'ont dévorée. Cependant les pauvres chacals, ces pourvoyeurs habiles du brave lion, sont moins dégoûtans que les insectes humains qui chassent pour des araignées.

XXVIII.

Ne faites que lever un bras ! et vous anéantirez la toile, et sans la toile leur venin et leurs pattes leur deviennent inutiles. — Peuple, ou plutôt peuples, faites attention à ce que je vous dis : — marchez en avant ; — la toile de ces tarantules s'étendra chaque jour jusqu'à ce que vous fassiez cause commune. Aucun de vous, excepté la mouche espagnole * et l'abeille athénienne, ne pique encore de ses aiguillons pour être libre.

* Allusion au gouvernement des cortès... 1822. A. P.

XXIX.

Don Juan, qui avait brillé dans le dernier carnage, a été laissé par nous avec sa dépêche dans laquelle on parlait du sang comme nous parlerions de l'eau. Les cadavres amoncelés comme le chaume sur les cités réduites au silence ne servaient qu'à amuser les loisirs de la belle Catherine, qui regardait le combat des peuples comme un combat de coqs; jalouse seulement que les siens restassent fermes comme des rochers.

XXX.

Juan roulait dans un *kibitka* (maudite sorte de voiture non suspendue qui, sur une route dure, ne vous laisse pas un os entier). Il rêvait à la gloire, à la chevalerie, aux rois, aux ordres dont il serait décoré, enfin à tout ce qu'il avait fait; désirant que les chevaux de poste eussent les ailes de Pégase, ou du moins que les chaises de poste eussent des coussins de plume quand on voyage par de mauvais chemins.

XXXI.

A chaque cahot, — et il y en avait beaucoup, — Juan tournait les yeux sur sa petite protégée, comme s'il eût voulu qu'elle souffrît moins que lui dans ces vilaines routes abandonnées aux ornières, aux cailloux, et à l'aimable nature, qui n'est pas un paveur, et qui n'admet pas non plus une barque sur ses canaux, dans les contrées où Dieu prend la terre et la mer, les fermes et les pêcheries sous son administration immédiate.

XXXII.

Du moins il ne paie pas de rente, et il a tous les droits possibles d'être le premier de la classe des — *gentils-hommes fermiers* *, — comme nous les appelons, — classe

* Gentlemen farmers. A. P.

tout-à-fait ruinée depuis que dernièrement il n'y a plus eu de rente du tout; les *gentilshommes* sont dans une triste crise, et ces *fermiers* ne peuvent relever Cérès après sa chute; elle est tombée avec Buonaparte. — Quelles réflexions étranges à faire quand on voit des empereurs tomber avec l'avoine!

XXXIII.

Mais Juan tournait ses regards sur la jolie orpheline qu'il avait sauvée du carnage. — Quel trophée, ô vous qui érigiez des monumens souillés de sang, comme Nadir-Shah, ce voluptueux sofî, qui, après avoir converti l'Indoustan en désert, et laissé à peine une tasse de café au Mogol pour se consoler, fut tué parce que, pour ses péchés, sa digestion était devenue difficile³!

XXXIV.

O vous! ou nous! ou lui! ou elle! songez qu'une vie sauvée, surtout si c'est celle d'une jeune et jolie fille, vous enrichit d'un plus doux souvenir que les lauriers les plus verts sortis d'un sol engraisé de cadavres; — oui, plus doux que toutes les louanges qu'on viendrait vous chanter. Vainement toutes les harpes accompagneraient l'hymne d'Apollon; si votre cœur ne fait chorus, la gloire n'est qu'un bruit.

XXXV.

O vous, grands écrivains, lumineux, volumineux; vous, myriades de scribes quotidiens! dont les pamphlets, les volumes, les journaux nous éclairent, soit que le gouvernement vous achète et vous paie pour prouver au public que la dette ne nous ronge pas; ou soit que, marchant rudement sur les pieds des courtisans, vous viviez en proclamant dans vos feuilles populaires la famine de la moitié du royaume;

XXXVI.

O vous, grands auteurs! — « A propos de bottes, » j'ai oublié ce que je voulais dire, comme il est arrivé parfois à de plus sages que moi; c'était quelque chose propre à calmer tout dépit dans les casernes, les palais, ou les chaumières. Certes! c'eût été autant de perdu, et c'est ce qui me console de mon manque de mémoire, quoique ce que j'allais vous dire fût hors de prix.

XXXVII.

Mais laissons-le; — on le retrouvera un jour avec les autres débris d'un *ancien monde*, quand ce monde-ci à son tour sera sens dessus dessous, tordu, fripé, cuit au four, frit, brûlé, retourné sur lui-même ou noyé comme tous les mondes précédens qui ont été rejetés dans le chaos, vrai *superstratum* qui nous recouvrira tous.

XXXVIII.

Ainsi le dit Cuvier; — et puis, régénéré par une création nouvelle, ce même monde réparaitra avec quelque tradition antique et mystérieuse des choses détruites et suspendues dans le doute; semblable aux notions que nous avons conservées nous-mêmes des Titans et des Géans, hommes de quelques centaines de pieds, pour ne pas dire de mille, — des Mammoths, et de vos crocodiles ailés.

XXXIX.

Ah! si George IV est un jour déterré, comme les nouveaux habitans de ce nouveau globe s'étonneront à la vue de ce corps immense (car eux-mêmes ne seront que d'une très petite dimension)! — Les mondes font des avortons quand ils enfantent trop souvent; chaque nouvelle création est allée en rapetissant, à force de produire avec les mêmes matériaux; les hommes ne sont aujourd'hui que les magots du catafalque de quelque immense univers.

XL.

Aux yeux de ce jeune peuple chassé tout récemment de quelque autre paradis, et envoyé pour labourer, piocher, suer, se démener, semer, recueillir, filer, moudre et planter jusqu'à ce que les arts aient atteint leur perfection, surtout l'art de la guerre et des taxes, — ces immenses débris, dis-je, apparus à leurs yeux, sembleront les monstres d'un nouveau musée.

XLI.

Mais je suis enclin à devenir trop métaphysicien. *Le temps est déjoint* *, — et moi de même. J'oublie que ce poème n'est qu'une palinodie, et je m'égare dans des sujets assez secs. Je n'arrête jamais ce que je dois dire ; c'est là être trop poétique : on devrait savoir pourquoi et dans quel but on écrit ; mais, notes ou texte, je ne sais jamais le mot que va laisser tomber ma plume.

XLII.

Je vais donc à l'aventure, tantôt racontant, et tantôt méditant ; — voici l'heure de raconter : j'ai laissé Don Juan avec ses chevaux, — il s'agit d'arriver, cela nous sera facile ; je ne serai pas minutieux dans le détail du voyage ; nous avons eu tant de *tours* ** depuis quelques années ! Supposons-le donc à Pétersbourg, et figurez-vous cette aimable capitale des neiges.

XLIII.

Figurez-vous Juan dans un salon avec un joli uniforme,

* *Out of joint*, disloqué, c'est-à-dire le monde est bouleversé, révolutionné, plein de contradictions. C'est une citation de Shakspeare :

The time is out of joint, oh cursed spight
That ever it was born to set it right, etc. A. P.

** *Tours*, voyages. A. P.

un frac rouge, des revers noirs, un long plumet, flottant comme la voile déchirée par l'orage, sur un chapeau retroussé; de brillans pantalons en casimir, jaunes probablement; des bas de soie, blancs de lait, qui faisaient ressortir les formes d'une jambe bien faite :

XLIV.

Supposez-le avec une épée au côté, le chapeau à la main, paré par la jeunesse, la gloire et le tailleur du régiment, — ce grand enchanteur dont la baguette crée la beauté, et fait pâlir la nature étonnée de voir l'art lui prêter des charmes (quand l'art n'emprisonne pas nos membres comme un geôlier); — voyez Juan placé comme sur un piédestal : il ressemble à l'Amour devenu lieutenant d'artillerie.

XLV.

Son bandeau est descendu de ses yeux à son cou en cravate; ses ailes ont cédé la place aux épaulettes; son carquois s'est rétréci en fourreau, et ses flèches se sont fixées à son côté, ne formant plus qu'une petite *épée* (mais dont la pointe n'est pas moins acérée); son arc s'est converti en chapeau à claque. — Tel qu'il était enfin, Juan ressemblait tellement à l'Amour, que Psyché serait plus clairvoyante que quelques femmes (dont les bévues sont tout aussi stupides) si elle ne l'avait pris pour Cupidon.

XLVI.

Les courtisans le regardaient avec admiration, les dames se parlèrent à l'oreille, l'impératrice sourit; le favori régna sur le sourcil. — J'ai oublié quel était celui qui était de service ce jour-là, tant ils étaient nombreux ceux qui acceptaient tour à tour ce poste difficile depuis que Sa Majesté avait été couronnée seule; c'étaient la plupart des camarades de six pieds, robustes et capables de rendre un Patagon jaloux.

XLVII.

Juan n'était pas de cette taille , mais délicat et fluët , l'air riant et le menton sans barbe ; cependant il y avait dans sa tournure , et encore plus dans son regard , quelque chose qui semblait exprimer que , quoiqu'il eût l'air d'un séraphin , un homme existait sous cette apparence d'esprit céleste. D'ailleurs l'impératrice aimait parfois les jeunes gens , et venait tout juste d'enterrer le blond Lansky ⁴.

XLVIII.

Il ne faut donc pas s'étonner que Yermoloff , ou Momo-noff , ou Scherbatoff , ou tout autre *off* et *ou* , craignît que Sa Majesté eût encore de la place dans son cœur pour une nouvelle flamme ; pensée capable de rendre assez sombre l'aspect rude ou tendre de celui qui , selon le langage de son emploi , occupait alors — *ce haut poste officiel*.

XLIX.

O aimables dames , si vous veniez à chercher le sens de cette phrase diplomatique , dites au marquis irlandais de Londonderry ⁵ de vous montrer les parties du discours ; et dans l'étrange série de mots tous bien alignés et dociles à l'expression de sa pensée , dont se sert ce personnage , peut-être attraperez-vous quelque signification claire ou obscure.

L.

Je crois que je peux m'expliquer sans cette triste et inexplicable bête de proie , sans ce sphinx dont les paroles auraient toujours été ambiguës si ses actions n'en donnaient le sens chaque jour , — sans ce monstre hiéroglyphique , — sans ce long conduit d'eau et de sang , — sans ce Castlereagh à cervelle de plomb ; et ici je dois raconter une anecdote qui heureusement est courte.

LI.

Une dame anglaise demandait à une Italienne quels étaient les devoirs réels et officiels de cet être singulier, dont quelques femmes font grand cas, papillonnant souvent autour de quelque beauté mariée, et qu'on appelle — *cavalier servente* ; vrai Pygmalion dont les statues (fait trop véritable, hélas ! je le crains), reçoivent, par son art, la chaleur vitale. La dame pressée de répondre sur ces fonctions, dit : Madame, je vous prie de les *supposer*.

LII.

Je vous demande à mon tour, mesdames, de supposer l'interprétation la plus douce et la plus chaste de l'office de favori impérial. C'était une place élevée, la place la plus élevée dans l'état par le fait, sinon par le rang ; et le soupçon d'une rivalité devait nécessairement affliger celui qui était déjà investi de la faveur impériale, lorsqu'une nouvelle paire d'épaules plus carrées faisait hausser les actions de celui qui les portait.

LIII.

Juan, ai-je dit, était un très joli garçon et avait conservé son air d'adolescence, même malgré les années jalouses qui déparent, avec la barbe et les moustaches, ce tendre aspect *Pârisien*, qui renversa la ville de Troie et fonda les *Doctors commons* *. — J'ai étudié l'histoire des divorces, histoire variée, qui appelle la ruine d'Ilion les premiers *dommages-intérêts* dont il soit fait mention en cette matière.

LIV.

Catherine, qui aimait tout (excepté son époux, parti pour son dernier asile), et qui passait pour admirer ces gentils-hommes géans (abhorrés des dames délicates), avait néan-

* Tribunal où se jugent les causes de divorce. A. P.

moins une teinte de sentimentalisme ; et celui qu'elle adora le plus était ce Lanskoï si regretté , qui lui avait coûté maintes larmes , et qui n'était pourtant qu'un grenadier de moyenne taille *.

LV.

O toi , *teterrima causa* de toute *belli* ** ; — ô toi , porte de la vie et de la mort , — ô toi , être indéfini ! — je puis bien m'arrêter pour chercher comment toutes les âmes sont plongées dans ta source éternelle. — J'ignore comment l'homme tomba , puisque l'arbre de la science vit ses rameaux privés de ses premiers fruits ; mais comment l'homme tombe et s'élève depuis , c'est ce que tu as décidé irrévocablement.

LVI.

Quelques uns t'appellent — « la pire cause de la guerre , » — mais je soutiens que tu en es la meilleure. Car , après tout , nous venons de toi , nous revenons à toi ; pourquoi donc , afin de t'obtenir , ne pas renverser une muraille , ou ravager un monde , puisque personne ne saurait nier que tu ne repeuples les mondes grands et petits ? — Avec toi , ou sans toi , tout s'arrête ou tout s'arrêterait , ô Mer du rivage aride de la vie !

LVII.

Catlerine qui était le grand *Építome* de cette grande cause de guerre ou de paix , ou de tout ce qu'il vous plaira

* Il avait servi dans la garde impériale. A. P.

« »

Fuit ante Helenam cunus teterrima belli.

Oh thou , *teterrima causa* of all *belli*.

O toi , *affreuse cause* de toute *guerre* :

La mesure du vers exige le redoublement du *génitif* dans cette citation d'Horace , qui rappellera aux Anglais la *santé obligée* de leurs repas d'hommes : l'Angleterre est un pays essentiellement chaste , et Walter Scott prétend qu'une femme anglaise rougirait si son mari lui écrivait les *lettres de Napoléon à Joséphine* !!!

(c'est la cause universelle, si vous le voulez) ; Catherine , dis-je , fut ravie de voir ce charmant héraut , sur le panache duquel était la victoire ; attentive quand elle le vit courber le genou pour remettre sa dépêche , elle oublia de briser le sceau.

LVIII.

Puis , rappelant en elle toute l'impératrice , sans oublier tout-à-fait la femme (qui composait au moins les trois quarts de ce grand tout) , elle ouvrit la lettre d'un air qui tint la cour en suspens et attentive sur chaque regard de son visage , jusqu'à ce qu'un sourire royal mît enfin le temps au beau pour la journée *. Quoique un peu large , son visage était noble , ses yeux beaux , sa bouche gracieuse.

LIX.

Sa joie fut grande , ou plutôt ses joies : la première avait pour motif une ville prise et trente mille hommes tués. La gloire et le triomphe éclatèrent dans tout son aspect , comme le soleil levant resplendit sur l'océan Indien. La soif de son ambition fut apaisée un moment. — Tel un désert d'Arabie reçoit une pluie d'été. — Vainement ! — Comme l'eau du ciel tombe sur des sables insatiables , — tout ce sang suffit à peine à l'ambition pour se laver les mains.

LX.

La seconde joie de Catherine fut plus *idéale*. Elle sourit des rimes de ce fou de Suwarow , qui mettait en un distique ** russe assez fade toute la gazette des milliers de Turcs égor-gés par lui. Sa troisième joie fut assez *féminine* pour arrê-

* Cette phrase rappelle la réponse de ce courtisan à qui le roi demandait : *Quel temps fait-il aujourd'hui ?* — « Sire, le temps qu'il plaira à Votre Majesté. »

A. P.

** *Couplet* signifie deux vers rimant ensemble ; la poésie anglaise a aussi son *triolet* comme la poésie italienne. A. P.

ter le frisson qui naturellement parcourt nos veines, quand les êtres appelés souverains ordonnent la mort et que les généraux en font un sujet de plaisanterie.

LXI.

Les deux premiers sentimens eurent leur cours complet, ils animèrent ses yeux et puis ses lèvres : toute la cour aussitôt prit un air riant, semblable aux fleurs qu'on vient d'arroser après plusieurs jours de sécheresse : — mais quand le lieutenant, à genoux aux pieds de Sa Majesté qui aimait à regarder la jeunesse autant qu'une dépêche nouvelle, obtint un doux sourire de Catherine, tout le monde fut aux aguets.

LXII.

Bien qu'un peu grosse, grasse, et cruelle quand elle était *en colère*, elle était, dans ses momens de *bonne humeur*, aussi agréable que l'on peut trouver une femme mûre, mais fraîche encore, si on les aime telles et si on a toute sa vigueur. Elle savait payer avec usure chaque regard amoureux, et à son tour elle avait l'habitude d'exiger rigoureusement à vue le montant de ses billets d'amour, sur lesquels elle ne vous faisait pas d'escompte.

LXIII.

Le dernier article, quoique parfois convenable, n'était pas si nécessaire, car on dit qu'elle était belle; quoique fière, elle avait un sourire plein de mansuétude, et elle traitait toujours bien ses favoris. Si vous pénétriez une fois dans l'intérieur de son boudoir, votre « fortune » était en bon chemin *d'enfler* l'homme, comme dit Sir Giles Overreach⁶. Elle voulait, il est vrai, faire des nations de veuves, mais elle aimait l'homme comme individu.

XLIV.

Quelle étrange chose est l'homme ! et quelle chose plus

étrange encore est la femme ! quel tourbillon est sa tête , et quel gouffre plein d'écueils dangereux est tout le reste de sa personne ! Mariée , veuve , fille ou mère , elle peut changer son esprit comme le vent : tout ce qu'elle a dit ou fait n'est rien auprès de ce qu'elle dira ou fera ; le plus ancien des êtres , elle est toujours nouvelle.

LXV.

O Catherine (car toutes les interjections *ô* et *ah* t'appartiennent de droit en amour et en guerre) ! quelles singulières relations ont entre elles les pensées humaines ! Les tiennes , dans le moment où je les considère , étaient de trois sortes. Premièrement , la prise d'Ismail occupa ton esprit ; secondement , la glorieuse fournée * des nouveaux chevaliers ; — troisièmement , celui qui t'apportait la dépêche.

LXVI.

Shakspeare parle du *hérald Mercure descendu sur une montagne baisant le ciel* ** ; de semblables visions charmaient Sa Majesté , pendant que son jeune hérald restait à genoux devant elle. Il est vrai que la montagne semblait trop haute pour être gravie par un lieutenant , mais l'art aplanit même les rochers du Simplon ; et , par la grâce de Dieu , tous les baisers sont des *baisers du ciel* ***.

* *Batch.* A. P.

** The herald Mercury
New lighted on a heaven-kissing hill.

Heaven-kissing signifie *très élevé* ; mais , pour comprendre le commentaire que Byron attache à cette citation , il faut décomposer le mot , tout en évitant une paraphrase trop poétique qui ne serait nullement dans la pensée du poète. Quant au verbe *to light* , dans aucun cas il ne signifie *s'élever* : suivi de la particule *on* , il exprime l'action de descendre dans une direction marquée : en effet , Mercure venant du ciel porter son message ne saurait s'élever sur la montagne. Ce passage a été si mal compris par un traducteur de mauvaise foi que cette note peut n'être pas inutile. A. P.

*** *Heaven-kissing* est pris ici dans le sens de *dignes du ciel*. A. P.

LXVII.

Sa Majesté abaissa ses regards, le jeune homme leva les siens, — et ce fut ainsi qu'ils se prirent d'amour : Catherine pour la figure de Juan, pour sa grâce, pour son je ne sais quoi. La coupe de Cupidon enivre du premier coup, elle contient une essence de laudanum qui vous fait perdre la tête sans la sale ressource des verres pleins à rasade ; car l'œil, en amour, absorbe et tarit toutes les sources de la vie (excepté les larmes).

LXVIII.

Juan, de son côté, s'il ne fut pas amoureux, tomba dans une passion non moins impérieuse, l'amour-propre ; — car, si quelque être au-dessus de nous, une chanteuse, une danseuse à la mode, ou une duchesse, une princesse, une impératrice, daigne éprouver (expression de Pope) un vif désir ou plutôt un désir téméraire pour une seule personne sur mille, — nous croyons bien en valoir un autre.

LXIX.

D'ailleurs Juan était à cet âge heureux qui rend toutes les femmes égales, quel que soit leur âge, — alors que nous ne nous inquiétons guère avec qui nous pouvons nous engager, hardis comme Daniel dans la fosse aux lions, et tout prêts à apaiser notre soleil naturel dans le plus prochain océan qui peut amener un crépuscule... tout juste comme le feu d'Apollon s'éteint dans l'onde salée ou dans le sein de Téthys*.

LXX.

Catherine (nous devons le dire en sa faveur), quoique fière et cruelle, était une de ces femmes dont la passion

* La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret.
Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse.
Elle serait Téthys, et le jour finirait. — A. B.

passagère était surtout flatteuse, parce que chacun de ses amans semblait une espèce de roi, taillé sur un patron amoureux, un époux royal en tout, excepté *l'anneau*, — qui est la plus diabolique partie du mariage... Aussi on eût pu dire que l'aiguillon de l'abeille était ôté et que le miel restait.

LXXI.

Et si vous ajoutez à cela sa maturité nullement avancée, ses yeux bleus ou gris — (les yeux gris, s'ils sont expressifs, sont presque aussi beaux, ou préférables même, suivant les meilleurs modèles; les yeux de Napoléon et de Marie (reine d'Écosse) prêtent un lustre transcendant à cette couleur; Pallas la sanctionne elle-même, trop sage pour regarder avec des yeux noirs ou bleus),

LXXII.

le doux sourire de Catherine, son air majestueux, son embonpoint, sa condescendance impériale, sa préférence accordée à un adolescent sur des hommes de plus haute taille (des hommes que Messaline elle-même eût pensionnés), son été plein de force, et autres *extra* que nous ne mentionnerons point, — tous ces avantages, et chacun d'eux en particulier, suffiraient pour rendre un jeune homme très vain.

LXXIII.

Et c'est assez, car l'amour n'est que vanité et égoïsme dans son commencement comme dans sa fin, excepté quand il est une simple folie, un esprit de démence qui voudrait se mêler au néant de la beauté, sur laquelle la passion elle-même semble compter; et de là quelques philosophes païens font de l'amour le principal ressort de l'univers.

LXXIV.

Sans parler de l'amour platonique, de l'amour de Dieu :

de l'amour sentimental, de la tendresse des fidèles époux (ici, pour rimer avec *love* *, j'ai besoin de *dove*; — la rime est une espèce de bateau à vapeur qui fait marcher les vers malgré la raison; la raison ne fut jamais l'amie de la rime, et elle préfère le sens au son); sans compter tous ces motifs d'amour, il y a encore ce que les hommes appellent les sens.

LXXV.

Ces impulsions de l'instinct perfectionné de nos corps rendent tous les corps jaloux de sortir de leur sablonnière pour s'unir à une déesse; car toutes les femmes sont d'abord des déesses sans doute. Que ce moment est beau! et qu'elle est étrange cette fièvre qui précède la langueur et le déclin de nos sensations! quelle méthode curieuse que celle d'enfermer les âmes dans de l'argile!

LXXVI.

La plus noble espèce d'amour est l'amour platonique, pour commencer ou pour finir; la seconde est celle qu'on peut baptiser du nom d'amour canonique, parce que le clergé s'en mêle; la troisième à noter dans notre chronique, comme ayant cours chez tous les peuples chrétiens, est celle de ces chastes matrones qui à leurs autres nœuds ajoutent le *mariage déguisé* **.

LXXVII.

Fort bien : nous ne voulons pas analyser; notre histoire parlera pour elle-même : la souveraine fut éprise, Juan séduit par son amour ou par la luxure; je ne saurais effacer les mots que j'écris, et ces deux-là sont tellement mêlés à la poussière humaine, que qui prononce l'un risque fort de parler de l'un et de l'autre. Dans de semblables circonstances,

* *Love*, amour; *dove*, colombe. A. P.

** *Mariage in disguise*, mariage simulé. A. P.

la grande impératrice des Russes agissait comme une grisette.

LXXVIII.

Toute la cour se mit à chuchoter, chacun parlait à l'oreille de son voisin ou de sa voisine; les dames âgées froncèrent le sourcil; les plus jeunes échangèrent des coups d'œil malins, et sourirent en se communiquant leurs observations; mais des larmes de jalousie vinrent humecter les yeux de toute l'armée des rivaux présens à ce spectacle.

LXXIX.

Les ambassadeurs de toutes les puissances demandèrent quel était ce *nouveau* jeune homme qui promettait de monter si haut dans quelques heures; et c'est aller assez vite, quoique la vie ne soit qu'un jour. Déjà on voyait la pluie d'argent des roubles tomber dans son cabinet, sans compter les présens, les décorations et le don de quelques milliers de serfs.

LXXX.

Catherine était généreuse; toutes les dames de son caractère le sont: l'amour, ce grand dieu qui ouvre le cœur et tous les chemins qui y conduisent, l'amour (quoiqu'elle eût une passion maudite pour la guerre, et qu'elle ne fût pas la meilleure des épouses, à moins que Clytemnestre ne l'ait été comme elle; mais peut-être vaut-il mieux qu'un des deux époux meure que si tous deux traînaient leurs fers);

LXXXI.

l'amour avait inspiré à Catherine de faire la fortune de tous ses amans, peu semblable à notre reine demi-chaste, Élisabeth, dont l'avarice était importunée de la moindre dépense, si l'histoire, cette grande menteuse, a dit vrai; et, quoique sa vieillesse ait été peut-être abrégée par le regret

d'avoir mis à mort un favori, son indécision lâche et ambiguë et sa mesquinerie font la honte de son sexe et de son rang.

LXXXII.

Après le lever, et quand le cercle se fut dissous, les ambassadeurs de tous les peuples commencèrent à se presser autour du jeune homme pour lui offrir leurs félicitations. On entendit aussi le frôlement du tissu plus doux des robes de soie, car les dames aiment à spéculer sur les jolis visages, surtout quand ces visages-là conduisent à de hautes places.

LXXXIII.

Juan qui se trouvait, sans savoir comment, l'objet de l'attention générale, fit ses réponses avec de gracieux saluts, comme s'il fût né pour le métier ministériel. Quoique modeste, il avait reçu de la nature l'air d'un homme comme il faut; il parlait peu, mais à propos, et ses manières étaient si nobles que les grâces semblaient accourir à son moindre geste.

LXXXIV.

Un ordre de Sa Majesté confia notre jeune lieutenant aux soins empressés de tous les gens en place. Chacun lui fit bon visage (ce n'est là souvent que le premier regard, la jeunesse ne devrait pas l'oublier). Il reçut même les sourires de mademoiselle Protusoff, appelée, d'après son emploi mystérieux, *l'éprouveuse*, terme inexplicable pour la Muse.

LXXXV.

Ce fut avec *elle*, comme son devoir l'exigeait, que Don Juan se retira : et j'en ferai autant, jusqu'à ce que Pégase se lasse de fouler la terre. Nous venons de descendre sur une montagne *baisant le ciel*, et si haute que j'éprouve des ver-

tiges, et toutes mes idées qui tournent comme la roue d'un moulin sont, pour mes nerfs et mon cerveau, le signal que je dois conduire tout doucement ma monture sur le tapis vert de quelque sentier.

FIN DU CHANT NEUVIÈME ET DU TOME CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

¹ Demande : Ne faut-il pas lire *Ney*? (Le compositeur *.)

² « Je fus placé à ce poste avec quatre autres. On nous envoya briser des biscuits et faire une *pâtée* pour les chiens de lord Wellington. J'étais tourmenté de la faim et je m'estimai très heureux de cette commission, car en brisant les biscuits, nous en mangeâmes nous-mêmes; chose qui ne m'était pas arrivée depuis quelques jours. Pendant cette occupation je ne pus m'empêcher de songer à l'enfant prodigue; et en donnant à manger aux chiens je gémis de mon humble état et de la ruine de mes espérances. »

Journal d'un soldat du 71^e régiment, pendant la guerre d'Espagne.

³ Il fut tué dans une conspiration après avoir été aigri jusqu'au délire par une longue constipation.

⁴ La grande passion de la grande Catherine. Voyez l'article Lanskoj dans les biographies **.

⁵ Vers composés avant le suicide de ce ministre.

⁶ « His fortune swells him, it is rank, he's married. »

MASSINGER, *A new Way to Pay old Debts.*

* Byron, en plaçant cette question dans la bouche du compositeur d'imprimerie, va au-devant de ceux qui ne comprendraient pas cette pointe. En anglais *nay* (*non* en poésie) se prononce comme *Ney*, le nom du maréchal que Wellington laissa fusiller au mépris des capitulations les plus solennelles. A. P.

** *To bury the fair-faced, etc.* Ce favori fut enterré (*buried*), c'est-à-dire épuisé par l'impératrice, après quinze jours de maladie : il avait la douceur de visage particulière aux teints blonds.

« The would fear the gentleman her sister

» If black. »

SHAKESPEARE.

A. P.

TABLE DES MATIÈRES.

DON JUAN	1
Avant-propos du traducteur.	3
Chant premier.	7
Notes.	71
Chant deuxième.	73
Notes.	137
Chant troisième.	139
Notes.	176
Chant quatrième.	177
Notes.	212
Chant cinquième.	213
Notes.	260
Préface pour les Chants sixième , septième et huitième . .	265
Chant sixième.	269
Notes.	289
Chant septième	291
Note	335
Chant huitième.	337
Notes.	381
Chant neuvième	383
Notes.	411

FIN DE LA TABLE.

PROFESSEURS.

ÉCRITURE.....	M. Taupier.
ARITHMÉTIQUE ET GÉOMÉTRIE.....	M. Fellens.
LANGUE FRANÇAISE.....	M. Poilevin.
LITTÉRATURE.....	M. Haussard.
COSMOGRAPHIE.....	M. Lévi.
GÉOGRAPHIE.....	
HISTOIRE.....	
PHYSIQUE.....	
HISTOIRE NATURELLE.....	M. Lebrun.

MAITRES D'AGRÈMENT.

		fr.
LANGUES ÉTRANGÈRES.	<i>Cours d'Anglais</i>	M. Robertson..... 100 par an.
	— <i>d'italien</i>	M. Vimercati..... 24 par mois.
DESSIN.....	M. Dejuine.....	15 —
MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE.....	<i>Solfège et Vocalisation</i>	M. Massimino..... 15 —
	<i>Chant français</i>	M. Henri..... 12 par leçon.
	<i>Chant italien</i>	M. Massimino..... 12 —
	M. Hertz.....	15 —
	M ^{me} Polmartin.....	10 —
	M ^{me} Bouchardy.....	30 par mois.
	M ^{lle} Croizilles.....	24 —
	M ^{me} de Saint-Aubert.....	24 —
	M ^{lle} Desessard.....	24 —
	<i>Harpe</i>	M. Prumier..... 60 —
	<i>Accompagnateur</i>	M. Spitz, violon..... 6 par leçon.
DANSE ET LEÇONS DE MAINTIEN.....	M. Beaupré.....	18 par mois.
GYMNASTIQUE.....	M ^{me} Roger.....	18 par mois.

On trouve chez le même libraire.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
EN SIX VOLUMES ;
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS ;

DES ARTICLES CONSACRÉS

A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES

AUX BATAILLES MÉMORABLES,

AUX GRANDS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES, ETC., ETC.,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS ;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.

Format in-8° sur papier cavalier.

Ornée de cent beaux portraits.

La Biographie universelle en six volumes sera ornée de cent beaux portraits exécutés d'après les tableaux originaux ; elle se publie en soixante livraisons qui paraissent le lundi de chaque semaine.

Chaque livraison sur papier cavalier contient 56 pages, ou 112 colonnes de texte, représentant l'étendue de 250 à 300 pages du format in-8°, imprimées en caractères ordinaires et DEUX BEAUX PORTRAITS. Lorsqu'une livraison ne renfermera qu'un portrait il y aura une augmentation de texte.

Le prix de chaque livraison est de 50 centimes. La 1^{re} a paru le 15 décembre 1834.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE DU COLOMBIER, 30.